WERNER VYCICHL

LA VOCALISATION DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE

Tome Ier

LA PHONÉTIQUE



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

LA VOCALISATION
DE
LA LANGUE ÉGYPTIENNE

Tome I[er]

LA PHONÉTIQUE

WERNER VYCICHL

LA VOCALISATION DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE

Tome Ier

LA PHONÉTIQUE



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE
BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDE, T. XVI, 1990.

ISBN 2-7247-0096-1 (éd. complète) ISSN 0259-3823
ISBN 2-7247-0097-X (T. Ier)

INTRODUCTION

La présente étude a pour but la reconstruction de la langue égyptienne dont nous ne connaissons que les consonnes : *nṯr* y est le « dieu », *nṯr.t* la « déesse ».

Nous partons du système élaboré à la fin du siècle dernier par Georg Steindorff et Kurt Sethe qui combinaient *les consonnes* de l'égyptien avec *les voyelles* du copte. « Dieu » s'y dit ⲛⲟⲩⲧⲉ (S) et « déesse » ⲛ ⲱⲣⲉ (S), ce qui donne *nūt*^{e}*r* (m.) et ^{e}*ntōr*^{e}*t* (f.). Cette méthode permet une meilleure compréhension de la morphologie égyptienne, mais ne révèle en général qu'*une seule voyelle pleine*, ce qui est dû à une particularité de la langue dominée par un fort accent. De plus, les voyelles du copte ne représentent que rarement les voyelles des périodes antérieures. Ces inconvénients peuvent être compensés en grande partie : *a*) *par la comparaison de formes coptes* avec des transcriptions cunéiformes, hébraïques ou grecques; *b*) *l'étude d'affixes* que l'égyptien partage avec des langues apparentées; *c*) *l'étude de formes nominales et verbales* communes à l'égyptien et aux autres langues chamito-sémitiques.

Des transcriptions cunéiformes de l'époque moyen-babylonienne (XVe au XIIIe siècle av. J.-C.) nous donnent le nom de *Ri-a-na-pa* composé de *ri-a* « soleil », ou le dieu « Rê », et *na-pa* « bon », en copte *re* : ⲣⲏ (S) et *nūfe* : ⲛⲟⲩϥⲉ (S).

Nous savons aujourd'hui que le premier mot se lisait *re-a*, parce que le signe cunéiforme *ri* avait deux valeurs : *ri* et *re*. Dans ce cas il n'y avait pratiquement pas de changement. En revanche, *na-pa* correspond en copte à *nūfe*, ce qui signifie que *a*, certainement *ā* long, est représenté en copte par *ū* (français *ou*). L'étude des affixes, presque toujours atones et réduits à *e* muet (prononciation du Midi) ou à *zéro*, permet leur insertion dans les reconstructions.

Il s'agit de *-ā* (suffixe du subjonctif), de *-a.t* (terminaison du féminin, attestée également en sémitique et en berbère), de *-āy* (suffixe du duel), de *-ān* ou probablement *-ānaw* (suffixe de nombres ordinaux), de *-ī* ou, après voyelle, de *-yi* (suffixe de la 1re personne du singulier), de *-īy* (formatif d'adjectifs), de *-u* (suffixe nominal encore attesté dans certains cas en copte) et de *-ū* (terminaison du pluriel nominal). Nous ajoutons encore deux préfixes : *sa-* (formatif des verbes causatifs) et *ma-* (préfixe des noms de lieu comme en sémitique).

Une autre source d'information est la comparaison des formes nominales et verbales d'autres langues chamito-sémitiques. Les langues sémitiques possèdent un *nom d'agent* du type *qattāl* : accadien *kaššāp-u* « sorcier », hébreu *dayyān* « juge », arabe *ḥammāl* « porteur ». La même forme existe aussi en berbère, par ex. *a-fekkāy* dans la langue du Djebel Nefousa « donateur » (*a-* ancien article et **fakkāy* ou sim.).

Le copte a conservé ⲥⲁⲛⲟⲩⲑ (S) *sanūt* « peureux », ancien *snḏw* d'où *″sannāḏaw*, nom d'agent comme arabe *ḫawwāf* « peureux ». ⲥⲁⲛⲟⲩⲑ (S) n'est qu'une graphie aberrante pour *ⲥⲁⲛⲟⲩⲧ (S).

RÉDUCTION ET ÉCLATEMENT

En copte et aux stades précédents de la langue égyptienne *la voyelle tonique* d'un mot est *longue* en syllabe ouverte et *brève* en syllabe fermée. Nous distinguons 3 phases :

— archaïque : les noms comportent une terminaison *-u* : *″naḫāt-u* « être fort », *″qadf-u* « cueillir »;
— classique : les voyelles brèves tombent, les voyelles longues sont réduites : *°naḫāt* « être fort », *°adf* « cueillir »;
— néo-égyptien : entrée en vigueur de la loi syllabique d'où **naḫát* « être fort », **ādif* « cueillir ».

Les formes coptes sont ⲛϣⲟⲧ (S) et ⲕⲱⲧϥ (S). Nous constatons le passage de *ḫ* à *š*, de *a* à *o* et de *ā* à *ō*.

TROIS NOMS VERBAUX

La distribution des noms verbaux, *″saḏām-u* pour les verbes intransitifs et *″saḏm-u* pour les transitifs correspond essentiellement à celle de l'arabe, comp. *salām* « être sain et sauf, salut » (intransitif) et *qadf* « cueillir » (transitif).

Les verbes bilittères de l'égyptien présentent en copte la même forme que les trilittères : ⲙⲟⲩⲛ (S) *mūn* « rester, demeurer » est formé comme ⲙⲟⲩⲧⲉ (S) *mūte* « parler, appeler » (ancien *mdw*). L'ancienne forme survit encore dans

ⲟⲩⲉⲛ (SALF) à côté de la nouvelle ⲟⲩⲱⲛ (SBL) « ouvrir ». ⲙⲟⲩⲛ (S) *mūn* ne peut pas être ancien parce que la voyelle est longue, ce qui est impossible en syllabe fermée. En revanche, ⲟⲩⲉⲛ (SALF) avec sa voyelle brève en syllabe fermée montre qu'il s'agit d'une forme ancienne. Or, ⲟⲩⲉⲛ dérive de *″wīn*, *°win* « ouvrir » comme nous avons en touareg des noms verbaux bilittères de la même formation : *é-fīl* « quitter », *é-ġīh* « creuser », *é-ġīr* « jeter », etc. La voyelle initiale (*é-*) est l'ancien article, aujourd'hui sans fonction.

Mn « rester, demeurer » a dû former un nom verbal *″mīn*, *°min* comme *wn* a formé *″wīn*, *°win*. Le nom du premier roi d'Égypte, Ménès, a dû être prononcé *°Mīn-īy* (Μήνης) « Celui qui dure », en grec Αἰώνιος « l'Éternel ».

Les verbes de la 2ᵉ forme du verbe arabe forment leur nom verbal à l'aide d'un préfixe *ta-* : *ʿarraf* « faire connaître », *ta-ʿrīf* « annonce » d'où notre « tarif ». Bien que cette forme figure dans toutes les grammaires arabes, elle doit son préfixe à la 8ᵉ forme et l'ancien nom verbal n'existe que dans des dialectes : *ʿaddīd* « pleurer un mort » (Karnak), *ṣarrīḫ* « crier » (Kôm Ombo), *ḫaṭṭīṭ* « tracer des sillons (sur un champ) » constituent les véritables noms verbaux de *ʿaddad* « pleurer un mort », de *ṣarraḫ* « crier » et de *ḫaṭṭaṭ* « tracer des sillons ».

La même forme a existé en égyptien : ϩⲁⲣⲉϩ (S) : *harăh* et ϩⲁⲣⲏϩⲉ (S) : *harēhe* « garder, protéger » dérivent de *″ḥarrīḥaw* (m.) et de *″ḥarrīḥa.t*. ϩⲁⲣⲉϩ (S) est mis pour *ϩⲁⲣⲏϩ (S) : assimilation. Il y a, certes, des mots et des formes qui résistent à une interprétation. C'est surtout le cas quand il s'agit de termes isolés sur la vocalisation desquels nous ne possédons aucune indication. Toutefois, *les trois grands systèmes* de la langue (pronominal, nominal et verbal) ne présentent aujourd'hui que peu de cas obscurs.

LES GRAPHIES HIÉROGLYPHIQUES

Dans plusieurs cas il a paru souhaitable d'indiquer la date ou la provenance des graphies hiéroglyphiques.

Les abréviations suivantes s'inspirent pour la plupart du *Wörterbuch der ägyptischen Sprache : a* = ancien Empire, *m* = moyen-égyptien, *n* = néo-égyptien, *gr* = gréco-romain.

De plus, *pyr* ou *PT* = Textes des Pyramides, *TS* ou *CT* (Coffin Texts) = Textes des Sarcophages, *LM* ou *TB* (Totenbuch) = Livre des Morts. Les dynasties sont indiquées par des chiffres romains : *XVIII* = 18ᵉ dynastie.

LES DIALECTES COPTES

Les dialectes coptes sont désignés par des majuscules conformément à la convention Kasser-Funk. (« Sigles des dialectes coptes. Propositions pour une convention permettant d'unifier les divers usages systématiques actuellement en vigueur », communication faite par M. Rodolphe Kasser, à paraître dans les Actes de la « Troisième journée d'études coptes de l'Association francophone de coptologie », Paris, 23 mai 1986.)

Chaque dialecte est caractérisé par un passage copte signifiant « l'homme vivant et ce qu'il possède », (littéralement : « ce qui est à lui »). La majuscule indiquant le dialecte peut être suivie d'un chiffre correspondant à une subdivision du dialecte, par ex. L 5 = idiome de l'évangile de Jean, éd. Thompson 1924 :

A : dialecte akhmimique (ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧⲁⲛϩ ⲁⲟⲩ ⲡⲉⲧϩⲟⲟⲡ ⲛⲉϥ).

L : dialecte lycopolitain, ancien sub-akhmimique (ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧⲁ(ⲁ)ⲛϩ ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧϣⲟⲟⲡⲛⲉϥ; L 4 = idiome des textes manichéens, L 6 = idiome des textes gnostiques.

M : dialecte mésokémique, aussi appelé moyen-égyptien ou oxyrrhynchite (ⲡⲣⲟⲙⲉ ⲉⲧⲁⲛϩ ⲟⲩⲱ ⲡⲉⲧϣⲁⲡⲛⲉϥ).

F : dialecte fayoumique, en principe à lambdacisme, groupe qui réunit un nombre considérable de variétés (ⲡⲗⲱⲙⲓ ⲉⲧⲁⲛ(ⲁ)ϩ ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧϣⲁ(ⲁ)ⲡⲛⲉϥ).

S : dialecte sahidique, en fait langue plutôt que dialecte, langue véhiculaire de toute la vallée égyptienne du Nil (ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧⲟⲛϩ ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧ ϣⲟⲟⲡ ⲛⲁϥ).

B : dialecte bohaïrique, en fait langue plutôt que dialecte, langue véhiculaire de la Basse Égypte ou du Delta, actuellement langue liturgique de l'Église copte (ⲫⲣⲱⲙⲓ ⲉⲧⲟⲛϧ ⲟⲩⲟϩ ⲡⲉⲧϣⲟⲡ ⲛⲁϥ).

Nous ajoutons encore P, dialecte du Papyrus Bodmer VI, éd. Kasser 1960 (ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧ[ⲟⳋϧ] ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧⳓⲟⳋⲡ ⲛⲁϥ), en fait sous-dialecte du sahidique, en raison de son orthographe déconcertante. Des formes aberrantes peuvent être marquées d'un petit cercle : B°, S°, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Albright (W.F.). *The Vocalization of the Egyptian Syllabic Orthography.* New Haven, Connecticut 1934. Reprint : New York 1966.

Budge (E.W.). *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary.* London 1920.

Burchardt (M.). *Die altkanaanäischen Fremdworte und Eigennamen im Aegyptischen.* Leipzig 1909.

Černý (J.). *Coptic Etymological Dictionary.* Cambridge 1976.

CRUM (W.E.). *A Coptic Dictionary.* Oxford 1937.

Edel (E.). *Altägyptische Grammatik.* Rome 1955-1964.

Erichsen (W.). *Demotisches Glossar.* Copenhague 1954.

Foraboschi (D.). *Onomasticon Alterum Papyrologicum.* Milan 1971.

Gardiner (Sir Alan). *Egyptian Grammar.* 3rd edition. Oxford 1957.

Kasser (R.). *Compléments au dictionnaire copte de Crum.* Publications de l'Institut français d'archéologie orientale. Le Caire 1964.

—— *Compléments morphologiques au dictionnaire de Crum. BIFAO* 64, Le Caire 1966.

Lefèbvre (G.). *Grammaire de l'égyptien classique.* 2e édition. Le Caire 1955.

Erman (A.). *Ägyptische Grammatik,* 4. Auflage. Berlin 1928.

—— *Neuägyptische Grammatik,* 2. Auflage. Berlin 1933.

Preisigke (F.). *Namenbuch.* Heidelberg 1922.

Sethe (K.). *Das ägyptische Verbum.* 3 volumes. Leipzig 1899-1902.

—— *Die altägyptischen Pyramidentexte.* 4 volumes. Leipzig 1908-1922.

—— *Übersetzung und Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten.* 5 volumes. Glückstadt 1935-1962.

Spiegelberg (W.). *Koptisches Handwörterbuch.* Heidelberg 1921.

—— *Studien zur altägyptischen Kultur* (vol. 2). Hamburg 1975.

Vergote (J.). *Phonétique historique de l'égyptien.* Louvain 1945.

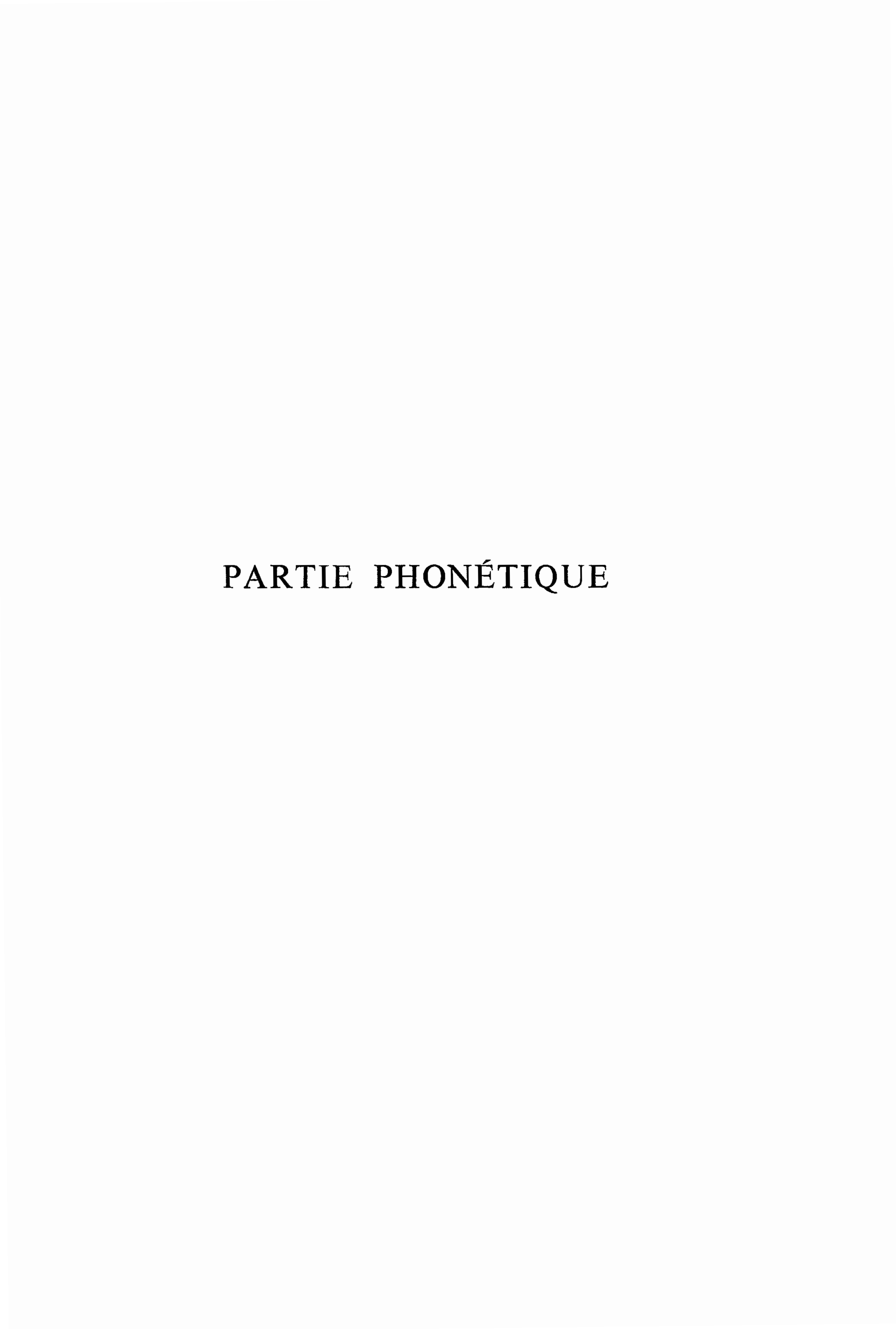
—— *Grammaire copte.* 2 volumes. Louvain 1973-1983.

Waddell (W.G.). *Manethon. The Loeb Classical Library.* London 1937.

Westendorf (W.). *Koptisches Handwörterbuch.* Heidelberg 1965-1977.

ABRÉVIATIONS

AÄA	*Archiv für ägyptische Archäologie.* Vienne (Autriche).
AJSL	*American Journal of Semitic Languages.* Chicago.
APAW	*Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse.* Berlin.
ASAE	*Annales du Service des Antiquités d'Égypte.* Le Caire.
ÄZ	*Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde.* Leipzig.
BASOR	*Bulletin of the American School of Oriental Research.* New Haven.
BIFAO	*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.* Le Caire.
GLECS	*Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques.* Paris.
JARCE	*Journal of the American Research Center in Egypt.* Boston.
JEA	*Journal of Egyptian Archaeology.* London.
JNES	*Journal of Near Eastern Studies.* Chicago.
JPOS	*Journal of the Palestine Oriental Society.* Jérusalem.
KM	*Keilschriftliches Material zur altägyptischen Vokalisation.* H. Ranke, *APAW* 1900. Berlin.
KUB	*Keilschrifturkunden aus Boghazköi. HEFT* III (1922). Berlin.
LM	*Livre des Morts.* E. Naville. *Das Totenbuch.* Berlin.
MDAIK	*Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Abteilung Kairo.* Wiesbaden.
MIO	*Mitteilungen des Instituts für Orientforschung.* Berlin.
MVAG	*Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft.* Berlin.
OLZ	*Orientalistische Literaturzeitung.* Leipzig.
PN	*Die ägyptischen Personennamen.* H. Ranke. Glückstadt.
PT	*Textes des Pyramides* (Edel).
Pyr	*Textes des Pyramides* (Erman).
RSO	*Rivista degli Studi Orientali.* Rome.
RT	*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes.* Paris.
Urk	Sethe, *Urkunden des ägyptischen Altertums.* Leipzig 1904-1935.
WZKM	*Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.* Vienne.
ZÄS	*Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde.* Leipzig.
ZDMG	*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.* Wiesbaden.



PARTIE PHONÉTIQUE

1. LE SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.

(1) : *ꜣ* « vautour » (neophron percnopterus)

(2) : *ꜥ* « bras »

(3) : *b* « jambe »

(4) : *d* « main »

(5) : *ḏ* « cobra »

(6) : *f* « vipère à cornes » (vipera cerastes)

(7) : *g* « support de jarre »

(8) : *h* « cour »

(9) : *ḥ* « tresse (de lin) »

(10) : *ẖ* « bas-ventre d'un animal (avec queue) »

(11) : *k* « corbeille »

(12) : *m* « hibou »

(13) : *n* « filet d'eau »

(14) : *p* « siège »

(15) : *q* « rive » (du Nil constituée par une pente) (*ḳ*)

(16) : *r* « bouche »

(17) : *s* « tissu plié » (*ś*)

(18) : *š* « piscine »

(19) : *t* « pain »

(20) : *ṯ* « corde à anses »

(21) : *w* « petit de caille »

(22) : *x* « *khet* rond »

(23) : *y* « roseau fleuri » (*ỉ*)

(24) : *z* « verrou » (*s*)

L'écriture hiéroglyphique ne possède pas de signe pour exprimer le son *l*. Celui-ci est rendu par *ꜣ*, *n*, *r*, *y*, ou par combinaison de ces consonnes.

De plus, il n'y a pas de signes exprimant *les voyelles*.

Dans certains cas, nous nous servons aussi des signes *ə* (*e* renversé) pour la voyelle centrale (*e* muet) et de *ỉ* pour une laryngale fricative sonore (*y* « sans mouillure »).

2. L'ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Dans les ouvrages égyptologiques, on trouve les consonnes classées selon certains principes phonologiques (G. Steindorff, « Das altägyptische Alphabet und seine Umschreibung », *ZDMG* XLVI, 1892, p. 709-730) :

ꜣ, ỉ, ꜥ, w, b, p, f, m, n, r, h, ḥ,
ḫ, ẖ, s, ś, š, k, ḳ, g, t, ṯ, d, ḏ.

Ce principe de classement basé essentiellement sur la similitude des phonèmes ne correspond plus à nos connaissances actuelles. C'est pourquoi nous avons adopté *l'alphabet latin* dans son ordre habituel en modifiant la transcription de 5 consonnes :

ꜣ, ꜥ, b, d, ḏ, f, g, h, ḥ, ẖ, k, m,
n, p, q, r, s, š, t, ṯ, w, x, y, z.

Les anciens signes *ỉ, ḫ, ḳ, s, ś* sont dorénavant remplacés par *y, x, q, z, s.* Ceci signifie la suppression de 4 lettres à signes diacritiques et d'une définition erronée (*s* = *z*).

3. LA PRONONCIATION CONVENTIONNELLE DE L'ÉGYPTIEN.

= occlusion glottale. C'est le son de l'arabe *ꜣalif* et de l'hébreu *aleph.* Il se trouve en allemand : *ꜣich, Theꜣater,* ce qu'on écrit *ich, Theater.* Nous prononçons cette lettre conventionnellement *a : bꜣk* « serviteur » = *bak.*

= fricative pharyngale sonore. C'est le son du *ꜥayn* arabe et du *ꜥayin* hébreu. Ce son n'est pas noté dans la transcription : *ꜥAli* nom propre « Ali ». Nous lisons *rꜥ* « soleil » = *ra.*

= *b* français. Ce son correspond au *b* des langues sémitiques. *Bꜣ* « âme » = *ba.*

= *d*. En réalité un *d* « sourd » comme on le prononce au sud de l'Allemagne. Correspond en sémitique au *d* et au *ṭ*.

= *dj :* en réalité plusieurs valeurs. Transcription *ḏ*. *Ḏd* « dire » = *djed.*

= *f*, par exemple *fȝy* « porter » : *faï.*

= *g*. En réalité un *g* « sourd » comme on le prononce au sud de l'Allemagne. Correspond en sémitique au *g*. *Gmy* « trouver » = *guemi.*

= *h*, toujours prononcé comme en anglais ou en allemand.

= *ḥ*. C'est le *ḥa* arabe, un *h* « fort » ou « emphatique ». Nous le prononçons *h*, par exemple *yʿḥ* « lune » = *iah.*

= *ḫ*, prononcé comme le *ch* en allemand (dans *ich*), entre le *kh* et le *ch*. *Ḫ·t* « corps » = *khet.*

= *k*. *Kȝ* « esprit » = *ka.*

= *m*. Le même son qu'en français. *Mȝʿ·t* « vérité » = *maat.*

= *n*. En français *n*.

= *p*. En français *p*.

= *q*. Le son de l'hébreu *qōph*, un *k* « emphatique ». En arabe *qāf*, par exemple *Dimašq* « Damas ». Nous prononçons ce son « *k* » : *qd* « construire » : *ked.*

= *r*. C'est un *r* lingual, formé du bout de la langue, non grasseyé. *Rn* « nom » = *ren.*

= *s*. Toujours sourd, comme *ç*. *Sn-w-y* « deux » : *senouī.*

= *š*. Le son du groupe *ch* en français *Šw* « vide » : *chou.*

= *t*. *Tȝ* « pain » = *ta.*

= *ṯ*. Se prononce comme *tch*. *Ṯny* « où » = *tcheni.*

= *w*. Comme en anglais. *Wnn* « être » = *wenen* (*ouenen*), ou *ounen.*

= *x*. Comme *j* en espagnol ou *ch* en allemand (dans *Bach*). Transcription : *x.t* « chose » = *khet.*

= *y*. En hébreu *yod*, *i* consonne. Comme dans l'anglais *yes*. *Yb* « cœur » = *yeb* ou *ib.*

= *z*. Le *z* français. *Z·t* « femme » = *zet.*

On insère autant de *e* qu'il faut pour pouvoir prononcer le mot : *sḏm* « entendre » = *sedjem*, *nfr* « bon » = *nefer.*

Cette prononciation « barbare » s'est avérée fort utile dans la pratique.

4. NOTES SUR LA TRANSCRIPTION.

Les transcriptions phonétiques ou considérées comme telles sont imprimées en italiques : *Ws-yr·t* « Osiris ».

Les mots comprenant plusieurs éléments sont divisés à l'aide de tirets : *ḫrd-w-f* « ses enfants ». Un point sépare le *t* du féminin : *sn·t* « sœur ».

Les mots coptes cités dans le texte *sans autre indication* sont du dialecte sahidique (S). Les mots provenant d'autres dialectes portent des indications telles que A = akhmimique, B = bohaïrique, F = fayoumique, L = lycopolitain (appelé aussi assioutique ou A_2 = sub-akhmimique), M = moyen-égyptien, P = dialecte des Proverbes, et O = vieux-copte (comprenant plusieurs sous-dialectes). S°, B° : formes dialectales.

Les verbes du copte sont en réalité des noms verbaux; ⲥⲱⲧⲙ̄ « entendre » signifie « ouïe ». Le *status constructus* (devant un nom) comporte un tiret : ⲥⲉⲧⲙ- et le *status pronominalis* (devant un suffixe pronominal) deux tirets : ⲥⲟⲧⲙ⸗.

En berbère et dans les langues sémitiques, *ḏ* et *ṯ* sont les *spirantes interdentales sonore* et *sourde* (en anglais dans *that* et *think*), tandis qu'en égyptien, ces signes correspondent en général aux groupes *dj* et *tch* du français (*ğ* et *č*).

Les verbes de l'arabe sont cités à la *3e personne masculin singulier* du parfait et de l'imparfait : *fahim, yafham* « comprendre » signifie plus précisément *fahim* « il a compris » et *yafham* « il comprend ». En berbère, les verbes sont cités à l'*impératif*.

5. LA STRUCTURE DES MOTS.

Pour donner une idée plus précise de la structure des mots égyptiens que ne la présente la transcription, on a développé un système combinant les *consonnes du mot égyptien* et *les voyelles qu'il présente en copte*. Bien que le résultat ne donne pas exactement l'aspect du mot égyptien, il permet néanmoins de saisir mieux sa

structure et de grouper certaines formes, ce qui n'est pas possible avec la seule transcription :

ⲛⲟⲩϥⲉ	: *nfr* « bon » : *nūf*^{e}*r*	ϣⲱⲧⲙ̄	: *xtm* « fermer » : *xōt*^{e}*m*
ⲃⲱⲱⲛ	: *byn* « mauvais » : *bōy*^{e}*n*	ϣⲧⲁⲙ	: *xtm* « fermer » : ^{e}*xtam*
ϩⲏⲕⲉ	: *ḥqr* « pauvre » : *ḥēq*^{e}*r*	ⲥⲱⲧⲙ̄	: *sḏm* « écouter » : *sōd*^{e}*m*
ⲟⲩⲏⲏⲃ	: *wʿb* « prêtre » : *wē*^{ʿe}*b*	ⲥⲛⲁⲧ	: *snḏ* « craindre » : ^{e}*snaḏ*

Nous voyons par les formes reconstruites que les quatre noms de la première colonne n'ont pas tous la même forme : *nfr* et *byn* appartiennent au même groupe, *ḥqr* et *wʿb* à un autre. Les noms verbaux de la deuxième colonne font partie, eux aussi, de deux structures distinctes, *xtm* et *sḏm* d'une part, et *xtm* avec *snḏ* d'autre part. La forme *nūf*^{e}*r* est mise pour **nōf*^{e}*r* (influence de la consonne *n*).

Cette méthode a été utilisée surtout par K. Sethe dans son ouvrage le *Verbum* (1899-1902) et par G. Steindorff, principalement dans la 2e édition de sa *Koptische Grammatik* (1904).

6. LES DÉBUTS DE LA LANGUE.

L'histoire de l'Égypte commence avec le roi Ménès, fondateur de la Ire dynastie, unificateur de la Haute et de la Basse Égypte. C'est lui qui choisit comme capitale la « Forteresse Blanche » (*Ynb ḥḏ*), plus tard appelée Memphis.

A. Gardiner place Ménès vers 3000 avant J.-C. avec un battement possible de 150 ans (*Egypt of the Pharaos,* Oxford 1962, p. 430). A. Scharff, dans sa chronologie réduite, laisse moins de jeu et fixe le règne du premier roi de l'Égypte unifiée vers 2850 avant J.-C. (A. Scharff und A. Mortgat, *Ägypten und Vorderasien im Altertum,* München 1950).

Nous retenons par la suite la date de 3000 avant J.-C. comme début de l'histoire égyptienne.

Nous disposons de dates relativement sûres à partir de l'an 2000 avant J.-C. grâce à une date astronomique du règne de Sésostris III nous permettant de fixer le début de la XIIe dynastie vers 2000 avant J.-C.

Manéthon, prêtre égyptien originaire de Sébennytos (vers 300 avant J.-C.), divise l'histoire de l'Égypte en 30 dynasties, dont la première commence par Ménès et la dernière se termine par Nectanébo et la conquête perse (343 avant J.-C.).

7. L'HISTOIRE DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE.

Les relations existant entre l'Égypte et la Mésopotamie, remontant à la préhistoire, ont été étudiées par A. Scharff (*Die Frühkulturen Ägyptens und Mesopotamiens*, Leipzig 1941). Les documents écrits les plus anciens se situent à une époque antérieure à Ménès, quand la Haute et la Basse Égypte formaient encore deux royaumes distincts.

Les premières inscriptions en hiéroglyphes datent des rois antérieurs à Ménès, les dernières de l'époque romaine. La toute dernière inscription en hiéroglyphes porte comme date l'an 12 de Dioclétien (= 296 après J.-C.).

Pourtant, une écriture cursive fortement abrégée, le démotique, se maintint encore pendant plusieurs générations. Le dernier document rédigé en démotique, datant de l'époque de l'Empereur Zénon (474-491 après J.-C.), constitue l'ultime message de l'Égypte païenne. Déjà en 324 après J.-C., 150 ans avant la rédaction du dernier texte écrit en démotique, le premier Empereur chrétien, Constantin le Grand, était monté sur le trône, et sous Théodose le Grand (379-395 après J.-C.), le christianisme était devenu religion d'État. La fermeture sous Justinien (527-565) du temple d'Isis à Philae, jusque-là fréquenté par les Blemyes païens, constitue la fin de l'Égypte païenne. Ce n'est que dans des textes magiques qu'on continue d'invoquer des divinités païennes.

Mais l'abandon des hiéroglyphes et du démotique ne signifiait nullement la fin de la langue. Celle-ci survit, parlée par de fervents chrétiens, écrite à l'aide de l'alphabet grec augmenté de quelques lettres pour exprimer des sons qui y manquaient. L'alphabet *copte,* comme on l'appelle, a dû exister, sous la forme que nous lui connaissons, vers 180 après J.-C., puisque saint Irénée compare le nombre des lettres avec le nombre 30 de la généalogie gnostique des éons (S. Morenz, « Ägyptologie », *Handbuch der Orientalistik,* I, Leiden 1959, p. 93).

Les premières tentatives faites pour fixer les sons de la langue nationale à l'aide des lettres grecques remontent à une date bien antérieure. Ces textes, dont la langue et l'orthographe varient considérablement, sont rédigés en *vieux-copte*. Dans certains cas, il s'agit tout simplement de la transcription de mots démotiques dans des textes magiques où la prononciation correcte de l'incantation jouait un grand rôle. La différence entre le vieux-copte et le copte réside dans le rapport de leurs textes avec l'ancienne civilisation égyptienne. Les textes vieux-coptes restent en contact avec la religion *païenne*. On y trouve des mots et des formes qui manquent au copte, langue de l'Égypte *chrétienne* où les expressions *grecques* abondent.

À côté de la littérature copte chrétienne, il y avait aussi, au début, des écrits gnostiques et manichéens. Mais l'Égypte demeura chrétienne. L'invasion arabe en 641 après J.-C. chassa les Byzantins et amena l'Islam dans la vallée du Nil. Tout d'abord, après la conquête, le copte remplace le grec dans la rédaction des documents officiels. Mais bientôt, au VIII[e] siècle, l'arabe seul est admis à remplir ce rôle. Le nombre des Coptes chrétiens diminua rapidement à la suite des persécutions et au XII[e] siècle, les Coptes avaient perdu la majorité dans le pays. La langue arabe avait conquis la vallée du Nil.

Vers 1600 après J.-C. les Coptes sont considérés comme « la nation chrétienne la plus ignorante » de l'Orient. Les prêtres sont encore capables de lire les textes liturgiques, mais peu d'entre eux en comprennent encore le sens (P. E. Roger, *La Terre Sainte*, Paris 1664, p. 397-400). Le Père jésuite Vansleb écrit qu'en 1671 seules 10.000 ou 15.000 personnes payaient encore la capitation contre 600.000 à l'époque de la conquête arabe (*Nouvelle relation d'un voyage fait en Égypte en 1672-1673*, Paris 1677, p. 15).

8. LES PÉRIODES DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE.

1. L'ANCIEN ÉGYPTIEN, LA LANGUE DE L'ANCIEN EMPIRE.

Les premières inscriptions égyptiennes, difficiles à interpréter, datent de la période précédant la première dynastie. Le système de l'écriture y est encore à ses débuts.

Le premier tombeau contenant de véritables inscriptions d'une certaine longueur est celui de Meṯen (IIIe dynastie). Il s'agit surtout de titres et de fonctions.

Ce n'est qu'à la IVe dynastie que nous disposons de véritables textes (vers 2650 avant J.-C.) : décrets royaux, stèles, biographies de fonctionnaires, textes religieux et funéraires. La langue populaire est représentée dans les légendes de la vie privée.

Les textes des pyramides se distinguent par certains archaïsmes et une orthographe particulière. Ces textes ornent les corridors et les couloirs de plusieurs pyramides des Ve et VIe dynasties.

2. LE MOYEN-ÉGYPTIEN, LA LANGUE CLASSIQUE.

C'est la langue du Moyen Empire (à partir de 2000 avant J.-C.). Textes officiels, stèles, inscriptions de tombeaux, textes littéraires et religieux.

Les contes du Papyrus Westcar sont rédigés dans la langue populaire (apparition de l'article défini).

3. LE NÉO-ÉGYPTIEN, LANGUE DU NOUVEL EMPIRE.

Les formes synthétiques du nom et du verbe remplacent les formes simples. Le système phonétique subit des modifications. Un grand nombre d'emprunts sémitiques envahissent la langue.

Le néo-égyptien ne devient langue littéraire que sous Aménophis IV, fondateur du monothéisme solaire (1553-1556 avant J.C.). Une riche littérature se développe : documents historiques, textes religieux, contes et textes littéraires, lettres et textes administratifs. Le néo-égyptien reste en usage pendant 500 ans.

Sous la XXVIe dynastie de Saïs, les rois Nékhao, Psammétique, Apriès et Amasis (vers 750-650 avant J.-C.), on revient à nouveau à la langue classique.

4. LE DÉMOTIQUE, LA LANGUE POPULAIRE.

Une écriture cursive fortement abrégée tout d'abord destinée aux usages personnels ou d'affaires se développa, d'après M. Malinine, d'une forme de l'hiératique en Basse Égypte (*Choix de textes juridiques en hiératique « anormal » et*

en démotique, Paris 1953, p. I-XVI). Plus tard, le démotique servit également à transcrire textes religieux et littéraires.

Le démotique fut en usage à partir de 600 avant J.-C. jusqu'en 470 après J.-C.

À l'époque *gréco-romaine,* on se servait d'une langue classique écrite dans une orthographe extrêmement compliquée dont on couvrait les murs des temples.

5. LE COPTE.

C'est ainsi qu'on appelle la langue égyptienne de l'époque chrétienne écrite avec les lettres de l'alphabet grec auxquelles s'ajoutent plusieurs signes démotiques. En dehors des textes chrétiens, il y a aussi une littérature manichéenne et des écrits gnostiques. Le copte fleurit entre 300 et 1200 après J.-C. Au Moyen Âge, il fut supplanté par l'arabe comme langue parlée. Toutefois, l'Église copte conserve le dialecte bohaïrique comme langue liturgique.

La connaissance de la prononciation traditionnelle du copte est d'un certain intérêt pour la compréhension de l'histoire de la langue.

Il existe parmi les Coptes un mouvement en faveur d'une renaissance de leur langue.

9. L'ESPRIT DE RÉGULARITÉ DE L'ÉGYPTIEN.

Dans tous les documents qui nous ont été conservés, l'égyptien apparaît comme une langue claire et logique. La régularité des formes et des constructions est remarquable et le nombre des exceptions est extrêmement réduit. Quelques précisions fixeront la nature de cette régularité.

L'égyptien connaît *deux genres grammaticaux,* le masculin et le féminin. La terminaison du féminin est -·*t* et s'attache à tout nom de genre féminin. En sémitique, la situation est différente. Il y a également les deux genres, mais les noms féminins ne portent pas obligatoirement leur terminaison, par exemple, en arabe *'umm* « mère », *dār* « maison », *yad* « main », *sullam* « échelle ». D'autre part, il n'y a pas une seule terminaison du féminin, mais plusieurs : *madīn-a·t* « ville », *ḥamr-āʾ* « rouge », *al-kubr-ā* « la plus grande » (écrit : *al-kubr-ay*).

On voit la différence qui sépare l'égyptien de l'arabe. En égyptien, il n'y a qu'une *seule* terminaison du féminin (·*t*) et celle-ci se rattache à *tout* nom du genre féminin.

En ce qui concerne le *pluriel,* la situation se présente de façon similaire. Les noms n'ont qu'une terminaison, transcrite -*w*. Les féminins y ajoutent leur terminaison ·*t*. Les noms *masculins* forment des pluriels *masculins,* les noms *féminins* des pluriels *féminins.* Les exceptions sont rarissimes : noms de pays, par ex. *K*ꜣ*š* f. « Kouch » et noms personnels féminins en -*yy*.

Dans les langues sémitiques, cette régularité *n'existe pas.* En hébreu, par exemple, *dĕbōrā* « abeille » (f.) forme un pluriel *masculin : dĕbōrīm,* tandis que *zikkārōn* « mémoire », nom *masculin,* forme un pluriel *féminin : zikrōnōt.* Il y a des formes irrégulières, comme *ʿīr* « ville », pl. *ʿārīm, dèleṯ* « porte », pl. *dĕlāṯōṯ, yāḏ* « main », pl. *yādāyim,* avec l'ancienne terminaison du duel, etc. En arabe, nous avons à côté des pluriels *réguliers* en -*ūn* (m.) et -*āt* (f.) une foule de pluriels *brisés;* par exemple *bayt* « maison », pl. *buyūt; madīn-a·t* « ville », pl. *mudun; nūr* « lumière », pl. *ꜣanwār; kursī* « chaise », pl. *karāsi; ḥimār* « âne », pl. *ḥamīr,* etc. De nombreux mots forment leur pluriel de plusieurs manières. Il y a donc une grande richesse de formes. L'égyptien, en revanche, ne connaît qu'*une seule terminaison* (transcrite -*w*) à laquelle s'attache, pour le féminin, la terminaison ·*t*.

En ce qui concerne les *noms de nombre,* l'égyptien et le sémitique distinguent deux genres, masculin et féminin. En égyptien, *xmt*(*w*) « trois » est la forme du masculin, *xmt·t* la forme du féminin. L'arabe a également deux formes, mais la forme munie de la terminaison *féminine, ṯalāṯ-at* « trois » est employée pour les noms *masculins,* tandis que la forme simple, le *masculin : ṯalāṯ* « trois », sert pour les noms *féminins.*

On ne doit pas en conclure que l'égyptien n'ait jamais connu la moindre irrégularité, car tel n'est pas le cas. Mais, en comparaison avec d'autres langues, notamment avec les langues sémitiques auxquelles il est étroitement apparenté, son *sens de logique et de régularité* demeure frappant. Toutefois, il ne faut pas oublier que les graphies purement consonantiques nous cachent certainement des irrégularités et que le contenu des textes rédigés pour la plupart dans une langue figée à tournures traditionnelles peut faire apparaître l'égyptien comme plus conservateur qu'il ne l'était en réalité.

En ce qui concerne le développement de la langue égyptienne au cours des siècles, on se référera à Fritz Hintze, qui en a dégagé les principales tendances

(« Haupttendenzen der ägyptischen Sprachwissenschaft », *Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft,* I, Berlin 1947, p. 85-108). Il y distingue deux tendances principales :

(a) la transition de ce qu'il appelle le « type régressif » caractérisé par la position déterminé-déterminant, au type dit « progressif » avec la position déterminant-déterminé (*hrw pn* « ce jour-ci », plus tard *pꜣ hrw*);

(b) la transition de *formes simples* à des *formations analytiques.* Dans un mot tel que le copte ⲣⲉϥⲣ̄ⲛⲟⲃⲉ « pécheur » on arrive encore à déceler tous les éléments constitutifs : *rmṯ* « homme », (*yw*)-*f* le pronom de la 3[e] personne du masculin singulier, *yr·t* « faire », *nb·t* « péché ».

10. L'ÉGYPTIEN ET SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES.

L'égyptien présente des rapports (1) avec les langues sémitiques de l'Asie d'une part et (2) les langues chamitiques de l'Afrique d'autre part. Nous appelons cet ensemble de langues le groupe chamito-sémitique.

1. Les langues sémitiques comprennent : l'accadien, le canaanéen (dont l'hébreu et le phénicien), l'ougaritique, l'araméen, l'arabe, le sud-arabique et l'éthiopien, le groupe mahra en Arabie méridionale (mahri, ḥarsousi, soqoṭri, etc.).

2. Les langues chamitiques se divisent en quatre groupes :

1. l'égyptien (avec le copte), seule langue de civilisation de ce groupe;
2. le berbère (la langue de Siwa, le kabyle, le rifain, la chelha, le touareg, etc.);
3. les langues couchitiques (bedja, galla, somali, etc.);
4. les langues tchadiques (haoussa, logoné, boudouma, moubi, etc.)[1].

[1] Pour les langues couchitiques et tchadiques les correspondances se limitent presque exclusivement au domaine grammatical.

11. LA PARENTÉ CHAMITO-SÉMITIQUE.

Même avant le déchiffrement des hiéroglyphes, des affinités entre le copte et les langues sémitiques avaient été remarquées par des savants. Mais ceux-là se contentèrent de constater les faits sans chercher à savoir s'il s'agissait d'emprunts ou d'éléments remontant à une source commune.

Un article d'Adolf Erman marque le début d'une nouvelle ère dans l'histoire du comparativisme chamito-sémitique (« Über das Verhältnis des Ägyptischen zu den semitischen Sprachen », *ZDMG,* 1892, p. 93-129). Dans cette étude l'auteur avait réuni tout le matériel alors connu ne provenant pas d'emprunts. Il y avait environ 250 étymologies tirées en grande partie des ouvrages de Brugsch, dont « une cinquantaine d'équations sûres ».

L'étude d'Erman se divise en deux parties. Dans un exposé grammatical, il examine les éléments de la morphologie, tels que la fonction du *t* comme marque du féminin, les éléments pronominaux, le causatif à préfixe *s*-, etc., puis il donne une liste de mots communs à l'égyptien et au sémitique.

Erman compare *iw* « île » et l'hébreu *ʾī* « île »; *iꜣḫ* « verdir » et l'arabe *waraḳ* « feuilles »; *iʿḥ* « lune » (ancienne forme *wʿḥ*) est comparé à l'hébreu *jārēăḥ* « lune »; *ib* « cœur » correspond, d'après Erman, à l'hébreu *lēb, libb*=; *ʿpy* « voler » (oiseau) correspond à l'hébreu *ʿwp* (*ʿāf, yāʿūf*).

12. LA CLASSIFICATION DES ÉTYMOLOGIES.

Depuis la parution de l'article d'Erman, nos connaissances se sont considérablement approfondies dans le domaine égypto-sémitique. Mais, s'il y a unanimité sur le plan grammatical, les opinions varient en ce qui concerne les étymologies.

Afin d'éliminer l'élément de l'arbitraire, j'ai proposé un système permettant de classer les différentes étymologies selon des *critères strictement objectifs.* La *probabilité* de chaque étymologie est définie par un nombre composé de deux chiffres, dont le premier concerne le *sens* (maximum 3, minimum 0) et le deuxième

la *phonétique* (maximum 3, minimum 0). Ce système a été développé dans mes « Principes du comparativisme chamito-sémitique » (« Grundlagen hamito-semitischer Wortvergleichung », *MDIAK* XVI, 1958, p. 367-405).

La classification passe du chiffre 33 indiquant la *sûreté,* par différents degrés de possibilité (vraisemblance, possibilité, incertitude et invraisemblance) jusqu'au chiffre 00, exprimant l'*impossibilité.* L'exposé de ce système se trouve à la page 370 de cet article et a été répété dans mes « Studien der ägyptisch-semitischen Wortvergleichung » (*ZÄS* LXXXIV, 1959, p. 70-74).

Les chiffres sont choisis d'après les considérations suivantes :

(a) LE *sens* DU MOT

3 : ce chiffre est choisi si le sens du mot égyptien correspond à celui du mot sémitique, par exemple *yb* « cœur » : arabe *lubb* « cœur »;

2 : si la signification des mots est *légèrement* différente, le passage d'une signification à l'autre étant *attesté* par des cas parallèles dans le domaine chamito-sémitique;

1 : si le glissement de sens peut être constaté *en dehors* du domaine chamito-sémitique;

0 : si le glissement de sens invoqué par l'auteur n'a pas été constaté dans une autre langue.

(b) LES *sons* DU MOT

3 : on choisit ce chiffre, si toutes les consonnes (en général 3) des deux mots correspondent selon des lois phonétiques bien établies;

2 : le deuxième chiffre est 2 si les mots présentent *une irrégularité phonétique,* par exemple une correspondance phonétique mal établie, une métathèse, etc;

1 : cas présentant 2 irrégularités (correspondances phonétiques, métathèses, assimilations, etc.);

0 : cas présentant 3 ou plusieurs irrégularités phonétiques.

Dans le cas de l'égyptien *ḥsb* « calculer » et de l'arabe *ḥsb* « calculer », ni la signification, ni la nature des consonnes ne posent de problème. Le chiffre indicateur est donc 33, le maximum (la *certitude*). Tel est également le cas pour *mwt*

« mourir » en égyptien et en sémitique, où la correspondance est clairement établie. Mais, il y a des cas plus compliqués : en égyptien, *kꜣm* est la « vigne » et en arabe *karm*. Ici, il y a une irrégularité apparente : ꜣ : *r*. Or, cette correspondance est si fréquente qu'elle ne constitue pas un obstacle; le numéro indicateur est également 33.

Mais *rxyy·t* « sujets » (coll.) et l'arabe *raʿiyy-a·t* « sujets » (coll.) constituent un rapprochement beaucoup moins sûr. *Nous ne savons pas* quelle était la signification primitive de *rxyy·t*, mais *raʿiyy-a·t* veut littéralement dire le « troupeau ». Un glissement de sens semblable est attesté dans la Bible. Le chiffre sémantique est donc 2. Aussi *l'aspect phonétique* pose des problèmes : Nous savons par le copte, que la première consonne était, en égyptien *l* (et non *r*), à cause de ⲗϧⲏ(O). Il y a donc une première irrégularité *l* : *r* et une deuxième, à l'intérieur du mot, *x* = ʿ, ce qui ramène le chiffre phonétique à 1. Le chiffre indicateur de cette étymologie est donc 21. Ceci signifie *qu'il y aurait 3 difficultés à expliquer* pour rendre cette étymologie acceptable.

Pour l'établissement de correspondances sûres, il est indiqué de partir, non de mots isolés, mais de séries, par exemple des éléments pronominaux, des noms de nombre, des éléments morphologiques du nom, etc.

Ce matériel pourrait être complété par des étymologies du type 33 : ég. *mwt*, sém. *mwt*, berb. *mwt* (*ĕmmĕt* issu d'un *ĕmwĕt*) où l'identité de la signification et des trois consonnes radicales nous autorise à leur décerner le chiffre 33.

Dans mes *principes de comparaison* (« Grundlagen »), j'ai examiné plus de 70 cas de rapprochements. Un certain nombre d'entre eux n'a pas obtenu le chiffre 33. Plusieurs étymologies n'ont atteint que 32 ou 23, 31 et même une fois 03. Il faut de sérieuses raisons pour maintenir des cas pareils. Dans le cas de l'égyptien *srq* « respirer », hébreu *šrq* « siffler », le rapport entre l'égyptien *s* et l'hébreu *š* correspond bien aux lois phonétiques connues, mais l'obstacle réside dans le sens. J'ai pourtant gardé cette étymologie à cause du touareg *ĕsrĕġ* « respirer » qui rejoint le sens du verbe égyptien.

Si le chiffre 33 indique qu'une étymologie correspond à la norme, c'est-à-dire que la signification n'a pas subi de modification et que les correspondances phonétiques sont régulières, le seul fait de présenter un autre chiffre indicateur ne constitue pas une raison suffisante pour écarter un rapprochement. Nous savons que des irrégularités existent dans toutes les langues et en se limitant aux seuls cas réguliers

on risquerait de créer une impression trompeuse de régularité qui ne correspond pas à la réalité.

C'est pourquoi j'ai évoqué, dans un autre article, une série de cas présentant des irrégularités (« Ägyptisch-semitische Anklänge », *ZÄS* LXXXIV, 1959, p. 145-147).

L'égyptien *ḫnzk·t* « boucle (de cheveux) » correspond à l'éthiopien *qʷenzāʿ·t* remontant à un ancien **qunzaʿat*. En arabe, *qanzaʿ* veut dire « avoir les cheveux dispersés autour de la tête » (Biberstein de Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, Paris 1868, vol. II, p. 821). Les éléments *---nz---·t* étant réguliers, l'irrégularité réside dans le rapport entre *ḫ------k* = *q-----ʿ*. Évidemment, il y a métathèse, mais nous sommes incapables de dire quelle était la forme primitive. Cependant même avec une métathèse, nous n'aboutissons qu'aux groupes *ḫ----k* = *ʿ----q* ou *ʿ------q* = *ḫ-----ḳ*. Il y a donc, à côté de la métathèse, un *autre* facteur qui entre en ligne de compte et qui concerne l'emphase et la sonorité. Il serait parfaitement possible que les deux formes, l'égyptienne et la sémitique, remontent à une troisième, antérieure, dans laquelle la position des consonnes correspondait si peu aux habitudes articulatoires qu'un remaniement parut souhaitable.

La comparaison de l'égyptien *znḥm* « sauterelle » avec l'hébreu *solʿām* se trouve déjà dans l'article d'Erman. La graphie *znḥm* peut également signifier *zlḥm*. Si nous acceptons cette solution, la seule irrégularité subsistante se réduirait aux correspondances *s---ʿ---* = *z---ḥ---*, c'est-à-dire à une *métathèse* de la *sonorité : sourde-sonore* ou *sonore-sourde*. Le son *z* (sonore) est assuré grâce à une graphie *znḥm* dans les textes des pyramides (Pyr. 891). Mais, il y a un autre problème, celui du copte ⲥⲁⲛⲛⲉϩ considéré comme la correspondance de l'ancien *znḥm*. Cette forme, qui peut être interprétée en copte comme un composé « huilier » (« homme d'huile, vendeur d'huile »), présente plusieurs irrégularités : 1. le maintien de la voyelle ⲁ en syllabe atone, 2. le maintien (ou le développement) d'une géminée *nn*, 3. la finale -ⲉϩ difficile à concilier avec le squelette *znḥm*. Un **zallīḥam* (ou sim.) n'a jamais pu aboutir à ⲥⲁⲛⲛⲉϩ. C'est donc une étymologie du type 31 ou, en d'autres termes, un rapprochement dont l'exactitude *n'est pas prouvée*.

Il semble donc qu'on ne doive pas écarter d'emblée les équations proposées lorsqu'elles ne correspondent pas au type idéal dont le numéro indicateur est 33. Il se peut bien que certaines d'entre elles seront, plus tard, admises au nombre des

correspondances régulières quand on aura suffisamment de matériel pour établir de nouvelles lois phonétiques.

13. LES BERBÈRES DE L'AFRIQUE DU NORD.

1. Les Berbères, dont le domaine s'étend aujourd'hui de l'oasis de Siwa en Égypte jusqu'à l'Océan atlantique, comprennent plusieurs groupes somatiques assez distincts les uns des autres, dont les principaux sont :

— les Tehenou ou *ḥ3·t-y-w-ᶜ n-(w) Ṯḥnw* (« princes de la Libye »), voisins, depuis la préhistoire, des anciens Égyptiens auxquels ils ressemblent physiquement;
— les Temehou ou *Ṯmḥ-w,* Berbères blonds aux yeux bleus, qui n'apparaissent que plus tard dans les documents égyptiens;
— les Berbères brachycéphales à peau bistre, attestés aujourd'hui dans les oasis du *Mzab* au Sahara algérien, au Djebel Nefousa et à l'île de Djerba.

Ces trois types ont certainement appartenu à des groupes linguistiques différents, ce qui expliquerait la structure assez singulière du berbère comme langue dont la *morphologie* est bien chamito-sémitique, tandis que la *phonétique* et le *vocabulaire* semblent dénoter l'influence de substrata allogènes. L'histoire des Tehenou, comme on appelle couramment les *ḥ3·t-y-wᶜ n Ṯḥnw,* et des Temehou (*Ṯmḥ-w*) a été étudiée par Georg Möller (« Die Ägypter und ihre libyschen Nachbarn », *ZDMG* LXXVIII, 1924, p. 36-60).

2. Si l'égyptien a fait l'objet de nombreuses comparaisons avec le *sémitique,* les résultats obtenus jusqu'à présent dans le domaine *berbère* sont, de loin, moins spectaculaires. Un obstacle majeur est constitué par l'absence de documents écrits antérieurs à Masinissa (238-148 avant J.-C.) si bien que nous ne disposons que d'un matériel relativement récent.

Un fait significatif est *l'absence* quasi totale *d'emprunts égyptiens* dans les parlers berbères. Nous ne connaissons jusqu'à ce jour qu'un seul mot, d'ailleurs d'origine sémitique, ayant passé de l'égyptien au berbère, la désignation du « chameau » (en kabyle *alġʷĕm,* pl. *ilĕġʷman*), relevé par de nombreuses formes

aberrantes dans les différents dialectes. Ce mot, apparenté à l'hébreu *gāmāl*, dérive d'une forme pré-copte *gamōli* ou *gamūli* issue elle-même d'un génitif sémitique *gam(m)āli*. Une métathèse s'est opérée en berbère : **laqūmi*. Les préfixes du Kabyle (sg. *a-*, pl. *i-*) correspondent à l'ancien article défini du berbère. C'est de cette forme que provient le haoussa *rāk'umi* «chameau» (R.C. Abraham, *Dictionary of the Hausa Language*, London 1962, p. 718). Ce rapprochement a été signalé pour la première fois par F. Calice (« Über semitisch-ägyptische Sprachvergleichung », *ZDMG* LXXXV, 1931, p. 28). Les correspondances *l : r* et *q : k'* sont régulières.

3. Le berbère possède, aujourd'hui, un article défini formant un tout avec le nom qu'il précède. Comme en araméen (*-ā*), l'article a perdu sa force déterminante et *a-rgaz* (pl. *i-rgazĕn*) signifie « l'homme », « un homme » ou « homme » tout court.

Les formes normales de l'ancien article sont :

m. *a-funas* « bœuf »	pl. *i-funas-en*
f. *ta-funas·t* « vache »	pl. *ti-funas-in*.

Le berbère connaît un pronom de la 2e personne du féminin singulier *kem* « toi » (f.), élargi en *kĕmm-u*, *kĕmmu-nan* (A. Hanoteau, *Essai de grammaire de la langue tamachek'*, Alger 1859, p. 32). Cette forme en *-m*, inconnue du sémitique, se retrouve aussi en égyptien : *ṯm·t* « toi » (f.) issu de **km·t* (A. Erman, *Grammatik*[4], § 151). J. Lukas a constaté une forme *kĕm* « toi » (f.) en logoné, langue tchadique.

4. Le berbère possède également la forme du pseudoparticipe : *yella-n* « ayant été ». Le formatif est en général *-n* (G. Marcy, « Note sur le pronom relatif-sujet et le pseudoparticipe dans les langues berbères », *BSL*, Paris 1938, p. 47-57).

L'expression désignant « l'autre » (*alius*) a, en égyptien (*ky-y*) et en berbère (chelha *yaḍnin*), la forme d'un pseudoparticipe (W. Vycichl, « Eine abnorme ägyptische Konstruktion *kj-j* « alius », *Muséon* LXXI, 1958, p. 153-160).

Un autre trait commun à l'égyptien et au berbère est la formation du génitif à l'aide d'un élément *n* : en chelha, on dit *ixf n tfunast* « la tête de la vache ». Cet élément n'est *pas une préposition* et doit être rapproché de l'égyptien *ny*, au moins en ce qui concerne sa fonction.

Le berbère partage certaines locutions avec l'égyptien. En chelha (Maroc), on dit *ayyur w-waḍan* « une lune de nuits », c'est-à-dire « un mois ». En copte, nous avons une expression semblable : ⲟⲩⲉⲃⲟⲧ ⲛ̀ⲉϩⲟⲟⲩ « une lune de jours ».

Dans les contes kabyles, l'expression *fkiġ-ak-d* « je t'ai donné » signifie pratiquement « je te donne ». Cette expression correspond à la tournure égyptienne *rdy-n-y n-k* « je t'ai donné » dans les scènes égyptiennes où le dieu donne au roi la vie, le bonheur et la santé ou les terres étrangères conquises.

Le berbère connaît aussi, comme l'égyptien, un *verbe négatif*. En égyptien *xm* signifie « ne pas pouvoir » ou « ne pas savoir ». En kabyle, on dit *gumma-ġ aḏ-elhu-ġ* « je ne peux pas aller ». Cette remarque concerne uniquement le *sens* des verbes sans rapprochement étymologique.

5. Le vocabulaire berbère connaît des termes tels que *isĕm* « nom », pl. *ismawĕn*, pl. *idammĕn* « sang », *t-ur·tt* « poumon », *e-sin* « dent », *ġĕr* « appeler », etc. Ces expressions manquent à l'égyptien, mais elles existent dans les langues sémitiques (*s-m-y, d-m-w, w-r-ꜣ, s-n-n, q-r-ꜣ*). Le berbère connaît également les pluriels brisés (touareg *a-māhĕġ* « targui noble », pl. *i-mūhaġ*), inconnus de l'égyptien, mais existant en arabe et éthiopien. Un autre trait commun au berbère et au sémitique est la conjugaison à préfixes (chilha : *yĕlla* « il a été », *tĕlla* « elle a été ») ainsi qu'une forme correspondant au permansif accadien. Les relations du berbère avec le sémitique ont été étudiées par O. Rössler qui n'hésite pas à appeler le berbère « la septième langue sémitique ».

D'autre part, plusieurs termes se rencontrent en égyptien et en berbère, mais non en sémitique.

Ces concordances se limitent à des mots. On n'y trouve ni formes grammaticales, ni éléments grammaticaux. Ghadamès *wĕl* « œil » rappelle le néo-égyptien *br* (prob. *bl*), en copte ⲃⲁⲗ « œil ». Chilha *ixs* « os » (aussi *ta-qṣ-mart* « menton » c'est-à-dire « os du menton » ou de « la barbe ») correspond à *qs* « os », copte ⲕⲁⲥ. Le haoussa a *k'aši* « os ». *Slĕm* « sentir » (quelque chose) se retrouve dans *xnm* (phon. *xlm*), copte ϣⲱⲗⲙ̄ « sentir » (transitif). Ghadamès *ḇēna* « dattes » (coll.) est à comparer avec *bny·t* « datte », en copte ⲃⲛ̄ⲛⲉ. Chelha *uššĕn* ne doit pas être séparé de l'égyptien *wnš* « chacal » (plus exactement *canis lupaster*), en copte ⲟⲩⲱⲛ̄ϣ.

Enfin, il faut mentionner encore que l'égyptien connaît un *sw·t* signifiant à la fois « lui » et « mais ». Est-ce le même mot ou nous trouvons-nous devant deux mots différemment vocalisés ? Il semble bien qu'il s'agisse d'un *seul* mot : aussi le copte ⲛⲧⲟϥ a les deux significations « lui » et « mais ». Nous trouvons les mêmes significations pour le berbère *nĕtt*^{s}*a* dans le dialecte des Ait Fraḥ de l'Aurès (W. Vycichl, « Ägyptisch *swt,* koptisch *ntof,* berberisch *nĕtt*^{s}*a* « er » und « aber »; *Muséon* LXXVI, 1963, p. 211-214).

14. LE TÉMOIGNAGE DE L'ÉCRITURE.

1. À l'époque préhistorique, quand l'Égypte était encore partagée en un certain nombre de petits États, il y avait certainement des différences dialectales plus importantes encore que sous l'Empire unifié.

Parmi les différences les plus sensibles étaient certainement celles qui se manifestaient entre la Haute et la Basse Égypte, où il y avait, selon la tradition, deux royaumes avant l'unification du pays. Le roi de la Haute Égypte s'appelait *ny-sw·t,* et le roi de la Basse Égypte était le *by·t-y.* Nous traduisons ces titres par « celui du jonc » et « celui de l'abeille ».

Nous ne savons pas dans quelle mesure ces traductions sont exactes, mais elles nous permettent de constater qu'on employait, déjà à l'époque préhistorique, *deux constructions différentes* pour désigner le roi. Le roi de la Basse Égypte a pour titre un « nom de relation » en *-y* (*by·t-y*)*,* tandis que le roi de la Haute Égypte porte un titre *composé ny-sw·t* (et non **sw·t-y*) dans lequel apparaît *pour la première fois la tendance analytique* de l'égyptien.

2. Pendant l'Ancien Empire, certaines parties du pays n'étaient pas encore égyptiennes au sens linguistique du mot. Aux oasis, dans le Fayoum et l'ouest du Delta, on parlait certainement des dialectes libyens. Le 20ᵉ nome de l'Égypte, à l'est, s'appelait encore à l'époque grecque Arabia. Le sud du pays, à partir du Gebel Silsila a dû faire partie de la Nubie et la ville d'Assouan était sous l'Ancien Empire plutôt un poste avancé de la domination égyptienne qu'une ville égyptienne proprement dite.

L'écriture hiéroglyphique nous fournit un témoignage indirect sur la situation linguistique de l'Égypte lors de l'invention de l'écriture. Le signe *d,* de la main, fait penser que les Égyptiens aient connu un mot correspondant à *yad* en arabe. Le signe du babouin *qnd* « être en colère » rappelle l'arabe *qird* « singe » et l'hébreu *q-n-ṭ* « être en colère » conservé uniquement dans le causatif *ha-qnēṭ* « mettre en colère » (W. Vycichl, « Die Hieroglyphe des zornigen Affen », *RSO* XLI, 1966, p. 185-187). L'hiéroglyphe *nfr* « bon, beau » représentant un « cœur avec œsophage » rappelle par sa forme allongée et tubulaire l'arabe *nafīr* « trompette », comme on dit en anglais *wind-pipe,* en allemand *Luftröhre,* etc. (W. Vycichl, « The hieroglyph Nefer », *JEA* XXXIX, 1953, p. 112). Ce n'est qu'à l'époque ptolémaïque que nous retrouvons un mot *nfr·t* « gosier ». Aussi *gfn* ou *gnf* « repousser » écrit avec le signe du « nez » fait penser au bedja *genūf* « nez » (W. Vycichl, « Urägyptischer Wortschatz », *AÄA* I, 1938, p. 131-132).

3. Les Égyptiens se sont parfaitement rendu compte des différences dialectales de leur pays. Dans un texte littéraire du Nouvel Empire, le Papyrus Anastasi I, le style incompréhensible d'un lettré est comparé à *une conversation d'un homme du Delta avec un homme d'Éléphantine* (A. Erman, *Die Literatur der Ägypter,* Leipzig 1923, p. 293).

Sous l'Ancien Empire déjà, la différence entre la langue littéraire et celle des ouvriers se manifeste dans les légendes des tombeaux. La langue populaire de cette époque-là faisait déjà usage des pronoms démonstratifs *pꜣ* « celui-ci », *tꜣ* « celle-ci » et *nꜣ* « ceux-ci, celles-ci » à la place de *pn, tn* et *nn.* Un nom de personne de la Ve dynastie est *Pꜣ ny* « Celui-ci est à moi » (H. Ranke, *Personennamen,* I, p. 129,10).

L'article défini, couramment employé dans le Papyrus Westcar, est attesté pour la première fois dans le mastaba de Kay-em-ankh (H. Junker, *Guiza* IV, Wien 1940, p. 39) : *yry r yb-y pꜣ mry* « Agis selon mon cœur, (mon) ami ! » (V^e^ dyn.). L'emploi de l'article est en égyptien et en copte la règle quand on s'adresse à quelqu'un. Il y a des cas semblables dans nos langues. Dans ce cas, on peut lire *pꜣ mry* « l'ami » ou *pꜣ-y mry* « mon ami ».

4. Le système de l'écriture hiéroglyphique qui ne note que les consonnes cache les différences de la prononciation réelle. Dans un article (« Die Selbstlaute »,

Festschrift Junker, *WZKM* LIV, 1957, p. 214-221), j'ai comparé plusieurs mots prononcés différemment dans les dialectes de la Haute et de la Basse Égypte à l'époque copte :

ḥkꜣ	« sorcier »	S ϩⲁⲕⲟ	B ⲁⲭⲱ
rmy-y·t	« larme »	ⲣⲙⲉⲓⲏ	ⲉⲣⲙⲏ
sn·t-y	« deux » (f.)	ⲥⲛ̄ⲧⲉ	ⲥⲛⲟⲩϯ
xmnw	« huit » (m.)	ϣⲙⲟⲩⲛ	ϣⲙⲏⲛ

Le nom de la lune *yʿḥ(w)* a conservé en copte bohaïrique son *y* (B ⲓⲟϩ), tandis qu'il l'a perdu en dialecte sahidique (S ⲟⲟϩ).

B.H. Stricker a examiné les rapports existant entre la langue littéraire et la langue parlée (*De indeeling der Egyptische taalgeschiedenis,* Leiden 1945, 40 p. 4°). Il y avait, en Égypte, à côté de la langue parlée qui se modifiait sans cesse, depuis l'Ancien Empire, une langue littéraire, l'égyptien classique qu'on peut suivre jusqu'aux textes religieux de l'époque gréco-romaine. Une deuxième langue littéraire, le néo-égyptien, s'est détachée de la langue parlée à une période ultérieure, sous Aménophis IV.

5. La langue littéraire, surtout la langue classique de l'époque tardive, comprenait de nombreuses formes qui avaient disparu de la langue parlée de la vie quotidienne et dont la prononciation n'était transmise aux générations futures que par les écoles des temples. Il pouvait ainsi arriver qu'*un seul mot* existât dans la langue sous *deux formes,* la forme classique et une forme vulgaire. Ainsi, le nom du roi que nous appelons Snéfrou (IVe dynastie) était bien *Sanfāraw,* mais dans un nom de lieu, en Haute Égypte, cette forme était prononcée d'abord *Sarfānaw* et, ensuite, *Saꜣfānaw.* Elle survit dans le nom de lieu *Aṣfūn el-Maṭaʿna.* — « Rouge » (*dšr*) se disait en copte couramment ⲧⲱⲣϣ (A), avec une métathèse (**dōrᵉš* au lieu de **dōšᵉr*), mais dans le nom de la planète « Mars », sans doute plus ancien, la forme originale s'était maintenue : ΕΡΤΩΣΙ « Horus, le Rouge » (*Ḥr dšr*). Ainsi des noms de personnes conservent des formes anciennes. La préposition

m « dans » se prononçait, au Nouvel Empire, simplement *n* (comme en copte) mais on disait encore à l'époque tardive :

Ḥr(w) m ȝx(y)·t	« Horus à l'horizon » :	Ἅρμαχις;
Ḥr(w) m ḥȝb	« Horus en fête » :	Ἅρμαϊς;
H̱ʿm Wȝs·t	« Splendeur à Thèbes » :	Χάμοϊς;
Yy m ḥtp	« Venant en paix » :	Ἰμοῦθης;
Ymn m ḥȝ·t	« Amon *est* en avant » :	Ἀμμενέμης.

6. La différence entre les langues parlée et écrite était si grande que les Égyptiens eux-mêmes éprouvaient le besoin de traductions. S. Schott a publié des documents (*Bücher und Sprüche gegen den Gott Seth, Urk.* VI, 1 et 2, Leipzig, 1929) où l'on trouve dans le « Livre de la répulsion du mal » le même texte en langue classique et en néo-égyptien. Voici une invocation adressée aux étoiles circumpolaires :

(a) en langue classique :

Ḥʿʿ yr-f ṯn y-xm-w wrd!
« Jubilez, vous, étoiles circumpolaires ! ».

(b) en néo-égyptien :

Ršy n-tn ỉ nȝ xm-w wrd!
« Réjouissez-vous, étoiles circumpolaires ! ».

On y remarque les formes du participe duratif en langue classique (*y-xm-w*) et en néo-égyptien (*xm-w*). D'autres correspondances survenant dans ce texte sont (les formes néo-égyptiennes entre parenthèses) : *yb* « cœur » (*ḥȝ·t-y*), *ʿḥȝ* « combattre » (*qnqn*), *ymn* « cacher » (*ḥȝp*), *hrw pn* « ce jour-ci » (*pȝ hrw*), *ḥȝ·t* « tête » (*ḏȝḏȝ*), *nšny* « rage, fureur » (*ḥḏnw*), *ms(y)-w* « enfants » (*ẖrd-w*).

15. LES DIALECTES DE L'ÉGYPTIEN.

À toutes les époques de la langue égyptienne, les dialectes des différentes régions ont contribué dans une mesure variable à la formation de la langue littéraire.

L'écriture hiéroglyphique semble avoir été inventée dans une région où la consonne *l* n'existait pas.

William F. Edgerton a publié un article fort intéressant sur les dialectes de l'ancienne Égypte (« Early Egyptian Dialect Interrelationship », *BASOR,* Number 122, April 1961, p. 9-12). Jusqu'alors, on avait considéré les différentes étapes de la langue — l'ancien égyptien, le moyen-égyptien, le néo-égyptien — comme les stades successifs d'*une seule langue.* Edgerton a pu prouver qu'ils étaient issus de *différents dialectes* :

(a) *l'aleph prostheticum* de certaines formes verbales (par exemple de l'impératif : *y-ḏd* « parle », *y-šm* « va-t-en », *y-wn* « ouvre ») se retrouve dans les Textes *des Pyramides* et en néo-égyptien, mais il *manque* au moyen-égyptien où l'on écrit *ḏd, šm, wn.*

(b) *la phrase nominale simple,* la mise en présence de deux éléments *sans copule* se retrouve en ancien égyptien et en égyptien tardif. En ancien égyptien, on dit : *bwt NN ḥs* « L'abomination d'un tel *sont* (ses) excréments ». Et voici une phrase de l'époque tardive : *pꜣ bt n pꜣy sẖꜣ 2 n pꜣ xr pꜣy-w pḥ pꜣy ḥꜣ·t-y-ꜥ n Nw·t* « le crime de ces deux scribes de la nécropole *était* leur démarche (= le fait d'aller) auprès du maire de Thèbes ».
Le moyen-égyptien ne connaît pas cette construction (sauf dans des noms personnels hérités de l'ancien égyptien).

(c) En ancien égyptien et en néo-égyptien, la copule a le même genre et le même nombre que le sujet. Ancien égyptien : *ꜣs·t tw ḥnꜥ Nb·t Ḥw·t* « C'est Isis avec Nephthys ». Égyptien tardif : *Rꜥ tꜣy* « celle-ci (une femme défunte) est le Soleil ».
Le moyen-égyptien met dans ces cas invariablement *pw.*

Edgerton résume ses observations comme suit : les textes de l'ancien égyptien, notamment les textes des pyramides, semblent provenir du *sud du Delta* et de la *région d'Héliopolis*. Le moyen-égyptien normal était originaire d'une région située plus au sud, peut-être d'Héracléopolis ou de Thèbes. La langue de l'époque tardive est celle du Delta comme l'ancien égyptien.

16. LE VIEUX-COPTE.

On appelle vieux-coptes les textes écrits à l'aide de l'alphabet grec, avec ou sans adjonction de signes démotiques, bien avant l'établissement de l'alphabet copte proprement dit.

Il ne s'agit ni d'un dialecte, ni d'un groupe de textes homogènes, mais de diverses tentatives indépendantes les unes des autres pour écrire les sons de la langue égyptienne à l'aide des caractères grecs. Il est significatif que les premiers essais dans ce domaine fussent entrepris dans les textes magiques où la prononciation correcte des noms jouait un rôle primordial.

Cette tendance à rendre les sons d'une langue autochtone à l'aide de l'alphabet grec se manifeste en même temps dans d'autres régions du monde gréco-romain. En Mésopotamie, on transcrit des textes babyloniens avec les lettres grecques et des tentatives similaires peuvent être constatées pour l'hébreu et le punique (S. Morenz, « Das Koptische », Ägyptologie, I, p. 92. *Handbuch der Orientalistik*).

Notre connaissance du vieux-copte varie selon les textes. Nous comprenons parfaitement les gloses ajoutées à un texte démotique, par exemple au Grand Papyrus Magique de Londres et de Leyde. D'autres écrits, tels que le papyrus vieux-copte d'Oxyrhynchos dont nous ne possédons que la transcription et non l'original démotique, restent en grande partie obscurs.

Les documents rédigés entièrement ou partiellement en vieux-copte sont, malgré leur caractère fragmentaire, extrêmement précieux parce qu'ils émanent d'un monde qui n'avait pas encore perdu le contact avec la vieille civilisation. C'est ainsi qu'une série d'expressions ayant trait à la *religion* nous a été conservée uniquement dans les textes vieux-coptes.

Voici les principaux documents de cette littérature :

1. Bilabel, Friedrich : *Neue literarische Funde in der Heidelberger Papyrussammlung.* Actes du Ve Congrès international de papyrologie, Oxford 1937. Bruxelles 1938, p. 72-84. Il s'agit du papyrus Heidelberg 414, un glossaire grec-démotique de l'époque pré-chrétienne : *sf* « couteau » est transcrit *σηϕι*, comp. ⲥⲏϥⲓ (B).

2. Jaroslav Černý, the late Paul E. Kahle, and R.A. Parker : « The Old Coptic Horoscope », *JEA* XLIII, 1957, p. 86-100. C'est l'horoscope d'un homme, d'abord écrit en grec, ensuite en égyptien à l'aide des lettres grecques. Le texte grec a été publié par F.G. Kenyon, *Greek Papyri in the British Museum,* London 1892, p. 126-130, pl. LXXII-LXXIII. Le texte vieux-copte a été publié par Griffith. La nouvelle édition du Papyrus London 98 contient la reproduction photographique de l'horoscope (probablement du 16 avril 95 avant J.-C.), la traduction, un commentaire et une transcription. La lecture du texte est difficile. L'orthographe n'est pas encore fixée : ⲧⲉⲣⲟⲩ « eux tous » à côté de ⲧⲏⲣⲟⲩ, ϧⲧϧⲟⲧϥ « l'examiner » à côté de ϧⲉⲧϧⲱⲧϥ (B), mais ⲏⲡⲉ « nombre » (ⲏⲡⲉ), ϩⲟⲟⲩ « jour » (ϩⲟⲟⲩ). Le texte écrit ⲉϥ « viande » (ⲁϥ), ⲉⲃⲁⲧ « mois » (ⲉⲃⲟⲧ), ⲛⲓⲉ « s'apitoyer » (pour ⲛⲁ). ⲙⲓⲥⲧϥ signifie « sa naissance » (ⲙⲁⲥⲧϥ).

3. Crum, Walter E. : « An Egyptian Text in Greek Characters », *JEA* XXVIII, 1942, p. 20-31, 2 pl., texte plus tard transcrit et édité par Axel Volten, voir n° 14.

4. Erman, Adolph : « Die Beschwörungen des Grossen Pariser Zauberpapyrus », *ZÄS* XXI, 1883, p. 89-109. C'est le Papyrus Anastasi 574 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Le texte accentue les mots coptes : ⲉⲟⲩ̀ⲱⲧϥ ⲟⲩⲥⲓⲣⲉ ⲡⲉⲣⲟ ⲛ̄ⲧⲏ̀ ⲡⲛⲏ̀ⲃ ⲛ̄ⲧⲕⲁⲏ̀ⲥⲉ ⲡⲉⲧⲛ̄ⲡⲣⲏⲥ ⲛⲧⲓ̀ⲛ « ... Osiris, roi des Enfers (*d3·t*), seigneur de l'enterrement (*qrs·t* : ⲕⲁⲉⲓⲥⲉ) qui es au sud de This (*Ṯny :* ⲧⲓⲛ) ». Voici quelques échantillons du vocabulaire païen : ⲁⲡⲁϩⲧⲉ (ʿ3 *pḥ·t-y* « grand de force », ⲁⲛⲟⲩⲡ Anubis (*Ynpw*), ⲧⲃⲁⲓ̈ⲧⲱⲟⲩ (*tp-y ḏw*) « celui qui est sur la montagne», ⲡⲁⲣⲉⲛⲛ̄ⲙⲏⲧ (*p3-y rn m m3ʿ·t-y*) «mon nom véritable», ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲟ (*p3 nṯr* ʿ3) « le grand dieu », ⲑⲟⲟⲩⲧ ⲡⲓⲟ ⲡⲓⲟ (*Ḏḥw·t-y p3* ʿ3 *p3* ʿ3) « Thot, le Grand, le Grand », ⲛⲟⲩⲃⲥ (*nbs*) nom d'un arbre sacré (*Zizyphus*), ⲡⲱⲱⲣⲉ signifie encore « voir » (comme l'ancien *ptr*) et non, comme en copte,

« rêver », ⲉϭⲟⲓⲛⲉ ⲉⲥⲛⲕⲱ̀ⲱⲧ veut dire « si (ⲉϭⲟⲓⲛⲉ = ⲉϣⲱⲡⲉ) elle dort (ⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ) ». Ici, c'est *le premier* élément des voyelles doubles qui est accentué. Le même texte a été édité, plus tard, par K. Preisigke (*Papyri Graecae Magicae,* Leipzig 1928, I, 64). Un passage se trouve chez Theodor Hopfner, *Über Isis und Osiris,* I. Teil, Prag 1940, p. 46 et Tafel II-III. On y voit les graphies ⲏⲥⲉ et ⲏ̀ⲥⲓ « Isis », ⲟⲩⲥⲓⲣⲉ et ⲟⲩⲥⲓⲣⲓ « Osiris », avec flottement entre *-e* et *-i.*

5. Griffith, Francis Llewellyn : « The Old Magical Texts of Paris », *ZÄS* XXXVIII, 1900, p. 85-93. Erman n° 4.

6. —— : « The Old Coptic Horoscope of the Strobart Collection », *ZÄS* XXXVIII, 1900, p. 71-85. Černý n° 2.

7. —— : « The Old Coptic Texts and their Relation to Christian Coptic », *ZÄS* XXXIX, 1901, p. 78-82. Date et dialecte des textes.

8. —— and Thompson, Herbert : *The Demotic Papyrus of London and Leiden,* vol. III : Indices, London 1909. Contient 640 mots démotiques transcrits (alphabet grec et 12 signes démotiques). Voici quelques indications sur la transcription des sons grecs : *γ* est en démotique *ng, nk*; et *δ* est *nt, t*; *θ* est *th* (*t* + *h*); *φ* est, dans le groupe *φι pš,* ailleurs *ph* (*p* + *h*); *χ* est, dans le groupe *χι kš, gš,* ailleurs *kh* (*k* + *h*). Exemples : *ἄφοβος* en démotique : *aphʿobʿos, ἀψευστος ʿpsewstʿos, ἐπ' ἀληθεία epʿletsyʿ, Ἰνδική ʿntsyke, Erechkigal* (déesse sumérienne des Enfers) *eresgšyngʿl.* Ces exemples montrent comment les Égyptiens transcrivaient les sons du grec. En ce qui concerne les mots égyptiens transcrits en grec, nous avons ⲣⲉ (*rʿ*) « soleil », ⲩⲉⲣⲓ̈ⲉⲟⲩ (*ḥr-y-w*) « (les) supérieurs », ⲧⲉⲩ (*tȝw*) « vent » pour ⲣⲏ, *ϩⲉⲣⲓⲏⲟⲩ, ⲧⲏⲩ. Omicron est long dans ⲣⲟϥ (*rȝ-f*) « sa bouche »; ⲫⲟⲱ (*pȝ tȝ*) « le pays », mais ⲥⲁⲛ (*sn*) « frère », ⲓⲁⲧⲓⲁⲧⲉ (*yt yt-w*) « père des pères ». Formes archaïques : ⲙⲟⲩϩⲣⲁⲩⲓ (*mȝy ḥr-w-y*) « lion à deux têtes », ϫⲡⲟϩ (*dpḥ,* hébreu *tappūăḥ*) « pomme », S ϫⲙ̄ⲡⲏϩ; ⲃⲉϭ (*byk*) « faucon » ⲃⲏϭ; ⲛⲉⲛⲉⲃⲉ (*nnyb*) « styrax »; ⲉⲉⲛ (*yʿny*) « singe », dém. *ʿʿn*; ⲁⲓⲧ « néant » (*yw·t-y*). La lettre ⲩ sert de *ḥ* : ⲡⲁⲩⲧⲱⲣ (*pȝ ḥtr*) « ma contrainte », à prononcer **pa-htŏr.* La lettre ⲩ est prononcée *he* par les Coptes modernes.

9. Lacau, Pierre : « Un graffito égyptien d'Abydos écrit en lettres grecques », *Études de papyrologie,* II, 1934, p. 229-246 (Société égyptienne de papyrologie). C'est l'inscription de Hurgonaphor.

10. Leemans : *Monuments,* I, 1-4 et II, 226-227 : Gloses de deux papyrus magiques de Leyde. Cité d'après G. Steindorff, *Koptische Grammatik,* Leipzig 1930, 2.

11. Möller, Georg : *Papyrus Mimaut.* Papyrus magique du Louvre datant de 300 après J.-C. environ. Mal conservé. Preisendanz, dans *Papyri Graecae Magicae,* 1928, I, p. 30-63.

12. Krebs, G.M., « Griechische Mumienetiketten aus Ägypten », *ZÄS* XXXII, 1894, p. 35-51. 93 étiquettes comportant des noms grécisés tels que *Νεφερῶς* *Nfr ḥr* « beau de visage », *Πεκῦσις* *Pꜣ kꜣš-y* « l'Éthiopien ». Ces étiquettes établissent l'*identité* des formes égyptiennes et grecques sans être écrites en vieux-copte proprement dit.

13. Steindorff, Georg : « Zwei altkoptische Mumienetiketten », *ZÄS* XXVIII, 1890, p. 49-53. 2 étiquettes de momies du Musée de Berlin. Date : 2ᵉ siècle après J.-C. En grec et en vieux-copte (ce dernier en écriture en miroir). La première inscription : ⲡϣⲉⲛϣⲁⲓⲉ (*Σενψάϊτος*) ⲉⲥⲟⲩⲉⲣⲉ (« Isis la Grande »), ⲧⲣⲟⲙⲁ-ⲧⲣⲓⲡⲉ (« celle d'Athribis ») et la deuxième : ϣⲗⲉⲟⲩ ⲇⲓⲟⲅⲁⲧⲟⲥ, en grec : *Σλεύσιος Διογᾶτος.*

14. Volten, Axel : « An Egyptian Text in Greek Characters » *Studia Orientalia Ioanni Pedersen dedicata,* p. 100 et 104. Copenhague 1955, p. 364-376. Papyrus magique d'Oxyrhynchos, édité en 1942 par Crum, difficile à comprendre. Les lectures proposées dans la transcription hiéroglyphique ne sont pas toutes définitives. Parmi les nouveaux mots, nous signalons : ⲕⲉⲕⲉ « enfant », ⲙϩⲁⲩ ⲉⲓⲡⲛ « à ce jour » (*m hrw ypn,* sic), ⲩⲃϥ « son cœur à lui » (*yb-f*).

15. H. Satzinger : The Old Schmidt-Papyrus. JARCE XII, 1975, 37-50. Intéressant et bien commenté.

16. Worrell, W.H. : « Notice of a Second-Century Text in Coptic Letters », *AJSL* LVIII, 1941, p. 84-90. Papyrus Michigan 6131, probablement un horoscope. Texte magique de Soknopaios Nésos (Fayoum), lettres grecques avec 5 signes démotiques.

17. L'ALPHABET COPTE.

1. Les Coptes se servent d'un alphabet composé de 24 lettres grecques et de 7 signes dérivés du démotique. Ces signes sont :

ϣ Šāy : *š* (*š3*) — ϩ Hori : *h* (*ḥ*)
ϥ Fāy : *f* (*f*) — ϫ Čanča : *č* (*ḏ3*)
ϧ Xāy : *x* (*ḫ3*) — ϭ Ćīma : *ć* (*k*)
ϯ *Ti* : ti (*dy·t*).

Le signe ϧ est employé uniquement en B.

En akhmimique, on se sert du *Hori barré* pour rendre le son de *x* (ⳉ).

Le groupe ϯ a été emprunté au démotique pour rendre la syllabe *ti*, parce que le groupe grec *τι* était prononcé *či* dans certains emprunts : ⲁⲟⲩⲕⲟϫⲓ « holokottinos » (nom d'une monnaie).

La lettre ⲩ (ypsilon) porte en copte le nom de *He* en souvenir d'un signe démotique représentant le son *ḥ*.

2. Le dialecte P fait appel à d'autres signes encore (R. Kasser, « Livre des Proverbes », *CSCO*, vol. 194 : Scriptores Coptici, tomus 27. Louvain 1960, p. XIII-XXIII). Cf. 36, n° 7.

ⲕ̣ remplace ⲕ : ⲕ̣ⲏⲙⲉ « Égypte » ;
ˋ et ⲓ sont mis pour aleph et ⲛ ;
ϧ correspond à A ⳉ : SB ϣ : ϧⲃⲏⲣ « ami ».

3. Les Coptes actuels prononcent les noms des lettres de l'alphabet comme suit : ⲁ *3alfa;* ⲃ *wīḏa,* ⲅ *ġamma,* ⲇ *ḏalḏa,* ⲉ *'eyya,* ⲍ *zīda,* ⲏ *hīda,* ⲑ *titta,* ⲓ *yōḏa,*

ⲕ *kabba,* ⲗ *lōla,* ⲙ *mī,* ⲛ *nī,* ⲝ *éksi,* ⲟ ʾ*o*ʿ (sic), ⲡ *bī,* ⲣ *rō,* ⲥ *samma,* ⲧ *ḍāw,* ⲩ *he,* ϥ *fī,* ⲭ *kī,* ⲯ *ébsi,* ⲱ ʾ*ō,* ϣ *šāy,* ϥ *fāy,* ϧ *xāy,* ϩ *hōri,* ϫ *ǧanǧa,* ϭ *šīma,* ϯ *dī.* Ces noms qui sont bohaïriques ont été relevés à Louxor.

À côté de *zīda* et *hīda,* on trouve aussi la prononciation *zāda et hāda.* Au Fayoum, au Caire et dans le Delta, on prononce encore ϭ *ětšīma.*

4. Le système des occlusives :

Basse Égypte (B)			
ⲡ	ⲧ	ⲕ	ϫ
b	*d*	*g*	*ǧ*
ⲫ	ⲑ	ⲭ	ϭ
p^h	t^h	k^h	$\check{c}^h$

2 × 4 occlusives = 8

Haute Égypte (SALF etc.)				
ⲡ	ⲧ	ⲕ	ϭ	ϫ
b̥	*d̥*	*g̥*	*ǵ̥*	*ǧ̥*

1 série de 5 occlusives

Les signes *b̥, d̥, g̥, ǵ̥, ǧ̥,* indiquent des occlusives faibles sourdes (faciles à confondre avec les occlusives fortes *p, t, k, ć, č*).

ⲃ était une fricative bilabiale (comp. le *b* espagnol dans « hablar »). Aujourd'hui, on prononce *w :* ⲃⲱ « arbre » : *wō,* mais en fin de syllabe, la prononciation occlusive est maintenue : ⲛⲏⲃ *nīb* « seigneur ».

5. C'est W.H. Worrell qui, le premier, a reconnu le caractère de ⲡ, ⲧ, ⲕ, ϫ, ϭ, comme occlusives douces insonores (*Coptic Sounds,* Ann Arbor, Mich. 1934, p. 17). Dans des emprunts arabes, ⲡ, ⲧ, ⲕ se prononcent *b, d* ou *ṭ, q* (*g*) *:*

birba « temple » :	ⲡ-ⲣ̄ⲡⲉ;
damīra « crue du Nil » :	ⲧⲉⲙⲏⲣⲉ;
rufṭāw « un quart de moudd » :	ⲣⲉϥⲧⲟⲟⲩ;
baqrūr « grenouille » :	ⲡⲉⲕⲣⲟⲩⲣ;
diyāqun « diacre » :	ⲇⲓⲁⲕⲱⲛ.

Les lettres ⲫ, ⲑ, ⲭ, sont *p* + *h, t* + *h, k* + *h,* en Haute Égypte. On écrit ⲫⲟ « la figure » pour *p* + *ho,* ⲑⲉ « la manière » pour *t* + *he.*

Le grec ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ « mer » a été considéré par certains comme nom déterminé (*t-halassa* « la mer ») et forme parfois un pluriel ⲛ̄ϩⲁⲗⲁⲥⲥⲁ « les mers ».

6. Les lettres ϫ et ϭ ont une prononciation double :

(a) au nord (B) ϫ = $\underset{\circ}{\check{g}}$ et ϭ = $\check{c}^h$;

(b) au sud (ALMPS) ϫ = $\underset{\circ}{\check{g}}$ et ϭ = $\underset{\circ}{\acute{g}}$.

Note : Au nord, *toutes* les occlusives (*p, t, k, č*) étaient *aspirées* en fin de syllabe. Toutefois, cette aspiration ne s'est maintenue que devant ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ, ⲓ (*y*) et ⲟⲩ (*w*), par exemple B ⲭⲛⲁⲩ « gerbe » issu de *ᵉq-naw* (*qnyw*), en passant par *ᵉkʰ-naw* (W. Vycichl, « Primäre und sekundäre Aspiration im Bohairisch-Koptischen », *Muséon* LXXIII, 1960, p. 419-424). Les Coptes de Zeinīya prononcent *ditriyās* = ⲧ̀ⲧⲣⲓⲁⲥ « la triade » avec *t* parce qu'ils appliquent, dans ce cas, la « loi de fin de syllabe ». Certains textes bohaïriques écrivent dans ce cas ⲑ à la place de ⲧ : ⲧⲑⲣⲓⲁⲥ.

En règle générale, ⲏ et ⲱ sont longues, ⲉ et ⲟ sont brèves.

En *vieux-copte*, les graphies sont *flottantes* et chaque cas doit être examiné à part.

7. En bohaïrique, on peut noter *l'influence des consonnes ḥ, y* et *w*.

(a) ⲟ et ⲉ devant un ancien *ḥ* sont *longues* et *ouvertes* :

B ⲙⲟϩ « remplir : *mōḥ* (S. ⲙⲟⲩϩ : *mūḥ*), pour **mōḥ;*

B ⲙⲉϩ « remplir » : *mēḥ* (S. ⲙⲏϩ : *mēḥ*), pour *mēh.*

(b) les groupes ⲏⲓ, ⲱⲓ, ⲱⲟⲩ ont dû se prononcer *ẹy, ọy, ọw* avec des voyelles fermées :

B ⲛⲏⲓ « à moi » : *nẹy* (S ⲛⲁⲓ : *nay*), issus de **ni-y;*

B ⲙⲱⲓⲧ « chemin » : *mọyt* (S. ⲙⲟⲉⲓⲧ : *moyt*), issus de **moyṭᵉn;*

B ⲛ̀ⲑⲱⲟⲩ « eux, elles : *ᵉnthọw* (S. ⲛⲧⲟⲟⲩ : *ntow*) issus de **ᵉnto-w.*

Toutefois, à la fin du mot, ⲟⲓ se conserve en B : ⲙⲟⲓ « donne! » (*moy*).

En dialecte fayyoumique, ⲟⲩⲉⲉⲃ « prêtre » et ⲣⲉ « soleil » ont dû se prononcer avec une voyelle longue (S ⲟⲩⲏⲏⲃ, S ⲣⲏ). Ici, la prononciation ouverte est due à l'influence d'un ancien *ʿayin* : **wēʿᵉb, *rēʿ* : *wǟʿĕb, rǟʿ.*

Les voyelles « doubles » ⲁⲁ, ⲉⲉ, ⲟⲟ, etc. indiquent une prononciation *aᵃ, eᵉ, oᵒ*, etc., par exemple ⲉⲓⲟⲟⲣ « canal » : *yoᵒr;* ϭⲟⲟⲙ « vignes » remonte à un ancien

*ka͗m-ū. Bien souvent, la voyelle « brisée » est due à l'influence d'un ancien ͑ayin, par exemple dans ⲧⲏⲏⲃⲉ « doigt » (ḏbʿ).

8. La *barre supralinéaire* précise la structure syllabique du mot : ⲣ̄ⲣⲟ « roi », ⲙ̄ⲛ̄ⲙⲁϥ « avec lui » ont dû se prononcer *r-ro, nm-maf* avec des sonantes syllabiques. Les graphies ⲉⲣⲣⲟ, ⲛⲉⲙⲙⲁϥ semblent pourtant indiquer des variantes *ĕr-ro, nĕm-maf* ou bien *ᵉr-ro, nᵉm-maf.* Nous transcrivons ⲕⲱⲧ̄ϥ « cueillir » historiquement par *kōtᵉf.*

Les Coptes modernes prononcent B ⲛ̀ⲑⲟϥ « lui » : *'entōf* (au début du mot), mais B ⲱⲛϧ « vivre » ͗ōnx (et non ͗ōnĕx).

Les groupes ⲉⲓ et ⲟⲩ se prononcent soit *ī* et *ū* (français : *ou*), soit *y* et *w :*

ⲉⲓⲣⲉ « faire » : *īre* (*yīrᵉt*) ⲙⲟⲩⲓ « lion » : *mūy* (*mū͗ᵉy, mūy*).
ⲉⲓⲱⲧ « père » : *yōt* (*yōtᵉy*) ⲟⲩⲱⲛ « ouvrir » : *wōn* (*wōn*).

Pour simplifier la transcription, les consonnes ⲡ, ⲧ, ⲕ, ϫ, sont transcrites *p, t, k, č.* En ce qui concerne ⲫ, ⲑ, ⲭ, elles sont représentées par *ph, th, kh.* La transcription de ϭ varie : *ć* en ALMPS, *čh* en B.

18. LA TRANSCRIPTION SIMPLIFIÉE.

Pour ne pas compliquer outre mesure la transcription du copte, nous simplifions les formes dans tous les cas où le recours à une notation rigoureusement exacte n'est pas nécessaire :

ⲃ est noté *b;*
ⲡ, ⲧ, ⲕ, ϫ sont notés *p, t, k, č;*
ⲫ, ⲑ, ⲭ sont notés *ph, th, kh;*
Pour la même raison, on écrit *ᵉ* dans des cas tels que ⲧⲛ̄ϩ « aile » : *tᵉnh,* ⲛⲧⲟϥ « lui » : *ᵉntóf,* ϩⲟⲧⲃⲉϥ « le tuer » : *hótbᵉf,* ⲗϩⲏⲙ « rugir » : *ᵉlhēm.* ϭ = *ć* (S) *čh* (B).

Dans tous ces cas, il s'agit de transcriptions *conventionnelles* et non *phonétiques.*

19. LES SIÈCLES OBSCURS DE LA LANGUE COPTE.

Vers 1200 la littérature copte s'éteint.

À cette époque-là, le copte n'était plus parlé que dans des régions éloignées des grands centres et des voies de communication (J. Simon, « Wann starb das Koptische aus? », *ZDMG* XC, 1936, p. 44°-45°).

C'est alors que commence une période de travaux savants. L'évêque *Ambā Yoḥannā* de *Samannoūd* (vers 1230 après J.-C.) est l'auteur d'un dictionnaire copto-arabe arrangé dans l'ordre d'après lequel les mots coptes se trouvent dans les textes liturgiques. Il a également écrit une introduction au copte bohaïrique (*muqaddima*). — Nous devons une brève grammaire copte, la *Tabaṣṣura*, à son contemporain *Ibn Kātib Qayṣar*. — *Abou Isḥāq ibn al-ᶜAssāl*, d'une famille de savants coptes, rédigea un vocabulaire copto-arabe appelé *sullam* « échelle » (d'après sa disposition : le copte à gauche, l'arabe à droite).

Abou l-Barakāt Šams er-Riyāsa, qui vivait vers 1300, est l'auteur d'un grand dictionnaire (*As-Sullam al-Muqtaraḥ*).

Ces travaux ont été édités par le savant Jésuite Athanasius Kircher dans sa *Lingua Aegyptiaca Restituta* (Rome 1644).

Un auteur arabe du début du XVᵉ siècle, Maqrīzī (mort en 1442 après J.-C.) rapporte que les Chrétiens du Monastère de *Mūšā*, au sud d'Assioūṭ parlaient le copte sahidique : « Les femmes et les enfants des Chrétiens de la Haute Égypte ne parlent, à quelques exceptions près, que le copte sahidique et possèdent, en plus, une connaissance parfaite de la langue grecque » (« Macrizis Geschichte der Copten ». Ed. Wüstenfeld. *Abh. der phil.-hist. Klasse der Ges. der Wissenschaften*, III, Göttingen 1845, p. 104). — Ce témoignage mérite d'être examiné. L'affirmation concernant toutes les femmes et tous les enfants coptes de Haute Égypte est certainement exagérée, mais l'observation de la persistance du copte chez des femmes et des enfants (tandis que les hommes parlaient l'arabe) est certainement correcte. Nous constatons le même phénomène chez des Berbères du Maroc et de l'Algérie. La « parfaite connaissance du grec » se rapporte certainement à la connaissance des lettres et d'un certain nombre de mots passés en copte, fait qui a pu frapper Maqrizi ou un autre écrivain auquel il a pu emprunter ce passage.

Au XVIIe siècle, le P. Vansleb raconte avoir fait la connaissance du dernier homme qui savait encore parler le copte. C'était l'évêque d'Assiout qui lui présenta Maître Athanase, un vieillard fort âgé (*Nouvelle relation d'un voyage fait en Égypte en 1672-1673,* Paris 1677).

Bien que nous n'ayons pas de témoignage direct de la langue des derniers Coptes, nous pouvons reconstituer les dernières phases de cet idiome. Des textes alchimiques et médicaux du Moyen Âge nous montrent le copte saturé d'expressions arabes, en général de substantifs (munis de l'article arabe : ⲁⲗⲭⲓⲡⲣⲓⲧ « soufre » : *al-kibrīt*).

Dans les églises et les couvents, le copte bohaïrique est utilisé comme langue liturgique. Mais les connaissances des prêtres se limitent bien souvent à la seule lecture des textes. Il y a pourtant des exceptions. Une lettre écrite en 1828 en Haute Égypte montre qu'on savait encore écrire le copte, bien que le style épouse visiblement les tournures de l'arabe (W.E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the Collection of the John Rylands Library,* Manchester 1909). Vers le milieu du XIXe siècle, il y avait à Qoûṣ un homme très savant, *Fām Isṭafanōs,* dont les connaissances en copte étaient réputées (J.E. Quibell, « Wann starb das Koptische aus? », *ZÄS* XXXIX, 1902, p. 67). Quibell donne comme nom *Jam Stefanos,* mais la forme correcte de son prénom était *Fām* (= *Bifām,* c'est-à-dire *Phoibammōn*). Au début de notre siècle, Khalīl Abou Bisāde, de Zeinīya Qiblī, à proximité de Louxor, essayait encore d'écrire en copte, mais sa lettre adressée à Monsieur J. Legrain n'est, en dépit de sa belle écriture, rien de plus qu'un effort louable entrepris avec des connaissances insuffisantes.

20. LES DIALECTES COPTES.

En copte, on distingue *cinq dialectes principaux :*

B = Bohaïrique (Alexandrie et Delta);
S = Sahidique (Haute Égypte);
F = Fayoumique (Province du Lac);
A = Akhmimique (Akhmīm en Haute Égypte);
A_2 = Subakhmimique (Assiout).

À la place du sigle A_2 on utilise aussi L = Lycopolitain (Assiout = Lycopolis).

(a) LES DIALECTES DE LA HAUTE ÉGYPTE.

1. A = dialecte akhmimique, le dialecte de la ville d'Akhmīm en Haute Égypte. Ce dialecte a maintenu l'ancien *x* dans toutes les positions, par exemple ϩωπε « devenir » (*xpr*), S ϣωπε. La localisation a été effectuée par Till en raison du nom de la ville ϣⲙⲓⲛ (*Xnty Mn*), en arabe *Axmīm* (d'un ancien A *ϩⲙⲓⲛ). Description : W. Till, *Achmimisch-koptische Grammatik mit Chrestomathie und Wörterbuch,* Leipzig 1928.

2. F = dialecte fayyoumique, le dialecte de la région du Fayyoum (arabe *al-Fayyūm,* toujours avec *al-*, provient d'un terme grec correspondant à B ⲫⲓⲟⲙ « le lac ». Ce dialecte remplace tous les *r* des autres dialectes par *l* sauf dans des mots grecs et dans de rares emprunts au copte de la vallée du Nil. Comme le bohaïrique, il remplace le -ⲉ final des mots en syllabe atone par -*i,* par exemple ⲗⲱⲙⲓ « homme » (*rmṯ*), S ⲣⲱⲙⲉ. Description : W. Till, *Dialektgrammatik.*

3. G = dialecte n'utilisant que les lettres grecques de l'alphabet copte, comp. R. Kasser, « Dialectes, sous-dialectes et « dialectules » dans l'Égypte copte », *ZÄS* XCII, 1966, p. 2, et W.E. Crum, « An Egyptian Text in Greek Characters », *JEA* XLII, 1942, p. 27-30. Localisation inconnue.

4. H = Achmouninique, région d'Achmounein, voir R. Kasser, *sub* 3.

5. L = Lycopolitain = A_2 subakhmimique. Description : W. Till, *Dialektgrammatik.*

6. M = Moyen-égyptien, voir Paul Kahle, *Bala'iza,* I, p. 220-227. Ici « moyen-égyptien » signifie « originaire de l'Égypte centrale ».

7. P = dialecte du manuscrit du livre des Proverbes de la Bibliothèque Bodmer, voir R. Kasser, *Papyrus Bodmer VI.* Livre des Proverbes. *CSCO,* vol. 194 : Scriptores coptici, t. 27. Louvain 1960.

8. S = Sahidique (arabe *aṣ-Ṣaʿīd* = la Haute Égypte). C'est le principal dialecte copte. Il possède une riche littérature. Voir W. Till, *Koptische Grammatik,* Leipzig 1961, aussi J. Vergote, *Grammaire copte,* Louvain 1973.

(b) DIALECTES DE LA BASSE ÉGYPTE.

1. B = Bohaïrique (arabe *al-Boḥayra* « le lac, la petite mer »). Conserve l'aspiration de *p, t, k, ṯ* devant une voyelle accentuée (ⲫⲁⲓ) « celui-ci » (= S ⲡⲁⲓ). Ne connaît pas les voyelles doubles : ⲧⲏⲃ « doigt » = S ⲧⲏⲏⲃⲉ. Terminaison *-i* à la place de *-e :* ⲣⲱⲙⲓ « homme » = S ⲣⲱⲙⲉ. Voir : A. Mallon, *Grammaire copte,* Beyrouth 1950. Le bohaïrique emploie le signe ϧ = *x* (issu de 𓐍 *x*͗). Depuis le XII[e] siècle, le bohaïrique est la seule langue liturgique de l'Église copte.

2. B_2 = dialecte bachmourique, dans le Delta occidental. Mentionné par des auteurs de langue arabe. Pas de textes. L'examen des noms de lieu arabes du Delta oriental montre que ce dialecte avait des points communs avec le bohaïrique.

21. LA PRONONCIATION TRADITIONNELLE DU COPTE.

Les Coptes possèdent une tradition réglant la prononciation des textes liturgiques. Maxence de Rochemonteix a recueilli la prononciation de quatre informateurs différents de la Haute Égypte (*La prononciation moderne du copte dans la Haute Égypte,* Mémoires de la Société linguistique de Paris, tome VI, Paris 1891, p. 245-278). D'autres transcriptions ont été faites par le docteur G. Sobhy (« The pronounciation of Coptic in the Church of Egypt », *JEA* II, 1915, p. 15-19) et J.D. Prince (« The Modern Pronounciation of Coptic in the Mass », *JAOS* XXIII, 1902, p. 289-306).

À côté de la prononciation traditionnelle, on trouve aujourd'hui dans la plupart des villes une prononciation moderne calquée sur celle du grec et introduite par le Patriarcat à la fin du siècle dernier :

			ancien :	moderne :
ⲙ̀ⲫⲣⲏϯ	(B)	« à la manière »	*emebrādi*	*emevrīti*
ⲫⲛⲟⲩϯ	(B)	« Dieu »	*Ebnūdi*	*Efnūti*
ⲑⲙⲁⲩ	(B)	« la mère »	*etmāw*	*ezmāv.*

Dans les dernières années, l'Église copte est revenue sur l'ancienne prononciation.

Dans certains cas, la prononciation traditionnelle est fort instructive : on dit *ṭōbḥ* « prier » (avec *ḥ,* comme l'ancien *dbḥ*); ⲏⲣⲡ « vin » se prononce, selon la région *erb, ärb, orb, yurb.* La lettre ⲩ (*ypsilon*) s'appelle *hé,* ce qui rappelle le signe *ḥ* du vieux-copte; ⲡⲓⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ « le prophète » se dit *bibrōfidās,* où les deux ⲏ ne sont pas prononcés de la même manière.

L'ancienne prononciation du copte a été étudiée par l'auteur de ces lignes à Esna, Louxor, Zeinīya, Nagāda, Qenā, Assioūṭ et ailleurs. C'est surtout la tradition de Zeinīya Qiblī qui est intéressante. ⲛⲏⲃ « seigneur » se dit *nīb,* ⲙⲏⲧ « dix » est *mä̅ḍ.* Cette différence de prononciation est bien établie pour les mots fréquents. Dans les autres cas, il y a hésitation. On peut conclure que ⲏ = *ī* provient d'un ancien *ī,* tandis que ⲏ = *ä̅* ou *ā* remonte à un ancien *u* (par exemple cunéiforme *nib* « seigneur », *muṭu* « dix »). Mais, si les Coptes de Zeinīya ne « parlent » plus le copte, ils en connaissent quand même certaines locutions et lisent un texte avec une bonne compréhension grammaticale. Quand un invité a bu le café, il dit : *ša en rómbi!* (« cent ans ! ») et le maître de maison lui répond : *uwōh entôk šomd ša en rómbi* (« et toi 300 ans! »). Il y a, cependant, dans leur tradition des éléments de date relativement récente, comme la prononciation *k* de la lettre ⲕ (ⲛ̀ⲑⲟⲕ « toi » m. *entōk*). D'après les noms de lieu passés en arabe, on devrait s'attendre à une prononciation *g* pour la Haute Égypte (ⲕⲉϥⲧ nom. loc. aujourd'hui *Qifṭ,* prononcé sur place *Gufṭ* « Coptos »). Des textes ont été recueillis en transcription par W.H. Worrell et W. Vycichl, *Popular Traditions of Coptic,* in: Coptic texts of the University of Michigan Collection, Ann Arbor 1942, p. 249-251.

22. LES CONSONNES DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE.

1. 𓄿 aleph.

Définition : « occlusive glottale sourde ».

C'est une consonne à part entière. Elle correspond, en sémitique, à aleph, *l* et *r*.

(a) 𓄿 « vautour » (néophron percnopterus) (Pyr. 1303) : hébreu *ꜣayyā* « vautour »;
ꜣby « désirer » : hébreu *ꜣābā* « désirer » (*ꜣby*);
ꜣṯp « charger » : arabe *ꜣukkāf* « bât »;
zꜣb « chacal » : arabe *ḏiꜣb* « chacal ».

(b) *bꜣq* « clair, blanc » : arabe *baraq* « briller », *barq* « éclair »;
bkꜣ « matin » : arabe *bākir* « demain » (arabe égyptien : *bukra*);
kꜣm « vigne » : arabe *karm* « vigne »;
qꜣb « entrailles » (coll.) : hébreu *qäräb* « entrailles » (coll.) issu de **qarb;*
šꜣꜥ « commencer » : arabe *šaraꜥ* « commencer »;
qꜣqꜣw « bateau » : arabe *qarqūr* « bateau (grand et long) »;
wꜣḏ « vert » : arabe *waraq* « feuilles » (coll.), hébreu *yarōq,* f. *yĕruqqā* « vert », éthiopien *warq* « or » (signification primitive : *vert, jaune,* dit de jeunes plantes), en berbère *awraġ* « jaune », *urġ* « or » (H. Stumme). Aussi *yꜣq·t* « poireau » : ⲛϭⲉ provient de **wrq·t.*

(c) *ḥmꜣ-ḥmꜣ·t* « sel » : arabe *milḥ* (avec métathèse en égyptien) : ϩⲙⲟⲩ « sel »;
kfꜣ « derrière » : arabe *kafal* « derrière »;
qꜣs « vomir » (Ebers 40,15) et *qys* « vomir » (Kahun 6,17) : arabe *qalas* « vomir »;
xꜣꜥ « jeter, abandonner » : arabe *xalaꜥ* « ôter (un vêtement) », « répudier (une femme) ».

Le passage de *r* en *ꜣ* en égyptien :

> *ḥtr* « cheval » (primitivement « attelage ») : ϩⲧⲟ ;
> *ḥqr* « avoir faim » : ϩⲕⲟ ;
> *ḥr*(*yw*) « figure » : ϩⲟ.

On a donc affaire à des formes telles que *ḥtꜣ*, *ḥqꜣ*, *ḥꜣ*(*yw*). À côté de ces formes, il y avait, au moins dans le cas de *ḥtr* et de *ḥqr*, aussi *ḥty* et *ḥq*. Ceci ressort d'une part du bedja *hatāy* « cheval » emprunté à l'égyptien (Leo Reinisch, *Wörterbuch der Bedauye-Sprache*, Wien 1895, p. 130), d'autre part du qualitatif ϩⲕⲟⲉⲓⲧ « affamé ».

Les graphies du mot *ḏr·t* « main » sont significatives :

> *ḏr·t* « main » : (ⲧⲱⲣⲉ);
> *ḏꜣ·t-k* « ta main » : (ⲧⲟⲟⲧⲕ);
> *ḏꜣ-w·t* « mains » (PT 124, g, T) : **ḏoꜣwᵉt.*

On y voit que *r* se maintient au début d'une syllabe (**ḏō-rᵉt*) tandis qu'il passe à aleph à la fin du mot (*ḥtr*, *ḥqr*) et en fin de syllabe (K. Sethe, « Das Wort für « Hand » und der Laut *ḏ*. », *ZÄS* L, 1912, p. 91-99). Dans de pareils cas il est hautement improbable que le résultat du procédé fût une *occlusive sourde*. Il faut plutôt penser à une consonne *continue et sonore*, la deuxième partie des voyelles « brisées » du copte. Nous gardons néanmoins la transcription *ꜣ* en accord avec les graphies égyptiennes.

Changement *y* : *ꜣ*

yqḥw « hache de guerre » : *ꜣqḥw* (*Urk*. IV, 39,11);

« Éléphantine », aussi dans Χνουβωνεβιηβ *Ḫnmw ꜥꜣ nb ꜣbw* « Khnoum le Grand, Seigneur d'Éléphantine » : ⲓⲏⲃ *ꜣbw* « Éléphantine »;

ꜣḥ·t « champ » : ⲉⲓⲱϩⲉ (*yḥ·t*) « champ »;

ꜣs « se dépêcher » : ⲓⲱⲥ (B) *ys* « se dépêcher ».

Maintien d'aleph en copte :

(a) devant une voyelle accentuée :

Dans cette position, aucun indice graphique ne nous permet d'affirmer le maintien d'aleph. Il faut quand même admettre que ꜣ s'était maintenu dans ce cas (par exemple « oiseau » : ⲱⲃⲧ, issu de *ꜣpd*, vocalisé **ꜣāpid*), parce qu'une voyelle prothétique signale la présence d'un groupe de deux consonnes quand aleph se trouve en deuxième position :

kꜣš-y « couchite » :	ⲉϭⲱϣ	*^{e}*kꜣōš*^{e}*y*
qꜣb·t « poitrine » :	ⲉⲕⲓⲃⲉ	*^{e}*qꜣīb*^{e}*t*
šꜣy·t « truie » :	ⲉϣⲱ	*^{e}*šꜣōy*^{e}*t*
zꜣṯw « fond, terre » :	ⲉⲥⲏⲧ	*^{e}*zꜣēṯ*^{e}*w*.

À côté de ⲉⲕⲓⲃⲉ on trouve aussi ⲕⲓⲃⲉ. Dans *bꜣk·t* « servante » : ⲃⲱⲕⲓ (B), aleph s'est amui (ꜣ *: zéro*). Dans certains cas, on assiste à un glissement d'aleph vers *y* ou *w*, par exemple *bꜣk-w* « servants » : ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ (B), *ḥꜣ·t-y* (ou sim.) « premier » : ϩⲟⲩⲓⲧ, où le glissement vers *w* est déjà attesté par la graphie néo-égyptienne *ḥꜣw·t-y*.

(b) après une voyelle accentuée (à l'exception de *i*) :

kꜣm-w « vignes » :	ϭⲟⲟⲙ	**koꜣm*^{e}*w*
ḏꜣ·t-f « sa main » :	ⲧⲟⲟⲧϥ	**ḏoꜣt*^{e}*f*
ḥqr·t-y « affamée » :	ϩⲕⲉⲉⲧ (A)	*^{e}*ḥqeꜣt*^{e}*y*
**suꜣr-i* « levain » :	ⲥⲉⲉⲣⲉ (A),	**söꜣr-i* mais ⲥⲓⲣ (S).

**Suꜣr-i* est un emprunt canaanéen (B. Stricker, « Trois études », *Acta Orientalia,* XIV, 1930, p. 1-20, surtout p. 7). La forme sahidique remonte à *sūri* avec allongement compensateur de la voyelle. La forme ϩⲕⲉⲉⲧ (A) est issue de **ḥaqör·tĕy* (ou sim.), en tout cas avec une voyelle tonique du timbre *u* (et non *i*). ϩⲕⲟⲉⲓⲧ (S) provient dans ce cas de **ḥakui·tĕy* (ou sim.), également avec **u*. D'après le sémitique, on s'attendrait à un verbe à voyelle médiane *i* (hébreu *rāʿēb*, de *raʿiba,* arabe *gāʿ,* de **gawiʿa* en raison de l'adjectif *gawʿān* normalement formée de verbe du type *faʿila*), mais *ḥaqura* a pu appartenir à un autre type verbal.

Le groupe *iꜣ* passe régulièrement à ⲁⲓ :

qrs·t « enterrement » (prononcé **qíꜣs-a·t*) : ⲕⲁⲉⲓⲥⲉ;
wḏꜣ « être sain » (prononcé *waḏíꜣ*) : ⲟⲩϫⲁⲓ.

Les formes intermédiaires étaient **qēsa*, **wĕḏē*.

Note : ϩⲟ « figure » était probablement prononcé *ḥoꜣ*, *ḥtr* « cheval » *ḥtoꜣ*, avec aleph en fin de syllabe. Le mot *sbꜣ* « porte » : ⲥⲃⲉ, cunéiforme (*pu*)-*sbiꜣu* constitue un cas à part.

2. 𓂝 *ʿayin*.

Définition : « fricative pharyngale sonore ».

(a) correspond à l'arabe *ʿayn* et à l'hébreu *ʿayin :*
ʿry « monter » : arabe *ʿlw* « monter » (*ʿalā*);
ʿpy « voler » (oiseau) : hébreu *ʿāf*, *yāʿūf* « voler » (*ʿ-w-f*), *ʿōf* « oiseau ».
En ce qui concerne le passage des verbes IIæ inf. du sémitique à la catégorie des IIIæ y, voir p. 124.

(b) correspond aussi à *l :*
ḫʿq « raser » : arabe *ḥalaq* « raser »;
sḫʿ·t « lièvre » (f.) : arabe *suḥl-a·t* « jeune lièvre qui ne suit plus sa mère ».

En copte, *ʿ* subsiste à la fin de la syllabe accentuée dans les voyelles redoublées : *mʿbꜣ* « trente » : ⲙⲁⲁⲃ, probablement **máʿbeꜣ*. En bohaïrique, il n'y a pas de voyelles redoublées : ⲙⲁⲡ « trente ». En démotique, on commence à confondre aleph et *ʿ*ayin au début des mots. En copte, *ʿ*ayin n'existe plus : dans le cas contraire on aurait emprunté le signe démotique. Il est toutefois possible que cette consonne s'était maintenue localement, comme le *ḥ*.

3. 𓃀 *b* « jambe » (image de l'hiéroglyphe).

Note : 𓃀𓏤 *bw* ou 𓃀𓅱 *bw* « endroit, place » pourrait avoir un rapport avec le signe 𓃀 : « où l'on est debout ». Pour la vocalisation comparer 𓃀𓅱𓉐 « tumu-

lus » = ⲃⲟⲟⲩ, Pap. Bodmer XXI et le nom de lieu ⲡⲃⲟⲟⲩ en Haute Égypte, entre Nag῾ Ḥammādi et Qenā, aujourd'hui *Fāw* (Faou).

Définition : « labiale faible ».

𓃀 était-il une *occlusive* comme le *b* sémitique auquel il correspond, ou une *fricative*, comme le ⲃ copte? Nous ne disposons que d'indices épars pour trancher cette question. Edel a relevé une forme 𓐍𓋴𓃀 *xsb* « repousser » (PT 448, c, W) pour 𓐍𓋴𓆑 *xsf* (*Grammatik*, 114), ce qui parle en faveur de la thèse du 𓃀 fricatif. Cependant, il ne semble pas qu'on puisse généraliser : le passage de -ⲃ à -ⲡ copte, en bohaïrique, montre que 𓃀 était au moins localement prononcé comme occlusive (*m῾bꜣ* « trente » : ⲙⲁⲁⲃ (S), ⲙⲁⲡ (B), etc.). La seule désonorisation aurait produit une forme *maf*.

𓃀 a été défini comme consonne *faible* (comme le *b* de l'allemand du sud : presque *p*) et non comme une *sonore* (= le *b* du français ou de l'italien).

En sémitique, 𓃀 correspond à *b*, plus rarement à *m* :

(a) *bhꜣ* « fuir » (aussi *bhn*, c'est-à-dire **bhl*) : hébreu *běhālā* « panique, peur »;
bkꜣ « matin » : arabe *bākir*, en arabe-égyptien *bukra;*
yb « cœur » : arabe *lubb*, accad. *libbu;*
nbyy·t « collier » : arabe *libb-a·t;*
bḥn « aboyer » : arabe : *nabaḥ* « aboyer »;
sẖb « avaler » (un médicament), arabe : *saḥab* « avaler avidement »;
zꜣb « chacal » : arabe *ḏiꜣb* « chacal ».

(b) *snb* « être sain, en bonne santé » : arabe *salim* (L. Reinisch), donc probablement **slb;*
zbꜣ « jouer de la flûte » : arabe *zamr*, *zummāra* « flûte ».

En copte, 𓃀 correspond :

(a) en règle générale à ⲃ :

bꜣ·t « arbre » : ⲃⲱ (prononciation traditionnelle : *wō*);
nbw « seigneur » : ⲛⲏⲃ (B) (aujourd'hui prononcé *nīb*).

(b) rarement à ⲟⲩ (en position intervocalique) :
sbꜣ « étoile » : ⲥⲓⲟⲩ (*sīb^{e}ꜣ);
šbb·t « gorge » : ϣⲃⲱⲃⲓ (B) à côté de ϣⲟⲩⲱⲃⲉ (S) issu de *š^{e}bāb^{e}t;*
Sbk « Sobek » : Σοῦχος.

Dans ce dernier cas, il s'agit de *b* en position postvocalique : **Sobk^{e}w*.

(c) à la fin du mot aussi à ⲡ :
db « corne » : ⲧⲁⲡ ;
wʿb « être pur, saint » : ⲟⲩⲟⲡ.

On dit bien ⲟⲩⲟⲡ issu de *waʿāb,* mais ⲟⲩⲏⲏⲃ *wʿb* « prêtre » a toujours ⲃ; ⲃ s'est maintenu dans ⲟⲩⲱϣⲃ̄ « répondre », ϩⲱⲧⲃ̄ « tuer », issus de *wšb, ẖdb.*

4. 𓂧 *d,* la « main » (d'après l'image de l'hiéroglyphe, en sémitique *yad* « main », comme en arabe).

Définition, : « occlusive dentale faible ».

Cette définition découle premièrement de l'observation que 𓂧 correspond, en sémitique, à la fois au *d* (sonore) et au *ṭ* (sourd) et qu'il est représenté en copte sous la forme de ⲧ (toujours sourd). C'est donc le caractère *insonore* qui a prévalu lors de la « fusion » des deux phonèmes.

Ce *d* insonore se trouve par exemple chez les Esquimaux (où il est noté *D*), en Allemagne (au sud) et en Autriche. Dans la bouche d'un germanophone de ces régions *drame* donne l'impression auditive de *tram.* En réalité, il ne s'agit pas d'un *t*, mais d'un *d* désonorisé. La transcription phonétique exacte de ce son est *d̥.* Les Coptes prononcent ⲧ comme *d, ḍ* et, dans les mots grecs, comme *ṭ,t.*

En sémitique, 𓂧 correspond à *d,* rarement à *ḏ* et à *ṭ :*

(a) 𓂧 correspond à *d :*

dq « farine » : arabe *daqq* « frapper, concasser », *daqīq* (participe passif) « farine »;

rd(y) « pied », comp. ⲣⲉⲉⲧ⸗ϥ (A) « son pied » issu de **ridyᵉf* : arabe *r-d-y* « courir, sauter » (*radā, yardī*), *mirdā·t* « jambe » (d'un chameau, d'un éléphant);

yd « enfant, garçon, jeune homme » : arabe *walad.*

(b) *d : ḏ :*

ydn « oreille » (comp. le signe 𓂈 « oreille » servant à écrire *ydnw* « remplaçant », etc.) : arabe *ꜣuḏn* « oreille ». Il existe également un mot égyptien *ydn* « oreille ».

drp « faire une offrande » : arabe *ḏaraf* « couler » (dit de larmes). Le sens du mot égyptien est indiqué par le déterminatif 𓈗 (libation).

(c) *d : ṭ :*

pds « aplatir, détruire » : arabe *faṭis* « avoir le nez plat », *fiṭṭīs* « grand marteau » : hébreu *paṭṭīš;* « marteau »;

qdf « cueillir » : arabe *qaṭaf,* hébreu *qāṭaf* « cueillir ».

Correspondance copte de *d :*

Toujours ⲧ :

dmy « ville » :	ϯⲙⲉ;	
dbḥ « prier » :	ⲧⲱⲃϩ	(aujourd'hui *ṭōbḥ*);
qd « construire » :	ⲕⲱⲧ.	

L'ancien *psḏ(w)* « neuf, 9 » correspond en copte à ⲯⲓⲧ.

5. 𓆓 *ḏ* « cobra ».

Définition : ce signe correspond à 3 sons différents :

Ancien Empire : « affriquée palatale faible et sourde » (impression auditive approximative comme dans le mot *Dieu,* mais sans sonorité). Transcription phonétique *ǵ.*

Moyen Empire et périodes suivantes : (1) « affriquée prépalatale faible (impression auditive : entre *dj* et *tch*, comme dans l'italien *giorno*, mais sans sonorité). Transcription phonétique ǧ̥.
(2) « occlusive dentale faible et sourde » (= 𓂧). Transcription phonétique : d̥.
Les conditions du traitement différent de 𓆓 (passage à ǧ̥ ou à d̥) seront étudiées ultérieurement.

𓆓 correspond, en *sémitique* à trois phonèmes : *g*, *ḍ*, *ṣ*. Nous connaissons l'aboutissement du développement tel qu'il se présente en copte : ϫ et ⲧ. En ce qui concerne ϫ, sa valeur est bien établie, car il fonctionne comme expression de ⲧϣ ; de ϣⲉ « aller », le copte possède un causatif ϫⲟ « envoyer » (litt. « faire aller »), au lieu de ⲧϣⲟ. C'est à J. Vergote que nous devons l'historique du développement (*Phonétique*, p. 34-36). Plus tard le son *ǵ* a disparu du système phonétique de l'égyptien : dans certaines conditions, l'élément « mouillé » de *ǵ* a disparu (= *d*), dans d'autres, *ǵ* est passé à *ǧ* (*dj*).

En sémitique, 𓆓 correspond à *g*, *ḍ*, *ṣ* :

(a) *g* :

ḏnḥ « aile », copte ⲧⲛ̄ϩ : arabe *ganāḥ* « aile » (forme nominale différente);
nḏr « faire de la menuiserie » : arabe *naggār* « menuisier »;
ḏsr « puissant » : accadien *gašāru* « être puissant ».

(b) *ḍ* :

wḏꜣ « se rendre » (quelque part) : accadien *waṣū* « sortir », sabéen *wḍꜣ* « sortir », hébreu *yāṣā* « sortir » (de **waṣaꜣ*);
dmḏ « unir, joindre » : arabe *ḍamad* « panser (une blessure) ».

(c) *ṣ* :

ḏbʿ « doigt » : arabe *ṣubāʿ* et *iṣbaʿ* « doigt » (avec beaucoup de variantes), hébreu *ꜣeṣbāʿ* « doigt »;
npḏ « égorger » : accadien *napāṣu* « assommer, écraser », hébreu *nappeṣ* « écraser »;

wḏy « donner l'ordre, charger » (quelqu'un d'une mission) : arabe : *waṣṣā* (*wṣy*) « recommander, nommer » (comme tuteur), hébreu *ṣiwwē* (*ṣwy*, avec métathèse) « commander ».

Correspondances en copte :

(a) 𓆓 : ⲧ
ḏnḥ « aile » : ⲧⲛ̄ϩ « aile »;
ḏbʿ « doigt » : ⲧⲏⲏⲃⲉ « doigt ».

(b) 𓆓 : ϫ
ḏd « dire » : ϫⲱ;
ḏꜣḏꜣ « tête » : ϫⲱϫ;
ḏꜣy « bateau » : ϫⲟⲉⲓ.

6. 𓆑 « vipera cerastes » (vipère à cornes).

Définition : « fricative labio-dentale sourde ».

Dans les langues sémitiques, 𓆑 correspond à *p* ou à *f*. L'accadien ne connaît que *p*, l'arabe n'a que *f*. En hébreu et araméen *p* et *f* alternent : hébreu *kāf* « paume », *kapp-ī* « ma paume », etc. L'éthiopien a normalement *f* et, en plus, un *p* emphatique dans des mots étrangers.

Correspondances :

ʿf « mouche », en copte ⲁϥ : hébreu *ʿāf*, *yāʿūf* « voler » correspondant au verbe *ʿpy* « voler » (dans l'air);
qdf « cueillir » : arabe *qaṭaf* « cueillir »; *tf* « cracher », ⲧⲁϥ crachat : arabe égyptien *taff* « cracher ».

En copte correspond ϥ (f) :

fꜣy·t « porter » : ϥⲓ;
fnṯ(*w*) « ver » : ϥⲛ̄ⲧ;
fdw « quatre » : ϥⲧⲟⲟⲩ,

Dans certains cas, il semble que ⟨f⟩ (f) alterne avec ⟨p⟩ (*p*) : L'élément de la 3e personne masculin singulier *-f* pourrait avoir un rapport avec l'élément *p* des pronoms démonstratifs (*pn* « celui-ci », *pf* « celui-là »). L'ancien *fsy* correspond aux époques suivantes à *psy* « cuire, faire cuire » : ⲡⲓⲥⲉ. *ʿff* « mouche » est probablement apparenté à *ʿpy* « voler » (dans l'air). Le copte connaît les formes ϩⲡⲱⲧ (S) et ϩϥⲱⲧ (B) « brasse » (mesure de longueur), en anglais « fathom » (Crum, *Dictionary*, p. 698).

Un terme sort du domaine de l'égyptien : Les *Fnx-w*, un peuple d'Asie, correspondant aux « Phéniciens » (Φοίνικες).

Les mots présentant deux formes, une avec *p* et l'autre avec *f*, ne constituent pas un ensemble homogène et il ne semble pas possible de tirer des conclusions valables de la répartition : dans le cas de *-f* et de *p-* il s'agit d'une alternance du type *begadkephat*, du moins apparemment. *Fsy* et *psy* présentent, pour nous, des différences d'emploi dans le temps, mais certainement aussi dans l'espace. En tout cas, en copte, c'est uniquement la forme à *p* initiale qui survit (ⲡⲓⲥⲉ « faire cuire »). Le mot *ʿff* ne peut correspondre à ⲁⲁϥ « mouche », mais seulement à *ʿaffāf* (ou sim.) et serait ainsi un doublet de **ʿappāp* « Apophis », serpent-démon (Faulkner, *Dictionary*, p. 38) et de la transcription grecque Ἄποφις.

7. *g* « support de jarre ».

Définition : « occlusive dorsale-palatale faible ».

Il semble que la langue ancienne ait connu une variante fricative de *g* semblable à l'arabe *ghayn* (*ġ*) ou au son de *ġ* dans le berlinois *Ooge* « œil, Auge » (phon. *ōġe*). Edel signale à ce sujet la variante *nx3x3* « être bien plein » (dit d'une mamelle) (PT 729, b, T) à côté de la forme normale *ng3g3* (*Grammatik*, § 119).

Dans les langues sémitiques, *g* correspond à *g* et (une fois) à *q* :

(a) *dg3* « regarder » : accadien *dagālu* « voir »;
png (phon. probablement *plg*, à cause du copte ⲡⲱⲗϭ « fendre ») « fendre » : arabe *falag* « fendre »;

gmḥ « regarder » : arabe *gaḥam* « regarder, fixer les yeux sur un point », *gaḥm-a·t* (expression rare) « œil » ;
gnḥ « aile » (ptol.) : arabe *ganāḥ* « aile ».

(b) *gf* « singe » (aussi écrit *gꜣf, gfy, gwf*); hébreu קוֹף *qōf,* accadien *uqūpu.* C'est, en égyptien, un *singe à queue longue* (Faulkner, *Dictionary,* p. 289). Il s'agit peut-être d'un emprunt, comme en indo-européen : sanscrit *kapi,* arménien *kapik,* grec *κῆπος.* En berbère, j'ai relevé *abaġus* (*a-baġus*) dans le Rif marocain « singe », avec métathèse, probablement emprunté au grec.

Correspondances coptes : ϭ (S), ϫ (B) :

grḥ « nuit » : ϭⲱⲣϩ (S), ϫⲱⲣϩ (B);
gm(y)·t « trouver » : ϭⲓⲛⲉ (S), ϫⲓⲙⲓ (B).

8. 𓉔 *h* « cour » (vue d'en haut), comp. 𓉔 *h* « cour » (*Pyr.*).

Définition : « spirante laryngale ».

C'est le *h,* tel qu'on le prononce en arabe ou en anglais.

En sémitique, la correspondance est *h :*

(a) *hꜣy* « descendre » : arabe *hawiy* « descendre » et « tomber ». Chez les ʿAbābda au désert de l'Est, (région de Qenā), *hōy* signifie « précipice »; *bhꜣ* « fuir » et *bhn* « fuir » (phon. *bhl*) : hébreu *bĕhālā* « panique, peur »; *rhbw* « braise » (probablement *lhbw*) : arabe *lahab* « flamme », peut-être un mot d'emprunt tardif.

En copte, *h* correspond à ϩ (*h*) *:*

hrw(w) « jour » : ϩⲟⲟⲩ (à prononcer *hoꜣw);*
hy « mari » : ϩⲁⲓ.

9. 𓎛 *ḥ* « tresse de lin » (comme déterminatif : *mèche*).

Définition : « spirante pharyngale sourde ».

C'est le *ḥ* tel que l'on prononce en arabe : *Muḥammad :* parfois *ḥ* confère à la voyelle centrale un timbre particulier : on trouve, à côté de ⲧⲱⲃϩ « prier », aussi ⲧⲱⲃⲁϩ (*dbḥ*).

En sémitique, la correspondance de *ḥ* est toujours *ḥ :*

(a) *ḥsb* « calculer » : arabe *ḥasab* « calculer » ;
ḥtr « attacher, joindre » : arabe *ḥatar* « fixer » et « nouer, faire un nœud » ;
ḥbs « habiller » : hébreu : *ḥābaš* « bander, ligoter » ;
kḥkḥ·t « toux » : arabe *kuḥḥa* « toux » ;
ḥlg (écrit *ḥnrg* en néo-égyptien, c'est-à-dire **ḥlg*) « être doux, sucré » : arabe *ḥilw* « doux, sucré », *ḥalāwa* « douceur ».

Au 𓎛 égyptien correspond en copte ϩ :

ḥ(*w*)·*t* « maison » dans le nom de la déesse *Nb·t ḥ*(*w*)·*t* « Nephtys » (« maîtresse de la maison »), en grec Νέφθυς (*-ḥō*), en copte ⲚⲈⲂⲐⲰ, ϩⲟⲩ n. loc. *Hiww* (en Haute Égypte), litt. « Maison ».

À côté de cet *h* « fort » prononcé *à l'arabe*, il y avait en égyptien, du moins localement, une variante se rapprochant d'un *y* dont on ne trouve plus de trace en copte :

(a) le passage de *s* (peut-être d'un *s* particulier) à *ḥ* à proximité d'un autre *ḥ* ne saurait s'expliquer si les deux sons avaient eu le même son qu'en arabe. Nous avons *ḥrḥ* « garder, surveiller » pour *ḥrs*, comp. arabe *ḥaris* « garder, surveiller ». Il y avait probablement des variantes mouillées : *ḥʸ* et *sʸ*. *Ḥʸ-r-sʸ* serait donc passé à *ḥʸ-r-ḥʸ*. Le copte a gardé ϩⲁⲣⲉϩ ;

(b) Le passage de ꜥ *ꜥayin* à *y* devant ḥ *ḥ*, ne saurait s'expliquer que devant un *ḥ* « mouillé » : *yḥ* « corde » est issu d'un ancien *ꜥḥ*. Il y eut probablement passage de *ġ*----*ḥ^y* à *ġ^y*----*ḥ^y*.

10. ḫ *ḫ* « bas-ventre d'un animal, avec queue ».

Définition : « fricative médio-palatale sourde ».

Ce phonème n'existe ni en sémitique, ni en copte. Il a dû se développer d'assez bonne heure en égyptien puisque nous le trouvons déjà dans les textes les plus anciens.

En ancien égyptien, *ḫ* alterne avec *š* : *ḫꜥq* « raser » s'écrit également *šꜥq*.

Dans certains cas, les graphies avec *š* se sont généralisées de telle sorte que seules les formes coptes nous donnent l'ancienne prononciation : *šmm* « être chaud » et *šmm·t* « fièvre » correspondent à copte ϩⲙⲟⲙ (S), ϧⲙⲟⲙ (B) et **hmēme* (S), **xmēmi* (B), *zš* « écrire » doit être lu *zḫꜣ*, en raison du copte ⲥϩⲁⲓ (S), ⲥϧⲁⲓ (B). L'aleph final figure dans le nom de la déesse de l'écriture *Sšꜣ·t* (phon. *Sḫꜣ·t* pour le pré-copte) (Pyr. 616). La forme *zḫꜣ* « écrire » a été établie par Edel (*Grammatik*, § 120).

L'alternance du *š* avec *ḫ* indique que ḫ était une consonne *sourde*.

On écrit aussi *xrp* « guider » et *ḫrp* « guider » (PT).

En copte, ḫ correspond à ϩ (S), ϧ (B), ⳉ (A).

La région d'articulation se situait vraisemblablement entre celle de *x* (post-vélaire) et de *š* (pré-palatale). Ce sont les sons avec lesquels *ḫ* alterne. Ceci porte à croire que le point d'articulation de ḫ était moins clairement fixé dans les différentes régions du pays que celui d'autres consonnes et si nous lui assignons une valeur *médio-palatale*, il ne peut s'agir que d'une valeur parmi plusieurs autres.

Gardiner : « perhaps like German *ch* in *ich* » (*Grammar*⁴, p. 27). Edel : « ein Laut (*ç*) wie *ch* in *ich* (*Grammatik*, § 120).

En sémitique, la correspondance de *ḫ* est *ḥ* :

(a) *šmm*, copte ϩⲙⲟⲙ, donc *ḫmm* « être chaud » : arabe : *ḥamm* « chauffer », passif *ḥumm* « il est chaud, il a la fièvre », comp. ϩⲏⲙ « (il) est chaud ».

Šmm·t (c'est-à-dire *ẖmm·t*) « fièvre » a une autre forme nominale que le copte ϩⲙⲙⲉ (S), ϧⲉⲙⲓ (B) « fièvre »; prob. *ϧⲙⲏⲙⲓ (B).

ẖʿq « raser » : arabe *ḥalaq* « raser »;

ẖn « tente », *ẖnw* « intérieur » : hébreu *ḥānā* « mettre une tente » (*ḥ-n-y*);

sẖʿ·t « hase » : arabe *suḥl-a·t* « levraut qui ne suit plus sa mère »;

ẖms « épi » (peut-être provenant de *ḥmz*) : arabe *mazḥ* « épi ». En copte ϩⲙ̄ⲥ « épi », avec une forme nominale différente;

ẖpꜣ « nombril », copte ϩⲗⲡⲉ, donc **ẖlp.t* : arabe *ḥalaf* « lier, joindre », *ḥilf* « alliance ». En argobba, langue sémitique de l'Abyssinie, le « nombril » s'appelle *hulufo*, probablement issu de **ḥulufo*, ce qui rappelle le copte ϩⲗ̄ⲡⲉ (S), ϧⲉⲗⲡⲓ (B).

Alternances :

(a) *ẖ* : *š* :

ẖkr « être paré » : *škrw* « parure »;

ẖrd·t « jeunesse, jeunes gens » s'écrit une fois aussi *šẖrd·t* (Wreszinski, *Atlas* III, pl. 27), cité par Edel, *Grammatik* (§ 120);

ẖꜣ·t « cadavre » s'écrit aussi *šẖꜣ·t* (Pyr.).

(b) *ẖ* : *x* :

ẖtt « cueillir » (des plantes), s'écrit aussi *xtt;*

ẖr(y)·t s'écrit aussi [hiéroglyphes] *x(ẖ)r(y)·t*, cité par Edel, *Grammatik* (§ 121) : « subsistance, besoin(s) ».

Correspondance en copte :

ẖʿq « raser » : ϩⲱⲱⲕⲉ (S), ϧⲱⲕ (B), ϩⲱⲱⲕⲉ (A) « raser »;

ẖms « épi » : ϩⲙⲥ (S), ϧⲉⲙⲥ (B).

À l'Ancien Empire, *xrp* « conduire » s'écrit une fois *ẖrp* (Sethe, *Verbum*, § 255,1). La graphie *xm* « être chaud » du Moyen Empire, du verbe *ẖmm*, montre que l'ancienne orthographe *šmm* ne constitue pas la forme la plus ancienne du mot (Sethe, *Verbum*, § 55).

En ce qui concerne la prononciation de 𓄡, W.H. Worrell lui attribue la valeur d'une spirante uvulaire sourde (R) parce qu'il n'apparaît jamais comme *š* en copte (*Coptic Sounds,* Ann Arbor 1934, p. 38). Vergote qui dérive ϣⲱⲙ « été » (*šmw*) de *ẖmm* « être chaud » voit dans 𓄡 plutôt un *yod* sourd (*ç*) assez proche du *š* (*Phonétique,* p. 66). Il y dit : « L'origine de *ẖ* nous permet de retracer l'histoire de ce phénomène comme suit. Étant donné que *ẖ* correspond aussi bien à *ḥ* qu'à *x* protosémitiques, pour que ceux-ci se confondent avec *š* dans les plus anciens textes, ils doivent avoir participé à la prépalatalisation qui affecta les occlusives vélaires. La spirante laryngale *ḥ* s'est donc confondue avec la spirante vélaire x_3 dans certaines conditions et la prépalatalisation a transformé x_3 en *yod* sourd. » Le résultat auquel Vergote arrive, à savoir *yod* sourd (« constrictive médiopalatale sourde »), est assez proche de la définition que nous venons de donner (« fricative médiopalatale sourde »).

Il est rare que 𓄡 corresponde en copte à ϣ. Nous possédons deux cas sûrs de cette correspondance, à savoir :

ϣⲟⲙ « beau-père », comp. *šm·t* « belle-mère » (G. Roquet *ŠMT* (=*J*) « Ma belle-mère », *BIFAO* LXXVII, 1977, 119-127),
ϣⲙⲟⲙ « devenir chaud » = ϩⲙⲟⲙ (Budge, *Coptic Martyrdoms,* p. 85).

F. Calice cite 4 cas dans lesquels *ẖ* correspond à *x* en sémitique :

ʿẖm « image de faucon, de vautour » : arabe *raxamun* « vautour » (*Aasgeier*),
ẖꜣb « faucille » et « être courbé », *ẖꜣb·t* « ornement courbé de la couronne rouge de Basse Égypte », arabe *xalaba* « tromper »,
ẖsỉ « être misérable », arabe *ẖaziya* « être humilié »,
sẖm « être violent », arabe *zaḥama* « être violent ».

Dans ce système de transcription, *s* représente *z*, *ỉ* représente *y*. En ce qui concerne le nº 1, *ʿẖm* est « an archaic image of a falcon » (Gardiner, *Grammar*^{4}, p. 468, G 10), donc un faucon, tandis que *raxam* est un « vautour ». De plus, la forme nominale n'est pas identique. Nº 2 est probablement à retenir : pour l'arabe, il faudrait ajouter : *mixlab* « griffe de bête féroce, serre d'un oiseau de proie » et

« faux » (de Biberstein-Kazimirski, *Dictionnaire,* I, p. 610), *xalb* « faucher l'herbe » (nom verb.) (p. 609). N° 3 : *ẖzy* « weak, feeble, humble, vile (of ennemies) » und *ẖzy* « coward », *ẖz·t* « cowardice » (Faulkner, *Dictionary,* p. 204) sont peut-être des traductions que *nous* donnons des mots égyptiens. En arabe *ḫaziy* signifie « tomber dans le malheur, dans l'abaissement, dans l'avilissement ». N° 4 : arabe *zaxam* signifie « repousser quelqu'un par un coup violent » (de Biberstein-Kazimirski, *Dictionnaire,* I, p. 982).

Il ne reste en fin de compte qu'*une seule* étymologie en faveur du rapprochement proposé, ce qui le rend moins probable.

11. 𓎡 *k* « corbeille à anse ».

Définition : « occlusive postpalatale sourde (aspirée) ».

Le 𓎡 égyptien s'insère dans le groupe des occlusives sourdes *p, t, k* ou plus exactement p^h, t^h, k^h. Ces sons existent également en sémitique : l'arabe *kalb* « chien » se prononce *k^halb*. Aussi le *k* berbère est aspiré : chilha *fk-ii-d* se prononce comme *fk^h-ii-d* « donne-moi ». L'aspiration du 𓎡 égyptien s'est maintenue en copte bohaïrique devant une voyelle accentuée : ⲭⲟⲓⲁⲕ « le mois de khoïak », de *kꜣ ḥr kꜣ*.

En sémitique, la correspondance est *k :*

(a) *btk* « massacrer, égorger » : arabe *batak* « couper »;
kfꜣ « derrière » : arabe *kafal* « derrière »;
kꜣm « vigne » : arabe *karm* « vigne »;
kḥkḥ·t « toux » : arabe *kuḥḥa* « toux ».

Les correspondances du 𓎡 sont, en copte, ⲕ et ϭ :

(a) *ky-w-y* « autres » : ⲕⲟⲟⲩⲉ;
ynk « moi » : ⲁⲛⲟⲕ.

(b) *kꜣm* « vigne » : ϭⲱⲙ;
kp « plante du pied » : ϭⲟⲡ.

12. 𓅓 *m* « hibou » (plusieurs espèces de la famille des strigides, comp. ⲙⲟⲩⲗⲁϫ).

Définition : « occlusive bilabiale sonore nasale ».

En sémitique, 𓅓 correspond à *m,* rarement à *b :*

(a) *m* « quoi ? » : arabe *mā* « quoi ? »;
mw « eau » : arabe *māꜣ* « eau », pl. *ꜣamwāh,* éthiopien *māy;*
mn·t « façon, manière » : hébreu *mīn* « espèce, genre »;
m-nm·t « lit » : arabe *nām, yanām* « dormir »;
ymn « droit » : arabe *yamīn* « droit »;
mwt « mourir, mort » : arabe *mawt* « mort » (nom verbal), berbère *ĕmmĕt* « mourir » (issu de **ĕmwĕt*), haoussa *mutu* « mourir », logoné *mti* « mort » (nom verbal).

(b) *yms, ybs* « nemset, klaft », aussi *nms :* arabe *libs* « vêtement », *lābis* « vêtu » (en arabe *participe actif*)*;*
zbꜣ-y « flûtiste » : arabe *zumr, zammāra* « flûte».

Dans un article non publié, F. Hintze a pu démontrer que l'égyptien dissimilait le préfixe nominal *m-* en *n-* devant des « racines » commençant par une labiale (Edel, *Grammatik,* § 256, Nachtrag, I, p. LXIV). Dans les listes d'offrandes, on trouve *pꜣ-w·t* à côté de *npꜣ-w·t* « pains d'offrande ». Edel compare *npr* « blé » avec *pr·t* « blé » (*ibidem*).

En copte, 𓅓 est *m,* rarement ⲃ :

(a) *mnmn* « bouger » : ⲙⲟⲛⲙⲛ̄ « bouger », « trembler » (terre);
mn « rester » : ⲙⲟⲩⲛ « rester ».

(b) *mrkb·t*(*-i*) « char », emprunt néo-égyptien d'origine canaanéenne (**markab·t-i,* gén.) : ⲃⲣϭⲟⲟⲩⲧ.

13. 𓈖 *n* « filet d'eau » (comp. *Noun,* l'eau primordiale).

Définition : « occlusive dentale sonore nasale ».

Correspondances sémitiques : *n,* plus rarement *l :*

(a) *n :*

ywn « couleur » : arabe *lawn* « couleur » (forme nominale différente : le copte ⲗⲩⲗⲛ « couleur » remonte à un **lawīn* ou **lawīn*) ;
nyꜣ « ibex » : accadien *nayālu* « ibex » ;
nky « coïter » arabe *nāk, yanīk* « coïter » (*nyk*).

(b) *l:*

ns « langue », copte ⲗⲁⲥ : arabe *lisān,* araméen *leššān-ā.*
snb « être sain, en bonne santé » : arabe *salim* « être sain, en bonne santé ».

Le changement *n:r* indique une prononciation *l,* par exemple *ṯnw* « nombre, totalité » et *ṯrw* correspondent à l'arabe *kull* « tout, totalité » (K. Sethe, « Die ägyptischen Ausdrücke für « jeder » und ihre semitischen Entsprechungen », *Zeitschrift für Semitistik,* V, Leipzig 1927, p. 1-5). De même *grg* « mentir » et *gng* « mentir » font penser à **glg* « mentir », comp. le copte ϭⲟⲗ « mensonge ».

Correspondances coptes : *n* et *l :*

(a) *nbw* « seigneur » : ⲛⲏⲃ;
nfr « bon » : ⲛⲟⲩϥⲉ.

(b) *ns* « langue » : ⲗⲁⲥ.
Nxb « ville de la Haute Égypte », aujourd'hui *El-Kāb* (probablement issu de **Lxab* ou sim.).

14. ■ *p* « siège » (copte ⲡⲟⲓ « banc, *mastaba* », donc **py*).

Définition : « occlusive bilabiale sourde et aspirée ».

L'aspiration s'est maintenue en bohaïrique devant une voyelle accentuée : ⲫⲟⲓ « banc, mastaba » (B). Dans les langues sémitiques, il n'y a pas de distinction entre *p* et *f* comme phonèmes. L'accadien ne connaît que *p* et l'arabe n'a que *f*. En hébreu et en araméen, *p* et *f* alternent dans le cadre des consonnes *begadkefat*.

Correspondances sémitiques : *p* (*f*) et (une fois) *b* :

(a) *pꜣq·t* « lin fin » : arabe *farq* « lin »;
nšp « respirer » : accadien *našāpu* « souffler »;
šzp « recevoir » : arabe *šaḏaf* « obtenir »;
pꜣ « voler » (dans l'air) : arabe *farr* « fuir », hébreu *pārā* (*p-r-y*), en berbère *yĕfru* « il a volé » (dans l'air), dans le dialecte du Djebel Nefousa (*f-r-y*).

(b) *psg* « cracher » : arabe *bazaq* et *baṣaq* « cracher ».

Correspondances coptes : *p* (en bohaïrique aussi ⲫ) et ⲃ :

(a) *pḥ* « atteindre » : ⲡⲱϩ;
pḏ·t « arc » : ⲡⲓⲧⲉ;
stp « choisir » : ⲥⲱⲧⲡ.

(b) *ꜣpd* « oiseau, oie » : ⲱⲃⲧ;
spdd « préparer » : ⲥⲟⲃⲧⲉ.

Spd·t « Sirius » transcrit Σῶθις remonte à **Sowdi*, **Sabda* ou sim. (issu de **Sapd-a·t*).

15. ◢ *q* (écrit aussi *ḳ*) « pente de rivage » (de *qꜣy* « être haut »).

Définition : « occlusive uvulo-vélaire sourde ».

En fait, nous connaissons mal la prononciation du *q* égyptien. Il correspond au *q* sémitique à une époque où le passage de *q* à *g* n'est pas encore attesté (*qalb* « cœur », en arabe de la Haute Égypte *galb*). C'est donc une *sourde*.

De plus, ⊿ n'était pas aspiré (comme l'est le *k*). Ceci ressort du bohaïrique (ⲕⲟⲓ « champ » : *qꜣy·t*).

Est-ce que *q* était une emphatique comme le *q* (*k*) arabe? Le fait qu'il correspond au *q* sémitique semble le confirmer.

Correspondances sémitiques : *q* (*ḳ*).

(a) *ḳd* « former, construire », *qd* « pot » : arabe *qadd* « forme, mesure », accadien *qādu* « pot », arabe *qidw-a·t* « modèle »;
qdf « cueillir » : arabe *qaṭaf* « cueillir »;
**qnd* « singe » (d'après l'image de l'hiéroglyphe) : arabe *qird* « singe »;
qnd « être en colère » : hébreu *ha-qnēṭ* « mettre en colère » (causatif, donc **q-n-ṭ* « être en colère »).

Correspondances coptes : ⲕ et ϭ :

(a) *qs* « os » : ⲕⲁⲥ;
qrr « grenouille » : ⲕⲣⲟⲩⲣ;
qyd·t « moitié d'un statère, double drachme » : ⲕⲓⲧⲉ.

(b) *qnd* « se fâcher » : ϭⲱⲛⲧ;
yꜣq·t « poireau » : ⲏϭⲉ.

16. ⌓ *r* « bouche » (copte : ⲣⲟ).

Définition : « vibrante apicale, alvéolaire sonore ».

Au début, *r* a dû correspondre à *r* en arabe. Par la suite, il y eut plusieurs changements : *r* passe à ꜣ, et à *y*.

En sémitique, ⌓ correspond à *r* et à *l :*

(a) *r :*

ḥtr « attacher » et « atteler » : arabe *ḥatar* « attacher »;
rms « bateau » : arabe *ramaṯ* « bateau, radeau »;

xr « tomber » : arabe *xarr* « tomber, se prosterner, tomber raide mort »;
yqr « excellent » : arabe *waqar* « sérieux, digne », hébreu *yāqār* « noble, précieux ».

(b) *l* :

ʿry « monter » : arabe *ʿalā* « monter » (*ʿ-l-w*), en berbère *ali* « monter »;
Srq·t la déesse « Selkis » (déterminatif : scorpion) : arabe *salaq* « transpercer ». Le nom de la déesse est conservé dans le nom de lieu Ψέλχις = *Pr Srq·t* « Maison de Selkis », en Nubie.

En copte, nous avons les correspondances *r, l, y*, aleph et zéro :

(a) *rmṯ* « homme » : ⲣⲱⲙⲉ;
*r*ꜣ « porte, bouche » : ⲣⲟ;
rn « nom » : ⲣⲁⲛ;

(b) *rxyy·t* « sujets » (coll.) : vieux copte ⲗϧⲏ;
br « œil » (néo-égyptien) : ⲃⲁⲗ.

(c) *ḥqr* « avoir faim » : qualitatif ϩⲕⲟⲉⲓⲧ (*ḥqy·t-y*).

Le passage de *r* à *y* est fréquent à la fin du mot : *ḥtr* « cheval », primitivement « attelage », est conservé en copte sous la forme ϩⲧⲟ (*ḥto*ꜣ) « cheval ». Une autre forme *ḥty* survit en bedja : *hatāy* « cheval » (Leo Reinisch).

Dans de nombreux cas, le passage de *r* à *y* est attesté déjà dans l'Ancien Empire : *zwr* « boire » s'écrit aussi *zwy*, et *ḥʿpy* « Nil » fait un pluriel *ḥʿpr-w*, ce qui laisse supposer que la forme primitive était **ḥʿpr*.

Dans la plupart de ces cas, il n'y a aucun doute que les formes comportant *r* sont anciennes. W.M. Müller voyait cependant dans certains cas de faux archaïsmes (« The False *r* in Archaic Egyptian Orthography », *RT* XXXI, 1909, p. 182-201).

On se demande s'il ne faut pas retenir au moins une partie de ses conclusions. Dans le cas de *bnr* « doux, sucré », nous avons les formes *bny* et *bnry* « dattes » (ⲃⲛⲛⲉ = **b*ᵉ*ny*ᵉ*t*), aussi *bnry·t* « dattes », *bnyw* « vins de dattes », *bnr·t* et *bny·t* « douceur ». Les formes à *r* n'apparaissent qu'à la XIIᵉ dynastie.

Il y a certainement un rapport entre *bny·t* « datte » et le berbère *bēna* « dattes » (coll.) et *taḇēnawt* « datte » (nom d'unité) à Ghadames. Des formes similaires sont attestées dans la plupart des dialectes berbères (A. de C.-Motylinski, *Le dialecte berbère de R'edamès,* Paris 1904, p. 116).

Nfr « bon » et *nfr·t* survivent en copte : ⲛⲟⲩϥⲉ et ⲛⲟϥⲣⲉ. Nous avons également les formes *nṯr* « dieu » et *nṯr·t* « déesse » *:* ⲛⲟⲩⲧⲉ et ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ. Ici, l'orthographe cache les véritables formes **nfy* et **nty* dont ⲛⲟⲩϥⲉ et ⲛⲟⲩⲧⲉ sont issus. En revanche, nous avons *Ḥky* et *Ḥkr·t,* un couple de serpents (PT 429, a, T).

Dans le cas de *yʿn* « babouin », aussi *yʿnʿ, ʿʿnʿ, ʿnr,* pl. *ʿny-w* dont le singulier survit en vieux-copte sous la forme ⲉϭⲛ, il ne semble pas que *r* soit une véritable radicale.

Le passage de *r* à *y* est connu dans d'autres langues. Dans le dialecte arménien de Zeytun, on dit *eškiyt* « élève » pour *ašakert, üsküy* « os » pour *oskor* (H. Atcharyan, *Liakatar Kherakanouthioun Hayots Lezvi,* III, Erevan 1957, p. 796). En égyptien, ce passage s'est effectué à la fin du mot. Dans des cas tels que ϩⲕⲟⲉⲓⲧ, il s'agit de formations *secondaires.* Aussi ϣⲟⲟⲡ qualificatif de ϣⲱⲡⲉ : *xpr* est issu de **xapyᵉy,* plus tard **xappᵉy* « est devenu », voir sous (d).

(d) *nfr* « bon » : ⲛⲟⲩϥⲉ;
xpr « devenir » : ϣⲱⲡⲉ.

Dans ces cas, il ne semble pas qu'il y ait eu passage de *r* à zéro, mais d'abord passage de *r* à aleph ou *y,* selon les régions et, *ensuite,* à zéro.

La voyelle finale (S *-e*) se retrouve dans *tous* les cas, où *r* a disparu à la fin du mot. *Ḥkꜣ* « magie » a donné en copte ϩⲓⲕ sans *-e.* En ce qui concerne ϣⲟⲟⲡ, qualitatif de *xpr,* il est certain que cette forme remonte tout d'abord à *xpy* ou plus précisément à **xapyᵉy,*

Dans *qrs·t* « enterrement » : ⲕⲗⲉⲓⲥⲉ, il y eut d'abord le passage connu de *r* à aleph (**qiꜣsᵉt*), ensuite amuissement de l'aleph après *i* (**qēsᵉt,* certainement provenant de **qeꜣsᵉt*). En copte, nous avons la diphtongue. Des cas analogues sont :

[hiéroglyphes] *fꜣ(y)·t* « porter » : ϥⲁⲓ;
[hiéroglyphes] *pꜣ* « celui-ci » : ⲡⲁⲓ;
[hiéroglyphes] *ʿšꜣ* « être nombreux » : ⲁϣⲁⲓ.

Dans tous ces cas, il y avait eu une forme intermédiaire avec *ē : *fēy^{e}t, *pē, *^{eʿ}šē* provenant de **fíꜣyit, *píꜣ, *ʿašíꜣ.*

(d) Dans le dialecte fayoumique, *r* passe en règle générale à *l :*

rmṯ « homme » : S ⲣⲱⲙⲉ, F ⲗⲱⲙⲓ;
xbr « ami » : S ϣⲃⲏⲣ, F ϣⲃⲏⲗ.

(e) ⲣ : aleph :

ḥr(*yw*) « face » : ϩⲟ (phon. *ḥoꜣ*);
hrw(*w*) « jour » : ϩⲟⲟⲩ (phon. *hoꜣw*);
mr(*y*)·*t* « aimer » : ⲙⲉ (phon. *meꜣ*[*e*]).

On voit que le passage de *r* à aleph s'effectue en fin de syllabe.

Si ce principe reste acquis, tous les cas ne sont pas pareils. Ainsi, on ferait bien de réserver la transcription *ḥr* au *status pronominalis* *ḥr*(*yw*)=*f* « sa face », où *r* apparaît effectivement dans l'écriture, et de transcrire par *ḥꜣ*(*yw*). *hrw*(*w*) est une transcription archaïsante pour *hꜣw*(*w*). Elle est justifiée au pluriel, où *r* apparaît en copte : ϩⲣⲉⲩ (A). Dans ϣⲟⲣⲡ « premier » d'un ancien *xrpw, r* a été reconstitué d'après d'autres formes qui avaient gardé cette consonne.

Mr(*y*)·*t* « aimer » (ⲙⲉ, ⲙⲉⲣⲓⲧ⸗) semble provenir d'une forme **mir*(*y*)*i·t,* plus tard **miꜣyi·t, *miꜣꜣit.* Si les formes de **pr*(*y*)·*t* « sortir » ne sont pas dans tous les cas pareilles, ceci tiendra du fait que l'expression ⲣ̄ⲡⲉ « porte de sortie », « temple » était, dans la plupart des dialectes, un emprunt. Ainsi, nous avons ⲙⲏⲓ (F) « aimer », mais ⲗⲡⲏⲏⲓ (F) « temple ».

Le passage de *r* à *l* montre bien que le *r* égyptien était une vibrante apicale et non un *r* grasseyé. En allemand, le passage de *r* à *l* a lieu dans des régions où l'on parle le *r* vibrant apical (« Zungen-R »), par exemple *Kilchberg* au lieu de *Kirchberg,* nom. loc. (J.K. Brechenmacher, *Deutsche Lautgeschichten,* Stuttgart 1934, p. 278).

Le passage de *r* à *l* n'existe que très rarement dans des mots grecs. Dans quelques rares exemples, on trouve *r* même en fayoumique, par exemple dans ⲧⲣⲉ, préfixe de l'infinitif causatif, certainement emprunté à un dialecte de la vallée du Nil, dans ⲣ̄ⲣⲁ « roi », etc.

17. 𓋴 *s* « drap plié ».

Définition : « sifflante dentale sourde ».

Correspondances dans les langues sémitiques : *s* (arabe), *h* (arabe), *s* (araméen), *ṯ* (arabe) et *š* (arabe).

(a) *s : s :*

sfx(w) « sept » : arabe *sabᶜ;*
snb « être sain » : arabe *salim;*
wsx « être large » : arabe *wasiᶜ.*

(b) *s : h :*

sw « lui » : arabe *huwa.*
sy « elle » : arabe *hiya.*

Les formes arabes sont issues de *suwa, siya,* comp. sud-arabique *sw, sy* (minéen : *suwa, siya*) et *hw, hy* (sabéen : *huwa, hiya*).

(c) *s : s* (araméen) :

syn « argile » : araméen *sĕyān* « argile ».

(d) *s : ṯ :*

ḏs-f « lui-même », litt. « son corps » : arabe *guṯṯ-a·t* « corps »;
sn-w-y « deux » (m.) : arabe *ṯin-ā-ni* « deux » (m.). Le squelette est, dans les deux cas, *ṯ-n-y.*

(e) *s : š* (arabe) :

sp·t « lèvre » : arabe *šif-a·t* « lèvre », hébreu *śāfā.*

Dans le mot *sp·t,* la qualité de la sibilante reste inexpliquée. Le mot a été considéré, déjà dans l'Ancien Empire, comme un masculin, puisque le duel est formé selon la manière des masculins : ⲥⲡⲟⲧⲟⲩ : *ᵉspót-wᵉy* (*spt-w-y,* et non *sp·t-y*).

Dans les langues sémitiques, la nature des sibilantes est un chapitre extrêmement compliqué. Maria Höfner confronte ses propres vues avec les avis de différents

auteurs (*Altsüdarabische Grammatik,* Leipzig 1943, § 14 : « Ein umstrittenes Kapitel sind die Zischlaute ... »). A.F.L. Beeston distingue les sons par des chiffres : s^1, s^2, s^3 (*Descriptive Grammar of Epigraphic South Arabian,* London 1962, 80 p.). Jussi Aro examine les sibilantes de l'accadien (« Die semitischen Zischlaute (*ṯ*), *s, ś* und *š* und ihre Vertretung im Akkadischen », *Orientalia* XXVIII, Roma 1956, p. 321-335). Comp. aussi K. Goetze (« The Sibilants in Old Babylonian », *Revue d'Assyriologie* LII, 1958, p. 137-149), W.S. La Sor (*Jewish Quarterly Review,* XLVIII, 1957, p. 161-173) et S. Moscati, *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic Languages,* Wiesbaden 1964, p. 33-37).

En égyptien, il n'y a que 3 sibilantes *s, š, z.* Si *s* alterne avec *š* dans *K3š* « le pays de Kouch » et *K3s* (*Kush,* VI, p. 39), ce phénomène est imputable à une *langue étrangère* et non à l'égyptien. Le changement de *s* en *ḥ* en présence d'un autre *ḥ* suggère une prononciation particulière du *s,* au moins dans certaines conditions (voir p. 50).

En copte, *s* est en règle générale ⲥ :

sn(*yw*) « frère » : ⲥⲟⲛ;
ms·t « naître, mettre au monde » : ⲙⲓⲥⲉ;
nt-s « elle » : ⲛ̄ⲧⲟⲥ.

En copte l'assimilation joue un grand rôle : *s-ḏd·t* « parler » aboutit à ⲥⲁϫⲓ (B), mais à ϣⲁϫⲉ (S). Il y a donc assimilation régressive pour *s------č* en S.

En revanche, *s-ʿnx* « faire vivre » se dit ϣⲁⲛϣ (B), ⲥⲁⲁⲛϣ (S). Il y a donc assimilation régressive pour *s------š* en B.

18. *š* « étang », comp. copte ϣⲏⲓ « étang ».

Définition : « chuintante prépalatale sourde ».

Correspondances sémitiques : *s* (arabe) et *ṯ* (arabe) :

(a) *š : š :*

šby « mélanger » : arabe *šāb, yašīb* « mélanger »;
štm « gronder » : arabe *šatam* « injurier »;

šzp « recevoir » : arabe *šadaf* « obtenir »;
šmsy « servir, suivre » : arabe *šammās* « diacre » (emprunt syriaque), hébreu *šammēš* « servir ».

(b) *š* : *t* :

šd « allaiter » : arabe *tady* « sein », « poitrine » (de femme), hébreu *šād;*
wšb « répondre » : arabe *tāb, yatūb* « revenir, retourner », hébreu *šāb, yāšūb* « retourner », *těšūbā* « réponse »;
ywšš « pâte, bouillie » : arabe *lāt, yalūt* « tremper »; hébreu *lāš, yālūš* « pétrir »; accadien *lāšu* « pétrir », aussi éthiopien *lōsa.*

Correspondance copte : *s* :

snd·t « acacia » (acacia nilotica) : ⲥⲟⲛⲧⲉ;
šry « enfant, fils, garçon : ϣⲏⲣⲉ.

19. ⌓ *t* « pain ».

Définition : « occlusive dentale sourde (aspirée) ».

Le *t* égyptien était aspiré (t^h), comme le *t* de l'arabe et celui du berbère. Le copte bohaïrique a conservé cette aspiration devant une voyelle accentuée : *tm* « fermer » a donné ⲑⲱⲙ (B), ⲧⲱⲙ (S).

Correspondances sémitiques : *t.*

(a) *t* : *t* :

tm « fermer » et « être terminé » : arabe *tamm* « être terminé »;
mwt « mourir » : arabe *māt, yamūt* « mourir », *mawt* (la) « mort »;
·t terminaison du féminin : arabe *-a·t.*

Correspondances en copte : ⲑ, ⲧ, (B), ⲧ (S) :

nt-f « lui, il » : ⲛⲑⲟϥ (B), ⲛⲧⲟϥ (S);
tkꜣ « flamme » : ⲑⲓⲕ (B), ⲧⲓⲕ (S);
ḥꜣ·t-y « cœur » : ϩⲏⲧ (BS).

20. *ṯ* « corde à anses servant à attacher des animaux ».

Définition : ce signe correspond à 3 sons différents :

Ancien Empire : « affriquée palatale forte et sourde » (impression auditive : approximativement comme dans le mot « tiens ! », comme *ty*, avec *y* consonne).
Transcription phonétique : *ć*.

Moyen Empire et périodes suivantes : (1) « affriquée prépalatale forte et sourde (aspirée) », comp. nº 5. — Impression auditive : français « tch » ou comme dans l'italien *città*, mais légèrement aspiré ($\check{c}^{h}$). Transcription phonétique *č*. (2) « occlusive dentale forte et sourde (aspirée) ». Transcription phonétique : *t* (prononcé t^{h}). — À partir du Moyen Empire *t* et *ṯ* se confondent dans l'écriture.

Correspondances en sémitique : *k :*

(a) -*ṯ* « ton, ta, tes » (f.) : arabe *-ki;*
-*ṯn* « votre, vos » : arabe *-kum*, accadien *-kunū;*
ṯnw, *ṯrw* « totalité » : arabe *kull* « tout » ;
ṯb·t « récipient » : arabe *kūb* « godet » ;
ṯn·t « différence » : arabe *kanā, yaknū* « appeler d'un surnom » ;
ṯny « se lever » : arabe *kān, yakūn* « être », hébreu caus. *hakīn* « mettre debout ».

Le signe « corde à anses pour attacher le bétail » semble avoir un rapport avec l'arabe *wakā, yakī* « fermer (une outre) », *mīkāʾ* étant la « courroie d'une outre ». Un nom verbal **kiy-a·t* pourrait bien correspondre à . *Ṯb·t* « sandale » rappelle le haoussa *ku'butáy* « sandale, chaussure », probablement un ancien emprunt.

Correspondances coptes :

(a) *ṯ :* ⲧ (SB), aussi ⲑ (B) devant voyelle tonique ou consonne sonore :

ṯny « où » : ⲧⲱⲛ (S), ⲑⲱⲛ (B) ;
ṯr·t « saule » : ⲧⲱⲣⲉ (S), ⲑⲱⲣⲓ (B) ;
m(y)ṯn « chemin » : ⲙⲟⲉⲓⲧ (S), ⲙⲱⲓⲧ (B).

(b) *ṯ :* ϭ (S), aussi ϭ (B) devant une voyelle accentuée :

ṯrm « faire signe » : ϫⲱⲣⲙ̄ (S), ϭⲱⲣⲉⲙ (B);
ṯz(y)·t « s'élever » : ϫⲓⲥⲉ (S), ϭⲓⲥⲓ (B).

(c) *ṯ :* zéro, à la fin du mot :

nt-ṯ « toi » (f.) : ⲛⲧⲟ (S), ⲛⲑⲟ (B);
sbṯ « rire » : ⲥⲱⲃⲉ (S), ⲥⲱⲃⲓ (B).

L'égyptien *ṯ* remonte dans tous les cas à un ancien *k* (k^h). Dans plusieurs cas, des formes à *k* et à *ṯ* alternent dans de textes anciens : *kw* « toi » égale *ṯw*, la particule *sk* correspond à *sṯ*, *kb-w-y* « deux sandales » correspond à *ṯb-w-y*. C'est J. Vergote qui a constaté le premier le développement de *k* vers *ć* par une « prépalatalisation » (*Phonétique*, p. 34). Ce *ć* « prépalatalisé s'est par la suite scindé en deux sons, en *č* et en *t*.

Le développement de *ḏ* et de *ṯ* peut être résumé comme suit :



21. 𓅪 *w* « petit de la caille ».

Définition : « constrictive bilabialo-vélaire sonore ».

Correspondances sémitiques : *w*.

(a) *wḏ3* « sortir » : sabéen *wḏ3* « sortir », hébreu *yāṣā* (*yṣ3* issu de **wṣ3*);
mwt « mourir » : arabe *māt, yamūt* « mourir », *mawt* « (la) mort »;
wdy « poser, mettre » : éthiopien *wadaya* « mettre à l'intérieur »;
nwy « avoir l'intention » et ⲛⲟⲩⲓ (B) : arabe *nawā, yanwī* (*n-w-y*) « avoir l'intention »;
wtx « fuir » : éthiopien *wataga* « fuir ».

Correspondances coptes :

(a) *w :*

wnm « manger » : ⲟⲩⲱⲙ ;
wnš « chacal » : ⲟⲩⲱⲛϣ ;
wnw·t « heure » : ⲟⲩⲛⲟⲩ.

(b) *w :* zéro :

nbw « seigneur » : ⲛⲏⲃ.

w tombe en règle générale à la fin du mot. Exceptions : *y3w* « gloire » : ⲉⲟⲟⲩ; *ḫrw* « voix » : ϩⲣⲟⲟⲩ.

(c) *w : y :*

Le signe 𓄋 se lit *wp* et *yp :* 𓄋𓏏𓈖 est ⲉⲓⲟⲡⲉ « travail » en copte.

22. 𓐍 *x* probablement « placenta », comp. 𓐍𓂝𓀔 *x* « enfant ».

Définition : « fricative post-vélaire sourde ».

Correspondances sémitiques : *x*, *ᶜ*, *g*, *q :*

(a) *x : x :*

xfᶜ « poignée » : arabe *xafaᶜ* « attraper, saisir »;
xr « tomber » : arabe *xarr* « tomber »;
xtm « sceller » : arabe *xatam* « sceller ».

(b) *x : ᶜ :*

sfx(w) « sept » : arabe *sabᶜ* « sept »;
wsx « large » : arabe *wāsiᶜ* « large ».

(c) *x : g :*

wtx « fuir » : éthiopien *wataga* « fuir ».

(d) *x : q :*

wsx·t « bateau (de transport) » : arabe *wasaq* « transporter » (dit aussi d'un *bateau*).

Correspondances coptes :

(a) *x :* ϩ (S), ϧ (B) :

xyb·t «ombre» (écrit *xꜣyyb·t* en orthographe néo-égyptienne) : ϩⲁⲉⲓⲃⲉⲥ (S), ϧⲏⲓⲃⲓ (B);
xbs « lampe » : ϩⲏⲃⲥ (S), ϧⲏⲃⲥ (B);
xx « cou » : ϧⲁϧ (B).

Au lieu de ϩ, A écrit ⳉ (hori barré), P écrit ⳉ.

(b) *x : š :*

xm « petit » : ϣⲏⲙ (S), ⳉⲏⲙ (A), ⳉⲏⲙ (P);
xpr « devenir » : ϣⲱⲡⲉ (S), ⳉⲱⲡⲉ (A), ⳉⲱⲡⲉ (P);
xt « bois » : ϣⲉ (S), ⳉⲉ (A), ⳉⲉⲉ (P).

Dans la région d'Akhmīm, le passage de *x* à *š* n'a pas eu lieu. [hiéroglyphes] = *Xnt.y Mnw* (Pyr. 424) est le nom de ϣⲙⲓⲛ (S).

La forme *ⳉⲙⲓⲛ (A) n'est pas attestée, mais l'arabe اخميم *Axmīm*, « Akhmīm » ou « Ikhmīm » montre que la prononciation locale était *Xmīn* et non *Šmīn.*

Le nom de roi *Xw-f-w(y)* « Khéops » était prononcé avec **x* vers 450 avant J.-C. : Χέωψ (Hérodote).

Manéthon qui vivait vers 300 avant J.-C. le transcrit Σοῦφις avec *š*. C'est uniquement dans la région d'Akhmīm que l'ancienne prononciation de ⊜ comme *x* s'était maintenue jusqu'à l'époque copte.

Le passage de *x* à *š* attesté dans le mot *xnš* « puer »; *mw šnš* « eau croupie » (Anastasi III, 5, 11 = IV, 1, 10) en néo-égyptien est certainement dû à une assimilation régressive. En copte, « puer » se dit ϣⲛⲟϣ (S), ⳉⲛⲁϣ (A).

23. 𓇋 *y* « roseau fleuri » (« Schilfrispe »).

La transcription courante est *ỉ* indiquant les deux valeurs : aleph (exprimé par le *spiritus lenis*) et *y* (exprimé par *i*). Par ce signe *ỉ*, on a voulu mettre en lumière la *double valeur* de l'hiéroglyphe. En réalité, *y* n'a qu'une *seule* valeur dans les anciens textes, celle de *yod* (*y* consonne). La valeur « aleph » a été suggérée par des formes coptes, par exemple *ynk* « moi » : ⲁⲛⲟⲕ, *ywn* « couleur » : ⲁⲩⲁⲛ, mais il s'agit dans ces cas d'un *développement ultérieur*. La preuve en est que des formes avec ou sans *y* se trouvent côte à côte : *yʿḥ(w)* « lune » est ⲓⲟϩ (B) *avec y*, et ⲟⲟϩ (S) *sans y*. La « mer » s'appelle ⲓⲟⲙ (B) avec *y*, mais ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (B) au pluriel, sans *y*.

Si nous voulons adopter le principe de faire figurer dans la transcription d'un signe *tous les développements* ultérieurs du phonème initial, nous devons être *conséquents* et accepter des lettres à plusieurs signes diacritiques.

Définition : « constrictive médio-palatale sonore ».

C'est le *y* anglais dans *yes*.

Correspondances sémitiques : *y, l, w :*

(a) *y : y :*

ymn « droit » (le contraire de « gauche ») : arabe *yamīn* « droit »;
nyꜣ « ibex » : accadien *nayālu* « ibex »;
-y terminaison des noms de relation : arabe *-īv*.

(b) *y : l :*

yb « cœur » : arabe *lubb;*
ywn « couleur » : arabe *lawn* « couleur ».

(c) *y : w :*

yꜣq·t « poireau » : arabe *waraq* « feuilles » (coll.), hébreu *yarōq*, f. *yĕruqqā* « vert »;
yʿḥ(w) « lune » : peut-être éthiopien *warx* « lune », accadien *warxu*.

(d) *y :* aleph :

ydn (valeur de l'hiéroglyphe 𓂈 « oreille ») : arabe *ˀuḏn* « oreille », accadien *uznu,* hébreu *ˀózen,* syriaque *uḏn-ā,* éthiopien *ˀĕzn.*voir p. 45, n° 22, 4 (b).

Alternance *y : w :*

Nous avons 𓇋𓂝𓎛𓇹 *yˁḥ(w)* « lune » et 𓅱𓂝𓎛 *wˁḥ* « caroube », tous deux écrits avec le signe de la lune). 𓅱𓄿𓐍𓇋 *wˀxy* « être inondé, submergé » (arabe *warix*) existe aussi dans la graphie 𓇋𓄿𓐍𓇋 *yˀx(y).* 𓇋𓏏 *yt* « orge » : ⲉⲓⲱⲧ est écrit 𓅱𓏏 *wt* (H. Junker, *Guiza,* V, p. 94).

Dans les suffixes, *y* et *w* alternent : nous avons *-y* et *-w* comme terminaison du pseudo-participe (3e personne du singulier), *-ny* et *-nw* comme terminaison des numéraux ordinaux, de même que la 2e personne de l'impératif se termine au pluriel par *-y* ou *-w,* etc. (Edel, *Grammatik,* § 142).

24. 𓊃 *z* « verrou », comp. 𓊃 *z* « verrou » (Pyr.).

Définition : sifflante dentale sonore.

Comme en français : *z.*

À partir du moyen égyptien, la langue ne connaît qu'*une seule sifflante* transcrite *s,* parce que le copte la rend par c. Telle est au moins la thèse généralement adoptée.

Il semble pourtant que la réalité soit plus nuancée. On sait que le système des consonnes d'une langue n'est pas un amas de phonèmes hétéroclites, mais un ensemble (bien que souvent défectueux) d'unités ayant un certain rapport entre elles. Vu l'existence d'occlusives à la fois *faibles et sourdes,* il serait tentant d'attribuer aussi à la *sifflante unique* du moyen égyptien le caractère d'une *consonne faible et sourde.* Un *s* faible et sourd se situant à peu près entre *s* et *z* se retrouve dans de nombreux parlers allemands. M. Eugène Rapp définit le *z* basque non comme *sifflante sourde,* mais « *faible et sourde* » (XVII. Deutscher Orientalistentag, Würzburg, 25. Juli 1968. Discussion à la suite de la communication de H.G. Mukarovsky). Il est proposé de définir le *s* du moyen égyptien et des époques

suivantes comme *sifflante dentale faible et sourde.* Par conséquent, [hieroglyph] serait une « chuintante faible et sourde ».

Correspondances sémitiques : *z, ḏ :*

(a) *z : z :*

zbꜣ « flûte » : arabe *zamr, zummāra* « flûte »;
zꜣb « couler » : arabe *zarib* « couler, glisser », *mizrāb* « cours d'eau, gouttière, tube »;
zmꜣ « unir » : arabe *zamal* « être assis derrière (le cavalier sur une bête) », *zamīl* « camarade ».

(b) *z : ḏ :*

zꜣb « chacal » : arabe *ḏiꜣb* « chacal »;
šzp « recevoir » : arabe *šaḏaf* « obtenir ».

Fritz Hommel (*ZÄS* XXX, 1892, p. 9-11) a remarqué le premier que les signes [hieroglyph] et [hieroglyph], jusqu'alors transcrits *s*, avaient, dans les anciens textes, une *valeur différente.* Il donne un certain nombre d'exemples : *ꜣzx* « moissonner », *wzš* « uriner », *wṯz* « soulever », *xnz* « parcourir », *zwr* « boire », *zfṯ* « égorger » d'une part, et *ḥsb* « calculer », *xbs* « piocher », *nys* « appeler », *snḏ* « avoir peur », *šmsy* « servir, suivre », *wsx* « vaste » d'autre part. C'est grâce à des correspondances sémitiques que F. Hommel parvint à déterminer la valeur de [hieroglyph] comme *s* et celle de [hieroglyph] comme *z*. Il distingua également deux verbes qu'on avait jusqu'alors confondus, à savoir *ḥsy* « chanter » et *ḥzy* « louer, vanter », en copte ϩⲱⲥ « chanter » et « louer, vanter ». Malgré la découverte de F. Hommel, la transcription *ś* (pour *s*) et *s* (pour *z*) fut maintenue. La transcription [hieroglyph] = *s* et [hieroglyph] = *z* fut adoptée pour la première fois par K. Sethe (« Die Vokalisation des Ägyptischen », *ZDMG* LXXVII, 1923, p. 145, note au bas de la page).

Correspondances coptes :

zwr (*zwry, zwy*) « boire » : ⲥⲱ;
ḥzy « louer, vanter » : ϩⲱⲥ.

23. LES VOYELLES PRIMITIVES ET LEURS CORRESPONDANCES.

1. L'ancien égyptien possédait un système de 3 voyelles : *a, i, u* (= *ou* français). Ce système existe encore en arabe classique et est à la base des systèmes vocaliques de toutes les langues sémitiques. Aussi le berbère — tout au moins sa composante chamito-sémitique — ne possédait à l'origine que 3 voyelles, comme l'égyptien.

Ces voyelles primitives se sont développées de façon différente au cours des siècles. La *loi* de structure des mots égyptiens et coptes y a joué un rôle primordial. Elle concerne la *quantité de la voyelle accentuée* et peut se résumer comme suit :

— en syllabe *ouverte,* la voyelle accentuée est *longue;*
— en syllabe *fermée,* la voyelle accentuée est *brève.*

De plus, chaque mot égyptien avait (au moins à partir du moyen-égyptien) une seule syllabe accentuée et cette syllabe s'est conservée comme telle jusqu'à l'époque copte. Les voyelles des autres syllabes ont perdu, peu à peu, leur timbre vocalique et figurent en copte, avec certaines exceptions, avec la voyelle zéro. Nous transcrivons cette voyelle par ^{e} : ⲥⲱⲧⲙ̄ « écouter » a une structure *sōḏ*^{e}*m*.

2. Cette voyelle zéro apparaît quelquefois sous la forme d'un ⲉ en copte comme voyelle prothétique, par exemple. ⲉⲥⲏⲧ « fond, base » de *zꜣṯw* (structure : ^{e}*zꜣēṯ*^{e}*w*), et à la fin des mots quand elle était protégée par *r* ou *t,* par exemple ⲉⲓⲣⲉ « faire » (structure : *yīr*^{e}*t*), ⲛⲟⲩϥⲉ « bon » (structure *nūf*^{e}*r*), etc. Devant une sonnante (ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ) elle s'écrit, en copte, par cette sonnante, en général surmontée d'une ligne supralinéaire.

ϩⲃ̄ⲃⲉ	« être abaissé »
ⲃⲗ̄ⲗⲉ	« aveugle »
ⲥⲙ̄ⲙⲉ	« accuser »
ⲃⲛ̄ⲛⲉ	« datte »
ⲡⲣ̄ⲣⲟ	« le roi ».

Ce sont les formes du sahidique. Le bohaïrique écrit dans ces cas ϩⲉⲃⲓ, ⲃⲉⲗⲗⲉ, ⲥⲉⲙⲓ, ⲃⲉⲛⲓ et ⲡⲟⲩⲣⲟ; ⲃⲉⲗⲗⲉ accentué sur la dernière syllabe (*bellé*) conserve la gémination.

Dans certains cas une voyelle longue peut être remplacée par une diphtongue, par exemple ⲉⲛⲧⲁⲓⲣ « dieux » à côté de ⲉⲛⲧⲏⲣ.

(a) LES CORRESPONDANCES DES VOYELLES ISSUES DE A.

ⲟ	« grand » : *ʿóꜣ*	ⲱ	« grande » : *ʿōꜣ*^{e}*t*
ⲥⲟⲛ	« frère » : *són(y*^{e}*w)*	ⲥⲱⲛⲉ	« sœur » : *sōn*^{e}*t*
ⲛ̄ⲧⲟⲕ	« toi » : ^{e}*ntók*	ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ̄	« vous » : ^{e}*nṯōṯ*^{e}*n*
ⲟⲩⲟⲟⲧⲉ	« légumes » : *wóꜣḏ*^{e}*t*	ⲟⲩⲱⲧ	« vert » : *wōḏ*^{e}*ꜣ*
ϭⲟⲟⲙ	« vignes » : *kóꜣm*^{e}*w*	ϭⲱⲙ	« vigne » : *kōꜣ*^{e}*m*
ⲥⲟⲧⲙ̄ϥ	« l'écouter » : *sóḏm*^{e}*f*	ⲥⲱⲧⲙ̄	« écouter » : *sōḏ*^{e}*m*
ⲙ̄ⲙⲟⲕ	« te » (acc.) : ^{e}*ymók*	ⲙⲙⲱⲧⲛ̄	« vous » (acc.) : ^{e}*ymōṯ*^{e}*n*
ⲛⲟϥⲣⲉ	« avantage » : *nófr*^{e}*t*	ⲛⲟⲩϥⲉ	« bon » : *nūf*^{e}*r.*

La loi syllabique ne date pas de l'époque copte : on voit bien qu'il y a là des voyelles longues en syllabe fermée et, *vice versa,* des voyelles brèves en syllabe ouverte (par exemple ⲟⲩⲱⲧ, ⲟ). Mais, si nous remontons à une période *antérieure,* peut-être au début du Moyen Empire, les relations entre la quantité des voyelles et la structure des syllabes *suivent la règle :* on a donc *wōḏ*^{e}*ꜣ* et *ʿóꜣ*.

(b) LE PASSAGE DE ⲱ À ⲟⲩ APRÈS UNE NASALE.

Après les consonnes *m* et *n,* le copte a, en règle générale, ⲟⲩ à la place de ⲱ :

ⲛⲟⲩⲧⲉ	« dieu » : *nūt*^{e}*r* et non **nōt*^{e}*r*;
ⲛⲟⲩϥⲉ	« bon » : *nūf*^{e}*r* et non **nōf*^{e}*r;*
ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ	« tuer » : *mūw*^{e}*t* et non **mōw*^{e}*t;*
ⲙⲟⲩⲛⲕ	« fabriquer » : *mūn*^{e}*q* et non **mōn*^{e}*q.*

Il y a cependant des exceptions: « à vous » (dat.) se dit ⲛⲱⲧⲉⲛ (B) et « vous informer » ⲧⲁⲙⲱⲧⲛ̄. Ces cas sont extrêmement instructifs et nous y reviendrons ultérieurement (p. 230-233).

(c) LES CORRESPONDANCES DES VOYELLES ISSUES DE *i*.

(a) SYLLABE FERMÉE		(b) SYLLABE OUVERTE	
ⲣⲁⲛ	« nom » : *rán;*	ⲣⲓⲛϥ	« son nom » : *rīn*^{e}*f;*
ⲙⲁⲥⲧϥ̄	« l'enfanter » : *mást*^{e}*f;*	ⲙⲓⲥⲉ	« enfanter » : *mīs*^{e}*t;*
ⲉⲃⲉⲓⲁⲧⲉ	« apiculteurs » : ^{e}*byáty*^{e}*w;*	ⲉⲃⲉⲓⲧ	« apiculteur » : ^{e}*byīt*^{e}*y;*
ⲉⲓⲁⲧϥ	« son œil » : *yá(r)t*^{e}*f;*	ⲉⲓⲣⲉ	« faire » : *yīr*^{e}*t;*
ⲛⲁⲕ	« à toi » : *nák;*	ⲛⲏⲧⲛ̄	« à vous » : *nēṯ*^{e}*n;*
ϩⲣⲁⲕ	« sa face » : ^{e}*ḥrák;*	ϩⲣⲏⲧⲛ̄	« votre face » : ^{e}*ḥrēṯ*^{e}*n;*
ⲡⲉϫⲁⲕ	« tu as dit » : *p*^{eꜣ} ^{e}*ḏdák;*	ⲡⲉϫⲏⲧⲛ̄	« vous avez dit » : *p*^{eꜣ} ^{e}*ḏdēṯ*^{e}*n;*
ϩⲁⲗⲁⲧⲉ	« oiseaux » : *ḥalláty*^{e}*w;*	ϩⲁⲗⲏⲧ	« oiseau » : *ḥallēt*^{e}*y.*

Un ancien *i* se présente, en copte sahidique, en général, sous la forme d'un *a* en syllabe fermée et, en syllabe ouverte, d'un *ē* ou *ī*.

Au lieu de *a*, on trouve aussi la voyelle zéro devant les sonores ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ et ⲉⲓ (*y*), ⲟⲩ (*w*) :

ⲥⲙⲓⲛⲉ « ériger » ou « fixer » : *^{e}*smīn*^{e}*t;*
ⲥⲙⲛ̄ⲧϥ « l'ériger » ou « le fixer » : *^{e}*sm*^{e}*nt*^{e}*f* au lieu de *^{e}*smánt*^{e}*f.*

Deux formes semblent provenir d'une structure commune :

ϣⲓⲛⲉ « chercher » : *šīn*^{e}*t,*		de **šint*^{e}*f.*
ϣⲛ̄ⲧ⸗ϥ « le chercher » : **š*^{e}*nt*^{e}*f* issu		ϣⲁⲛⲧ⸗ϥ « son nez » : *ḫirt*^{e}*f.*

Il est proposé de voir dans **ḫirt-*^{e}*f* la contraction d'un ancien **ḫirat-*^{e}*f* ou *sim.* avec assimilation (*rt* : *tt*), comp. ⲉⲓⲁⲧ⸗ϥ « son œil » issu de *yirt*^{e}*f* (**yitt*^{e}*f*).

(d) LES CORRESPONDANCES DES VOYELLES ISSUES DE *u*.

(a) SYLLABE FERMÉE		(b) SYLLABE OUVERTE	
ⲉⲃⲟⲧ	« mois » : *^{e}ꜣbód;*	ⲉⲃⲏⲧ	« mois » (pl.) : *^{e}ꜣbēd^{e}w;*
ⲣⲙ̄ⲉⲓⲟⲟⲩⲉ	« pleurs » : *r^{e}myóww^{e}t;*	ⲣⲙ̄ⲉⲓⲏ	« larme » : *r^{e}myēy^{e}t;*
ϣⲗϭⲟⲙ	« moutarde » : *š^{e}lgóm;*	ϣⲗϭⲏⲙ	« moutarde » : *š^{e}lgēm^{e}w;*
ϩⲓⲟⲙⲉ	« femmes » : *^{e}ḥyómw^{e}t;*	ϩⲓⲙⲉ	« femme » : *^{e}ḥyū̄m^{e}t;*
ⲕⲉⲓⲗϯ	(L) « didrachmes » : *^{e}qyady^{e}t;* ou *^{e}qyadw^{e}t;*	ⲕⲓⲧⲉ	« didrachme » : *^{e}qyūd^{e}t.*

Les voyelles de la série *u* sont difficiles à déceler parce qu'elles se confondent en copte avec celles des deux autres séries, *a* et *i*.

En copte un ancien *u* bref est représenté par ⲟ (SB) et par ⲗ dans les autres dialectes. Pour savoir s'il s'agit dans un cas déterminé d'un ancien *a* ou d'un ancien *u* il faut (1) soit connaître l'étymologie du mot, (2) soit connaître la correspondance de la voyelle en syllabe ouverte. Pour la voyelle longue, il y a ⲏ et ⲓ. La différence est que ⲏ provient d'un *u* primitivement bref, tandis que ⲓ dérive d'un *u* primitivement long.

Dans le cas de ⲕⲏⲙⲉ (m.) « Égypte » la voyelle copte est longue. Elle provient cependant d'une brève (**Kumm-a·t*, probablement prononcé **Kömm-a·t*) dont la quantité a été augmentée pour compenser la perte de la gémination (**Kȫm-e·t*). En revanche, un mot comme ⲕⲓⲧⲉ « pièce de 2 drachmes » provient d'un ancien participe passif **qayūd-a·t* (probablement prononcé **qayūd-a·t*). Le pluriel, ou plutôt un collectif de ⲕⲓⲧⲉ est conservé sous la forme ⲕⲉⲓⲗϯ (L), ce qui correspondrait à *ⲕⲉⲓⲟⲧⲉ (S) : **^{e}qyúdy^{e}t.* La correspondance ⲟ : ⲓ indique qu'il s'agit d'une voyelle de la série *u*. Mais aussi **^{e}qyúdw^{e}t* est possible.

On serait tenté de classer ϣⲏⲣⲉ (S) dans la même catégorie que ⲏⲣⲡ̄ « vin », ⲧⲏⲛϩ̄ « aile ». Mais ces derniers font au pluriel ⲉⲣⲡ, ⲧⲛ̄ϩ, tandis que ϣⲏⲣⲉ forme un pluriel ϣⲣⲏⲩ (forme thébaine).

Normalement nous avons 6 séries de correspondances :

(1) Série *a*	(2) Série *i*	(3) Série *u*
ο : ω	ⲁ : ⲏ	ο : ⲏ
ο : ⲟⲩ	ⲁ : ⲓ	ο : ⲓ

Certaines de ces voyelles peuvent subir l'influence des consonnes voisines. Les cas les plus fréquents sont : (1) les voyelles brèves passent à ⲁ devant *ʿayin, ḥ, ḫ, ẖ;* (2) la voyelle longue ⲱ est remplacée par ⲟⲩ après *m* et *n,* sauf dans les causatifs en *-o* devant le suffixe de la 2ᵉ personne du pluriel (ⲧⲁⲙⲱⲧⲛ); (3) la voyelle brève de la série *u* apparaît sous certaines conditions sous la forme de ⲉ, probablement ancien **ö,* à la place de ⲟ; les circonstances de ce dernier changement restent à déterminer; (4) une voyelle « brisée » ⲱⲱ peut remplacer un groupe *uꜣ* (par ex. le pluriel ⲥⲛⲱⲱϥ « sang »).

(e) LES VOYELLES DE LA SÉRIE *a.*

Cette série est représentée en copte (SB) par (1) ⲟ comme voyelle brève, (2) ⲱ et ⲟⲩ comme voyelles longues, et (3) ⲁⲩ comme diphtongue de la série.

La qualité de la voyelle brève peut être influencée par *ʿayin, ḥ, ḫ, ẖ :* on dit ⲁϥⲡⲁϩⲧϥ « il le terrassa » et non *ⲡⲟϩⲧϥ (**paḥtef*). Après ⲙ et ⲛ il y a toujours ⲟⲩ au lieu de ⲱ, par ex. ⲙⲟⲩⲛ « demeurer » au lieu de *ⲙⲱⲛ. Les verbes causatifs en -ⲟ font exception à la 2ᵉ personne du pluriel : ⲧⲁⲙⲱⲧⲛ̄ « vous informer ».

(α) Voyelles brèves de la série *a.*

1. Néo-égyptien [hiéroglyphes] *ꜣyr* « bélier » : ⲟⲉⲓⲗⲉ

Emprunt canaanéen, comp. hébreu אַיִל *ꜣayil.* La forme copte doit provenir d'un accusatif **ꜣayl-a,* comp. nº 4 ⲗⲟ̄ⲟⲗⲧⲉ.

2. ⲣ̄ⲧⲟⲃ « boisseau » : ἀρτάβη, mot d'origine persane, probablement transmis par les Araméens.

3. [hiéroglyphe] *ʿꜣ* « grand » : ⲟ (m.), ⲱ (f.). Dans ce cas la correspondance ⲟ : ⲱ montre bien qu'il s'agit de voyelles de la série *a.*

Ce mot *ʿaꜣ* conservé en copte fayoumique avec son ancien vocalisme ⲗ (F), apparaît à l'époque assyrienne sous la forme *-u-ú* (phon. probablement *ʿoꜣ* ou sim.) :

Prʿꜣ « Pharaon » : *ᵐPi-ir-u-ú* (temps de Sargon, Ranke *KM* p. 32);
ⲉⲓⲉⲣⲟ : *y*(*t*)*rw ʿꜣ* « grand canal » (= « Nil ») *nāru Ia-ru-u-ú* (*KM*, p. 20).

En hébreu, « grand » survit dans פַּרְעֹה (*parʿō*) « Pharaon ». Cette expression, littéralement « la grande Maison », désigne le roi à partir de la XVIIIᵉ dynastie.

4. Néo-égyptien *ʿgrt* « char » : ⲗϭⲟⲗⲧⲉ.

La première syllabe est écrite **ʿā* comme le mot « grande » (f.). Le mot correspond à l'hébreu עֲגָלָה (*ʿăgālā*) « char », mais ⲗϭⲟⲗⲧⲉ remonte à *ʿagalt-a* (acc.). Pour la transcription, voir Max Burchardt, *Fremdworte*, nᵒ 295.

5. Néo-égyptien *ḏd-tw* (phon. **ḏayti*) « olivier ».

Emprunt canaanéen, comp. hébreu *záyiṯ*, arabe *zayt*. Certainement issu de **zayt-i* (gén.), comp. le vieux-nubien ⲥⲗⲓⲧⲉ (*sayte*).

6. « vague, onde » : ϫⲟⲗ.

Emprunt canaanéen : hébreu *gāl*, pl. *gallīm* « vague, onde » (גַּל). ϫⲟⲗ remonte à un génitif *gall-i*, comme ⲉⲓⲟⲙ « mer ».

7. Vieux-persan *gawša* « oreille » : dans ϧⲗⲣⲗϭⲱⲟⲩⲧⲥ (B) « lièvre ».

Un *xara-gawša* (« *gaōša* ») « à oreille(s) d'âne » (Ignazio Rossi, *Etymologiae aegyptiacae*, Roma 1808) a abouti à ⲥⲗⲣⲗϭⲟⲟⲩϣ, traduit par l'arabe *ꜣarnab* « lièvre ». Au nord du pays (B) *x* s'est maintenu.

8. Vieux-persan **angar* « courrier, messager » : démotique *hgr* (« Briefbote »).

Le persan *angar* « messager » correspond au grec *ἄγγελος* (*e* = *a*, *l* = *r*). *Hgr* « courrier » (W. Spiegelberg, *Der Sagenkreis des Königs Petubastis*, Leipzig 1910, p. 83ᵒ) se retrouve chez Hérodote comme *ἄγγαρος* « courrier perse requis par corvée de relais en relais » (A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris 1950, p. 7). La forme araméenne *ꜣaggār* passe en égyptien avec un *h* adventif.

Le démotique *hgr* (vocalisé **haggār*) est « ein Volks oder Berufsname, der einem Briefboten eignet » (W. Spiegelberg, *op. cit.*, p. 83.) Il y a un nom pr. ϩⲁϭⲟⲣ. — Le nom du roi Achoris (*Hkr*), avec *k*, est probablement un autre nom d'agent.

9. *Yny Ḥr·t* « Onuris » : ⲡⲁⲛϩⲟⲩⲣⲉ « celui d'Onuris » (Gustav Heuser, *Die koptischen Personennamen*, Heidelberg 1928, p. 15) nom. pr.

Cunéiforme ^{ilu} *An-xa-a-ra* (*KUB* III 66,3) (J. Friedrich, « Zu den keilschriftlichen ägyptischen Wörtern aus Boğazköy », *OLZ* XXVII, 1924, col. 704-707). La forme copte provient d'un **Yāniy-Ḫāriy·t* « qui amène la (déesse) lointaine ». *Yāniy*, passé à *iāniy*, est un participe conjoint. Le copte a *ϩⲟⲩⲣⲉ « lointaine » au lieu de **hōre* à cause du ⲛ précédent. Un cas similaire est *Yy m ḥtp* : Ἰμούθης « Venant en paix » pour *Imhotep*, aussi avec *ḥūt*^{e}*p* à cause du *m*, à la place de ϩⲱⲧⲡ.

10. *xmtw* « trois » : ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ (S), ϣⲟⲙⲧ (B).

Cunéiforme *xamtum* (S. Smith and C. Gadd, « A Cuneiform Vocabulary of Egyptian Words », *JEA* XI, 1925, p. 230-238). La terminaison *-um* est accadienne. On reconstruira *xamtaw*, f. *xamta.t* « trois ».

11. *Xnzw* « Khonsou, dieu de la Lune » : [ⲡⲁ]ϣⲟⲛⲥ (mois) « Celui de Khonsou » : **Xanzaw*.

Cunéiforme ^{m} *U-ṣi-xa-an-ša* « Khonsou est sain » (Ranke, *KM*, p. 36).

12. Néo-égyptien *ym* « mer » : ⲉⲓⲟⲙ.

Arabe *yamm* « mer », hébreu *yam*, pl. *yammīm* « mer » et « bassin ». Emprunt canaanéen : *yamm-i* (gén.), comp. le pl. ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (B).

13. *yp·t* « épha » (une mesure) : ⲟⲉⲓⲡⲉ.

La forme copte est issue d'une métathèse **yaypat* pour **yapy-a·t* (ancienne forme **yāpiy-a·t* « celle qui compte, mesure »). Comp. le hébreu אֵיפָה (*ʾēfā*), grec *οἰφί*, en arabe égyptien *wēba* (*wayba*) comme mesure de blé (Spiegelberg, *ZÄS* XLI, 1904, p. 143-144).

14. *yp·t* « harem » : [ⲡⲁ]ⲟⲡⲉ (mois) « Paophi ».

Il s'agit du mois de Paophi, « celui du *harem* », appelé ainsi parce que le dieu Amoun se rendait, une fois par an, le 16ᵉ jour du mois appelé « Paophi », à son harem. Cunéiforme ᵐ *A-ma-na-ap-pa* « Amon (est dans) le harem », *Ymn* (*m*) *yp·t* (moyen-babylonien). Nous avons aussi la graphie *ypꜣ·t* (**ịapꜣ-a·t*). Les formes coptes sont ⲡⲁⲟⲡⲉ (S), ⲫⲁⲟⲡⲓ (B).

15. *ytrw* « fleuve » : ⲉⲓⲟⲟⲣ.

Cunéiforme dans la transcription ⁿᵃ̄ʳᵘ *Ia-ru-u-ú* = *y*(*t*)*rw* ꜥꜣ le « grand fleuve ». Au Nouvel Empire, on trouve la graphie *yrw* au lieu de *ytrw* (* *yarro* issu de **yatro*). La forme *yarro* est passée à *yaꜣro*, d'où l'hébreu יְאֹר, aussi écrit יְאוֹר « Nil » (W. Vycichl, « Ägyptische Ortsnamen in der Bibel », *ZÄS* LXXVI, 1940, p. 81-82). T.O. Lambdin met en doute l'existence de cette forme : « The assumption of an intermediate form *'arre*(*w*) is hardly justified from the evidence we possess. If such a phenomenon had occurred one would expect a larger number of ꜣꜥs in New Egyptian resulting from earlier gemination; such is not the case » (« Egyptian Loan Words in the Bible », *JAOS* LXXV, 1953, p. 145-155, surtout p. 151).

Pourtant, il ne semble pas que ce cas soit si rare en copte : *mtr·t* « midi » : ⲙⲉⲉⲣⲉ (S), *ptr* « voir » : ⲡⲱⲱⲣⲉ (S) « rêver ».

En démotique, ces formes à « voyelle redoublée » s'écrivent parfois avec ꜥayin : *y*ꜥ*r* « fleuve ». Il s'agit, évidemment, non d'un ꜥayin, mais d'un procédé graphique destiné à exprimer l'effet auditif d'une voyelle « brisée ».

16. *Mnṯw* « Month » (dieu de la guerre) dans le n. loc. ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ *Pr Mnṯw* « Maison de Month » (pour ⲡⲉⲣⲙⲟⲛⲧ).

Cunéiforme ᵐ *Ma-an-ti-ma-*(*an*)*-xe-e* = « Month est devant », *Mnṯw m ḥꜣ·t* (E. Edel, « Keilschriftliche Umschreibungen ägyptischer Namen aus dem Bogazköytexten », *JNES* VII, 1948, p. 11-24). L'insertion de *-an-* est certainement une faute du scribe; ⲙⲟⲛⲧ est, d'après sa forme, un participe d'une IIIᵉ forme (*mānaṯ*).

17. berbère *tamart* « barbe » : ⲧ-ⲙⲟⲣⲧ.

Nous devons cette étymologie à Georg Möller (« Die Ägypter und ihre libyschen Nachbarn », *ZDMG* LXXVIII, 1924, p. 36-60). Les formes sont chelha *tamart*,

touareg *tamart,* pl. *timarrīn,* Beni Mzab *tmart,* Djebel Nefousa *tumart,* etc. Les préfixes (*ta, ti, t, tu*) sont les formes de l'ancien article défini du berbère. L'emprunt s'explique par le fait que les Berbères de l'époque tardive portaient des *barbes,* tandis que les Égyptiens étaient imberbes.

18. *mrkb·t* « chariot » : ⲃⲉⲣⲉϭⲟⲟⲩⲧ.

Canaanéen *markabti* (gén.), comp. accadien *narkabtu* (avec dissimilation de la labiale à cause du *b*), hébreu *markābā.*

19. *nfr* « bon, beau » : ⲛⲟⲩϥⲉ et *nfr·t* « bonne, belle », aussi « ce qui est bon » : ⲛⲟϥⲣⲉ « avantage » (fonction neutre du genre féminin).

Cunéiforme ^{m} *Ri-a-na-pa* nom. pr. « Reʿ est beau » (souvent transcrit « Ranofer »), Le groupe *-na-pa* représente *nāfa* ou sim. « bon ». La transcription est du moyen-babylonien (Ranke, *KM,* p. 18). Le féminin correspondant figure dans *Na-ap-te-ra* le nom de la reine appelée communément *Nefertari* (*Nfrt-yry*). D'après le copte, on reconstituerait **nafr-a·t* « bonne, belle » (ⲛⲟϥⲣⲉ « avantage »).

20. démotique. *nšr* « aigle » : ⲛⲟϣⲉⲣ (B) « aigle ».

Canaanéen **našr-i* (gén.), hébreu *näšär,* accadien *našru* (nom.), arabe *nasr* (et *nisr*). Le mot a été étudié par B.H. Stricker (« Trois études », *Acta Orientalia,* XV, p. 1 à 20, surtout p. 15).

21. *pḏ·t-y-w* « archers » : cunéiforme *pi-ṭa-ṭi-u.*

La transcription cunéiforme de Tell el-Amarna (Edel, *Grammatik,* p. 95, note 1) montre premièrement la désinence du féminin (*-a·t*) et, ensuite, la désinence du pluriel dans le complexe **-a·t-y-u* au temps d'Ekhnaton. On peut comparer des formes coptes telles que ⲉⲓⲱⲧ « père », pl. ⲉⲓⲟⲧⲉ.

22. *Ptḥ* « Ptah », vieux-copte ⲡⲧⲁϩ.

Cunéiforme ^{ālu} *Xi-ku-up-ta-ax* « Maison de l'Esprit de Ptah » *H(w)·t kꜣ Ptḥ* comme nom de Memphis (Ranke, *KM,* p. 10 : moyen-babylonien). En hébreu, *Maʿyan Neftōăḥ* n. loc. semble contenir le nom du roi *Mry ny Ptḥ* (F. Calice, « Pharao Merneptah », *OLZ* VI, col. 224). La forme hébraïque de la source (Jos. 15, 9 ; 18,5),

aujourd'hui *ʿÊn Sifṭa,* située à une distance de 4 km de Jérusalem, remonterait à une forme se terminant par *-Ptāḥ-i* (gén.). Une forme plus récente est *ᵐ Ip-ti-xar-ṭi-e-šu.* «C'est Ptah qui l'a donné», *Ptḥ yr dy-sw* (Ranke, *KM,* p. 29). C'est une transcription assyrienne. Il peut s'agir d'une forme atone (**Pteḥ* ou sim.). De toute manière, les formes à la vocalisation **Ptah* sont plus anciennes. Dans les archives de Boğazköy, nous avons encore *ᵐMar-ni-ip-tax* (*KUB* III, 38), ce qui fait trois formes anciennes avec *a* contre une récente, probablement atone avec *i.* L'identification de *ᵐMar-ni-ip-tax* est due à J. Friedrich (« Zu den keilschriftlichen ägyptischen Wörtern aus Bogazköy », *OLZ* XXVII, 1924, col. 704-707).

23. Démotique *rms* « bateau » : ⲣⲁⲙⲥ (L) dans R.C. Alberry, *A Manichaean Psalm-Book,* Stuttgart 1939, p. 163.

En arabe *ramaṯ* « radeau ». *Rms* est transcrit *ρῶψ* dans le récit du rêve de Nectanébos.

24. *sfx(w)* « sept ».

Cunéiforme *šapxa,* moyen babylonien (S. Smith and C. Gadd, « A Cuneiform Vocabulary of Egyptian Words », *JEA* II, 1925, p. 230-238).

En arabe *sabʿ* « sept ». Reconstruction : **safxaw* (m.), **safxat* (f.).

25. *ssm·t* « cheval » : hébreu *sūs-īm* (pl.) « chevaux ».

Cet emprunt canaanéen s'écrit *ssm, smsm, ssm·t.*

La forme *smsm* indique qu'il s'agit bien d'un emprunt fait au canaanéen (sg. **sūs-u*), et non à l'accadien (sg. *sīs-u*). *Ssm* et *smsm* sont des graphies correspondant à ⲕⲟⲩⲕⲙ̄ et à ⲕⲙ̄ⲕⲙ̄ « timbale ». La terminaison féminine ajoutée dans *ssm·t* est un témoignage indirect pour la valeur *-a·t* (NE : *-a*) dans *sūs-ī-ma* (gén.-acc. pl.).

26. *šnḏ·t* « acacia » (*acacia nilotica*) : ϣⲟⲛⲧⲉ.

En hébreu *šiṭṭā,* pl. *šiṭṭīm* remonte à **šanṭa* [issu de **šanda*] (Erman, « Das Verhältnis des Ägyptischen zu den semitischen Sprachen », *ZDMG* XLVI, 1892, p. 93-129, surtout p. 120). En égyptien, nous avons une graphie tardive *šnty.* Le

mot existe en arabe égyptien : *sanṭ* (coll.). T.O. Lambdin écrit le mot *sunṭ* (*JAOS* LXXIII, 1953, p. 154), probablement une graphie influencée par l'orthographe anglaise pour *sanṭ*.

27. *spt-w-y* « les deux lèvres » : ⲥⲡⲟⲧⲟⲩ.

Duel formé d'un nom masculin **spt* « lèvre » et non du féminin *sp·t* attesté dans les textes. Arabe *šif-a·t*, hébreu *śāf-ā*. On peut retrouver *-a·t* dans *^{e}*spatw*^{e}*y*.

28. *tꜣ* « pays » : ⲧⲟ.

Dans l'orthographe syllabique du Nouvel Empire, le groupe a la valeur de *ta* (W.F. Albright, *Syllabic Orthography*, § 54).

Cunéiforme (moyen-babylonien) *Ni-ib-ta-a-wa* « Seigneur des deux Pays » (*Nb tꜣ-w-y*) est attesté à Boğazköy (*KUB* III, 66, 11). En assyrien, nous avons la forme $^{m\bar{a}tu}$ *Pa-tu-ri-si* « le Pays du Sud » (*Pꜣ tꜣ rs-y*), avec *tu* « pays ».

Ἁρσομτοῦς est la transcription grecque de *Ḥr zmꜣ tꜣ-w-y* « Horus unificateur des deux pays » où τοῦ = *toꜣw*(^{e}*y*). Le pluriel de ⲧⲟ « pays » est conservé en vieux copte : ⲧⲟⲟⲩ, *tōw* d'après l'orthographe du texte (Griffith and Thompson, *Demotic Magical Papyrus*), issu de **taꜣū*, ensuite **tāwu*.

29. Démotique *wy* « hélas ! » : ⲟⲩⲟⲉⲓ.

En arabe correspond *way!* (interjection).

30. *Zꜣw·t-y* nom. loc. « Assiout » : ⲥⲓⲟⲟⲩⲧ.

Cunéiforme $^{\bar{a}lu}$ *Ši-ya-a-u-tu* (Ranke, *KM*, p. 35). Probablement **Zꜣy-w·t·y*, nom de relation de **zaꜣyāw-a·t* « garde ».

(β) Les voyelles longues.

1. Démotique *ꜣywl* « cerf » : ⲉⲓⲉⲟⲩⲗ.

Canaanéen *ꜣayyāl-i* (gén.), hébr. *ꜣayyāl*. En égyptien avec métathèse **yaꜣꜣāl-i*. Le copte ⲉⲓⲉⲟⲩⲗ remonte à **yaꜣꜣōl*.

2. [hieroglyphs] *bꜣ·t* « arbre » : ⲃⲱ.

Cunéiforme *m Xar-ti-bu-u* « Horus de l'Arbre » (*Ḥr n tꜣ bꜣ·t*), où *bu-u* doit être lu *bō*, comme en copte, l'écriture cunéiforme assyrienne ne faisant pas de distinction entre les voyelles *o* et *u*. Étymologie établie par Ranke (*KM*, p. 28).

3. Démotique *mḏl* « oignon » : ⲙ̄ϫⲱⲗ.

Emprunt canaanéen, issu de **baṣāl-i* (gén.), comp. hébreu *bāṣāl* « oignon » arabe *baṣal* (coll.).

4. Démotique *gml* « chameau » : ϫⲁⲙⲟⲩⲗ (m.), ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ (f.) en copte bohaïrique, S : ϭⲁⲙⲟⲩⲗ.

En hébreu, *gāmāl* « chameau » a au singulier la même forme nominale que *bāṣāl* « oignon » (coll.). En copte, le mot désignant le chameau a abouti à ϭⲁⲙⲟⲩⲗ tandis que celui désignant l'oignon revêt la forme ⲙ̄ϫⲱⲗ. Il y a deux possiblités pour expliquer cette différence : ou ⲙ̄ϫⲱⲗ est un emprunt plus ancien que ϭⲁⲙⲟⲩⲗ (type ϣⲁⲟⲟⲩⲗ n° 8), ou il s'agit d'une forme **gammāl-i* (gén.), comp. l'accadien *gammāl-u* (nom.).

5. [hieroglyph] *Ḥr* « Horus » : ϩⲱⲣ.

Cunéiforme moyen-babylonien *ilu Xa-a-ra* (Ranke, *KM*, p. 10). À l'époque assyrienne *m Xu-u-ru* (Ranke, *KM*, p. 29) et *m Na-ax-ti-xu-ru-an-ši-ni* « Horus des Arbres est fort » (*Nxt Ḥr ny n nꜣ šn-w*, Ranke, *KM*, p. 30). Prononciation à l'époque assyrienne : **Ḥōr*.

À côté de cette forme (*status absolutus*), il y a aussi une forme réduite, abrégée (*status constructus*) dans *ilu Xar-ši-ia-e-šu* « Horus fils d'Isis » (*Ḥr zꜣ ꜣIs·t*), en grec Ἁρσιῆσις ainsi que *m Xar-ti-bu-u* (n° 2 de cette liste). En hébreu, שִׁיחוֹר (*Šīḥōr*) n. loc. est le « Lac de Horus » (*Šy Ḥr*) issu de **Šīḥār* (Bauer-Leander, *Historische Grammatik der hebräischen Sprache*, Halle 1922, p. 476).

6. [hieroglyphs] *mꜣy ḥzꜣ* « lion » : Ἁρμιῦσις « Horus (= Har) le lion ».

Le « lion » s'appelle ⲙⲟⲩⲓ *mꜣy*. L'expression *mꜣy ḥzꜣ* est traduite « lion au regard farouche » (« grimmig blickend »), ce qui rappelle l'arabe *ʿabbās* « au regard grave, qui fronce les sourcils », désignation du *lion*. Dans notre cas, ce n'est pas

la *signification* qui compte en premier lieu, mais la *forme :* il s'agit d'un adjectif de la forme **ḥōz*^{e}*ꜣ* issu de **ḥāziꜣ*, en grec -ῦσ-.

Au temps des premières transcriptions grecques, *ω* était long et ouvert, *o* bref et fermé. On se servait de *υ* pour *o* long et fermé et pour *u* (= *ou* français).

7. Néo-égyptien. *kꜣmw* (pour *kꜣm*) « vigne » : ϭⲱⲙ, pl. ϭⲟⲟⲙ.

Accadien *karmu* « ruine », arabe *karm* « vigne, verger ». En égyptien, *karm-* est d'abord passé à *kaꜣm-* et ensuite, après la chute de la voyelle finale, à *kāꜣ*^{e}*m*. Le pluriel *karm-ū*, ensuite *kaꜣmū* a conservé sa structure syllabique primitive.

8. *Kꜣš* « Éthiopie », hébreu כּוּשׁ (*Kūš*).

Cunéiforme ^{mātu} *Ka-ši*, moyen-babylonien (Ranke, *KM*, p. 11) et assyrien ^{mātu} *Ku-u-ši* (Ranke, *KM*, p. 20). Hébreu *Kūš* remplace **Kōš*.

9. Démotique *krkr* « talent » : כִּכָּר (*kikkār*), ϭⲛ̄ϭⲱⲣ. Spiegelberg compare l'hébreu כִּכָּר (*kikkār*) « talent » (*Handwörterbuch*, p. 274). Il s'agit d'une forme à dissimilation **kinkār-i* (gén.).

10. ⲃⲁϣⲟⲩⲣ « scie », hébreu מַשּׂוֹר (*maśśōr*).

Canaanéen **maššār-i* (gén.). La voyelle de la première syllabe a été maintenue grâce à la gémination. On peut demander si le passage de *m* à ⲃ n'était pas dû à la présence du *r*, comme par exemple dans ⲃⲣ̄ⲣⲉ « neuf, nouveau » (de *mꜣwy*, probablement **mrwy*), *mrkb·t*(*-i*) « char » : ⲃⲉⲣⲉϭⲟⲟⲩⲧ, etc.

11. Néo-égyptien *mktr* (phon. *mktl*) « tour, forteresse » : ⲙⲉϭⲧⲱⲗ (S), ⲙⲉϫⲧⲟⲗ (B).

Emprunt canaanéen, comp. hébreu מִגְדָּל (*migdāl*) « tour » (Spiegelberg, *Handwörterbuch*, p. 72).

12. ⲙⲉⲥϩⲱⲗ (SB), ⲙⲁϩⲥⲟⲗ (B) « lime » : arabe *misḥal* « lime » (مسحل).

En ce qui concerne ⲱ (S) : -ⲟ (B), il s'agit probablement d'un ancien pluriel en bohaïrique. L'étymologie arabe se trouve chez Spiegelberg (*Handwörterbuch*, p. 65).

13. [hieroglyphs] *mwt* « la mort » (nom verbal) ou « mourir » : ⲙⲟⲩ.

ⲙⲟⲩ provient de **mūwᵉt* (pour **mōwᵉt*, à cause du *m*), l'état *pronominal* ⲙⲟⲟⲩⲧ⸗ « tuer » remonte à **mawt*, comp. arabe *mawt* la « mort ».

14. [hieroglyphs] *nfr* « bon, beau » : ⲛⲟⲩϥⲉ.

Cunéiforme dans ᵐ *Ri-a-na-pa*, moyen-babylonien, nom. pr. *Rᶜ nfr* « Rê est beau ». Le copte ⲛⲟⲩϥⲉ (*nūfe*) est mis pour *nōfe* (**nōfᵉr*), à cause du *n* (voir nº 16). Il s'agit d'un ancien participe *nāfir* « bon, beau », fém. *nafr-a·t* (issu de **nāfir-a·t*), voir liste (α), nº 19.

15. [hieroglyphs] *nṯr* « dieu » : ⲛⲟⲩⲧⲉ « dieu ».

Cunéiforme dans le nom pr. ᵐ *Pa-xa-am-na-ta* « le Prêtre » (*Pꜣ ḥm nṯr*), littéralement « le serviteur du dieu ». Le copte ϩⲟⲛⲧ « prêtre » montre que *-na-ta* était *atone*. À l'époque du moyen-babylonien (Ranke, *KM*, p. 15), la voyelle *a* était encore prononcée. L'état *absolu* du mot était à cette époque-là **nātă*, comp. *nāfă* « bon, beau ». À l'époque assyrienne, nous avons ᵃˡᵘ *Zab-nu-*[*u*]*-ti* n. loc. « Sebennytos », *Ṯb nṯr* (Ranke, *KM*, p. 36), prononcé probablement **nōte* ou sim. (ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ en bohaïrique).

16. ϣⲙⲟⲩⲗ « nord ».

Cette forme (Crum, *Dictionary*, p. 565) « meaning unknown » se trouve dans Crum, *Coptic Ostraca*, 1902 : boundaries of land ϫⲓⲛⲡϣ. ⲉⲣⲏⲥ « du nord jusqu'au sud »; comp. arabe *šimāl* « nord ». ϣⲙⲟⲩⲗ est mis pour **šmōl* à cause du *m*, voir p. 72, nº 23, 2 (b). Emprunt canaanéen; **šimāl-i* (gén.).

17. ϣⲟⲩϣⲃⲉ (f.) « gosier » : arabe شبابة (*šibāb-a·t*) « flûte ».

En ce qui concerne la signification, on peut comparer *wind-pipe*, *Luftröhre*. Une forme plus ancienne, ϣⲃϣⲃⲓ, est conservée en bohaïrique.

18. [hieroglyphs] *Ywnw* « Héliopolis » : ⲱⲛ.

D'après LXX Ὢν, hébreu אוֹן (ꜣŌn), il semble que le groupe *yw* corresponde ici à un aleph, comp. *yw·t-y* « mauvais, méchant » : vieux-copte ⲗⲓⲧ. La ville

s'appelle en moyen-babylonien $^{\bar{a}lu}$ *A-na* (Ranke, *KM*, p. 8) et à l'époque assyrienne $^{\bar{a}lu}$ *U-nu* (Ranke, *KM*, p. 36), phon. **Ōn*.

19. *Ymn(w)* « Amoun » : vieux copte ⲁⲙⲟⲩⲛ.

Moyen-babylonien ^{ilu} *A-ma-na* et ^{ilu} *A-ma-a-na* (Ranke, *KM*, p. 7). Le nom Wenamoun (*Wn-Ymnw*) est transcrit à l'époque assyrienne ^{m} *U-na-mu-nu* (Ranke, *KM*, p. 56). Le copte ⲁⲙⲟⲩⲛ est mis pour **Amōn*, à cause du *m* (voir 14, 16).

Une forme ancienne s'est maintenue au sud, où le nom ^{m} *Taš-ta--ma-ni-e* « Tanoutamoun » doit être lu **Taltamane*, avec *š* pour *l* sourd (A. Ungnad, *Babylonisch-assyrische Grammatik*, München 1926, § 6, i).

En néo-babylonien, nous avons ^{m} *A-mu-nu-ta-pu-na-ax-ti* « Amoun-Tefnakht » (*Ymnw tȝy-f nxt.t* « Amoun est sa force » (Ranke, *KM*, p. 38) et ^{m}*Pa-mu-nu* « Celui d'Amoun » (*Pȝ n Ymnw*), avec *Amōn* (p. 39). En hébreu, la forme est אָמוֹן (ȝ*Āmōn*).

La transcription grecque est Ἄμων, plus tard Ἀμοῦν pour le dieu de Thèbes, et Ἄμμων pour le dieu de Siwa. Il semble que cette dernière forme soit plus ancienne (**Yammānaw*). comp. aussi Ἀμμενέμης pour *Ymnw m ḥȝ·t* (Manéthon).

La déesse correspondant à Ἀμοῦν s'appelle Ἀμαῦνι (K. Sethe, *Amun und die acht Urgötter*, Berlin 1928); comme déesse de l'eau primordiale, Νοῦν, a une correspondance féminine Ναῦνι. Ces formes rappellent ϫⲁⲙⲟⲩⲗ (B) « chameau », f. ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ (B) ainsi que ⲕⲟⲩⲣ « muet » (B), f. ⲕⲁⲩⲣⲓ (B).

20. ⲕⲟⲩⲕ, ϭⲟⲩϭ *Hyphaene thebaïca.*

Démotique *kwk*, copte ⲕⲟⲩⲕ, ϭⲟⲩϭ « palmier doum » (Crum, *Dictionary*, p. 100) correspond au touareg *akūka*, pl. *ikūkān* « fruit du palmier d'Égypte, le palmier d'Égypte, son fruit a à peu près *la grosseur d'un poing* » (Le P. Ch. de Foucauld, *Dictionnaire touareg-français*, Paris 1952, II, p. 774). Le palmier doum est attesté en Égypte depuis la préhistoire (Brunton-Caton-Thompson, *Badarian Civilisation*, p. 61). Les deux formes, égyptienne et berbère, peuvent remonter à **kākay*.

(γ) LA VOCALISATION DE *xprr* « SCARABÉE »

xprr « scarabée » semble avoir un rapport avec l'arabe *ʿafīr-a·t* « scarabée », *ʿafar* « poussière ». La forme ΧΦΥΡΙΣ (*Göttingische Gelehrte Anzeigen*,

CXCVI, 1934, p. 177) est vocalisée par Edel (*Grammatik*, § 222) pour l'Ancien Empire *xpārʿr*, ce qui pourrait correspondre à *xpūri*. Mais il est *fort douteux* que [hiéroglyphes] corresponde à **xˇpārˇr* : d'abord, parce qu'on ne *conçoit pas très bien*, en égyptien, deux consonnes similaires séparées par une voyelle brève : **xˇpārˇr* aurait dû donner **xˇpárr;* ensuite, toutes les formations à dernière consonne répétée de l'égyptien, du berbère et de l'arabe comportent une voyelle accentuée entre les consonnes similaires (par exemple ϩⲁϥⲗⲉⲉⲗⲉ issu de **ḥaflīly-a·t* (**ḥaflīli* + *a·t*), berbère *ṯalsasṯ* « parcelle de terrain », littéralement « languette » (*-lsas-* issu de **lisīsi*), différemment arabe *šaʿrūr* « mauvais poète », comp. *šāʿir* « poète ».

Peut-être verra-t-on dans ΧΦΥΡΙΣ non la correspondance copte de *xprr*, mais celle d'un autre mot apparenté, non attesté dans les documents (**xpr-y*).

RÉSUMÉ (A)

Pour l'instant, nous ne constatons que les correspondances en copte de voyelles issues de la série A, c'est-à-dire de *a* et de *ā* :

(a) voyelle brève : 1. ⲟ (par exemple ⲟ « grand » : *ʿaꜣ*);

conditionnement possible par ʿ, *ḥ*, *ẖ*, *x* en fin de syllabe (par exemple ⲛⲁϩⲙ⸗ϥ « le sauver » au lieu de *ⲛⲟϩⲙ⸗ϥ : **naḥmᵉf*);

(b) voyelles longues :

1. ⲱ (par exemple ⲱ « grande » : *ʿāꜣᵉt*);
conditionnement possible par *m* et *n* précédents : ⲙⲟⲩ « mourir, mort » (nom verbal) pour *ⲙⲱ : **māwᵉt;* ϫⲛⲟⲩ⸗ⲧⲛ « vous informe », mais : ϣⲙⲱⲛⲉ f. « huit » au lieu de *ϣⲙⲟⲩⲛⲉ, ⲧⲁⲙⲱⲧⲛ̄ pour *ⲧⲁⲙⲟⲩⲧⲛ̄ : ... *ʿm*[ꜣ]*-ā-ṯᵉn* ;

2. ⲟⲩ (par exemple ⲕⲟⲩⲣ « muet » : **gāri*(*y*) ou sim. « qui se tait » de *gr* « se taire »);

3. ⲁⲩ (diphtongue) : Ἀμοῦν « Amoun », f. Ἀμαῦνι « Amauni » pour *Ἀμωνι (**Yammāna·t*).

comme il semble, des confusions sont possibles entre :

— ⲱ normal (1) et ⲱ conditionné (2);
— ⲟⲩ conditionné (1) et ⲟⲩ normal (2).

24. L'ORIGINE DES VOYELLES COPTES.

1. LES VOYELLES COPTES PROVENANT D'UN ANCIEN *i*.

On a, en sahidique, trois voyelles brèves remontant à *i :* ⲁ, ⲉ et la *voyelle centrale* indiquée par la barre supralinéaire, et deux longues : ⲏ et ⲓ. La diphtongue ⲁⲓ peut alterner avec ⲏ : ⲉⲛⲧⲁⲓⲣ et ⲉⲛⲧⲏⲣ « dieux ».

On a tenté, à plusieurs reprises, de ramener ⲏ à un ancien *ay,* comme l'arabe classique *baytun* se prononce aujourd'hui, au Caire, *bēt.* Ainsi, la terminaison *-y* des noms de relation (*ḥꜣ·t-y-f*) est conservée, en copte, dans ϩⲧⲏϥ. Le mot ⲣⲏ « soleil » pourrait être rapproché de l'arabe *rayʿ* « lumière du jour, clarté du jour » et *nbw :* ⲛⲏⲃ « seigneur » a été comparé avec l'arabe *nāyib* signifiant « remplaçant ». Comme on verra par la suite, ces spéculations sont dénuées de tout fondement. La provenance de ⲏ d'un ancien groupe *iy* (*sāniyw-ū, ḏāꜣiyw-ū,* aussi *māsiy*) est parfaitement étable, tandis qu'un ancien *ay* se maintient comme diphtongue jusqu'à l'époque copte. *Nbw* et *nāyib* ne signifient pas la même chose. De plus, *nāyib* serait un participe actif et ne saurait comporter de désinence *-w* en égyptien.

Dans des cas tels que ⲕⲁⲥ « os », ⲗⲁⲥ « langue », ⲣⲁⲧ « pied », il est évident que ces formes remontent à **qisy, *lisy, *ridy.* Cependant, ces mots ne figurent pas dans l'énumération suivante qui ne comprend que les formes dont nous possédons un témoignage direct sur la présence d'une voyelle *i* en syllabe accentuée.

Le premier de ces mots, *qsy* « os » ne possède pas de correspondance en sémitique. Il faut cependant y rattacher le terme berbère, touareg *eġĕs* « os », pl. *iġĕsān,* kabyle *iġĕs,* pl. *iġĕsān,* chleuh *ixs,* pl. *ixsan.* Ces formes sont issues d'un ancien **qisi,* dont l'initiale s'est conservée en chleuh dans le composé *taqṣmart* « mâchoire », c'est-à-dire *ta-qṣ-mar·t* « os (*qs,* de **qisi*) du menton (*mar*) ». La voyelle *i* de *qisi* a teinté le préfixe nominal, l'ancien article : **a-qisi.* La voyelle finale,

disparue au singulier, se trouve en position accentuée au pluriel *iġĕsān, ixsan,* issus de **i-qisī-ĕn* ou *sim.* En haoussa, l'os s'appelle *k'aši* ($k' = q$, *s* devant $i = š$).

Le deuxième mot, ⲗⲁⲥ « langue », correspond, en sémitique, à l'arabe *lisān,* à l'accadien *lisānu,* à l'araméen *leššān-ā* et à l'hébreu *lāšōn.* Tous ces noms comportent une troisième radicale-*n.*

Cette radicale (-*n*) manque aux langues chamitiques. En berbère, nous avons en touareg *īlĕs,* pl. *ilĕsāwĕn,* en chleuh *ils,* pl. *ilsawn* (écrit aussi *ilsawĕn*). La structure de ce mot n'était pas pareille à celle de **qisi* « os », car nous avons, au pluriel, *iġĕsān* « os », mais *ilĕsawĕn* « langues ». De toute manière, le préfixe du berbère *ilĕs* est teinté par la voyelle du corps du mot (*īlĕs* issu de **a-lisiy* ou sim.). Au pluriel, ... *īy-un* a pu aboutir à ... *īw-un* par assimilation progressive, comme nous l'avons en égyptien (-ⲗⲓⲟⲩ). — En tchado-chamitique, nous avons moubi *lisi* « langue », pl. *lesas.*

Le troisième mot, *rdy* « pied », n'écrit jamais sa dernière radicale. Celle-ci ressort cependant de l'étymologie (arabe *r-d-y*) et du *status pronominalis* (A) ⲣⲉⲉⲧ⸗ issu de **ridy-*. Il y a même ⲣⲏⲧ⸗ (S) issu de *riyd* = (*rīd*) avec métathèse *dy: yd.* Cette expression n'a pas de correspondances en berbère.

Dans ces trois cas, la dernière radicale a dû être absorbée devant le suffixe nominal (probablement *-*u*). Après la chute du suffixe, ces mots se présentaient comme des bilitères (*qis, lis, rid*) en égyptien. Il y a lieu d'y ajouter un quatrième exemple, **simy,* dont les correspondances sont, en sémitique, l'arabe (*i*)*sm,* pl. *ꜣasmāꜣ* (issu de **ꜣasmāy*) « nom », l'accadien *šumu* (issu de **šimyu*), l'hébreu *šēm* (issu de **šimy-*) et, en berbère, le touareg *īsĕm,* pl. *isĕmāwĕn* « nom », chleuh *ism,* pl. *ismawn* (ou *ismawĕn*) « nom ». En égyptien, nous n'en avons que le verbe *s-m-y* « annoncer » et, peut-être, aussi le nom *smy* « deed, event, affair » (Faulkner, *Dictionary,* p. 225). De même, dans ce cas, l'existence d'une troisième radicale peut être constatée grâce aux témoignages du sémitique (arabe *s-m-y* « nommer » : *summiya* « il a été nommé »), de l'égyptien (*smy,* en copte ⲥⲙ̄ⲙⲉ issu de **simyi·t,* ⲥⲙⲏ « voix ») et du berbère (pl. *ismawĕn*).

(α) ⲗ PROVENANT D'UN ANCIEN *i.*

1. (B) ⲡⲟⲩⲃⲁⲥϯ nom. loc. « Boubastis » (Hérodote : Βούβαστις), hébreu פִּי־בֶסֶת (*Pi-Bäsät*) remontent à *Pr Bꜣs·t-*(*y*)·*t* « Maison de (la déesse) Basti ».

À l'époque assyrienne, nous avons un ^{m} *Pu-ṭu-beš-ti* = *P3 dy B3s·t-(y)·t* « Celui que Basti a donné » (Ranke, *KM*, p. 33). En néo-babylonien, la forme est ^{m} *Pa-aṭ-u-aš-tù* (Ranke, *KM*, p. 40). En grec, nous avons également un nom propre *Ψενοβάστις* « Fils de Basti » où le nom de la déesse revêt une forme *Obasti*. En araméen, nous avons אבאסתי. « De l'aleph des formes assyriennes et araméennes (*3b3st*), ni l'hébreu, ni l'égyptien ne montrent trace » (B.H. Stricker, *Trois études*, p. 18, note 1).

En moyen-babylonien, on attend une forme **ᵉB3isti*, nom de relation d'un nom **ba3īs-a·t* ou sim.

2. Néo-égyptien **ǧipt-i* (du canaanéen *zipt-i*, gén.) « poix » : [ⲗⲁⲙ]ϫⲁⲡⲧ.

En arabe, la « poix » s'appelle *zift*, en syriaque *zeftā* (B.H. Stricker, *Trois études*, p. 17, en haut). En ce qui concerne l'hébreu *zäfät*, comp. Bauer-Leander, *Hist. Grammatik der hebr. Sprache*, p. 457, *q*.

Le copte ⲥⲓϥⲉ « poix » provient directement d'un mot égyptien **zft* (prononcé *zift-u*) *non attesté* dans les textes.

3. Néo-égyptien **lipt-i* « radis », S ⲗⲁⲧⲡ, B ⲗⲁⲡⲧ.

Correspond à l'arabe *lift* « radis », mais non à l'accadien *laptu* et au syriaque *laftā* (B.H. Stricker, *Trois études*, p. 17, en haut). Il s'agit d'un génitif *lipt-i*, d'origine canaanéenne.

4. [hiéroglyphes] *ẖʿq* « tondre », d'où **ẖaʿīq* « tondu » : ϩⲁⲕ « chauve ».

Le copte ϩⲁⲕ provient tout d'abord de **ẖʿiq* (issu de *°ẖaʿīq*) « tondu ». Cette dernière forme correspond à *ḥalīq* « tondu » dans l'arabe du Caire.

(β) Voyelle centrale provenant d'un ancien *i*.

1. **Aspesses* (G. Fecht) pour *Ἀρμέσσις* (Manéthon) : *Ḥ3·t Špś-w·t*, nom véritable de la reine Hatchepsout.

Pluriel féminin de **šāpis* « noble », donc **šapîswet* (forme tardive **-špeswe* : **-špesse*).

2. *Sxm·t-y* « les deux Puissantes » (les couronnes) : ψχεντ.

Duel féminin de l'adjectif *sāxim,* f. *sāxim-a·t* « puissant » : *sāxim-a·t-āy,* ensuite *sxím·t-e.* Le féminin survit dans le nom de la déesse *Saxmi,* comp. Πετεσάχμις « Celui que Sakhmi a donné » (*saxmi* issu de *sāxim-a·t*). En copte, on s'attendrait à *ϣϣⲙ̄ⲧⲉ.

(γ) Voyelle centrale provenant d'un ancien *i.*

1. *ymn·t-y* « occidental » : ⲉⲙⲛ̄ⲧ.

Un mot *ymn* « l'ouest » et « le côté droit » correspond à l'arabe *yamīn* « droit » (opp. à « gauche »). Plus fréquent est *ymn·t* « l'ouest », attesté en grec dans la forme Ἀμένθης (Plutarque, *De Iside et de Osiride,* 29). semble remonter à un ancien **yamīn-a·t-īy,* dont l'accentuation s'est fixée à une date ultérieure : *yamín·t-i.*

Le féminin *Ymn·t-(y)·t* « Hadès, les Enfers » survit en copte sous la forme ⲁⲙⲛ̄ⲧⲉ.

2. *y*ꜣ*b·t-y* « oriental » : ⲉⲉⲓⲃ̄ⲧ (et varr.).

On peut comparer l'arabe *wa*ꜣ*ab, ya*ꜣ*ib* « avoir honte » et *wa*ꜣ*ab, ya*ꜣ*ib* « être en colère ». Il s'agit évidemment de la *main gauche* considérée comme étant de mauvais augure, avec laquelle on ne mange pas et qu'on ne tend pas aux amis. Il serait tentant de reconstruire une forme **ya*ꜣ*īb-a·t-īy* d'après **yamīn-a·t-īy.*

3. *ᶜm(*ꜣ*)* « savoir » : ⲙ̄ⲙⲉ (AL).

La vocalisation ⲉⲓⲙⲉ correspond à **ᶜīm*ꜣ (issu de *ᶜiml* et correspondant à l'arabe *ᶜilm* « savoir, science »). ⲙ̄ⲙⲉ remonte à une forme féminine **ᶜim*ꜣ*ᵉt* ou **ᶜimyᵉt* (d'un *ᶜmy* provenant d'un *ᶜml*). Voir le mot suivant.

(δ) *ī* provenant de *i* bref.

1. *ᶜm(*ꜣ*)* « savoir » : ⲉⲓⲙⲉ (S).

ⲉⲓⲙⲉ, transcription phonétique *īme* (de **ᶜīmᵉ*ꜣ) correspond exactement à l'arabe *ᶜilm* « savoir, science », (métathèse *lm : ml = m*ꜣ).

2. ⲧⲁⲃⲓⲣ « sanctuaire » : hébreu דְּבִיר (*dābīr*).

Étymologie d'après Spiegelberg, *Handwörterbuch*, p. 142.

3. ϫⲁⲗⲓⲗ « roue » (aussi ϫⲁⲗϫⲓⲗ) : hébreu *gālīl*.

Il y a également une forme ϭⲗϭⲓⲗ, ⲕⲗⲕⲓⲗ « roue » rappelant l'hébreu *galgal* « roue », *galgel* « rouler » dont le vocalisme est différent.

4. [hieroglyphs] *hn* nom d'une mesure « *hīn* » : hébr. הִין (*hīn*).

Le mot hébreu est emprunté à l'égyptien.

5. [hieroglyphs] *ny* élément du génitif, dans le nom *Mar-ni-ip-tax* (*KUB* III, 38), nom. pr. « Aimé de Ptah ».

Voir aussi J. Friedrich, « Zu den keilschriftlichen ägyptischen aus Boğazköi », *OLZ* XXVII, 1924, col. 704-707. La particule du génitif, en réalité un adjectif démonstratif affecté à l'expression du génitif indirect, se retrouve également dans le composé ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ « métal du ciel » (*byꜣ ny p·t*).

Une formation analogue est l'arménien *yergath* « fer », litt. « métal du ciel », comp. *yerg-in-kh* « ciel ».

6. ⲥⲁⲙⲓⲧ « farine de blé » : arabe *samīḏ* « farine blanche ».

D'après la forme (maintien de la voyelle en syllabe atone) emprunt tardif. Spiegelberg compare le grec *σεμίδαλις* (*Handwörterbuch*, p. 117).

7. ⲥⲓϥⲉ « poix » : arabe *zift* « poix ».

Mot ancien, non attesté dans les textes. L'emprunt revêt une forme **zīfᵉt*, voir (α), 2. Le mot existe aussi en berbère : kabyle *ṯizĕfṯ* « poix » issu de **tazift* par assimilation vocalique (métaphonie).

(ε) Η CORRESPONDANT À UN ANCIEN *ī*.

1. [hiéroglyphe] *m* « viens » : (ⲁ)ⲙⲟⲩ (m.), (ⲁ)ⲙⲏ (f.).

Ce qui nous intéresse ici est la forme de l'impératif féminin comportant la terminaison -ⲏ, comp. arabe égyptien *taʿāla!* « viens » (m.) et *taʿāli* (f.), *hāt!* « donne » f. *hāti.*

Si la voyelle de l'impératif féminin (sg.) est brève en arabe égyptien, elle doit néanmoins remonter à une voyelle longue : hébreu et arabe classique *ī* (f.).

2. [hiéroglyphe] *nb*(*w*) « seigneur » : (B) ⲛⲏⲃ.

Transcription cunéiforme ᵐ *Ni-ib-mu-a-ri-a* (et varr.) = *Nb mꜣʿ·t Rʿ* (Ranke, *KM*, p. 14). ⲛⲉⲡ (L) (C.R.C. Alberry, *A Manichaean Psalmbook*, II, Stuttgart 1938, p. 201,21) remonte à °*nīb*, ensuite **nib*, tandis que B ⲛⲏⲃ remonte à *nībaw* ou sim., ensuite *nībo*. En (S) : ⲛⲉⲡ, ⲛⲁⲡ.

3. [hiéroglyphe] *mḥyy·t* « vent du nord » : (L) ⲙ̄ϩⲏ « souffle ».

Il existe une forme ancienne *mḥ-w·t*. (L) ⲙ̄ϩⲏ (C.R.C. Alberry), « brise fraîche (du nord) » (Kasser, *Compléments*, p. 33) et « souffle » (Polotsky, *JEA* XXV, 1939, p. 113). Albright compare ᵐ *Ni-im-ma-xé-e* (« Cuneiform Material for Egyptian Prosopography », *JNES* V, 1949, p. 186-190). Ce nom semble signifier « Seigneur de la brise ».

4. [hiéroglyphe] *sn* « frère », plus exactement *sn*(*yw*) *:* ⲥⲟⲛ, pl. ⲥⲛⲏⲩ.

Forme du pluriel issue de **sāniyw-ū* (ancienne forme sg. **sāniyaw*).

5. [hiéroglyphe] *ḥꜣ·t-y-f* « son cœur » : ϩⲧⲏ≠ϥ.

Terminaison du nom de relation (en arabe -*īy*) en position accentuée.

6. [hiéroglyphe] *Tfn·t* « Tefnout » : -τϑφῆνις, n. pr. m. Ἐσϑφῆνις.

La forme *Tefnout* est artificielle. D'après -ϑφῆνις on reconstruirait ᵉ*Tfēnᵉt.* Dans le livre d'Apophis (le Papyrus Bremner-Rhind du British Museum), le Dieu primordial raconte la création des dieux : « j'ai craché (quelque chose) comme

Tefnout » (G. Roeder, *Urkunden zur Religion des Alten Ägyptens*, Jena 1929, p. 111). Jeu de mot : *tf-n-y* « je crachais » ou « j'ai craché », vocalisé *tfē-n-i* ce qui ressemble au nom de la déesse *ᵉTfēnᵉt*.

7. [hieroglyphs] *xbpr* (néo-égyptien) « association ou sim. » : (S) ϣⲃⲏⲣ, (B) ϣⲫⲏⲣ « ami ».

La graphie *bp* (dans *xbpr*) tâche de rendre le son du *b* canaanéen (occlusif). La forme primitive peut être reconstruite : *xabīr-i* (gén.). Il y a deux formes féminines : ϣⲃⲉⲉⲣⲉ issu de **xabīry-a* et **xbairi*, dans le nom pr. Τχεντχβαῖρις issu de **xabīr-i·t*.

8. [hieroglyphs] *yry* « relatif à, appartenant à » et « ami » : (B) ⲏⲣ : *φίλος*, *f.* ⲏⲣⲉ *n. pr. f.* et ⲉⲣⲏⲩ (rarement ⲁⲣⲏⲩ) employé comme pluriel.

Transcription cunéiforme *sal* *Na-at-te-ra* (J. Friedrich, « Zu den keilschriftlichen Wörtern aus Bogazköi », *OLZ* XXVII, 1924, p. 704-707) à comparer avec *Nfr·t yry* « Nefertiri ». Nous avons donc m. ⲏⲣ et f. **ēra* dont la finale est sujette à caution. On s'attend à **ēri*. Aussi *sal* *Na-ap-te-ra* (KM, p. 14).

Note. Le texte original a la forme *Na-at-te-ra*, avec assimilation, comme *ša-at-ta* « sept » pour *šapta* (J. Friedrich).

9. [hieroglyphs] *ḥrr·t* « fleur » : ϩⲣⲏⲣⲉ.

D'après la graphie néo-égyptienne, on serait tenté de transcrire *ḥa-ru-ru* (W.F. Albright, *Syllabic Orthography*, § 29), ce qui correspondrait à la prononciation traditionnelle *ḥrāri* pour ϩⲣⲏⲣⲓ (B), à côté d'un *hrīri* plus rare. Nous ignorons les motifs qui ont incité les Coptes à adopter cette lecture, mais dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons plus accepter une reconstruction **ḥarur-a·t* (avec *u* bref), car cette forme aurait donné, tout d'abord, **ḥarr-a·t*, et, plus tard, **ḥār-a*.

La seule reconstruction possible se présente donc comme *ḥarīr-a·t*, ce qui signifie en arabe « un morceau de soie » et « sauce fortement épicée, au poivre rouge » (Maroc, Algérie, Tunisie), tous deux visiblement apparentés au verbe *ḥarr* « être chaud, brûler » et à *ḥarr* ou *ḥarār-a·t* « chaleur ». La « soie » chatoyante rappelle par ses reflets une étoffe qui « brûle ». La « sauce au poivre rouge » que l'on sert avec le couscous, elle aussi « brûle ». De même le copte ϩⲣⲱ « four, poêle » semble

avoir un rapport avec le mot égyptien (Crum, *Dictionary*, p. 701 : « oven, furnace »). Chez les Berbères, *waḫrir* (kabyle) est le «coquelicot», formé de *wa-* (ancien article) et l'arabe *ḥrīr* « soie » (arabe maghrébin); ϩⲣⲏⲣⲉ correspond donc à un ancien **ḥarīr-a·t.*

10. *Rʿ msy=sw* « C'est Rêʿ qui l'a engendré » : cunéiforme ^{m} *Ri-a-ma-še-ša* (Ranke, *KM*, p. 18).

En ce qui concerne la transcription *Ri-a :* ⲣⲏ voir l'exemple suivant (nº 11). La forme *maše =ša : msy =sw* s'explique comme issue de *māsiy-su*(*w*) ou *māsī-su*(*w*). Il y a le participe *māsiy* dont la dernière voyelle se combine avec la dernière consonne (*iy*) en formant un *ī* long.

C'est ce groupe *iy* = *ī* qui apparaît à l'époque de Ramsès comme *ē* (transcrit *e*). En hébreu, nous avons la forme רַעְמְסֵס (*Raʿmĕsēs*) et רַעַמְסֵס (*Raʿamsēs*).

11. *Rʿ* « Rê » le dieu du Soleil » : ⲣⲏ.

L'écriture cunéiforme ne possède qu'un seul signe pour les syllabes *re* et *ri.* Il est donc préférable de lire le groupe *Ri-a* « Rêʿ » comme s'il était écrit *re-a.*

Le groupe *Ri-a* se rencontre dans de nombreux noms propres, par exemple en moyen-babylonien ^{m} *Ša-te-ep-na-ri-a* « Choisi de Rêʿ » ou « Élu de Rêʿ » (Ranke, *KM*, p. 18), ^{m} *Wa-aš-mu-a-ri-a* « Fort en vérité est Rêʿ » (Ranke, *KM*, p. 19) correspondant à *Stp ny Rʿ* et à *Wsr mȝʿ·t Rʿ* (Ramsès II).

Rʿ correspond, en arabe, à *r-y-ʿ* : *rayʿ* « clarté du jour ». Il est proposé de reconstruire le mot comme **riyʿaw* « soleil ».

En copte fayoumique la forme est ⲣⲉ = *rä̅ʿ* (influence du ʿayin).

12. *rs-y* « méridional » : ⲣⲏⲥ.

Cunéiforme $^{m\bar{a}tu}$ *Pa-tu-ri-si* (Ranke, *KM*, p. 31) « le Pays méridional » (*Pȝ tȝ rs-y*), LXX Παθούρης de l'hébreu. Hébreu *Patrōs :* erreur du copiste.

13. *Swn·t* « Assouan » : ⲥⲟⲩⲁⲛ.

ⲥⲟⲩⲁⲛ est la forme locale (W. Vycichl, « A Late-Egyptian Dialect of Elephantine », *Kush*, VI, 1958, p. 176-178). Elle survit dans le nom nubien de la ville, *Swan-dib* (du vieux-nubien ⲇⲓⲡⲡ-ⲓ « ville ») et dans la forme arabe *Aswān.*

La forme correspondant à *Swn·t* est Συήνη et, en hébreu, סְוֵנֵה (*Sĕwēnē*). En égyptien, il y a *Swnw* et *Swn·t,* mais *Swnw* ne saurait correspondre à *Swan* dans les dialectes coptes connus.

14. 𓊨𓏏𓆇 *ꜣs·t* « Isis » : ⲏⲥⲉ.

Cunéiforme dans le nom du prince *m Xar-ši-ia-e-šu* du temps d'Assourbanipal (Ranke, *KM,* p. 28), « Horus, fils d'Isis » (*Ḥr·zꜣ ys·t*). Ἁρσιῆσις est un nom fréquent à l'époque gréco-romaine. Le nom de la déesse s'écrit 𓅬𓇋𓊨𓏏𓆇 *ꜣs·t* (WB IV 8, 11), déjà à l'Ancien Empire. Edel pense à *ys·t* pour le signe 𓊨 et compare le siège *ws* dans le nom d'Osiris : *Ws-yr·t* (*Grammatik,* § 144).

La graphie « ancienne » des auteurs grecs est Ἶσις. Elle se trouve chez Hérodote (450 av. J.-C.). A cette époque-là, η servait de *ä̅* (= français *è*), voyelle longue et ouverte, ε de voyelle brève et fermée. Pour représenter *ē,* voyelle longue et fermée, on avait recours à ι.

Les transcriptions assyriennes peuvent reproduire **Ēsi* ou **Ösi.* Notre interprétations n'est donc pas absolument sûre. En méroïtique la déesse s'appelle d'ailleurs *Woš,* comp. (Hintze. Meroïtica 3, Berlin 1979, p. 166). Le ⲏ copte peut dériver d'un *ī* long ou d'un *u* bref.

(ζ) Remarque au sujet de 𓎛𓊃𓅬 *ḥzꜣ*.

Cunéiforme *m Pu-ṭu-um-xe-še* (C.H.W. Johns, *Assyrian Deeds and Documents,* 307, Rev. 17) « Celui que le lion (au regard) farouche a donné » (*Pꜣ dy Mꜣy ḥzꜣ*).

En copte, on s'attendrait à **ḥēs,* à côté de *hōs* (Ἁρμιῦσις). Cette forme appartiendrait à la catégorie du type ⲏⲣⲡ « vin », avec *ȫ* (= français *eu*) dans la première syllabe.

(η) La diphtongue *ai* provenant de **ī*.

1. 𓅬𓎡𓀀 *bꜣk* « serviteur », pl. *bꜣk-w* : ⲃⲱⲕ (B), pl. ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ (B).

Les formes coptes sont attestées en bohaïrique. En sahidique, on dit ϩⲙ̄ϩⲁⲗ. Le singulier est issu de **baꜣīk,* le pluriel de **baꜣīk-ū,* ensuite *bayĭk-ū* et, par la suite **ᵉbyēk-u,* **ᵉbyayk-u.*

En d'autres termes, il y eut *d'abord* amuïssement d'aleph et sa substitution par *y*, et ce n'est que *par la suite* que s'est opérée la réduction à zéro de la première voyelle :

1° *baȝīk-ū*
2° *bayīk-u*
3° *ᵉbyēk-u*
4° *ᵉbyaik-u*
5° ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ.

2. Démotique. *Tȝ xmt(·t) Xbr·t* « les Trois Camarades » n. pr. : Τχεντχβαῖρις.

Nous connaissons ϣⲃⲏⲣ « ami, camarade » issu d'un canaanéen **xabīr-i.* Cette forme a donné un féminin **xabīri·t, *xbēri, *xbayri* (forme dialectale, non attestée en copte). La forme copte est ϣⲃⲉⲉⲣⲉ provenant de **ḫabiry-a.t.*
Ce nom est du même type que *Pȝ xmt(w) yry-w* « Les Trois Camarades » : Πχεμτερῆυς (Spiegelberg, *Demotische Studien,* I, 43*).

3. *nṯr-w* « dieu » : ⲉⲛ̄ⲧⲏⲣ ou ⲛ̄ ⲧⲁⲓⲣⲉ (sg. ⲛⲟⲩⲧⲉ).

Le singulier est issu de **naṯīr,* le pluriel de *naṯīr-ū,* ensuite **ᵉnṯēr-u, *ᵉnṯayru,* ⲛⲧⲁⲓⲣ (comp. n° 1). Une forme archaïque est ⲛ̄ⲧⲁⲓⲣⲉ.

4. Néo-égyptien. *ym* « mer » : ⲓⲟⲙ (B), pl. ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (B).

Emprunt canaanéen : *yamm-i* (gén.), comp. arabe *yamm* « mer », hébreu *yām,* pl. *yammīm* « mer » et « bassin ».

ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ provient de **iammīwu.* ancien **yammīy-ū.*

5. *yw·t-y* « mauvais, méchant » adjectif négatif : ⲁⲓⲧ (O).

Il n'est plus possible de déceler dans la forme du vieux-copte la structure initiale de *yw·t-y*. Il est pourtant probable que *iw·t-y* remonte à un nom verbal **yiwi·t* plus la terminaison du nom de relation (*°yiwi·t-īy, *yiy·t-īy*).
Voir aussi l'exemple suivant.

6. *yw* « île » : *ai* dans *Σοκνοπαῖου νῆσος,* n. loc.

Il s'agit de l'Île de « Sobk, le Seigneur de l'Île » au lac Moëris (*Sbk nb n pȝ yw*).

2. LES VOYELLES COPTES DE LA SÉRIE *u* (ο. ϵ).

Si nous disposons pour les séries A et I d'une documentation sinon abondante, mais du moins suffisante, la situation se présente tout autrement pour la série U. Ceci tient, en premier lieu de la répartition inégale des voyelles en égyptien, où *a* est largement représenté, *i* est moins fréquent et *u* n'occupe qu'une faible place. On comparera la répartition des voyelles en arabe, dans le dialecte du Caire, dont la morphologie se rapproche de celle de l'égyptien. D'après Nada Tomiche (*Le parler arabe du Caire,* La Haye 1964, p. 74-77) : *a* seul représente presque 50 pour cent des voyelles, suivi par *i* et finalement par *u* avec à peu près 10 pour cent. De plus, les voyelles issues de la série U figurent en copte dans toute la gamme (sauf *a* et *ō*), ce qui rend le classement souvent très difficile. Une bonne partie des cas attribués par Sethe et d'autres aux séries A et I, appartiennent en réalité à la série U.

W.H. Worrell décrit la situation comme suit : « There were probably, as in Semitic, three vowels, *a, i, u,* each of which could be long or short. The most frequent by far, as in Semitic, was *a.* The most infrequent by far was *u.* In fact there is grave doubt that *u* existed. Till leaves it entirely out of his elaborations (*Achmimisch-Koptische Grammatik,* Leipzig 1928, p. 25), though Sethe and Albright employ it in theirs » (*Coptic Sounds,* Ann Arbor 1934, p. 58).

Ranke cite pour les transcriptions du moyen babylonien quatre cas de voyelles appartenant à la série U : *alu* *Xi-ku-up-ta-ax* = *Ḥ(w)·t Kꜣ Ptḥ* comme nom de *Memphis* (p. 10), *ku-i-ix-ku* comme nom d'un récipient *kꜣ ḥr kꜣ* (p. 11) identique au nom d'un mois, *m* *Na-ap-xu-ru-ru-ri-a* (et varr.) = *Nfr xpr-w Rᶜ* désignant Aménophis IV (p.14) et *m* *Ni-ib-mu-a-ri-a* (et varr.) *Nb mꜣᶜ·t Rᶜ,* Aménophis III (p. 14), tous de l'époque vers 1300 avant J.-C.

Avant W.H. Worrell, W.F. Albright avait essayé de rattacher *ḏbᶜ* « doigt » à l'assyrien *ṣubū* « doigt » et de ramener ⲧⲏⲏⲃⲉ à **ḏubaᶜ*. Or, « doigt » se dit *ubbānu* en accadien, mais l'étymologie tient quand même, non avec l'assyrien, mais avec l'arabe où l'on trouve *ṣubāᶜ*.

Sethe ne cite que deux cas de la série U dans son article sur la vocalisation : *muꜣᶜet* « vérité (*Mu-a*) et *ku* « esprit » (dans *Ku-i-ix-ku* et *Zab-na-kū* (« Die Vokalisation des Ägyptischen », *ZDMG* LXXVII, 1923, p. 145-207, surtout p. 174).

Une mine de matériel est l'article de F. Calice « Zur Entwicklung des u-Lautes im Ägyptisch-Koptischen » (*ZÄS* LXIII, 1928, p. 141-143). Il attire l'attention sur le rapprochement de ⲙⲏⲧ « dix » et de la transcription cunéiforme des noms de nombre où figure *mu-ṭu* pour « dix » (*JEA* XI, 1925, p. 231). Calice rattache ϭⲓⲛⲏⲣⲁ au grec *κινύρα* et nie sa provenance de l'hébreu כִּנּוֹר (*kinnōr*). De nouveaux cas sont nom. loc., ⲫⲉⲗ « fève », ⲙⲉⲣϩ « lance », ϩⲙ̄ϫ « vinaigre », ⲉⲃⲓⲏⲛ « pauvre », mais il considère ϫⲙ̄ⲡⲏϩ « pomme » comme douteux. Il ramène la voyelle des pseudoparticipes du type ⲕⲏⲙ à un ancien *u*.

B.H. Stricker consacre un chapitre de ses *Trois études de phonétique et de morphologie coptes* (*Acta Orientalia,* XV, 1937, p. 1-20) aux voyelles *u* et *e* en égyptien (p. 6-14). Il y rattache ϭⲗⲏⲃ « muselière » à l'hébreu כְּלוּב (*kĕlūb*) « corbeille » (p. 7), dérive ⲟⲩⲣ̄ⲧ « rose » d'un persan *wurdo* (p. 10 et 17) et explique מוֹף (*Mōf*) par une ancienne forme **Munf* (p. 9).

J. Sturm présente 5 cas comportant des voyelles de la série U (« Zu den dumpfen Vokalen des Ägyptischen », *WZKM* XL, 1933, p. 123-124). Il s'agit de ⲙⲉ « vérité : *mu-a;* ⲙⲏⲧ « dix » : *mu-ṭu;* Σηθ « Seth » : *Šuta*(*x*)*;* peut-être *Tꜣrw* n. loc.; *Zilu :* Σίλη*;* ⲕⲟⲓ dans le nom du mois ⲕⲟⲓⲁϩⲕ = *ku* « esprit » (*kꜣ*). — De plus Sturm attire l'attention sur les recherches de Ferdinand Bork sur la langue soubaréenne (*Die Mitanni-Sprache,* Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft, Leipzig 1909, Nr XIV, 126 p.), où cet auteur affirme que cette langue faisait une distinction entre *o* et *u* (par exemple *o : u, ko : ku*). Le nom *Nb mꜣꜥ·t Rꜥ* désignant Aménophis III apparaît dans le « Mitannibrief » (*EA* 24) sous 3 formes : *ᵐĪm-mu-u-ri-a* (III, 104), *ᵐĪmu-mu-u-ri-aš* (III, 106), *ᵐIm-mu-u-ri-i-am* (III, 85). Le scribe a omis le début du nom (*Ni-*). Les suffixes *-š* et *-m* sont soubaréens. Sturm adopte le système de transcription de F. Bork. Il lit ces noms, non avec *u,* mais avec *o* et arrive à reconstruire le nom comme **Nibmoꜥariꜥa.* Ici, la graphie *o* est censée exprimer une impression auditive de *ö* (= *eu* français).

(α) Les voyelles brèves *i, o.*

1. [hiéroglyphes] *ꜣbd* « mois » : ⲁⲃⲟⲧ (B), pl. ⲁⲃⲏⲧ (B).

On peut se demander s'il n'existe pas un rapport entre *ꜣbd* « mois » (peut-être « lune ») et ⲁⲃⲓⲧ « lundi ». — Le changement ⲟ : ⲏ indique une ancienne voyelle de la série U. ⲁⲃⲏⲧ provient certainement d'un ancien **ᵉybōdꜥw.*

2. ⲁⲃⲏⲧ (B) et ⲁⲃⲟⲧ (B) « monastère ».

Changement ⲏ : ⲟ. Comp. le nom de lieu Bawīṭ.

3. ⲁⲫⲟⲧ (B) « godet, gobelet », pl. ⲁⲫⲏⲧ (B).

Changement ⲟ : ⲏ.

4. 𓄣 *yb* « cœur » : **op* et ⲩⲃ⸗ϥ.

Dans le nom du Pharaon חָפְרַע « *Ḥofraʿ* » (XXVIᵉ dynastie), l'élément *-of-* correspond à *yb* « cœur ». Il n'est pas certain s'il s'agit de son nom *Ḥʿʿ yb Rʿ* ou *Wꜣḥ yb Rʿ*. On s'attendrait à **Wĕḥofrēaʿ*. Manéthon écrit Ἀπρίης (**Ḥaprēʿ* + *is*). Le *w-* manque comme dans le préfixe vrebal ϩⲁ⸗ (S) : *wꜣḥ* ==.

En vieux copte, nous avons ⲩⲃ⸗ϥ « son cœur » (à lui) et ⲩⲃ⸗ⲥ « son cœur » (à elle), mais la valeur phonétique de la voyelle n'est pas bien établie. Ces formes se trouvent employées parallèlement à *ḥꜣty=f* « son cœur » (Axel Volten, « An Egyptian Text in Greek Characters », *Studia Orientalia Joanni Pedersen dedicata*, Hauniae 1958, p. 364-376). Il s'agit probablement de *ⲏⲃ⸗ϥ et de *ⲏⲃ⸗ⲥ.

Le groupe *-of-* provient d'un **-up-* qui représente *yb* « cœur ». Cette correspondance montre que *b* était ici sourd.

En égyptien, il ne peut pas s'agir d'une forme se rapprochant de l'accadien *libbu*, ou de l'hébreu *lēb*, pl. *libb-ōṯ* (avec voyelle *i*), mais seulement d'une forme à voyelle *u* comme l'arabe *lubb* « cœur ».

5. 𓇋𓂋𓊪𓏊 *yrp* « vin » : vieux nubien ⲟⲣⲡ.

En vieux nubien, *o* est extrêmement rare et ⲟⲣⲡ apparaît presque comme le seul représentant de cette série. Cet état de choses est *confirmé* par le nubien qui ne fait *aucune distinction* entre *o* ouvert et *o* fermé. Par conséquent, on aurait tort d'assigner à l'*o* nubien une quantité comme voyelle brève. Il n'est même pas possible de le faire pour le dialecte égyptien (disparu à l'époque copte) duquel émane le prototype du vieux nubien ⲟⲣⲡ.

Il existe cependant un rapport entre ⲥⲟⲩⲁⲛ et Συήνη (*Swan* et *Swēnᵉt*) comme entre (*y*)*orp* et (*y*)*ērᵉp*. Les formes locales sont probablement brèves

(*Swăn,* (*y*)*ŏrp*) et les formes coptes « normales » longues (*Sĕwēne,* (*y*)*ērᵉp*), mais **Swān* et **yōrᵉp* sont également possibles.

(β) Cas particuliers.

Il faudrait encore citer *pu-r-i* « fève » : ⲫⲉⲗ (B) et ⲫⲉⲗⲓ (B), à rapprocher de l'hébreu פּוֹל (*pōl*) et de l'arabe (*fūl*) « fève(s) ». Il s'agit certainement d'une voyelle de la série U, car le mot copte semble provenir de l'accadien *pulilu* (B.H. Stricker).

Un cas douteux est celui de *šnw* « filet », d'après W.F. Albright à lire avec la syllabe *nu* (*Syllabic Orthography,* § 29), en copte ϣⲛⲉ « filet », pl. ϣⲛⲏⲩ.

3. VOYELLE CENTRALE (*ĕ* MUET).

1. Néo-égyptien *ḥmḏ* « vinaigre » : ϩⲙ̄ϫ.

Provient d'un canaanéen **ḥumṣi* (gén.), comp. hébreu חֹמֶץ (*ḥómeṣ*). Graphie semi-syllabique *ḥu-m-ḏ*.

2. Démotique. *wrt* « rose » : ⲟⲩⲣ̄ⲧ « rose », prob. **wurd,* persan *gul.*

À séparer du syriaque *ward-ā* et de l'arabe *ward* (coll.).

3. Néo-égyptien *mrḥ* « lance » : ⲙⲉⲣϩ « lance ».

B.H. Stricker compare le syriaque *rumḥ-ā,* l'hébreu רֹמַח (*rómaḥ*) et l'arabe *rumḥ* (*Trois études,* p. 17). Dans ces cas, un canaanéen *rumḥ-i* (gén.) avec métathèse est à la base du mot égyptien. ⲙⲉⲣⲏϩ (A), ⲃⲉⲣⲏϩ (L) représente un autre type de vocalisation.

On peut se demander s'il n'y a pas un rapport entre *murḥ-* et le berbère *tamurt* (à décomposer en *ta-mur·t f.*) « lance, canne ferrée, épieu » (Lt. Antoine Jordan, *Dictionnaire berbère-français.* Dialecte tašilḥait, Rabat 1934, p. 127). Le berbère ne connaît pas le son *ḥ* — sauf dans des mots arabes — et *tamurt* pourrait bien remonter à un ancien **ta-murḥa·t.*

4. VOYELLES DE LA SÉRIE *u* (ⲏ, ⲓ),

1. ⲁⲣⲏⲃ « gage » (« Pfand ») : hébreu עֲרֻבָּה (*ʿărubbā*) « gage ».

Étymologie proposée par B.H. Stricker (*Trois études*, p. 15). La forme copte provient probablement du canaanéen **ʿarubb-i* (gén.).

2. ⲁⲣⲏϫ⸗ « fin » issu de *ʿrq* : ⲁⲗⲟϫ⸗ϥ (F) « sa fin ».

La correspondance ⲏ : ⲟ suggère une voyelle de la série U.

3. [hiéroglyphes] *yrp* « vin » : ⲏⲣⲡ.

Ce cas a été discuté à la page 100. En copte, nous avons ⲏⲣⲡ (SB), ⲏⲗⲡ (F). La prononciation traditionnelle recueillie par l'auteur est *arb* (Akhmim), *yurb* (Baʿarāt), *ärb* (Zeiniya), aussi *orb* (Esna).

Aussi la forme ⲟⲓⲣⲡ (P.K. Kahle, *Bala'izah*, London 1954, p. 76 : S) parle en faveur d'une voyelle appartenant à la série U. ⲏⲣⲡ se range par sa forme parmi les formations telles que ⲟⲩⲏⲏⲃ « prêtre » (« celui qui est pur »), ⲙⲏⲣϣ « roux », ϩⲏⲕⲉ « pauvre » (littéralement « affamé »), etc. Le mot peut être apparenté à l'arabe *waraf*, *yarif* « s'étendre (dit d'une végétation luxuriante) ».

4. [hiéroglyphes] « vous » (gén. ou acc.) : ⲑⲏⲛⲟⲩ (B).

L'accadien *-kunu* correspondrait bien à un égyptien **-ṯunu :* Dans ce cas, la voyelle *u* serait à l'origine du passage de *k* à *ṯ*. L'égyptien a certainement connu une forme féminine de la 3ᵉ personne du pluriel, correspondant à l'accadien *-kina*, probablement *-ṯina*, et confondue dans l'écriture avec *-ṯunu*.

En berbère, nous avons comme forme indépendante de la 2ᵉ personne du pluriel au masculin *kunw-i* (Sr. Louis de Vincennes et J.M. Dallet, *Initiation à la langue berbère*, I, Kabylie, Fort National 1960, p. 90). Cette forme est issue de **kunu-i :* toutes les formes du pluriel se terminent par *-i*.

5. ∩ *mḏw* « dix » : cunéiforme *mu-ṭu*.

Cunéiforme *mu-ṭu* dans un vocabulaire des nombres (Sidney Smith and C.J. Gadd, « A Cuneiform Vocabulary of Egyptian Words », *JEA* XI, 1925, p. 230-238).

6. [hieroglyphs] *rmy-y·t* « larme » : ⲣⲙⲉⲓⲏ, pl. ⲣⲙⲉⲓⲟⲟⲩⲉ.

L'opposition ⲏ : ⲟ indique une voyelle de la série U.

7. [hieroglyphs] *Stẖ* « Seth, Typhon » : Σῆθ, ⲥⲏⲑ (O).

Σῆθ correspond à la forme abrégée *Sty.* A. Piankoff la lit d'après une graphie syllabique *Sutaya* (« Le nom du roi Sethos », *BIFAO* XLVII, 1948, p. 175-177).

La forme *Stẖ* est aussi attestée : *ᵐŠu-ta-xa-ap-ša-ap* (*KUB* III, 70, 11) « Seth est avec son épée (khepech) » comporte également un *u* dans la première syllabe (*Stẖ ḥr xpš-f*).

8. ⲥⲗⲏ : *Ṯ3rw,* nom. loc. Σιλη.

Transcription accadienne *Zilū* (W.F. Albright, *Syllabic Orthography,* § 20).

9. ⲙⲟⲓ (B) « donne », ⲙⲏⲓ⸗ (B).

Ces formes dérivent de *ỉmy* « donne », impératif correspondant au verbe *rdy* ou *dy*. Le *ỉ-* initial s'écrit toujours en néo-égyptien (Erman, Neuägyptische Grammatik, § 167). La graphie normale est [hieroglyphs] (d'Orbiney, 12,4).

Cet impératif apparaît aussi sous les formes de ⲙⲟⲓⲧ⸗, ⲙⲏⲓⲧ⸗ (B).

10. Néo-égyptien. [hieroglyphs] *xbs* « lampe » : ϧⲏⲃⲥ (B).

Il faut lire *xubas.* Nous savons que les groupes *xa* et *xi* se retrouvent en copte, sauf en A et P, avec un *š* à la place du *x*. [hieroglyph] **xa3* « mille » est ϣⲟ. Nous connaissons la valeur *xa* de [hieroglyph] par sa valeur *xa* dans l'orthographe syllabique (W.F. Albright, *Syllabic Orthography,* § 48). D'autre part, le groupe *xi* est passé à *š*(*i*) : [hieroglyphs] *xt* « bois » a donné ϣⲉ, provenant de **xit.* Dans le cas de *xbs,* il n'y avait donc ni *xa,* ni *xi* en première syllabe, mais *xu* (ou sim.).

11. Le sahidique a ϩⲏⲃⲥ (S) et ϩⲉⲃⲥ (S).

Cette dernière forme provient peut-être du pluriel *xbs-w.*

12. ϭⲗⲏⲃ (F) « muselière : hébreu כְּלוּב (*kĕlūb*) « corbeille ».

Dans les textes de Tell el-Amarna, nous trouvons une transcription *ki-lu-bi* (B.H. Stricker, *Trois études*, p. 7 : note un pareil glissement de sens dans le mot allemand « *Maulkorb* »).

5.

1. 𓄣𓆑 *yb-f* « son cœur » (à lui) : ⲩⲃ⸗ϥ (O).

𓄣𓋴 *yb-s* « son cœur » (à elle) : ⲩⲃ⸗ⲥ (O).

Le sens des expressions est assuré par le parallélisme avec *ḥ3·t-y* « cœur » (Axel Volten, « An Egyptian Text in Greek Characters », *Studia Orientalia Joanni Pedersen dedicata*, Hauniae 1958, p. 364-376). Voir p. 100 : * *ŏb*⸗ : *ⲏⲃ.

6.

1. 𓎡𓄣𓎡 *k3 ḥr k3* « récipient en pierre » : cunéiforme *ku-ix-ku-ú :* ⲕⲓⲁϩⲕ (S), ⲭⲟⲓⲁⲕ (B) le mois de Khoïak ».

2. ϫⲓⲛⲓⲙ (B) « dormir » : sémétique *nwn* « dormir ».

Il s'agit d'une expression composée : *hi* plus *nīm*. En arabe *nām, yanām* est « dormir », au Soudan *nām, yanūm*. ⲛⲓⲙ dérive peut-être de * *nūm*... Il y a aussi ϫⲓⲛⲏⲉ (S) « dormir ».

3. ⲥⲉⲉⲣⲉ (A) « levain » : ⲥⲓⲣ (**sūr*) « levain ».

En copte, il y a deux séries; une avec maintien de l'aleph : ⲥⲉⲉⲣⲉ (A), et l'autre sans aleph : ⲥⲉⲣⲉ, ⲥⲉⲣ, ⲥⲓⲣ (S), ⲥⲓⲗ (F). B.H. Stricker les dérive de l'hébreu שְׂאֹר (**su3r*), (*Trois études*, p. 7). Le mot hébreu est, d'après la vacalisation, à prononcer *sĕ3ōr* (ce qui est évidemment faux). — Il doit remonter à **su3r* (H. Bauer und P. Leander, *Historische Grammatik der hebraïschen Sprache*, Halle 1922, p. 213).

4. 𓍿𓁐 *ḥmy·t* « femme » : (ⲥ)ϩⲓⲙⲉ « femme », pl. ϩⲓⲟⲙⲉ.

(ⲥ)ϩⲓⲙⲉ provient de *z·t ḥym·t* (juxtaposition de deux expressions signifiant « femme »). Vocalisation : **ḥayūma·t*, pl. *ḥayúmwet*. C'est la forme d'un *participe passif*, comp. *femina : -μένη*.

5. [hieroglyphs] *qyd·t* « double drachme » : ⲕⲓⲧⲉ.

Il faut lire *qyd·t* et non *qd·t* en raison du collectif ⲉⲕⲉⲓⲁϯ (A_2). En copte sahidique on s'attendrait à *ⲉⲕⲉⲓⲟⲧⲉ. Structure : *qayūd-a·t*. C'est la forme d'un *participe passif*. Le pl. ⲕⲉⲓⲁϯ (L) peut dériver de *qyd-w.t* (pl. ou de *qyd-y-t* (coll.), comp. p. 75.

6. [hieroglyphs] *trr* « four » : ⲧⲣⲓⲣ.

Emprunt canaanéen, comp. hébreu תַּנּוּר (*tannūr*), arabe *tannūr*, accadien *tinūru* (Rudolph Dvorak, « Über *tinūru* des Assyrisch-Babylonischen und die demselben entsprechenden Formen der übrigen semitischen Sprachen », *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, I, 1884, p. 1).

7.

La diphtongue de la série A est ⲁⲩ, celle de la série I est ⲁⲓ. Dans le premier cas, il s'agit de la diphtongue de ⲟⲩ, dans le deuxième de celle de ⲏ, c'est-à-dire de *ē*. Pour la série U on devrait s'attendre à une diphtongue de la voyelle ⲏ longue ouverte (comme dans les autres cas), à savoir de ⲏ (valeur phonétique *ō*), c'est-à-dire *ⲟⲓ. La ville de This (*Tny*) : ⲧⲓⲛ (O), s'appelle Θἶς, Θῖνις, Θῦνις, Θοῖνις.

La graphie ⲟⲓⲣⲡ « vin » se trouve parfois pour ⲏⲣⲡ.

RÉSUMÉ (U)

Les voyelles coptes provenant de la série U se présentent en copte sous la forme de : ⲟ, ⲉ, ᵉ, ⲓ, ⲏ :

(a) Voyelles brèves : ⲟ, ⲉ, ᵉ :

1. ⲟ (par exemple ⲁⲃⲟⲧ « mois » issu de *ᵉ3bud).

   Conditionnement possible par *b, l, m, n, r* en fin de syllabe : ϩⲙ̄ϫ « vinaigre » issu de **ḥumḏi*.

2. ⲉ (par exemple ⲙⲉ « vérité » issu de *$m\ddot{o}$ꜣ^{c}et, ϩⲕⲉⲉⲧ (A) « étant affamé » issu de *^{e}ḥqöꜣ$t^{e}y$).

ⲫⲉⲗ (B) « fève » est une forme bohaïrique correspondant à *ⲡⲗ̄ (S). Dans plusieurs cas, il y a des graphies différentes dans les mêmes dialecte (ϩⲉⲙϫ « vinaigre » à côté de ϩⲙ̄ϫ).

(b) Voyelles longues : ⲓ, ⲏ :

1. ⲓ (par exemple ⲧⲣⲓⲣ « four », issu de *tarūr, ensuite *^{e}trūr).

2. ⲏ (par exemple -ⲑⲏⲛⲟⲩ (B) « vous », issu de *ṯōnu).

3. Nous ne disposons d'aucun exemple sûr pour la diphtongue de la série U, probablement ⲟⲓ, sauf peut-être Θοῖνις n. loc. p. 105.

25. DE ALEPH PROSTHETICO.

Dans de nombreux cas, les formes verbales de l'égyptien prennent un préfixe 𓇋 y- dont la fonction a été mise en lumière par K. Sethe dans sa thèse : *De Aleph prosthetico in lingua aegyptiaca verbi formis praeposito* (Berolini 1892, 49 p. 4°, MS).

« Agitur de littera 𓇋 quam in pyramidum textibus necnon paulo rarius in titulis antiqui regni verborum formis praepositum esse nemo ignorat, et de littera 𓇋𓀀 saepissime in textibus neoaegyptiacis occurente, quam eandem esse litteram illam 𓇋 summo iure affirmasse videtur Adolphus Erman (*Die Sprache des Papyrus Westcar*, § 207 A) » (§ 1).

Au cours de ses recherches, Sethe vient à la conclusion que 𓇋 servait d'expression graphique d'une voyelle auxiliaire facilitant la prononciation d'un groupe consonantique. Il y compare les formes arabes (*i*)*bn* « fils » et (*u*)*qtul* « tue ! » prononcées *ibn* et *uqtul* (au début d'une phrase par exemple) et *bn* et *qtul* après un autre mot se terminant par une voyelle. Une forme telle que *ỉ-ḳd-f* (dans la transcription de Sethe) « il construit » correspond en copte à la partie ^{e}*ḳdóf* du causatif ⲧⲕⲧⲟ⸗ϥ « faire qu'il construise ».

Dans sa conclusion (§ 29), Sethe formule le résultat de ses recherches comme suit : « Quae cum ita sint, quamquam nonnulla adhuc parum inlucida et incerta manent, tamen dubitandum non esse existimo, quin 𓇋 prostheticum ea consonans fuerit, quae vocalem auxiliarem e incipienti consonanti duplici praepositam sustineret ».

Bien que les explications de Sethe ne valent que pour une partie seulement des cas examinés, ses interprétations étaient pour l'époque d'une portée considérable. Elles mirent en lumière, avant tout, pour la première fois, le fait que l'écriture hiéroglyphique opérait uniquement avec des consonnes comme éléments constituants et non avec des voyelles.

Sethe compare les graphies anciennes avec les formes du copte. Une forme 𓇋𓈖𓏏𓋴𓈖𓏥 *ynt-sn* « ils, elles » (*PT* 1650 b, c, N), à côté de la graphie normale 𓈖𓏏𓋴𓈖𓏥 *nt* =*sn,* montre que les deux consonnes, *n* et *t,* au début du mot, n'étaient séparées *par aucune voyelle,* comme dans le cas du copte ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ̄ « vous » issu de *ᵉntōtᵉn.* La forme *nt-sn* n'existe plus en copte, mais nous pouvons la reconstruire comme **ᵉntōsᵉn.*

À côté de 𓁷𓂋𓆑 *ḥr* =*f* « sur lui », nous trouvons en moyen égyptien une fois la graphie 𓇋𓁷𓂋𓆑 *i-ḥr* =*f.* Ce fait montre que la structure du mot était, à cette époque-là, déjà la même qu'en copte, c'est-à-dire ϩⲣⲁϥ : *ᵉḥraf.* Toutefois, il ne faut pas oublier que ces graphies révélatrices ne constituent que des exceptions et non la règle. Comp. Erman, Grammatik, 1928, p. 229.

La préfixation s'opère régulièrement dans certaines formes verbales. Les verbes bilitères prennent *y-* à la forme durative : 𓏠𓈖𓆑 *mn-f* « pour qu'il reste », mais 𓇋𓏠𓈖𓆑 *y-mn-f* « il reste, il demeure (éternellement) ». Le même principe existe en berbère, où l'on dit *gĕr* « mettre » et *ĕggar* « mettre (toujours, habituellement) », etc. (Sr. L. de Vincennes et J.M. Dallet, *Initiation à la langue berbère,* I, Kabylie, Fort National 1960, p. 24).

26. LA LIQUIDE *l.*

1. On a vu que l'alphabet hiéroglyphique ne comportait pas de signe pour exprimer la liquide *l.* Or, il existe de nombreuses langues qui ne connaissent pas cette consonne et l'on pourrait bien admettre que l'égyptien en était : le cas le plus

connu est certainement celui du japonais qui remplace *l* des mots étrangers par *r* : *arukohoru* correspond à l'anglais *alcohol* et *tēburu* à *table.* Chez les berbères, il y a plusieurs dialectes dans le Rif marocain auxquels manque cette consonne. Chez les Tĕmsaman, les Ibĕqqoyĕn et les Aït Ouryaghĕl, on dit *irs* « langue » au lieu de *ils* (S. Biarnay, *Étude sur les dialectes berbères du Rif,* Paris 1917, p. 80). Dans les deux cas il s'agit d'un *r* à articulation particulière.

Mais la supposition d'un égyptien « sans *l* » se heurte à une grave difficulté : le copte connaît cette consonne et on la retrouve justement là où elle devrait figurer d'après les correspondances du berbère et du sémitique. De cette manière, le copte a *las* « langue » (arabe *lisān,* accadien *lišānu,* berbère *ils*), *alé* « monter » (arabe *ʿalā, yaʿlū,* berbère *ali, yuli*). Mais dans l'écriture, ces mots figurent sous la forme *ns* et *ʿry.*

Il y a plusieurs théories sur l'existence de la consonne *l* en égyptien. Nous examinerons tout d'abord le point de vue de Ch. Kuentz (« L'égyptien avait-il deux *l* ou un seul ou aucun ? », *Actes du 4e Congrès des linguistes,* Copenhague 1938, p. 272-273). Ici, l'auteur arrive à la conclusion que l'égyptien avait bien connu un seul *l* et précisément dans des mots attestés dans d'autres langues et y comportant le même son. Mais pour des raisons qui nous échappent, *l* n'a pas été fixé dans l'écriture avec la même régularité que les autres consonnes.

Un autre point de vue est exprimé par V. Loret (*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris,* Séance du 11 mars 1945, p. 236-244). Il attribue à l'hiéroglyphe 𓄿 (aleph) la valeur de *l* et corrobore son point de vue par plusieurs étymologies. V. Loret a certainement raison dans ce sens qu'il y a plus de cas où 𓄿 correspond à *l* qu'il ne correspond à aleph. Mais cette argumentation ne vaut que pour les anciens mots. Il y a de nombreux cas où aleph a été développé ultérieurement. De plus, il y a les emprunts. Tout ceci fait que les cas où 𓄿 correspond à aleph sont de loin les plus nombreux. Enfin, cette interprétation n'explique pas pourquoi *l* est noté dans de nombreux cas à l'aide de 𓈖 *n* et de 𓂋 *r.* Aussi le signe 𓄿 désigne le « percnoptère » dans les *Textes des Pyramides* correspondant à l'hébreu *ȝayyā* (f.),

Mais avant de nous avancer, nous avons à examiner le développement phonétique de plusieurs mots-clés.

2. LE DÉVELOPPEMENT DU GROUPE *lu*.

Il y a certains cas où *l* a effectivement disparu. Tel est le cas dans les exemples suivants comportant le groupe *lu :*

1. *yb* « cœur » : arabe *lubb.*

   Il ne saurait s'agir d'une forme du type *libb* (accadien, hébreu), étant donné que les formes vocalisées (-*op,* ⲩⲃ⸗) indiquent clairement une voyelle de la série U.

2. *yby* « avoir soif » : arabe *lāb, yalūb* (*l-w-b : y-b-y*).

   En ce qui concerne la correspondance *l-w-b : y-b-y,* comp. ʿ*-w-p :* ʿ*-p-y.*

3. *ywšš* « pâte, bouillie » : arabe *lāṯ, yalūṯ* « tremper » (*l-w-ṯ*) *:* ⲟⲟⲩϣ;

4. *ywn* « couleur »; arabe *lawn* « couleur » ⲗⲩⲗⲏ;

5. *yb·t* « mie de pain » : arabe *lubb* (= n° 1) « mie du pain »;

Le passage de *l* à *y* est certainement dû à une qualité particulière de la voyelle.

Nous connaissons actuellement cinq cas sûrs où le groupe *lu* du sémitique (plus précisément de l'arabe) correspond à *yu* en égyptien, par exemple ⸸ *yb* « cœur », arabe *lubb,* le timbre vocalique du mot égyptien étant conservé dans le nom royal *W*ꜣ*ḥ yb R*ʿ = חָפְרַע (*Ḥophra*ʿ) comme **op.*, dém. *W*ꜣ*ḥ yb p*ꜣ *R*ʿ.

Il s'agit d'une palatalisation provoquée par une articulation particulière de la voyelle *u.* On peut comparer le suffixe de la 2ᵉ personne du pluriel :

-*ṯn* « vous, votre » : -ⲑⲏⲛⲟⲩ (B), **thōnu,*
-*kunu* « vous, votre » (m.) en accadien,
-*kina* « vous, votre » (f.) en accadien.

Aussi *iwn* « couleur » et « aspect, caractère » (WB I 52, 10-17), à partir de la XVIIIᵉ dynastie écrit *in,* correspond à ⲗⲩⲁⲛ (SB).

Arabe *lawn* « couleur » est une autre forme nominale, probablement le nom verbal de **lān*, **yalūn* dont existe encore la 2ᵉ forme *lawwan* « colorer, donner une couleur, mûrir (fruits) ».

La palatalisation provient de la forme pré-égyptienne **ya-lūn* (radicales *l-w-n* : *ỉ-w-n*).

3. L'influence de *ḥ* et de *ẖ*.

Dans le voisinage d'un *ḥ* ou d'un *ẖ* (issu de *ḥ*), *l* passe à ʿayin :

1. *ẖʿq* « raser » : arabe *ḥalaq, yaḥliq* « raser »;

2. *sẖʿ·t* « lièvre » : arabe *suḥl-a·t* « petit lièvre qui ne suit plus sa mère »;

3. *ʿẖm-w* « branches » : B ⲗⲁϧⲉⲙ « branches ».

Dans ces cas, ʿayin a été développé à la place d'aleph.

4. Aleph provenant de *l*.

1. *kfꜣ* « derrière, partie arrière » : arabe *kalaf* « derrière, partie arrière »;

2. *bhꜣ* « fuir » : hébreu בֶּהָלָה (*bĕhālā*) « panique, fuite ».

3. *wꜣy* « devenir, commencer » : arabe *waliy, yalī* « suivre, être proche de »;

4. *qꜣs* « vomir » (aussi *qys*) : arabe *qalas* « vomir ».

5. La représentation de *l* par *n*.

Dans certains mots, on écrit le groupe *li* par le signe 𓈖 (*ni*) :

1. le groupe *li* figure dans 𓈖𓋴𓏤 *ns* « langue » : **lis*, copte ⲗⲁⲥ;

2. *snb* « être sain » : arabe *salim* (Leo Reinisch). Probablement **salib;*

3. *nms* « klaft » : arabe **libs* « vêtement ».

Une forme parallèle *ybs* « headdress of king » (Faulkner, *Dictionary,* p. 16) remonterait à **lubs* (influence de la labiale, comme l'arabe *ꜣumm* « mère » pour **ꜣimm,* comp. hébreu *ꜣimm-*).

4. *kbn·t* « bateau de mer », littéralement « bateau de Byblos », probablement **kubl-ī·t* (nom de relation);

5. *ʿgn-y* n. loc. écrit avec le déterminatif 𓃔, comp. arabe *ʿigl* « veau », donc **ʿigl-īy* ou sim.

6. Le dialecte « héliopolitain ».

Il semble que *l* soit passé, dans la langue de l'Ancien Empire, à aleph, à *n,* à *r* et à *y.* Très souvent égyptien *r* correspond à un *l* copte :

1. *ʿrq-y* « dernier jour du mois » : ⲗⲁⲕⲉ;

2. *ʿry* « monter » : ⲗⲁⲉ;

3. *br* (néo-égyptien) « œil » : ⲃⲁⲗ;

4. *br* (néo-égyptien) « dehors » : ⲃⲟⲗ;

5. *rwy* « cesser » : ⲗⲟ;

6. *xry* « myrrhe » : ϣⲁⲗ;

7. *yꜣrr·t* « raisin » : ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ;

8. *ymy-rꜣ* « chef » : ⲗⲁ(ϣⲁⲛⲉ), etc.

Il est impossible de concevoir que *l* se soit développé des formes comportant aleph, ʿayin, *n, r* ou *y.* Dans ces conditions, la conclusion qui s'impose est l'existence d'une langue littéraire ignorant la consonne *l.* Il serait prématuré d'attribuer cette langue à une région déterminée, mais il semble qu'elle était parlée dans la région d'Héliopolis ou dans le sud de Delta.

Héliopolis semble avoir joué un grand rôle comme ville de prêtres dans l'Ancien Empire et le sud du Delta avec Memphis comme capitale était le centre politique du pays. C'est dans cette région que la codification de l'écriture hiéroglyphique a dû avoir lieu, écriture ne comportant pas de signe pour la liquide *l*.

7. Il est bien entendu qu'il ne s'agit que d'une appellation *conventionnelle*. Les inventeurs du système hiéroglyphique ont bien pu parler un dialecte différent, mais la langue dominante, la *langue littéraire* de l'Ancien Empire, telle que nous la retrouverons dans les textes, ne possédait pas la liquide *l*.

Il semble d'ailleurs que l'influence d'autres dialectes ayant conservé le son *l* se manifeste déjà à l'Ancien Empire :

— *dng* « pygmée » est écrit *dꜣg* et *dꜣng* ce qui fait penser à deux formes *dlg* et *dng*. Nous retrouvons *dlg* « nain » en berbère peut-être sous la forme *adĕnğal* (A. de Calassanti-Motylinski, *Le Djebel Nefousa,* Paris 1898 : *adendjal* « nain ») et *dng* en amharique (W. Vycichl, « Amharique *dĕnk,* égyptien *dng* », dans *Annales d'Éthiopie,* II, 1957, p. 248-249);

— *dwn* et *dwꜣ* « étendre », correspond au sémitique *ṭwl* « être long » (F. Calice, « Über semitisch-ägyptische Sprachvergleichung », *ZDMG* LXXXV, 1951, p. 25-37, surtout p. 37). Spiegelberg compare *dwn* avec ⲧⲱⲟⲩⲛ « se lever » (*Handwörterbuch,* p. 157);

— *nwr* et *ꜣwr* « trembler » (dit de la terre), aussi *ꜣwy,* sont cités par Edel (*Grammatik,* § 130); *ꜣwr* est néo-égyptien, *ꜣwy* et *nrw* se trouvent dans les Textes des Pyramides;

— *qr·t* « verrou » (*Urk.,* IV, 116,8) se trouve également écrit *qꜣr·t, qꜣnt* et *qꜣꜣ·t :* ⲕⲗⲗⲉ « verrou ». Il y a au moins deux formes nominales distinctes : d'une part **qᵉlyᵉt :* ⲕ̄ⲗⲗⲉ et d'autre part **qallāla·t* ou **qaꜣꜣāꜣa·t* comme *nomen agentis.*

Dans la langue de l'Ancien Empire, « faire cuire » se dit *fsy*. Cette forme est remplacée ultérieurement par *psy* qui seul survit en copte : ⲡⲓⲥⲉ. Mais *psy* est

sporadiquement attesté à l'Ancien Empire, par exemple dans le nom *psyw* « cuisinier » (H. Junker, *Guiza*, II, p. 193).

Le « pendant » du dialecte héliopolitain aurait été, en égyptien, le *fayoumique* qui remplace, à quelques exceptions près, tous les *r* par *l* : ⲣⲓⲙⲉ « pleurer » (S) est ⲗⲓⲙⲓ (F), ⲣⲁⲛ « nom » (S) est ⲗⲉⲛ (F) et ⲣⲱⲙⲉ « homme » (S) est ⲗⲱⲙⲓ (F). Le mot ⲣ̄ⲣⲁ (F) « roi » est un emprunt.

En ce qui concerne le dialecte « héliopolitain », il peut paraître intéressant de signaler un cas semblable en Égypte moderne. En 1936, j'ai pu constater que des habitants de l'ouest de l'oasis Dakhla remplaçaient dans leur parler arabe tous les *l* par *n* : ils disaient *bänaḥ* « dattes » (coll.), *naḥm* « viande », *näbän* « lait » et *dämän* « chameau » (pour *gamal*). Ce fait a été également constaté par H.A. Winkler qui m'a communiqué la chanson : *en-ʿidn en-nēne, daxan ed-denēne, ʾakan en-nīne, ma xanna wana ʿūd* « le taureau (= *ʿigl*) est aujourd'hui (*el-lēla* « cette nuit ») entré dans le jardin, il a mangé les plantes (ou sim.) et n'a même pas laissé une *seule* tige ». En Haute Égypte on dit *ʿigl, bälaḥ, läbän, laḥm,* etc.

27. LE DÉVELOPPEMENT DES VÉLAIRES *g* ET *k*.

1. Il faut penser que, dans la préhistoire, les consonnes correspondant à *g* et à *k* du sémitique ou du berbère étaient articulées comme dans les anciennes langues sémitiques, par exemple en accadien (*gabbu* « totalité », *kudurru* « frontière ») ou dans le dialecte arabe du Caire (*gamal* « chameau », *kitāb* « livre »). Cet état de choses était commun à l'égyptien, au berbère, au couchitique représenté aujourd'hui par le bedja, etc., et les langues tchado-chamitiques dont le haoussa. Ceci ressort des formes des suffixes de la 2ᵉ personne :

	sg. m.	sg. f.	pl. (m).
accadien :	*-ka*	*-ki*	*-kunu*
égyptien :	*-k*(...)	*-ṯ*(...)	*-ṯ*(...)*n*(...)
chella :	*-k*	*-kĕm*	*-kun* (acc.)
haoussa :	*-ka*	*-ki*	*-kū*
bedja :	*-ka*	*-ki*	*-kĕna*

L'égyptien a gardé le son *k* seulement dans la forme masculine du singulier (vocalisée probablement *-ka*). La forme féminine est passée à *ṯ*(...) probablement sous l'influence de la voyelle *i* (-**ki*) et le pluriel montre également une modification due à la voyelle *u* (-**kunū*), ⲑⲏⲛⲟⲩ (B).

2. Avant d'entrer dans les détails de ces développements, il importe d'examiner la nature de ce changement.

(a) la série de correspondances *g : ḏ* et *k : ṯ;*

(b) la typologie de la répartition entre les consonnes primitives (*g* et *k*) et modifiées (*ḏ* et *ṯ*);

(c) la nature des changements, et

(d) leur cause.

Les résultats de cette étude nous permettront de préciser davantage l'histoire des changements survenus.

(*a*) Les rapports entre *g* et *ḏ*, *k* et *ṯ*.

g : g *gḥs* « gazelle » : arabe *gaḥš* « gazelle » (aussi « âne »);
gmḥ·t « mèche »; arabe *gaḥam* « brûler ».

k : k *k3m* « vigne » : arabe *karm* « vigne »;
kf3 « derrière » : arabe *kafal* « derrière ».

ḏ : g *ḏsr* « être puissant » : accadien *gašāru* « être fort »;
ḏnḥ « aile » : arabe *ganāḥ* « aile ».

ṯ : k *ṯnw* « totalité » : arabe *kull* « totalité, tout »;
-*ṯn* « vous » : accadien -*kunu* « vous ».

(*b*) La typologie de la répartition.

Répartition linéaire des correspondances de *g* arabe :

Alger	Tunis	Le Caire	Louxor	
ǧār	*żār*	*gār*	*ġār*	« voisin »
ǧīl	*żīl*	*gīl*	*ġīl*	« génération »
ǧūʿ	*żūʿ*	*gūʿ*	*ġūʿ*	« faim »

Dans tous ces dialectes, la prononciation du *gīm* n'est pas conditionnée par l'ambiance vocalique.

3. La prononciation conditionnée de *g, k, q* chez les ʿÖtēbeh en Arabie.

Le dialecte arabe des ʿÖtēbeh en Arabie centrale a été étudié par J.-J. Hess (*Von den Beduinen des inneren Arabiens,* Zürich und Leipzig 1928). Nous en examinons les changements survenus dans la prononciation de *g, k, q.*

L'ancien *g* est passé, dans *tous les cas,* à *ǧ* (à peu près = français *dj*).

L'ancien *q* a perdu son caractère emphatique et figure comme le pendant sonore de *k :* c'est un *g.*

Dans certaines conditions, on prononce *dz* à la place de *g* et *ts* à la place de *k.* Les raisons de ces changements ne sont pas toujours immédiatement visibles dans la langue actuelle. Elles dépendent des conditions vocaliques d'un système nuancé dépassant de loin celui de l'arabe classique à trois voyelles (*a, i, u*) :

Gīm : *ʿaǧīne* « pâte » (arabe classique *ʿagīna·t*), *ǧelīd* « gelée blanche », (*galīd*), *xyrǧ* « bât » (*xurg*)*;*

Kāf : *dakūk* « trace d'une caravane » pl. *dawātsīts, bykra* « demain » à côté de *bātsir* (*bukra·t* et *bākir*)*, tsebīr* « grand » (*kabīr*)*;*

Qāf : *dzebīle* « tribu » pl. *gebāyil* (*qabīla·t,* pl. *qabāʾil*), *ḥawgal* « homme marié » pl. *ḥowādzile* (*ḥawqal*).

Dans ces exemples, la prononciation des anciens *kāf* et *qāf* dépend de l'ambiance vocalique. *Dākūk* a conservé le son *kaf* grâce à l'absence de voyelles antérieures. Dans *dawātsīts,* c'est la voyelle *ī* qui a motivé le passage de *k* à *ts*. Tel est également le cas de *bātsir* (*bākir*) et de *tsebīr* (*bākīr*). Dans *dzebīle,* pl. *gebāyil,* la voyelle en contact avec la première consonne est dans les deux cas *e*. Il faut supposer que la voyelle était plus fermée (*kasra*) dans le premier cas que dans le deuxième (*fatḥa*). C'est au fond la deuxième voyelle qui a déterminé la prononciation de la première consonne.

4. En égyptien, le passage de *g* à *ḏ* et de *k* à *ṯ* se situe à mi-chemin entre les changements inconditionnés du *gīm* dans les dialectes d'Alger, de Tunis et du Caire, ainsi que les changements conditionnés de l'arabe des ʿÖtēbeh. Seule *une partie* des *g* et des *k* a été affectée par l'ambiance (ce qui rappelle l'état de choses chez les ʿÖtēbeh), mais ces changements se sont *généralisés* par la suite, de façon que l'ambiance vocalique ne semble pas avoir influencé les formes :

(a) MAINTIEN DE *k* (*kmm*)		(b) MAINTIEN DE *ṯ* (*ṯzy*)	
ⲕⲙⲟⲙ	« noircir, devenir noir »;	ϫⲓⲥⲉ	« soulever »;
ⲕⲏⲙ	« étant noir »;	ϫⲟⲥⲉ	« étant soulevé »;
ⲕⲁⲙⲉ	« noir »;	ϫⲁⲥⲓⲃⲁⲗ	« soulevant les yeux », c'est-à-dire « fier »;
ⲕⲏⲙⲉ	« Égypte », la terre « noire »;		
ⲕⲙⲏⲙⲉ	« noirceur ».	ϫⲓⲥⲉⲉⲩⲉ	« hauteurs » (pl.).

5. On voit bien que les voyelles n'ont plus aucune influence sur la prononciation : il y a ϫⲓ-, ϫⲁ-, ϫⲟ-, etc. Il faut cependant penser que l'égyptien a connu, bien avant, dans la préhistoire, un état où la prononciation de *g* et de *k* dépendait dans chaque forme de l'ambiance vocalique, comme aujourd'hui chez les ʿÖtēbeh. Par la suite, une seule prononciation s'est fixée pour chaque famille de mots par le jeu de l'analogie, sans doute, selon les formes les plus fréquentes. Ce regroupement des formes a été fait d'une façon aussi efficace que les cas où

deux formes alternent, sont extrêmement rares. On en trouve dans les textes les plus anciens (J. Vergote, *Phonétique*, p. 34; Edel, *Grammatik*, § 111) :

(a) FORMES COMPORTANT *k*.

kw « toi » (m.) dans certains groupes de textes des pyramides;

sk « voici »;

kb-w-y « sandales » (du.).

(b) FORMES COMPORTANT *ṯ*.

ṯw « toi » (m.), la forme usuelle de l'Ancien Empire;

sṯ « voici »;

ṯb-w-y « sandales » (du.).

Edel cite aussi la graphie *ḏd-k* ou *ḏd-ṯ* « aussi toi » (*PT* 28, c, *W* et Nt 88) : *ḏd-k-ṯ*.

Q alterne aussi avec *ḏ* (H. Goedicke) :

wꜣḏ « vert » : ⲟⲩⲱⲧ

ḏnd « être furieux »

yꜣq·t « poireau » : ⲏϭⲉ

qnd « être furieux » : ϭⲱⲛⲧ

Wꜣḏ « vert » a un rapport avec l'arabe *waraq* « feuilles » (coll.), l'hébreu *yārōq* « jaune », chelḥa *awraġ* « jaune », *urġ* « or », voir H. Stumme, *Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt*, Leipzig (1898).

Qnd correspond en sémitique à *qnṭ* (hébreu *ha-qnēṭ* « rendre furieux, mettre en colère »).

L'influence exercée par l'ambiance vocalique se manifeste en égyptien surtout dans les suffixes pronominaux que l'on peut reconstruire comme *-ka* (2e pers. sg. m.), *-ki* (2e pers. sg. f.) et *-kunū* (2e pers. pl. probablement m.).

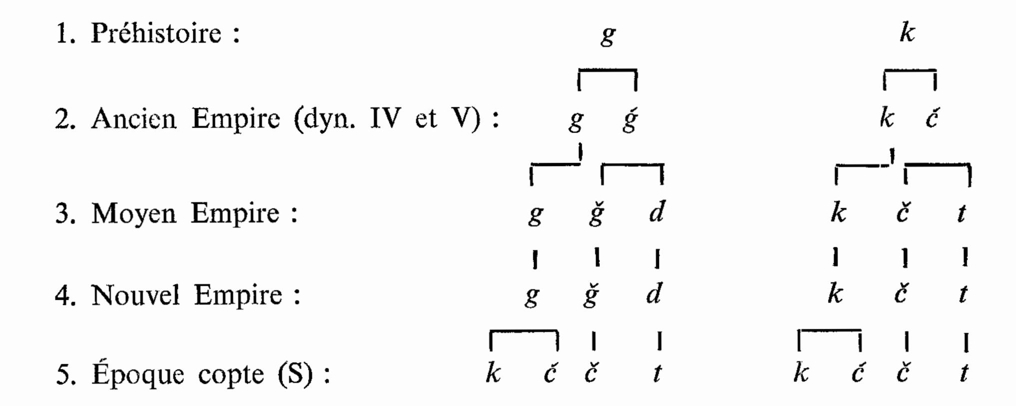
6. LA VALEUR PHONÉTIQUE DES CONSONNES TRANSCRITES *ḏ* ET *ṯ* AUX IVe ET Ve DYNASTIES.

Nous devons la détermination de la valeur de : *ḏ* et de : *ṯ* à J. Vergote (*Phonétique*, p. 34).

Il s'agit des consonnes *ǵ* et *ć* (approximativement *dy* et *ty* ou comme dans « *dieu* » et « *tiens* ») et non de *ğ* et de *č* (en français à peu près *dj* et *tch*).

« Le pronom enclitique de la 2e personne masculin singulier apparaît tantôt comme *kw,* tantôt sous la forme *ṯw.* Par la suite il s'écrit *tw.* Il s'agit manifestement du passage d'une vélopalatale à une dentale. C'est le phénomène bien connu en phonétique dont on a décrit l'évolution dans les langues romaines. Il s'explique par l'avancement de l'articulation postpalatale vers le point d'articulation prépalatale entraînant la mouillure (*d', t'*) ou le développement d'une mi-occlusive (*dʸ, tʸ*) » (Vergote, *Phonétique,* p. 34).

7. Tableau : le développement de *g* et de *k*.



Exemples :

(a) Le développement de *g* et de *ḏ :*

1. ⲕⲟⲩⲣ (B) « muet », littéralement « celui qui se tait », de **gāri(y),* de *gr* « se taire »;

2. ϭⲟⲥ (S), ϫⲟⲥ (B) « moitié » : *gs* « moitié » (**gas);*

3. ϭⲱⲃⲉ (S), ϫⲱⲃⲓ (B) « feuille » : *gꜣb·t* « feuille » (**gaꜣāb-a·t* « feuille »);

4. ϭⲃⲃⲉ, (S), ϫⲱⲃ, ϫⲱⲃⲓ (B) « être faible » : *gby* « être faible » (S : **giby-i·t,* B : *°gaby, *gābay* ou sim.).

(b) Le développement de *k* :

1. ⲕⲓⲁϩⲕ (S), ⲭⲟⲓⲁϩⲕ (B) « nom du 4[e] mois de l'année copte, khoïak » : 𓂓𓁷𓂓 *k3 ḥr k3*;

2. ϭⲱⲙ (S), ϭⲱⲙ (B) « vigne » : *k3m* « vigne » (*kā3ʿm, kām-*). La graphie néo-égyptienne *k3wm* est semi-syllabique et suggère une prononciation *kām;*

3. ϭⲓⲥⲉ (S), ϫⲓⲥⲓ (B) « soulever » : *ṯzy* « soulever » (nom verbal : **ṯīz[e]t) :*

4. ⲧⲱⲛ (S), ⲑⲱⲛ (B) « où ? » : *ṯny* (**ṯāniy* ou sim.).

8. Les différences entre S et B.

Le sahidique (S) distingue :

- *ḏ* et *ṯ* = ϫ;
- *g* et *k* = ϭ.

Le bohaïrique (B) distingue une règle générale :

- *ṯ* et *k* = ϭ;
- *ḏ* et *g* = ϫ.

Les correspondances données pour le bohaïrique s'entendent pour les cas « normaux », c'est-à-dire la position de la consonne devant une voyelle accentuée. En position atone, les fortes perdent leur aspiration. En revanche, devant *ḇ, l, m, n, r, y, w,* l'aspiration apparaît, même avec les faibles. En règle générale le bohaïrique écrit avant les aspirées (p. ex. ⲟ̀-ⲙⲁⲩ « la mère »), mais après ϭ et d'autres voyelles les consonnes simples (ⲧⲉⲕ-ⲙⲁⲩ « ta mère » et non *ⲧⲉⲭⲙⲁⲩ). Si l'on suppose que les consonnes *g* et *k* soient passées directement à *ǧ* (= français *dj*) et à *č* (= français *tch*), on n'arrive pas à expliquer le passage ultérieur de 𓍿 et de 𓆓 à *d* et à *t*.

Tout d'abord, *g* et *k* sont passées, dans certaines conditions, à g^y et k^y (*g* et *k* mouillés) que l'on transcrit *ḏ* et *ṯ*. Il s'agissait de sons mouillés que l'on peut transcrire aussi bien par *g′* et *k′* que par *d′* et *t′*.

Par la suite, *ḏ* et *ṯ* représentant les sons mouillés *d′* (= d^y) et *t′* (= t^y) se sont scindés en deux (J. Vergote, Phonétique p. 34) :

— sous certaines conditions encore à déterminer les sons mouillés ont *disparu* de la langue. Il semble que l'élément de la mouillure (*y*) ait été «absorbé» par la voyelle suivante : de *g'* (= d^y) et *ć* (= t^y) ne restait alors que *d* et *t;*
— dans d'autres cas dont les conditions seraient également à déterminer *ǵ* (= d^y) et *ć* (= t^y) sont passé à *ǧ* (= français *dj* = $d^{ž}$) et *č* (= français *tch* = $t^{š}$).

9. Le dialecte arabe de Farshūṭ.

Pour une raison inconnue, la prononciation des sons mouillés (*ǵ* et *ć*) semble avoir causé des difficultés ou rencontré des réticences de la part des Égyptiens de la fin de l'Ancien Empire. Il s'agissait certainement d'une influence dialectale favorisée par les conditions sociales ou politiques.

La mouillure du *ǧīm* arabe disparaît également aujourd'hui dans plusieurs dialectes de la Haute Égypte, par exemple à Farshūṭ. C'est là qu'on prononce *dār* « voisin », *dämäl* « chameau », *dēb* « poche », *dūʿ* « faim » pour *ǧār, ǧämäl, ǧēb, ǧūʿ* à Louxor ou *gār, gämäl, gēb, gūʿ* au Caire. Les enfants ont beaucoup de mal à noter le son qu'ils prononcent *d,* une fois par la lettre *dāl* et dans d'autres cas par *ǧīm.*

On se demande quelle était la toute première raison du passage de *ǧīm* en *dīm.* Il se pourrait qu'une personne ait passé son défaut de prononciation à son entourage. Par la suite, cette prononciation a pu se généraliser.

10. Les causes de la mouillure.

De l'époque où la mouillure de *g* et de *k* eut lieu, nous ne disposons pas de documents écrits. Tout ce que nous pouvons dire est que ce fait remonte

à une très haute antiquité, certainement avant l'époque thinite (Ire et IIe dynasties), dans *la préhistoire.*

Le fait de la coexistence de *g* et de *ḏ*, de *k* et de *ṯ* montre que la mouillure a eu lieu dans un certain nombre de cas seulement. C'était donc une mouillure *conditionnée,* et non généralisée. En copte, la répartition des différents sons issus de *ḏ* et de *ṯ* s'est généralisée. Cet état de choses suggère l'existense d'une période intermédiaire telle que nous la connaissons aujourd'hui en italien où des pluriels du type *amico,* pl. *amici* (*č*) voisinent avec d'autres du type *fico,* pl. *fichi* (*k*). La conjugaison du latin *dicere* se réflète encore dans les formes modernes : *dico* (*k*), *dici* (*č*), *dice* (*č*), *diciamo* (*č*), *dite* (O), *dicono* (*k*).

En ce qui concerne les causes de la mouillure, nous savons que celle-ci a été due à la présence d'une voyelle antérieure. La différenciation des terminaisons de la 2e personne du singulier, en arabe *-ka* (m.) et *-ki* (f.) et *-k* ... (m.) et *-ṯ* ... (f.) en égyptien rappelle le développement de l'italien *casa* (*k*) et de *cità* (*č*).

28. LA MOUILLURE.

Nous allons ci-après examiner plusieurs cas dans lesquelles les conditions vocaliques, dans lesquelles la mouillure primitive a eu lieu, semblent encore reconnaissables. Il s'agit en grande partie d'éléments grammaticaux et de noms qui, grâce à leur vocalisation plus stable, offrent une plus grande sûreté à l'interprétation que les formes du verbe à vocalisation labile.

(a) Aleph :

1. ꜣ « vautour » : hébreu *ꜣayyā* « vautour ».
2. *yḏn* « oreille » (d'après E. W. Budge et M. Gilula) : accadien *uznu* « oreille », arabe *ꜣuḏn,* araméen *ꜣuḏn-ā,* hébreu *ꜣożän.*

(b) *k :*

1. *kꜣm* « vigne », copte ϭⲱⲙ issu de *kāꜣᵉm :* arabe *karm,* hébreu *käräm,* avec suff. *karm-,* aram. *karm-ā.*

2. *ṯb·t-y* « sandales » (duel), *Urk.*, I, 102,13, aussi *ṯbw·t-y*, *ṯbyy·t*, se rattachant à *kb-w-y*, *ṯb-w-y* (duel), en haoussa *ku'butáy* « chaussure » (sg. et pl.).

3. *ṯnw* « totalité », une fois écrit *ṯrw* ce qui fait penser à une forme à *l* : **ṯlw* = arabe *kull* « totalité » (K. Sethe, « Die ägyptischen Ausdrücke für « jeder » und ihre semitischen Entsprechungen », *Zeitschrift für Semitistik und verwandte Gebiete*, V, 1927, p. 1-5).

4. -*ṯn* « vous (acc.), votre (gén.) » : -ⲑⲏⲛⲟⲩ (B), accadien -*kunu* « vous » (acc.), votre (gén.).

5. *ṯn·t* « différence, distinction » : arabe *kuny-a·t* « surnom » (par exemple ꜣ*Abū Maḥmūd* « père de Mahmoud » pour un homme s'appelant ʿ*Alī*). Égyptien *ṯny* « différencier » : arabe *kny* « mettre un surnom » (à quelqu'un) : *kanā*, *yaknī*.

6. *ṯny* « soulever », sém. *k-w-n* : arabe *kān*, *yakūn* « être » (Caspari-Wright, *A Grammar of the Arabian Language*, 3rd ed., Cambridge 1962, p. 101. « The verb *kāna*, Aethiop. *kōna* does not occur in Hebrew in the sense of to be, to exist, though it is so used in Syriac (rare) and Phœnician (...). The Hebrew radical *kwn* retains its original signification of *to stand* »). En ce qui concerne *kwn* : *ṯny* comp. *ZDMG* CIII, 1953, p. 373-377.

7. *kw* « je, moi » comme terminaison du pseudoparticipe : accad. -*ku*, éthiop. -*kū*, dans des dialectes modernes du Yémen -*ko* (par exemple *daxal-ko* « je suis entré »).
   En mahri, *ho* « moi » est un pronom personnel indépendant, probablement issu de **ko*.

Note : *kbn(y)·t* « bateau de mer » (*Urk.*, I, 134,15) et varr., littéralement « bateau de Byblos » est un emprunt. On lira **kubl-ī·t*, **kubl-īy-a·t*, comp. aussi la graphie *kbn-yy·t*.

(c) *ǧ :*

1. *ḏs-f* « lui-même », probablement « son corps », comp. *ḥʿ-w-f* « lui-même » (« ses membres = « son corps »), arabe *guṯṯ-a·t* « corps », donc **ǧuss* ou sim.

(d) *q :*

1. *qs* « os » : ⲕⲁⲥ (*qis*), berbère *eġĕs* (touareg) issu de **a-qis*, chella *ixs*.

RÉCAPITULATION

I. Voyelle A	II. Voyelle I	III. Voyelle U
ꜣ : *ꜣayyā* « vautour »		*ydn : ꜣuḏn* « oreille »
k : ka « te » (m.)	*ṯ : ki* « te » (f.)	*ṯn*(*w*) *: kunū* « vous » (acc.)
kꜣm : karm « vigne »		*ṯnw, trw : kull* « *tout* »
		ṯn·t : kuny-a·t « différence »
		ṯny : kūn « soulever »
		ṯb·t-y : ku'butáy « sandales »
		ḏs- : guṯṯ-a·t « corps »
	qs : ixs « os » (**qis-*)	*yb : lubb* « cœur »
rhb « vapeur » : arab *lahab* « flamme » : ⲗ̄ϩⲱⲃ	*ns : lisān* « langue » (**lis-*)	*yby : lūb* « avoir soif »
	ʿgn-y : *igl* « veau » (**ʿiglīy*	*ywn : lawn* « couleur » (**lūn*)
	snb : salim « être sain »	*ywšš : l-w-ṯ* « tremper, pétrir » (**lūš*)
		ybr : lubnay « laudnum ».

Bien que ce tableau ne contienne que 20 exemples sur 5 (aleph, *k, g, q, l*) fois 3 (*a, i, u*) = 15 combinaisons possibles, avec non moins de 5 cases « vides », il permet néanmoins d'en tirer plusieurs conclusions :

1. La voyelle *a* n'influence pas la consonne précédente, c'est-à-dire que *ꜣa, ga, ka, qa, la* restent inchangés. Le groupe *la* s'écrit *ra* et ne subit pas la mouillure.

2. La voyelle *i* exerce une influence sur *k* : le groupe *ki* passe à *ti*. *Qi* reste inchangé, mais la mouillure a eu lieu dans *qnd* : *ḏnd* « être furieux », *wȝḏ* « vert » : *yȝq·t* « poireau » (sém. *wrq*) dans des conditions indéterminées, peut-être dues à des différences dialectales.

3. Dans 3 cas, le groupe *li* est représenté dans l'écriture par 𓈖, ce qui fait penser à une prononciation *ni* pour le groupe *li*, au moins dans la langue dominante de l'Ancien Empire.
Dans les autres dialectes, ce changement de *li* en *ni* n'a jamais eu lieu puisque nous avons au moins dans un cas (*lis* = *nis* « langue ») *l* conservé dans tous les dialectes coptes (ⲗⲁⲥ, etc.).

4. Contre toute attente, *u* exerce sur la consonne précédente la même influence que *i*, sauf en ce qui concerne le groupe *lu*.
On peut expliquer ce phénomène en supposant que la voyelle égyptienne n'était pas *u*, mais tendait vers *ö* (= français *eu*) ou *ü* (= français *u*). Dans ce cas, la mouillure s'explique aisément. Les correspondances *e*, *ē*, *ī* du copte pour ancien *u* parleraient en faveur d'une telle prononciation.

5. Le groupe *lu* est passé à *yu* (ou sim.). Dans 4 cas, la mouillure a été due au thème de l'imparfait sémithique (à préfixes), inconnu de l'égyptien des temps historiques :

   ṯny : sém. *k-w-n* (*-*kūn*) « être debout », puis « être »;
   yby : sém. *l-w-b* (*-*lūb*);
   yny = ⲉⲓⲛⲉ : sém. *l-w-n* (*-*lūn*);
   **ywš* dans *ywšš* = ⲟⲟⲩϣ : sém. *l-w-ṯ* (*-*lūṯ*).

   La mouillure du groupe *lu* a par conséquent eu lieu à une époque où l'égyptien utilisait encore la *conjugaison à préfixes*, remplacée à l'époque historique par les diverses formations du type *sḏm-f*.

LA MOUILLURE DU *q* ÉGYPTIEN

La mouillure du *q* égyptien a été constaté par H. Goedicke (« Alternative Change of *ḫ* and *ḏ* in Egyptian », *ZÄS* LXXX, 1965, p. 92-94). Les cas sûrs de ce

changement semblent pourtant assez rares dans la langue écrite (W. Vycichl, « Über den Wechsel der Laute *ḫ* une *ǧ* im Ägyptischen », *ZÄS* LXXXII, 1957, p. 71-73).

En copte, nous n'avons qu'un seul cas sûr : *wꜣḏ* « vert » et *wꜣḏ·t* « ce qui est vert », les « légumes » (« greens ») : ⲟⲩⲱⲧ et ⲟⲩⲟⲟⲧⲉ contre *yꜣq·t* « poireau » : ⲏϭⲉ (ancien *wrq*, d'après le sémitique).

Le mot désignant le « poireau » est peut-être un emprunt. Les mots grec et latin (*porrus, porrum* et *πράσιον*) sont empruntés au sumérien (*guraš*) par l'intermédiaire d'une langue asianique (W. Vycichl, « Der sumerische Ursprung von lateinisch *porrus, porrum* « Lauch », *Die Sprache,* IX, 1963, p. 21-22). Peut-être la culture du poireau a été apportée en Égypte, non par les premiers Égyptiens, mais par les Sémites, ce qui expliquerait la coexistence d'un ancien *wꜣḏ* « vert » (etc.) et d'un récent **yꜣq* (dans *yꜣq·t*), nom abstrait : **yaꜣīqa·t.*

Un autre cas est *qnd* et *ḏnd* « être furieux ».

29. LA NATURE DE L'ANCIEN *u*.

K. Sethe a tenté, dans son « Verbum », de ramener les voyelles coptes à leurs formes primitives. Il est pourtant curieux de constater qu'il distingue bien les voyelles dérivées d'un ancien *a* de celles provenant d'un ancien *i,* tandis qu'il n'est pas question de voyelles issues d'un ancien *u.* Celles-là sont à peu près réparties entre celles provenant de *a* (ⲟ) et celles provenant de *i* (ⲏ, ⲓ).

Aussi W. Till ne fait mention des voyelles *u,* ni dans son *Achmimisch-Koptische Grammatik* (Leipzig 1928), ni dans sa « Vocalisation des Fayumischen » (*BIFAO* XXX, 1930, p. 361-368).

W.H. Worrel *doutait même* de l'existence de voyelles provenant de *u :* « In fact there is grave doubt, that *u* existed » (*Coptic Sounds,* Ann Arbor, 1934, p. 58).

À cette époque-là, on connaissait pourtant des transcriptions cunéiformes (Ranke, *KM,* Berlin 1910). Calice y ajouta plusieurs étymologies (« Zur Entwicklung des u-Lautes im Ägyptischen und Koptischen », *ZÄS* LXIII, 1928, p. 141-143) et J. Sturm consacra un article aux « voyelles de la série U » (« Zu den dumpfen Vokalen des Ägyptischen », *WZKM* XL, 1933, p. 123-124).

En examinant les correspondances des anciens phonèmes *a, i, u,* on peut constater que :

— les voyelles de la série A tendent vers *u* : *o, ō, ū, au;*

— les voyelles de la série I tendent vers *a : i, e, ē, ā, ai;*

— les voyelles de la série U tendent vers *i : o, e, ē, ī, oi.*

Dans ce dernier cas, on peut supposer une série plus ancienne *o, ö, ȫ, ǖ,* (*aü*).

La voyelle de la 3ᵉ série (U) n'était donc pas un *u* pur, mais un son intermédiaire entre le *u* et le *ü.* Ceci rappelle la situation dans de nombreux dialectes arabes, où *a* et *i* se sont généralement maintenus, tandis que *u* est passé à *i* sauf dans des cas particuliers (après *k,* les labiales, les emphatiques, selon le dialecte). Ainsi, on dit bien *gibn* « fromage » pour *gubn,* mais *kull* « tout » s'est maintenu au Caire avec *u.*

Il y a cependant *un* cas, où le passage de *ku* à *ṯu* n'a pas eu lieu : dans la terminaison de la 1ʳᵉ personne singulier du pseudoparticipe (*-kw, -kwy, -ky*) correspondant au sémitique *-ku* en accadien et *-kū* en éthiopien, ainsi qu'à la terminaison *-ĕġ* du berbère (touareg *ĕlmĕd-ĕġ* « j'ai appris »). On peut admettre que l'égyptien possédait, au moins dans ce cas, une variante de la voyelle *u* qui n'entraînait pas la mouillure de la consonne précédente. La forme aurait été, dans ce cas **-ku* ou **-ko* (comme encore aujourd'hui dans plusieurs dialectes du Yémen), plus une terminaison, peut-être *-i* ou sim.

Il existe, bien sûr, aussi d'autres possibilités pour expliquer le caractère particulier de la voyelle *u* de l'égyptien, par exemple le « *û* lourd » des langues bantoues de l'Afrique noire (Carl. Meinhof, *Introduction to the Phonology of the Bantu Languages,* Berlin 1952, p. 27). C'est un *u* fortement fermé attaquant la consonne précédente.

Cette possibilité n'a pas été retenue dans notre cas parce que (1) cette nuance particulière n'existe ni en berbère, ni en sémitique, (2) la série de voyelles coptes provenant d'un ancien *u* montre bien un développement vers la série *i,* et (3) parce que les résultats des contacts (par exemple -**kûpa* « os » : swahili *-fupa*) ne sont pas les mêmes qu'en égyptien.

30. LA DÉPRÉPALATALISATION DE 𓇋 (*y*).

Nous ne possédons aucun indice *direct* quant à la date à laquelle s'est produite la dépréपalatalisation de 𓇋 (*y*); on écrit :

𓇋𓊪 *yp* « compter » : ωπ (**lōp*);

𓇋𓏏𓀀 *yt* « père » : ειωτ (*yōt^ey*).

Dans l'écriture, on ne voit pas dans quel cas *y* a été maintenu et dans quel cas il a passé à zéro.

𓇋𓂝𓎛 *yʿḥ*(*w*) « lune » a donné *deux* formes en copte, l'une avec et l'autre sans *y* :

(a) MAINTIEN DE *y*	(b) PERTE DE *y*
ιοϩ (B)	οοϩ (S)

Le terme de « perte » ne signifie pas nécessairement une *perte totale*. Il y a de fortes raisons de croire que la consonne n'a pas toujours disparu, mais qu'elle a seulement subi une modification dans le sens que la zone de constriction prépalatale caractérisant la consonne *y* a été déplacée.

Si les indices *directs* nous manquent pour dater ce développement, nous possédons néanmoins deux indices *indirects* à l'aide desquels nous pouvons situer ce phénomène :

(a) il est *peu probable* que la dépréपalatalisation de *ḏ* et de *ṯ* (*ǵ* et *ć*) se soit produite *indépendamment* de celle de *y;*

(b) néo-égyptien *ym* « mer » : ειομ (S), forme un pl. αμαιογ (B).

Nous ignorons la date exacte à laquelle ce mot est passé du canaanéen en égyptien. La graphie néo-égyptienne n'indique qu'un *terminus post quem*. Le mot a dû être emprunté au phénicien quand on prononçait encore les consonnes géminées, c'est-à-dire à l'Ancien Empire : **yammi* (gén.), comp. hebr. *yamm*=.

DÉFINITION DE LA CONSONNE *i*

La relation qui existe entre *y* et *i* ressort aux groupes de mots suivants :

ⲡⲱⲓ	« le mien »	:	ⲡⲁⲛⲏⲃ	« mon seigneur »;
ⲙⲟⲓ	« donne! »	:	ⲙⲁ[ⲧⲁⲙⲟⲓ]	« fais-moi savoir »;
ⲕⲟⲩⲓ	« petit »	:	ⲕⲁ[ⲛ ⲗ ⲱⲙⲓ]	« petit homme » (F);
ⲉⲓⲟⲙ	« mer »	:	ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ	« mers » (B);
ⲡⲁⲡⲟⲓ	« poussin »	:	issu de **paypāy*	« celui qui piaule ».

Dans tous ces cas, le passage de *y* à *i* (comme nous transcrivons la nouvelle consonne) a eu lieu dans des positions atones tandis que *y* a été maintenu au début ou à la fin de la syllabe accentuée.

La consonne *i* a dû se trouver en position *atone* dans les cas suivants :

yms·t	:	ⲁⲙⲓⲥⲉ	« aneth »	*(*^{e}imīs^{e}t);*
ynk	:	ⲁⲛⲟⲕ	« moi »	*(*^{e}inók);*
ynm	:	ⲁⲛⲟⲙ	« peau »	*(*^{e}inóm);*
ywn	:	ⲁⲩⲁⲛ	« couleur »	*(*^{e}iwán).*

Dans certains cas, le sahidique a ⲉ à la place de ⲁ :

yr-f	:	ⲉⲣⲟϥ	« à lui »	*(*^{e}iróf);*
yrṯ·t	:	ⲉⲣⲱⲧⲉ	« lait »	*(*^{e}irōṯ^{e}t).*

Nous rencontrons les formes à ⲁ dans d'autres dialectes, par exemple ⲁⲣⲱⲧⲉ (A), Peut-être, ⲉⲣⲟϥ et ⲉⲣⲱⲧⲉ sont d'origine dialectale et remontent à d'autres formes (peut-être **^{e}yrof, *^{e}yroṯ^{e}t*).

Mais la déprépalatalisation a également eu lieu en syllabe accentuée :

ynr	:	ⲱⲛⲉ	« pierre »	*(*iōn^{e}r);*
yrp	:	ⲏⲣⲡ	« vin »	*(*iōr^{e}p);*
yp	:	ⲱⲡ	« compter »	*(*iōp);*
yr.t	:	ⲉⲓⲣⲉ	« faire »	*(iīr^{e}t).*

Dans le groupe *ya* en syllabe accentuée, le maintien semble être la bonne règle :

yꜥꜣ « âne » : ⲉⲓⲱ;
yꜥy « laver » : ⲉⲓⲱ;
yḥ·t « champ » : ⲉⲓⲱϩⲉ;
yt(w) « orge » : ⲉⲓⲱⲧ;
yty « père » : ⲉⲓⲱⲧ.

Dans cette catégorie range également *ym(y)* « mer » : ⲉⲓⲟⲙ. À côté de *yḥ·t* « champ », nous avons *ꜣḥ·t*. Des cas du type *ynr* « pierre » : ⲱⲛⲉ doivent donc être considérés comme des *exceptions* et sont certainement dialectaux.

Le maintien du caractère prépalatal de *y* s'observe en syllabe atone lorsqu'il s'agit de formes tardives : ⲥϯⲛⲟⲩϥⲉ « encens », littéralement « parfum doux », de ⲥⲧⲟⲓ plus ⲛⲟⲩϥⲉ.

Pour définir la nature phonétique de la consonne transcrite provisoirement *i͗*, nous disposons des indications suivantes :

(a) *i͗* était une consonne issue de la constrictive prépalatale *y* ayant perdu son caractère prépalatal;

(b) la combinaison *ᵉi͗* devant consonne simple crée une impression auditive de *a*.

Il est légitime d'assigner à *i͗* un caractère constrictif, car rien ne nous autorise à admettre sa perte.

Il est pourtant plus difficile à déterminer sa *zone d'articulation :* en tout cas, celle-ci s'est certainement déplacée *en arrière.*

S'il n'est pas possible de situer exactement l'articulation de la consonne secondaire *i͗*, nous savons au moins qu'il s'agissait d'une constrictive assez proche du ꜥayin laquelle, précédée de la voyelle auxiliaire *ᵉ*, donnait une impression auditive proche de *a*.

MÉTATHÈSES

Un exemple bien connu est χάμψαι (pl. f.) « crocodiles » (Hérodote II 69), comp. ⲙⲥⲁϩ (S), pl. ⲙⲥⲟⲟϩ (S) « crocodile ». L'égyptien connait deux formes du mot : *ḥmz*, f. *ḥmz·t* et *mzḥ*, f. *mzḥ·t*.

La forme grecque dérive de **ḥamz-a·t* (sg.), copte ⲙⲥⲁϩ (S) de **mazáḥ*.

La semi-voyelle *y* a tendance à se placer devant la consonne qui la précède :

(1) Dérivés de verbes bilittères :

ʿq « entrer » : ⲟⲉⲓⲕ (S) « pain » : *ʿaqyaw, ʿayqaw* « ce qui entre » ;
ʿš « crier » : ⲟⲉⲓϣ (S) « cri » :*ʿašyaw, ʿayšaw* ;
wn « ouvrir » : ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (S) « lumière » : *wanyaw, wanyaw* « ouverture » ;
nḏ « moudre » : ⲛⲟⲉⲓⲧ (S) « farine » : *naḏyaw, nayḏaw* « mouture » ;
ỉp « compter » : ⲟⲉⲓⲡⲉ (S) « mesure de blé » : *ỉapy-a·t, ỉayp-a·t.*

(2) Dérivés de verbes trilittères IIIae *y* :

nky « coïter » : ⲛⲟⲉⲓⲕ (S) « adultère » (personne) de *nakyaw, naykaw* ;
rdy « pied » : ⲣⲁⲧ⸗ (S), ⲣⲏⲧ⸗ (S°) : *rid(y)* = et *riyd* = ou *rīd* = ;
sḏy « combattre » : ϣⲟⲉⲓϫ (S) « guerrier » : *saḏyaw, sayḏaw* ;
ṯzy « soulever » : ϫⲟⲉⲓⲥ (S) « seigneur » : *ṯazyaw, ṯayzaw* ;
šmy « aller » : ϣⲟⲉⲓⲙⲉ (S) « rangée » : *šamy-a·t, šaym-a·t.*

Dans plusieurs cas on constate un glissement de sens.

Aussi la semi-voyelle *w* montre la même tendance :

s-ḥwy « réunir » : ⲥⲱⲟⲩϩ (S) « réunir » : *saḥway, sawḥay* ;
s-dwn « ériger » : ⲥⲟⲟⲩⲧⲛ (S) « ériger » : *sadwan, sawdan* ;
šnw·t « grenier » : ϣⲉⲩⲛⲓ (B) « grenier » : *šinw-a·t, šiwn-a·t.*

31. L'ÉCLATEMENT.

Nous appelons éclatement le phénomène évitant la création d'un groupe à deux consonnes à la fin d'un mot par l'insertion d'une voyelle auxiliaire. Après la chute de la voyelle finale, *kaꜣm* « vigne » est passé à *kāꜣ*^{e}*m* pour éviter la constitution d'un groupe consonantique à la fin du mot contraire aux habitudes articulatoires des Égyptiens de l'Ancien Empire.

La fission du groupe *kaꜣm* a certainement donné, tout d'abord, une forme *kắꜣ*^{e}*m,* transformée ensuite par la loi des syllabes en *kāꜣ*^{e}*m.* Le développement peut être réconstruit comme suit :

1. *karm-u* (ou sim.)

2. a *karn-u*	2. b *karm-u*
3. a *kaꜣn-u*	3. b *kaꜣm-u*
4. a *kā́ꜣ*^{e}*n*	4. b *kaꜣ*^{e}*m*
(éteint)	5. b *kāꜣ*^{e}*m*
	6. b *kām* (néo-ég. écrit *kꜣmw*)
	7. b *kōm*
	8. b *ćōm* = ϭωм.

Ce développement rappelle la ségolatisation de l'hébreu où l'insertion d'une voyelle, en général *e* (*ségōl*) facilitait la prononciation du groupe consonantique constitué après la chute des voyelles terminales : *gäbär* « homme » (pour *gabr-*), *däräk* « chemin » (pour *dark-*), *sefär* « livre » (pour *sifr-*), *tešaʿ* « neuf, novem » (pour *tisʿ-*), *ḥoḏeš* « mois » (pour *ḥudš-*), *rómaḥ* « lance » (pour *rumḥ-*). Dans le cas de *tešaʿ* et de *rómaḥ,* c'est le *ʿayn* et le *ḥ* qui ont occasionné l'insertion de *a* (Israël Bursztyn, *Vollständige Grammatik der alt-und neuhebräischen Sprache,* Wien 1929).

L'arabe aussi connaît ce phénomène : *báḥăr* « mer, fleuve » pour *baḥr, ꜣísĭm* « nom » pour *ꜣism, ḥúkŭm* « ordre » pour *ḥukm* (Bagdad), comp. p. 173.

COMPARAISON DES FORMES ÉGYPTIENNES ET ARABES

(a) Forme *qatl* :

1. *ḥtr* « lier, unir » : ϩⲱⲧⲉ (S) « nécessité, tribut » (*ḥatr : ḥātᵉr*) = arabe *ḥatr* (nom verbal) « serrer un nœud »;

2. *ẖʿq* « raser » : ϩⲱⲱⲕⲉ avec métathèse (*ẖāqᵉᶜ*) = arabe *ḥalq* « raser » (nom verbal);

3. *kꜣm* « vigne » : ϭⲱⲙ (*kaꜣm : kāꜣᵉm*). = *karm* « vigne » arabe;

4. *mwt* « mort, mourir » : ⲙⲟⲩ (*mawt : māwᵉt*), aussi ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ « tuer » (*mawt : māwᵉt* avec maintien de la syllabe finale). = arabe *mawt* la « mort » ;

5. *plg* (écrit néo-ég. *png*) « séparer, détacher, etc. » : ⲡⲱⲗϭ (*palg : pālᵉg*) = arabe *falg* « fendre, labourer » (nom verbal);

6. *qdf* « cueillir » : ⲕⲱⲧϥ (*qadf : qādᵉf*) = arabe *qaṭf* « cueillir » (nom verbal);

7. *sẖb* « prendre, avaler » (un médicament) : ⲥⲱϩⲡ (A) « manger, avaler » (*saẖb : sāẖᵉb*) = arabe *saḥb* « avaler avidement » (nom verbal);

8. *šʿd* « couper » (écrit aussi *šʿḏ* pour *šʿd*, avec *ʿayin* pour *r*, à cause de *ṭ* emphatique) : ϣⲱⲱⲧ (*šaʿd : šāʿᵉd*) = arabe *šarṭ* « entaille, condition »;

9. *xꜣꜥ* « jeter, abandonner » : ⲕⲱ (*xaꜣꜥ : xāꜣeꜥ*), avec dissimilation. = arabe *xalꜥ* « ôter » (un vêtement), « répudier (une femme) » (nom verbal);

10. *xtm* « sceller » : ϣⲱⲧⲙ̄ (*xatm : xātem*). Il y a ϣⲱⲧⲙ̄ et ϩⲱⲧⲙ̄ « fermer ». = arabe *xatm* « sceau » et « acte de sceller ».

(b) Forme *qitl :*

1. *ꜥm*[ꜣ] « savoir », écrit aussi *ꜥmꜣm*, donc probablement **ꜥmꜣ :* ⲉⲓⲙⲉ (*ꜥimꜣ*, puis *ꜥīmeꜣ*) = arabe *ꜥilm* « savoir, science » (nom verbal);

2. *zft* (non attesté) « poix » : (**zift : *zīfet*) : ⲥⲓϥⲉ. = arabe *zift* « poix ».

Remarque : Dans le cas de *šꜥd* (a,8), nous trouvons à la fin de l'Ancien Empire la graphie *šꜥḏ*. Cette orthographe exceptionnelle, mais non isolée, prouve que le passage de *ḏ* à *d* date déjà de cette période-là. Elle n'affecte *en rien* la validité de l'étymologie, ce qui aurait été le cas si l'on avait trouvé *šꜥḏ* dans un texte de la IVe dynastie.

32. LOIS PHONÉTIQUES.

LE PASSAGE DE *ḥ--------s* A *ḥ--------ḥ*

L'égyptien possède plusieurs mots contenant à deux reprises 𓎛 *ḥ* sans qu'il s'agisse de réduplications. En arabe, ce cas est extrêmement rare. Je connais, en Haute Égypte, le verbe *ḥāḥa*, *yiḥāḥi* « chasser les oiseaux d'un champ, les faire fuir ». Le cas des verbes à deux *ḥ* a été étudié par l'auteur (W. Vycichl,

« Ein phonetisches Problem im Ägyptischen und seine Lösung », *ZÄS* LXXXVI, 1961, p. 149-150) :

1. [hiéroglyphes] *ḥḥy* « chercher » : arabe *ḥās, yaḥūs* « chercher ».

2. [hiéroglyphes] *ḥḥ* « multitude, beaucoup » : arabe *ḥawsa* « société, parenté » et *ḥawāsa* « grand nombre d'hommes de nations différentes »;

3. [hiéroglyphes] *ḥnḥ* « peur », copte ϩⲛⲱϩⲉ « peur » et [hiéroglyphes] *ḥns* « étroit » (comme français *angoisse*), l'allemand *Angst* « peur » a un rapport avec *eng* « étroit ».

4. démot. *ḥrḥ* « garder, protéger » : arabe : *ḥaras, yaḥris* « protéger ».

Il s'agit sans doute d'un développement régional : *s* y était certainement prononcé comme le *ś* polonais et *ḥ* avait gardé un son le rapprochant d'un *y* sourd. Aussi la coexistence de *ḥnḥ* et de *ḥns* parle en faveur d'un développement régional. Dans d'autres cas, *s* s'est maintenu : *ḥsb* « calculer », *ḥbs* « vêtir », *ḥsy* « chanter », *ḥmsy* « être assis », etc.

LA REPRÉSENTATION GRAPHIQUE DE *ʿayin* PAR *y*ꜣ

Ces graphies n'ont jamais pu être expliquées :

1. [hiéroglyphes] *yꜣw·t* « bétail, troupeau » = [hiéroglyphes] *ʿw·t* « bétail, troupeau » (surtout menu bétail);

2. [hiéroglyphes] *yꜣš* « appeler » = [hiéroglyphes] *ʿš* « appeler » (ⲱϣ);

3. [hiéroglyphes] *yꜣrw* « joncs » = [hiéroglyphes] *ʿr* « jonc ». La *sx·t yꜣrw* est donc le « champ des joncs » = *sx·t ʿlw*.

LE DIEU EAḤES

Un être divin peu connu porte les noms suivants :

Yꜣḥs (*PT* 994, c, PN);
Rḥs (*PT* 1476, a, P);
Yḥs (*PT* 1476, a, M).

Probablement **Lḥs*. Peut-être aussi **ʿḥs* (non attesté).

Les formes des Pyramides se retrouvent chez Edel, *Grammatik* § 127.

LE CAS DE *YꜣRR·T*

yꜣrr·t « cep de vigne », en copte ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ pourrait être lu **ʿrr·t*. On a tenté, à plusieurs reprises, de le rapprocher de l'hébreu עֹלֵלוֹת *ʿōlĕlōṯ* « raisin ». Mais ce terme désigne le raisin cueilli *après* les vendanges, quand on recueille le raisin oublié la première fois. Il faut comparer *ʿōlelōṯ* avec l'arabe *ʿallal* « répéter, aller (boire) une deuxième fois », *ʿall, yaʿill* « boire une deuxième fois ».

Il est cependant peu probable que l'on doive lire *ʿll·t* : Les graphies à *yꜣ* à la place de *ʿayin* sont fréquentes à l'Ancien Empire, tandis que *yꜣrr·t* est une forme standard. De plus, la forme copte suggère une structure **yᵉꜣlolyᵉt* (participe passif à dernière consonne redoublée).

LA DISPARITION DE *ḥ* EN COPTE BOHAÏRIQUE

En bohaïrique, ϩ (ancien *ḥ*) disparaît en règle générale en syllabe prétonique :

ϩⲁⲗⲁⲕ (S),	ⲗⲁⲕ (B)	« bague » (comp. arabe *ḥalaq*)
ϩⲁⲧⲏⲣ (S),	ⲁⲛⲑⲏⲣ (B)	« marteau » (syr. *naḥṭūr-ā*)
ϩⲁⲛⲧⲟⲩⲥ (O),	ⲁⲛⲟⲟⲩⲥ (B)	« lézard » (*ḥntsw*, écrit *ḥntꜣsw*)
ϩⲁⲧⲣⲉ (S),	ⲗⲟⲣⲉ (B)	« jumeau », en B attesté uniquement comme nom propre (*ḥtr-y*). Une fois ϩⲁⲑⲣⲉ (B) « jumeau » (maintien du *hori*).

Cette « disparition » a un rapport avec la perte de l'aspiration en syllabe atone (par exemple ⲧ au lieu de ⲑ). Il y avait donc les formes *ʿ*aláq*, *ʿ*ant*ʰ*ēr*, ʿ*ant*ʰ*ūs*, ʿ*at*ʰ*ré* etc. à la place de *ḥaláq*, *ḥant*ʰ*ēr*, *ḥant*ʰ*ūs*, *ḥat*ʰ*ré* etc.

Les dérivés de ϩⲱⲗ « voler » ont gardé leur *ḥ* initial par analogie : ϩⲁⲗⲏⲧ (B) « oiseau », ϩⲁⲗⲁⲓ (B) « voler » (oiseau), ϩⲁⲗⲱⲟⲩⲗⲓ (B) « volage » (pour *ϩⲁⲗⲱⲗⲓ).

Dans ce dialecte, ʿayin était considéré comme la correspondance de *ḥ* au même titre que ⲧ était la correspondance de ⲑ. En d'autres termes, *ḥ* passait pour la *forme aspirée* de ʿayin.

33. LE COMPORTEMENT DE VOYELLES EN CONTACT.

Les recherches sur les éléments constitutifs des formes nominales et verbales ont permis de dégager un certain nombre d'éléments (*-ā*, *-ī*, *-īy*, *-a·t*, *-ū*, etc...) d'aspect archaïque, bien connus dans les langues *sémitiques* et, en partie, aussi en *berbère* et en *couchitique*. Il est proposé d'étudier par la suite le comportement de ces éléments lors de la constitution de formes. Un fait acquis est d'ores et déjà l'existence d'un système vocalique à 3 unités (*a*, *i*, *u*) comme il est admis pour les langues sémitiques. La combinaison de 2 voyelles primitives donne en tout $3 \times 3 = 9$ combinaisons possibles si l'on ne tient compte que de la qualité des voyelles. Mais, en considérant d'autres facteurs, tels que la *quantité* (voyelles brèves et longues), la *structure syllabique* du mot, la *place de l'accent* et la *région* dans laquelle s'est produit le contact, nous aboutissons à un nombre supérieur de possibilités.

Pour des raisons purement pratiques nous choisissons un tableau simplifié des 9 combinaisons précitées et y ajoutons le cas échéant aussi d'autres groupes comportant *aleph*, *y* et *w* :

(1) $a + a$	(4) $i + a$	(7) $u + a$
(2) $a + i$	(5) $i + i$	(8) $u + i$
(3) $a + u$	(6) $i + u$	(9) $u + u$

Le matériel disponible ne permet pas d'examiner l'ensemble des cas possibles. Certaines analogies font cependant penser que le jeu des combinaisons est régi par des règles qui nous permettent de combler des lacunes avec une probabilité suffisante.

LES COMBINAISONS VOCALIQUES

1. La combinaison *a* + *a* :

Nous ne disposons d'*aucun cas sûr* de cette combinaison en syllabe accentuée. En revanche, elle est assez fréquente en syllabe atone dans les cas où un nom en *-a* prend la terminaison du féminin *-a·t*. Or, il est exact que nous ne pouvons pas affirmer avec certitude la nature de la terminaison *-w* des noms masculins du type *nbw* « seigneur », *Mnṯw* « Month » (dans le nom de lieu ⲣ̄ⲙⲟⲛⲧ « Erment »), *Ḫnzw* « Khons » (dans le nom de mois ⲡⲁϣⲟⲛⲥ « Bashans »), etc., sauf peut-être dans le cas du nom de nombre ⲥⲛⲟⲟⲩⲥ « deux » (après les dizaines) de *sn-wy*, provenant de **san*[*y*]*aw-say* ou sim. Il est pourtant *peu probable* que nous devions compter avec une autre vocalisation, *-iw* ou *-uw*. Dans le premier cas on pourrait s'attendre à l'apparition d'un 𓇌 p. ex. au féminin (*-i-a·t*, écrit * 𓇌𓏏 *-y-a·t*) et dans le deuxième à l'apparition d'un 𓅱 p. ex. au féminin (*-u-a·t*, écrit * 𓅱𓏏 *-w-a·t*).

'Imnw « Amoun » remonte à une forme **Yammānaw* (p. 87). La gémination (*-mm*) s'est maintenue dans la désignation du dieu à l'oasis de Siwa. En Égypte même nous avons en copte ⲁⲙⲟⲩⲛ = Ἀμοῦν, avec un féminin Ἀμαῦι provenant de **Yammānat* ou sim. Les deux reconstructions se décomposent en **Yammāna-* plus les terminaisons *-u* (m.) et *-a·t* (f.).

Xrpw « premier » : ϣⲟⲣⲡ forme un féminin *xrp·t* « première » : ϣⲟⲣⲡⲉ. Dans ce cas nous arrivons également à une structure **xarpaw* (m.) et **xarpat* (f.), c'est-à-dire *xarpa* avec les désinences nominales *-u* (m.) et *-a·t* (f.). Nous savons qu'il s'agit d'une forme « refaite », car un *xarpa-* aurait abouti, à l'Ancien Empire, à **xaꜣpa-*, mais ce fait ne touche pas les conclusions qui se dégagent de l'examen du féminin. Les deux voyelles *a* + *a* de *xarpa-a·t* se sont fondues en *une seule*, certainement *a* bref.

Un *a* long aurait certainement provoqué un déplacement de l'accent comme dans ⲙ̄ⲙⲟ « dans toi » issu de [hieroglyphs] avec une issue °*-māṯi,* puis **-ma(t)*. En conclusion, le résultat de la « fusion » de deux voyelles *a* fut dans les cas considérés un *a* bref ou, en d'autres termes, le premier *a* s'est maintenu et le deuxième a été absorbé. On verra par la suite (cas 4) que le groupe *-i-a·t* aboutit dans des conditions analogues à *-i·t,* également avec maintien de la première voyelle.

Les reconstructions s'écrivent par conséquent *ᵃ*Yammāna·t,* *ᵃ*xarpa·t* avec *a* faisant part du *thème* et non ᵃ*Yammān-a·t,* ᵃ*xarp-a·t.* Ces transcriptions impliqueraient des thèmes *consonantiques* se terminant par la désinence du féminin *-a·t* (comme dans le cas de *ᵃ*nafr-a·t* « belle, bonne », féminin de *ᵃ*nāfir* « beau, bon ».

2. La combinaison *a* + *i :*

Le contact de *a* + *i* a eu lieu dans deux cas, à savoir :

(a) issue *-ā* de certaines prépositions et *ī* comme terminaison de la 1ʳᵉ personne du singulier :

> *im-y* « dans moi » : ⲙ̄ⲙⲟⲓ issu de *(...)*-mā-ī;*
> *ir-y* « à moi, vers moi » : ⲉⲣⲟⲓ issu de *(...)*-rā-ī.*

(b) issue *-ā* de la terminaison du subjonctif des verbes et *ī* comme terminaison de la 1ʳᵉ personne du singulier :

> *ʿnx-y* « que je vive » : (ⲧ)ⲁⲛϩⲟⲓ issu de *ᵃ *ʿanx-ā-ī :*
> *msy-y* « que je donne naissance » : *ⲧⲙⲉⲥⲓⲟⲓ issu de *ᵃ*masy-ā-ī.*

Dans ces cas (a) et (b) le copte montre une voyelle *brève* en syllabe fermée (S *-oy,* A *-ay*). La voyelle de l'issue, en sahidique ⲟ ne pose aucun problème. Elle provient de l'ancien *ā* et a été réduite en syllabe fermée. Mais quelle est l'origine du *y*? S'agit-il d'un *son intermédiaire* développé pour faciliter le passage

d'une voyelle (*-ā-*) à l'autre (*-ī*) ou avons-nous à faire à un *i* non-syllabique (= phon. *y*) pris *dans la masse* de la dernière voyelle ?

Il est proposé de voir dans cet *y* non un son intermédiaire spontané comblant l'hiatus entre *-ā-* et *-ī*, mais un son *pris dans la masse* de la dernière voyelle *-ī*. Le groupe *-ā-ī* s'est restructuré en *-ā-yi*. Par la suite *-ā-yi* a donné *-a-y* avec *a* bref lors de la chute de la voyelle finale.

Nous avons écarté la possibilité d'un son intermédiaire créé *ad hoc*. Dans ce cas nous aurions obtenu une issue *-ā-y-ī* et ensuite, avec la première réduction vocalique, *-ā-yi* avec *ā* long = *ωι en copte sahidique. Nous retenons donc la thèse de la semi-voyelle *y* prise *dans la masse* de la voyelle finale (*-ī*).

Remarque A : Le même « changement de fonction » (Funktionstausch) peut s'observer en arabe. Les formes *mayyit* « mort » et *sayyid* « seigneur » sont mises pour **mayīt* et **sayīd* (avec assimilation régressive pour **mawīt* et **sawīd*) provenant des « squelettes » *m-w-t* et *s-w-d*. Le féminin « intérieur » de **mawīt* est d'ailleurs conservé en arabe classique dans l'expression أرض موات (*ʾarḍ mawāt*) « terre morte, qui ne produit rien ».

Remarque B : Le temps de la réduction des voyelles finales coïncide avec l'entrée en vigueur de la « loi syllabique » découverte par G. Steindorff (1894) et précisée en détail par K. Sethe dans son « *Verbum* » (1899-1902). Cette loi définit la *quantité* de la voyelle tonique : *brève* en syllabe fermée, *longue* en syllabe ouverte. Nous désignons les reconstructions de cette période (c'est-à-dire après la *première réduction finale*) par le signe * = période classique de la langue égyptienne par opposition au signe ° = période ancienne.

Remarque C : La reconstruction de la terminaison de la 1re personne du singulier n'a pas été choisie d'après certaines langues sémitiques où cette forme existe effectivement. Nous savons que *-ī* est, dans tous les cas, une *forme secondaire*, en arabe, en accadien et en hébreu. Comme il ressort de l'examen des suffixes pronominaux (*-ī*, etc.) la forme *-ī* a été retenue pour des raisons *propres à l'égyptien*. Il est néanmoins intéressant de constater que l'on trouve en arabe, où le suffixe apparaît sous deux formes (*-ī* après consonne et *-ya* après voyelle longue ou diphtongue), aussi une forme *-yi*, pareille à l'égyptienne, au Hidjāz et

en d'autres endroits. Ch. Rabin cite entre autres *ʿalay-yi* « sur moi », *ʿaṣā-yi* « mon bâton », *ʿašā-yi* « mon dîner », *kursī-yi* « ma chaise » etc. (*Ancien West Arabian*, London 1951 : Taylor's Foreign Press, p. 151-152, chapter 12 : Hijaz Morphology).

3. La combinaison *a* + *u* :

Le contact de *a* + *u* a eu lieu dans deux cas, à savoir :

(a) issue *-ā* de certaines prépositions et **-ū* comme terminaison de la 3e personne du pluriel :

> *im-w* « dans eux, elles » : ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ issu de *(...) *-mā-ū;*
> *ir-w* « à eux, elles, vers eux, elles » : ⲉⲣⲟⲟⲩ issu de *(...) *-rā-ū.*

(b) issue *-ā* de la terminaison du subjonctif et *-ū* comme terminaison de la 3e personne du pluriel :

> *ʿnx-w* « qu'ils vivent » : *(ⲧ)ⲁⲛϩⲟⲟⲩ issu de **ʿanx-ā-ū;*
> *msy-w* « qu'elles enfantent » : *(ⲧ)ⲙⲉⲥⲓⲟⲟⲩ issu de **masy-ā-ū.*

La terminaison *-ū* de la 3e personne du pluriel n'apparaît qu'en néo-égyptien pour remplacer l'ancien - 𓋴𓈖𓏥, prob. *-sunu* (m.). L'histoire du Prince utilise exclusivement - 𓋴𓈖𓏥, mais l'histoire de la prise de Jaffa a déjà - 𓅱𓏥. Au papyrus d'Orbiney 𓅱𓏥 ne figure qu'aux premières pages, ensuite on l'a dû trouver trop vulgaire et le scribe continue jusqu'à la fin avec 𓋴𓈖𓏥, mais aux pages 18 et 19 𓅱𓏥 lui glisse dans le texte à deux reprises (Erman, *Neuägyptische Grammatik*[2], Leipzig 1933, § 77).

Le développement phonétique s'inspire du précédent (2), bien qu'il ne s'agisse pas d'un cas contemporain : *-ā-ū* donne d'abord *-ā-wu* et, après la chute de la voyelle finale, *-a-w* : -ⲟⲟⲩ. C'est la forme du sahidique. Le bohaïrique a -ⲱⲟⲩ (= phon. *-ŏw* avec *o* bref et fermé), les dialectes à vocalisation ancienne ont -ⲁⲩ = *-aw* (AFL).

4. La combinaison *i* + *a* :

Nous examinons 8 cas différents :

(a) ^{a} 𓈖𓇋 *ny* « celui (de) » : *bỉꜣ ny p·t* dans ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ « fer »;
^{a} 𓈖𓏏 *n·t* « celle (de) » : non attesté en syllabe accentuée.

D'après ⲃⲉⲛⲓⲡⲉ il s'agit de *^{a}*ni* avec *i* bref. Le féminin n'écrit jamais *𓈖𓇋𓏏 (*ny·t*), mais toujours 𓈖𓏏 *n·t*. Nous avons donc *^{a}*ni-a·t*, forme qui a dû aboutir à **ni·t* avec absorption de *-a*.

(b) En néo-égyptien *-*i* (m.) correspond à *-*y-a·t* (f.). Il s'agit d'emprunts d'origine sémitique se terminant par -*i* (terminaison du génitif) :

*^{n}*xabīr-i* « ami » : ϣⲃⲏⲣ (S);
*^{n}*xabir-i-a·t* « amie » : ϣⲃⲉⲉⲣⲉ (S) issu de **xabir-y-a·t*.

C'est le *y* développé au féminin qui est à l'origine de la voyelle « brisée » de ϣⲃⲉⲉⲣⲉ. Il est proposé d'y voir un développement *^{n}*xabiry-a·t*, *^{n}*xabirr-a·t* pour aboutir à ϣⲃⲉⲉⲣⲉ. La perte de la géminée est compensée par la voyelle « brisée ». En égyptien nous avons le cas de 𓈙𓇋𓀔 *šry* « fils » : ϣⲏⲣⲉ dont le féminin 𓈙𓇋𓏏 *šry·t* doit remonter à *^{n}*šöry-a·t* avec le même développement que ϣⲃⲉⲉⲣⲉ. En copte la « fille » se dit ϣⲉⲉⲣⲉ (S).

(c) Pour *^{n}*xabiri-a·t* « amie » le bohaïrique présente un développement analogue. À côté de ϣⲫⲏⲣ (B) « ami », nous avons ϣⲫⲉⲣⲓ (B) « amie » issue de *^{n}*xapiry-a·t*. Ce cas est intéressant, parce que le « fils » se dit dans ce dialecte ϣⲏⲣⲓ (B) et la « fille » ϣⲉⲣⲓ (B), évidemment issu de *^{n}*šöry-a·t* avec le même développement que ϣⲉⲉⲣⲉ en sahidique.

Remarque A : Les formes de la labiale, ⲃ en S et ⲫ en B, montrent que le mot a été introduit en égyptien sous deux formes différentes. Dans le domaine du bohaïrique le *b* occlusif du canaanéen était senti plus proche du ■ égyptien, également occlusif, que de la fricative ⌋, prononcée, comme dans l'espagnol *hablar*, presque *v*.

Remarque B : Un autre développement n'est pas attesté en copte, le développement d'une diphtongue. Il y avait aussi un féminin **xbairi* « amie » comme il ressort du nom propre Ψενχεντχβαῖρις = *P3 š(ry) xmt·t xbr·t* litt. « le Fils des trois (déesses) amies » (W. Spiegelberg, *Ägyptische und griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der römischen Kaiserzeit.* Leipzig 1901, n° 456). Aussi **ⁿgam(m)āl-i* (gén.) aboutit en copte à ϭⲁⲙⲟⲩⲗ (S), ϫⲁⲙⲟⲩⲗ (B) et le féminin **ⁿgam(m)āli-a·t* donne **ⁿgam(m)ōli·t,* puis ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲉ (S), forme rare, et ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ (B) « chamelle ».

(d) La terminaison des noms de relation (en arabe *nisba,* pl. *nisab*) était en égyptien *-īy,* probablement suivie d'une terminaison vocalique :

imn·t-y « occidental » : ⲉⲙⲛ̄ⲧ issu de **(...)-mín·t-īy;*
imn·t-(y)·t « l'au-delà », litt. « l'occident » : ⲁⲙⲛ̄ⲧⲉ issu de **(...)-mín·t-ī·t* à la place de **ᵃyamin-a·tīy-a·t.*

D'autres cas sont ϩⲟⲩⲓⲧ « premier » et ϩⲟⲩⲓⲧⲉ « première » du néo-égyptien *ḥ3w·t-y* = phon. **ḥw·t-y* ou ⲟⲩⲱⲧ « unique » et son féminin ⲟⲩⲱⲧⲉ, issu de **wiʿ[y]a·t-īy-a·t,* puis **wiʿā·t-ī·t* ou sim. Dans ces cas la *structure* du mot est la *même* au masculin et au féminin.

(e) Dans d'autres cas le nom de relation forme un féminin en *-y-a·t* :

K3š-y « Couchite » : ⲉϭⲱϣ **(...)-āšīy;*
K3š-y·t « Couchite » (f.) : ⲉϭⲟⲟϣⲉ **(...)-aš-y-a·t.*

Cette forme remonte, au moins théoriquement, à **Ka3aš-īy-a·t.* Nous avons aussi ϣⲡⲏⲧ (m.) et ϣⲡⲉⲉⲧⲉ (f.) « timide, honteux » de ϣⲓⲡⲉ « avoir honte » et provenant de **špy·t-y* (m.), **špy·t-y·t.* (f.) Pour le développement de la voyelle brisée voir (4, b).

(f) Les verbes à 3ᵉ radicale *y* forment en règle générale un nom verbal féminin, par ex. [hiéroglyphe] *iny* « apporter » donne [hiéroglyphe] *in·t* : ⲉⲓⲛⲉ. Il est peu probable que le nom verbal ne comporte que *deux* radicales (*in-*), il semble plutôt que la *troisième* se trouve dans la terminaison. Celle-ci ne constitue pas la

simple terminaison du féminin (*-a·t*), mais renferme en même temps la 3e radicale et *-a·t* :

𓇍𓈖𓂻 *in·t* « apporter » : ⲉⲓⲛⲉ °*ìini·t* issu de °*ìini-a·t*.

Remarque A : On peut se demander pourquoi ces verbes ajoutent au nom verbal la désinence du féminin. Il est fort probable que celle-ci n'a d'autre raison que d'*étoffer* une forme considérée comme défectueuse, surtout si l'on pense que le *y* radical a pu être absorbé devant la terminaison nominale (comme dans le cas de ª*qis*(*y*)*u* « os » : ⲕⲁⲥ). Dans ce cas le nom verbal aurait été réduit à une forme *ª*ìin*(*y*)*u·* = *ⲁⲛ, jugée incomplète. Pour remédier à cette déficience on préférait la forme féminine, plus complète, probablement provenant d'un ancien nom d'unité.

Remarque B : Aussi les causatifs des verbes bilittères forment un nom verbal féminin, p. ex. 𓋴𓏠𓈖 *s-mn* « établir » donne ⲥⲙⲓⲛⲉ (S) issu de **samini·t* pour **samini-a·t* et ⲥⲉⲙⲛⲓ (B) issu de **simnī·t* pour **saminī·t*. Dans le dernier cas la qualité de l'*i* est assurée grâce à l'état pronominal ⲥⲉⲙⲛⲏⲧ⸗ϥ (B) « l'établir ». Aussi ϣⲁϫⲉ « parler » doit remonter à un ancien *ª*siḏdī·t* provenant de **siḏdī-a·t*.

Remarque C : Dans de nombreux cas on peut constater la coexistence de plusieurs formes. L'ancien 𓉐𓂻 *pri* « sortir » forme ⲡⲉⲓⲣⲉ « sortir (lumière), se lever (soleil), s'ouvrir (fleurs) » et aussi ⲡⲣ̄ⲣⲉ; l'akhmimique a ⲡⲣ̄ⲣⲓⲉ. Ces formes se ramènent à **piri·t* issu de **piri-a·t* et à **piry-a·t* issu de **piri-a·t*. En ce qui concerne **piry-i·t*, forme également possible, voir (4, g).

(g) La forme **ìini·t* reconstruite ci-devant (4, f) n'est pas la seule possible. Comme dans le cas de ⲡⲣ̄ⲣⲓⲉ (A) issu de **piry-a·t* ou sim. on peut aussi compter avec **ìiny-a·t*, bien que le 𓇋 ne soit jamais écrit dans ce cas. 𓄟𓋴𓁒 *msy* « engendrer, enfanter, naître » forme un nom verbal ⲙⲓⲥⲉ : **misi·t* pour **misi-a·t*, état pronominal ⲙⲁⲥⲧ⸗ϥ issu de **mis·t-ĕf ;* une autre forme **misy-a·t* a également dû exister, comp. ⲙⲉⲥⲓⲱϯ (B) « matrice, ventre de la mère » provenant de **misy-a·t-ī·t*, litt. « celle de la naissance ».

Remarque A : Logiquement, seule la forme **misy-a·t* devrait exister. **Misy-i·t* est sans doute une formation *secondaire* comportant la dernière radicale *à deux reprises,* à savoir comme *y* et comme *i.* Ce dernier élément n'a *aucune raison* de figurer dans le nom verbal et provient probablement de l'autre nom verbal **misi·t.* La forme à issue *-y-i·t* est attestée en copte dans le cas de *mry·t* « aimer » : ⲙⲉ issu de **miry-i·t,* puis **miꜣyi·t,* comp. ⲙⲉⲣⲓⲧ⸗ϥ « l'aimer » provenant de *miry-i·t-ĕf* et ⲙⲉⲣⲓⲧ « ami » issu de **mry·t-y* = **miry-i·t-īy.*

Remarque B : Les formes *mr·t·f* « l'aimer » et **mr·t-y* « ami » comportaient une gémination : **merrīt-ĕf, *merrīt.* Le bohaïrique en a d'ailleurs gardé un souvenir : ⲙⲉⲛⲣⲓⲧ⸗ϥ (B), ⲙⲉⲛⲣⲓⲧ (B). P. Lacau avait déjà reconnu cette gémination, mais il l'expliquait, non par l'assimilation de *miry-i·t* à *mirr-i·t,* mais comme une formation à 2ᵉ radicale géminée, comme la IIᵉ forme du verbe arabe (« Les verbes à troisième radicale faible 𓇋 (*i*) ou 𓅱 (*w*) en égyptien », *BIFAO* 52, 1953, 7-60).

(h) Le participe passif à dernière radicale redoublée forme son féminin de la façon suivante :

ḏdḏy « dit », prob. **ḏadaddiy* (m.);
ḏdḏ·t « dite », prob. **ḏadaddi·t* (f.).

Ces formes sont dérivées du verbe 𓆓𓂧 *ḏd* « dire ». En haoussa *sani* « savoir » forme *sanannē* « su », issu de **sananni-i* et *sananniyā* « sue », issu de **sananni-ā.*

5. La combinaison *ī* + *i :*

Cette combinaison est actuellement attestée dans 5 cas.

(a) Dans la conjugaison du verbe ⲡⲉϫⲁϥ « il a dit ».

𓅮𓄿𓆓𓂧𓆑 *pꜣ ḏdy-f* « (c'est ce) qu'il a dit » ou traduit mot à mot « illud dictum eius (est) ». Ce qui nous intéresse ici est la forme du participe « dit » *iḏdy* (du verbe 𓆓𓂧 *ḏd* « dire »). Il s'agit primitivement d'un participe passif normal, type ⲟⲩⲱϣⲁⲡ comme *saḏīm* « entendu », à savoir **ḏadīy,* portant

l'accent sur la dernière syllabe devant le suffixe. **Ḏadīy-u-ī* a dû passer à ″*ḏadī[y-u]-yi*, °*ḏadí-y*, **ḏadíy* (élimination de la syllabe *y-u*).

À la première personne du singulier nous obtenons *ᵃ*ḏadī-ī* ce qui a donné par la suite, d'abord *ᵉ*ḏadī-yi* et ensuite *ᵉ*ḏdíy* : -ⲉϫⲁⲓ « j'ai dit ».

(b) Le verbe ϩⲛⲁ≈ϥ « il veut », *ϩⲛⲁ≈ⲓ « je veux ».

La forme de la 1ʳᵉ personne du singulier remonte probablement à *(...)*nī-ī*, puis *(...)*nī-yi* et *(...)*ní-y*. La 1ʳᵉ personne de ce verbe rare est bien attestée et la forme reconstruite peut être considérée comme sûre.

(c) Le verbe ⲙⲉϣⲁⲕ « peut-être », litt. « tu ne sais pas ».

La 1ʳᵉ personne du singulier est attestée en néo-égyptien *bw rx(y)-y* = « je ne sais pas » (Erman, *ZÄS* 32, 1894, 128). La négation *bw*, bien connue en néo-égyptien était utilisée bien avant, comme l'indique le nom propre *B rx-f* (Erman, *Neuägyptische Grammatik*, § 767).

C'est le signe qui avait parfois la valeur de *b*(*w*) « ne... pas » (J. Clère, « *L'ancienneté des négations à b initial du néo-égyptien* », *MDAIK* 14, 1956, 29-33). En copte la 1ʳᵉ personne du singulier est bien attestée (Crum, Dictionary, p. 201), *bw rx*(y)-*y*: *ⲙⲉϣⲁⲓ̈ « je ne sais pas ». Le groupe -ⲉϣⲁⲓ̈ se décompose en *·*e*(ꜣ)*ša-y* « ce que je sais », litt. « scitum meum » issu du participe **raxī*(*y*) et du suffixe pronominal -*ī*. Aussi dans ce cas **raxī-ī* a donné d'abord **raxī-yi* et, par la suite, **errxí-y* d'où -ⲉϣⲁⲓ̈.

(d) « Ma face » se dit : ϩⲣⲁⲓ *ḥr-y*, plus correctement **ḥry-y*.

On connaît bien *ḥr* la « face » : ϩⲟ (provenant de **ḥoꜣ* pour **ḥor*) et *ḥr-f* « sa face » : ϩⲣⲁϥ, *ḥr-tn* « votre face » : ϩⲣⲏⲧⲛ̄. Ce mot considéré à tort comme bilittère comporte en réalité une 3ᵉ radicale *y* (p. 231) suivi par une désinence nominale -*w* (**ḥry-w*). Pour les besoins de notre démonstration il suffit de partir de la forme ϩⲣⲏⲧⲛ̄ provenant de *ᵃ*ḥarī-ṯunu* ou sim.

« Ma face » : ϩⲣⲁⲓ̈ remonte donc à **ḥarī-ī*, ce qui donne *ᵃ*ḥarī-yi* et, par la suite, **ḥarí-y*.

(e) Combinaisons de prépositions se terminant par *-ī et de la terminaison de la 1[re] personne du singulier.

ḥry-y « sur moi » : ϩⲣⲁï	issu de *ªḥarī-i;*
irm-y « avec moi » : ⲛⲙ̄ⲙⲁï	issu de *ª(...)-mī-ī;*
mdy-y « auprès de moi » : ⲛ̄ⲧⲁï	issu de *ª(...)-dī-ī;*
n-y « à moi, pour moi » : ⲛⲁⲓ	issu de *ªnī-ī.*

Toutes ces prépositions se terminaient par *-ī* ou *-ī(y)*. La forme *ḥry-y* était certainement identique à *ḥry-y* « ma face » étudiée précédemment (5 d). 𓈖𓀀 « à moi, pour moi » provient de **nī-ī,* puis **nī-yi* et enfin *ni-y.* Les autres cas sont censés avoir eu un développement analogue.

Remarque A : Deux cas ne sont attestés qu'en néo-égyptien (*irm-y* et *md-y*). Il se peut qu'il s'agisse de formes anciennes, mais non attestées dans la littérature ou qu'il s'agisse d'analogies.

Remarque B : Il semble que les prépositions proviennent de *noms* (substantifs). On peut se poser la question sur l'origine des désinences vocaliques (*-ā* pour *ir, im* et *-ī* pour *irm, md*). *Ḥr* « face » dont la transcription correcte serait plutôt **ḥryw* est un cas à part, à formes extrêmement réduites. En ce qui concerne la préposition *ªnī* « à, pour », elle appartient à l'outillage grammatical le plus ancien de la langue.

6. La combinaison *i* + *u* :

(i) Avec le maintien de l'accent sur la dernière syllabe.
Combinaison assez fréquente : 6 cas.

(a) Dans la conjugaison du verbe ⲡⲉϫⲁⲩ « ils ont dit ».

* 𓅮𓆓𓂋𓏏 *pꜣ ḏdy-w* « (c'est ce) qu'ils ont dit », mot à mot « illud dictum eorum », comporte un participe passif (5, a) *ªḏadī(y)* « dit » auquel s'ajoute *-ū* « leur ». Développement *ª(...)dī-ū,* puis *ª(...)ḏī-wu* et *ᶜḏī-w* = -ⲉϫⲁⲩ (assimilation *ḏd* : *ḏḏ*). Forme « refaite » à terminaison *ⁿ-u* (néo-égyptien).

(b) Le verbe ϩⲛⲁ⸗ϥ « il veut », ϩⲛⲁⲩ « ils veulent ».

La 3ᵉ personne du pluriel ϩⲛⲁⲩ « ils, elles veulent » remonte à *(...)*nī-ū*, puis *(...)*nī-wu* et *(...)*ní-w*.

(c) Le verbe ⲙⲉϣⲁⲕ « peut-être », lit. « tu ne sais pas ».

La 3ᵉ personne du pluriel *(ⲙ)ⲉϣⲁⲩ remonte théoriquement à *ᵃ*raxī-ū*, puis **raxī-wu* et *ᵉ*rxí-w*, puis *ᵉ*ꜣxí-w*. (comp. 5 (ⲙ)ⲉϣⲁⲩ, e).

(d) « Leur face » se dit ϩⲣⲁⲩ, provenant de *ḥry-w*.

L'état pronominal remonte à *ḥarī-* (comp. ϩⲣⲏⲧⲛ̄ « votre face » issu de *ḥarī-ṯunu* ou sim.). L'ancienne forme est *ᵃ*ḥarī-ū*, puis *ᵃ*ḥarī-wu* et **ḥarí-w* : ϩⲣⲁⲩ.

(e) Combinaisons des prépositions se terminant par *-ī* et de la terminaison de la 3ᵉ personne du singulier :

ḥry-w « sur eux, elles » : ϩⲣⲁⲩ	issu de *ᵃ*ḥarī-ū;*
irm-w « avec eux, elles » : ⲛ̄ⲙⲙⲁⲩ	issu de *ᵃ(...)*mī-ū;*
md-w « auprès d'eux, d'elles » : ⲛ̄ⲧⲁⲩ	issu de *ᵃ(...)*dī-ū;*
n-w « à, pour eux, elles » : ⲛⲁⲩ	issu de *ᵃ*nī-ū.*

Toutes ces prépositions se terminaient par *ᵃ-*ī*. Développement commun : *ᵃ(...)*ī-ū*, puis *ᵃ(...)*ī-wu* et *(...)*í-w* = (...)ⲁⲩ, et non *-īy-ū*.

(f) Noms de relation se terminant par *-ī(y)* mis au pluriel : (i) avec maintien de la syllabe accentuée, (ii) avec déplacement de l'accent sur la syllabe suivante.

(i) Avec maintien de la syllabe accentuée :

Kꜣš-y « Éthiopien » : ⲉϭⲱϣ, pl. ⲉϭⲟⲟϣ (structure **Kꜣŏšyᵉw*), issu de **Kaꜣāš-īy-ū* ou sim. (prototype théorique). En réalité *Kꜣš-y* n'est pas un mot ancien et *ⁿ*Kaꜣāši* a dû former, en néo-égyptien, un pluriel *ⁿ*Kaꜣášy-u* (puis *ⁿ*Kaꜣášš-u*) pour aboutir à ⲉϭⲟⲟϣ.

ⁿ𓅡 *ḥw·t-y* « premier » : ϩⲟⲩⲓⲧ, pl. ϩⲟⲩⲁⲧⲉ; le néo-égyptien *ⁿ*ḥall-ī·t-ī* « oiseau » (litt. « volatile ») a dû aboutir à ϩⲁⲗⲏⲧ, avec le pluriel ϩⲁⲗⲁⲧⲉ issu de *ⁿ*ḥalli·t-y-u*. La variante ϩⲁⲗⲁⲁⲧⲉ (E.W. Budge, *Coptic Biblical Texts in the Dialect of Upper Egypt*) combine les deux résidus de la terminaison *-y*(*u*), à savoir la voyelle brisée (comme dans ⲙ̄ⲥⲟⲟϩ) et la désinence -ⲉ (comme dans ⲉⲓⲟⲧⲉ).

𓄣 *ḥ3y·t-y* « cœur » : ϩⲏⲧ, pl. ϩⲉⲧⲉ (A) issu de *ⁿ(...) *i·t-y-*(*u*).

(ii) Avec déplacement de l'accent sur la syllabe suivante :

𓋴𓃀 *sb•t-y* « mur » : ⲥⲟⲃⲧ (B), pl. ⲥⲉⲃⲑⲁⲓⲟⲩ (B). Apparemment le déplacement de l'accent a lieu quand la terminaison *ᵃ*-ī*(*y*) était précédée de 2 consonnes. Dans ce cas l'issue *-ī*(*y*)*-u* aboutit à une certaine date à *-ī*(*w*)*-u*, de toute manière encore *avant* la chute de *ᵃ*-ū*. En saïdique on s'attendrait à **sᵉbtēw*.

Il est fort probable que ⲧⲁⲓⲟⲩ « cinquante » et ⲡⲥⲧⲁⲓⲟⲩ « quatre-vingt-dix » soient les pluriels des noms de relation de *dy-w* « cinq » et *psḏ-w* « neuf », comme en arabe *xams-ūn* et *tisᶜ-ūn* sont les pluriels de *xams* et de *tisᶜ*.

Remarque A : Si ϩⲏⲧ « cœur » possède, avec le suffixe *-w* deux formes (ϩⲉⲧⲉ « cœurs », ϩⲧⲏⲩ « leur cœur ») sans qu'il y ait eu dans le deuxième cas 2 consonnes devant la terminaison *ᵃ*-ī*(*y*), il faut que les deux formes aient été différentes l'une de l'autre, malgré la transcription commune.

Remarque B : L'ancien 𓇋𓂋𓏭 *iry* « camarade » survit en copte comme ⲏⲣ (P) « φίλος, ami » (KC 28). D'après la règle énoncée sous (i), le pluriel ne devrait pas comporter le déplacement de la syllabe tonique puisque *ᵃ*-ī*(*y*) n'est pas précédée de 2 consonnes. On s'attendrait à *ⲁⲣⲉ (ou *ⲁⲁⲣ) « amis », comme ϩⲏⲧ « cœur » fait ϩⲉⲧⲉ (A). Si nous avons ⲉⲣⲏⲩ (plus rarement ⲁⲣⲏⲩ) dans l'expression ⲙⲛ̄ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ « ensemble » (litt. « avec leurs amis » comme on traduit d'habitude), nous sommes probablement en présence d'un cas du type ϩⲧⲏⲩ « leur cœur » et devons ramener la forme copte à **eyrīw-ū*, **eirīw-ū* provenant

de **yīr-īy-ū*, **iīr-īy-ū.*
Il s'agit apparemment d'une accentuation plus ancienne que celle du type *ḥaly-ī.t-īy*, pl. *ḥaly-ī.t-y-ū* « oiseau », littéralement « volatile » comp. ϩⲱⲩ (S), ϩⲁⲩⲁⲓ (B) « voler » (*ḥ-l-y*). Dans ce cas il n'y avait pas de déplacement de l'accent au pluriel.
En revanche, ″*yír-īy-u*, pl. ″*yīr-íy-ū* montre le passage de l'accent de la première syllabe (sg.) à la deuxième (pl.) : ⲏⲣ. pl. ⲉⲣⲏⲩ.

(g) Noms se terminant par *-iy* radical.

L'expression « radical » signifie dans ce contexte « faisant partie du mot, avec *y* comme dernière radicale » par opposition à un suffixe. Nous possédons le cas du mot *ity* « père » dont la transcription est assurée par la graphie ⲉⲓⲟⲧⲉ *ity-w* « pères ». Il s'agit apparemment d'un participe *ᵃ*iātiy* (= phon. *yātī*) dont le pluriel ⲉⲓⲟⲧⲉ remonte à °*yātiy-ū*, puis **yaty*(*u*).

La forme ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ (E.W. Budge, *Coptic Biblical Texts in the Dialect of Upper Egypt*) combine les 2 caractéristiques que peut laisser la disparition du *y*, à savoir la voyelle « brisée » et la terminaison -ⲉ.

L'exemple de ⲉⲓⲟⲧⲉ « pères » montre que l'issue radicale *-iy* se comporte exactement comme la terminaison des noms de relation après une seule consonne.

Remarque A : *šry* (m.) « fils » : ϣⲏⲣⲉ et *šry·t* (f.) « fille » : ϣⲉⲉⲣⲉ présentent les mêmes relations phonétiques comme ϣⲃⲏⲣ (m.) « ami » et ϣⲃⲉⲉⲣⲉ (f.) « amie ». Le pluriel de ce dernier nom étant ϣⲃⲉⲉⲣ « amis » on s'attendrait également à un pluriel *ϣⲉⲉⲣ « fils » (pl.).

Or, ce pluriel n'existe pas, mais nous trouvons à sa place ϣⲣⲏⲩ et en (P) : ϣϣⲣⲏⲩ (P. Bodmer VI, Prov. 66, 13). Cette forme comporte un déplacement d'accent par rapport à sg. ϣⲏⲣⲉ sans qu'il y ait 2 consonnes devant le *r*. Dans l'état actuel de nos connaissances il y a deux possibilités pour expliquer ce cas : ou la forme signifiait primitivement « leur fils » (sg.) = *šry-u-ū*, ce qui semble possible ou elle dérive d'une autre forme nominale. Une troisième possibilité, l'existence d'une voyelle longue en dernière syllabe est à écarter, vu la forme du féminin ϣⲉⲉⲣⲉ, issu de *ⁿ*šöry-a·t*.

Remarque B : Le pluriel ⲙⲥⲏⲩ « veaux » dérive de *msy* « naître, engendrer, enfanter » et provient d'une forme se terminant par *-īy*, probablement *masīy* (participe passif du verbe « engendrer »). Il est difficile de dériver ce pluriel du prototype de ⲙⲁⲥⲉ « jeune animal ».

(h) Noms se terminant par *-iy* (= phon. *-ī*) et la terminaison du pluriel.

> *sn* (plus correctement **sny-w*) « frère » : ⲥⲟⲛ;
> *sn-w* (plus correctement **sny-w*) « frères » : ⲥⲛⲏⲩ.

Pour la dérivation de *snyw* du squelette **sny* voir les noms de nombre. Le singulier remonte à **ᵃsāniya-w*, puis **sanyaw* (type « Khonsou, Month »).

Le pluriel ⲥⲛⲏⲩ montre qu'il ne *s'agit pas d'un simple nom bilittère* (*sn*). En admettant que la terminaison du pluriel (*-ū*) avait disparu à l'époque copte, il reste pour la base proprement dite au moins *snēw-* ou *snē-*, c'est-à-dire un squelette *s-n-w* ou *s-n-y*. Il y a des chances pour qu'il soit *s-n-y* d'où provient *sn-w-y* « deux » et que le mot que nous traduisons par « frère » ait signifié primitivement le « deuxième » dans le sens de « camarade » (comp. russe другой « deuxième » et друг « ami »). Dans le cas de ϩⲟⲓ : 1. « champ irrigué », 2. « roue hydraulique, sāqiya », pl.- ⲉϩⲏⲩ nous savons que ce nom dérive d'un squelette *ḥꜣy*. En revanche, ϩⲟⲟⲩ « jour », pl. ϩⲣⲉⲩ (A) — ce qui serait *ϩⲣⲁⲩ en sahidique — dérive d'un squelette *h-r-w*. Il n'y a donc pas de doute que ⲥⲟⲛ « frère » provient de *s-n-y*.

ⲥⲟⲛ « frère » n'est pas une formation isolée. Ce nom doit être considéré dans le contexte des structures semblables, par ex. -ⲙⲟⲛⲧ le dieu «Month» ou -ϣⲟⲛⲥ le dieu « Khonsou » : **Monṭᵉw*, **Xonzᵉw*. La structure du nom est donc, en principe, **sonyᵉw* et sa reconstruction probable **sanyaw* ou sim., formation à laquelle on attribue en général une valeur *durative* : Khonsou, dieu de la Lune qui « traverse (habituellement) » la voûte céleste. La semi-voyelle *y* de **ᵃsanyaw* a dû se maintenir assez longtemps puisque la syllabe fermée existait encore en égyptien classique (**sanyo* ou sim.).

Si les substantifs en *-w* désignent souvent « une personne exerçant une activité ou possédant une certaine qualité » (Erman, *Grammatik*[4], § 179) on peut se

demander à *quel critère* ils doivent cette signification. Il y a peu de chance que ce soit la terminaison *-w,* car dans ce cas nous devrions nous attendre à des formations analogues dans les langues apparentées. Or, il y a dans les langues chamito-sémitiques trois possibilités de former un nom ou un verbe comportant la notion d'une certaine durée : (a) un préfixe *t,* formatif de l'*habitude* du verbe berbère et, dans certains cas, de la VIIIe forme du verbe arabe, (b) la *gémination* de la deuxième radicale (arabe *ṭawwaf* « to go round much or often », Caspari-Wright, *Grammar*^{3}, § 40), (c) l'*allongement* de la première voyelle du verbe (arabe *sāfar* « voyager », *tāǧar* « faire du commerce », IIIe forme). Pour les structures en question nous pouvons écarter les possibilités (a) — car le préfixe *t* n'existe pas en égyptien — et (b) parce que les formes précitées ne décèlent aucune trace de gémination de la deuxième radicale. Il est donc parfaitement possible que les types de noms examinés appartiennent à la forme verbale *à première voyelle allongée,* d'autant plus que cette forme ne se trouve pas seulement dans les langues sémitiques, mais aussi en berbère où elle sert à former des *verbes de qualité* (W. Vycichl, « Die berberischen Nomina der Formen *abukaḍ, afunas* etc. », *Aegyptus* XVII, 1954, 78-86). Dans ce cas, les formes de ⲥⲟⲛ, -ⲙⲟⲛⲧ, -ϣⲟⲛⲥ proviendraient de verbes du type **sānay, *mānaṯ, *xānaz* et les participes **sāniyaw, māniṯaw, *xānizaw* auraient donné, encore à l'époque de l'égyptien ancien, **sanyaw, *manṯaw, *xanzaw.*

Le choix de la voyelle médiane *i* a été dicté par la vocalisation de la forme du pluriel : en effet, ⲥⲛⲏⲩ se ramène facilement à une structure *^{e}*sniyw*^{e}*w* prononcée ^{e}*snīwu* issu de ^{a}*sāniy-w-ū* (= phon. *sānī-w-ū*).

Le grand problème que soulève le pluriel copte est la provenance du *w* intercalaire. Il y a pour l'instant deux possibilités pour expliquer ce phénomène :

i) On ne part pas d'une forme **sanyaw,* mais d'une forme **sanyuw* (= phon. *sanyū*) provenant de **sāniyuw.* Cette forme proviendrait de *^{a}*sāniyu-,* forme du participe duratif, et de la terminaison nominale *-u.* Au pluriel le groupe *-iy-* (= phon. *-ī-*) s'est maintenu sous l'effet de l'accent et *^{a}*sāniyu-ū,* avec la terminaison du pluriel (*-ū*) se présente sous la forme de **sanīw-u* : *u* a perdu son caractère syllabique.

ii) Il y a encore une autre façon de voir les choses. Logiquement le pluriel *ᵃ*sāniya-ū* (base du participe et terminaison du pluriel) s'est restructuré sous la forme **saniạū* où le symbole *ạ* représente un *a* non vocalique. Il est inhabituel que ce son se maintienne entre deux voyelles. C'est à cause de cela que l'endroit de cette articulation a été remplacé par les caractéristiques de l'-*ū* final.

Remarque A : On peut comparer le pluriel de *iqdw* « maçon, architecte » issu de **iiqqādaw* ou sim. Il s'agit de ⲉⲕⲟⲧⲉ (pl.) avec l'intéressante variante ⲉⲕⲁⲧⲟⲩ (pl.) où se pose le même problème.

Remarque B : On a pris soin de présenter les deux solutions (i) et (ii) avec *impartialité*. Les préférences de l'auteur vont quand même vers la deuxième solution : il est en effet difficile de faire admettre des bases nominales se terminant par -*u* et, de plus, l'existence d'une voyelle *u* devant d'autres désinences aurait certainement laissé des traces dans l'écriture.

7. La combinaison *u* + *a* :

Nous disposons de deux cas.

(a) Le duel du nom égyptien se forme de deux façons : (a) le nom masculin rattache la terminaison du duel à sa forme plurielle, (b) le nom féminin la rattache à son *t* féminin.

Les formes du nom de nombre égyptien *sn-w-y* (m.) et *sn·t-y* (f.) « deux » rappelle les formes de l'arabe (squelette *ṯ-n-y*). Les formes les plus anciennes de cette langue sont *iṯn-ā-ni* (m.) et *ṯin·t-ā-ni* (f.) avec absorption du *y* radical (**ṯiny-ā-ni*, **ṯini·t-ā-ni*). En transposant *ṯiny* en égyptien, nous y obtenons comme base **siny*. Le pluriel masculin peut être construit comme *ᵃ*siny-ū-āyi*.

Cette forme ne correspond pas aux habitudes articulatoires de l'égyptien et c'est pour cela qu'elle a été restructurée. Tout d'abord la séquence -*ū-āyi* s'accorde mal avec les lois de la phonétique qui veut qu'en égyptien chaque syllabe

commence par une consonne. Vu le fait que *ū* égale *uw* on peut penser que ce groupe était prononcé *-uwāyi.* Mais le copte ⲥⲛⲁⲩ ne nous conduit pas à **sinyuwāyi,* mais à **siniwwāyi* ce qui est déjà très proche de notre forme.

En fait, la forme copte devrait (a) présenter une trace de la gémination *ww* et (b) se terminer par -ⲉ (S) : *ⲥⲛⲁⲁⲩⲉ. La forme attendue, à savoir ⲥⲛⲁⲁⲩ figure *effectivement* dans certains textes et l'omission de la désinence -ⲉ s'explique par absorption. La forme courante est cependant ⲥⲛⲁⲩ (S).

(b) La forme du pronom absolu de la 1re personne du singulier.

Le pronom *ỉnk·t* « moi » (f.) n'est attesté qu'au Nouvel Empire. Il s'agit du pronom *ỉnk* « moi » (m. ou c.) augmenté de la terminaison du féminin *-a·t.* L'élément *-k* de la première personne (du pronom absolu *ỉnk* « moi » par opposition à *ỉnn* « nous ») a dû être prononcé *^{a}*-ku* comme en *accadien* ou dans certains dialectes arabes du Yémen. Il y avait donc une combinaison *(...)*ku-a·t.* Cette rencontre n'a pas abouti à la formation d'un *w* : *(...)*kw-a·t,* car cette semi-voyelle aurait laissé des traces dans les graphies. Il s'agit probablement d'un néologisme : **anāka.*

8. La combinaison *u + i* :

Cette combinaison est attestée dans 3 cas en copte.

(a) *ḥʿ-w-y* « moi-même », lit. « mes membres » : ϩⲱ ou ϩⲱⲱⲧ (forme « refaite »).

Ce pronom réflexif se décompose en **ḥaʿ* « membre » *-ū* (terminaison du pluriel) et *-ī* (terminaison de la 1re personne du singulier). Nous arrivons à *^{a}*ḥaʿ-ū-ī,* puis *^{a}*ḥaʿ-ū-yi* et **ḥāʿuy.* Selon nos connaissances *-ūy* aurait pu aboutir à -ⲉ après une consonne « forte », mais après -ⲱ et -ⲏ la voyelle disparaît, comp. *ḥbs-w·t* « vêtement » : ϩⲃ̄ⲥⲱ pour **ḥabsāw-a·t* ou sim.

(b) *rmy-y·t* « larme » : ⲣⲙ̄ⲉⲓⲏ (S), ⲉⲣⲙⲏ (B).

Le nom est dérivé du squelette *r-m-y* « pleurer » et du groupe *-*u-yy-a·t,* collectif. La forme ⲣⲙ̄ⲉⲓⲏ (S) est régulière; dans ⲉⲣⲙⲏ (B) il y a eu, à une époque

assez ancienne, une restructuration à la suite de l'absorption du *y* radical : **rimy-u-yy-a·t* est passé à **rim-u-yy-a·t* ce qui a donné par la suite *^{e}*rmȫ*[-*y*-^{e}*t*], comp. ϩⲃⲥⲱ.

(c) Le singulier et le pluriel des formes en *-u-yy-a·t.*

Ce nom collectif se termine par (a) la terminaison du pluriel *-ū,* (b) la terminaison des noms de relation *-ī(y)* et (c) la terminaison du féminin *-a·t.* Il y a donc, en principe, un groupe *-ū-ī(y)-a·t* pour lequel nous trouvons en copte -ⲏ, prob. -*ȫ*[-*y*-^{e}*t*]). Or, ⲏ = *ö* ne provient que d'un *u* bref et nous devons par conséquent penser à une structure intermédiaire *-u-yy-a·t,* remplacée à une certaine date, par *-ȫ-y-a·t* (simplification de la géminée compensée par l'allongement de la voyelle précédente).

Le pluriel ⲣⲙ̄ⲉⲓⲟⲟⲩⲉ remonte à **rimy-u-i(y)-wĕt* ou sim. D'après le copte il s'agit de **rimy-u-w-wet* (pour **rimy-u-y-wet* ou sim. par assimilation). Dans ce cas il est absolument certain que la forme copte ne remonte pas directement au prototype ci-devant reconstruit, mais de la forme **rimy-u-yy-a·t* ou même **rimy-ȫ-y-a·t.* Dans l'autre hypothèse le groupe *-i(y)-a·t* aurait donné un groupe *-īy-a·t* = copte -ⲏ, graphiquement identique à la terminaison du singulier, mais prononcé *-ē* et non *-ȫ.*

9. La combinaison *u* + *u* :

Un seul cas est connu :

« Eux-mêmes, elles-mêmes » se dit n **ḥaᶜ-ū-ū* : ϩⲱⲟⲩ. Nous devons compter avec **ḥaᶜ-ū-wu,* puis **ḥāᶜ(ū)w* = ϩⲱⲟⲩ. Le maintien de la qualité de la voyelle est dû à l'analogie.

ANNEXE

LES COMBINAISONS DES GROUPES SECONDAIRES

(10) *aꜣ* + *a* (11) *aꜣ* + *i* (12) *aꜣ* + *u*

Il s'agit d'étudier le développement de ces groupes après l'amuïssement de l'aleph.

10. La combinaison *aꜣ* + *a* :

Nous examinerons 3 cas de l'égyptien dont un seul survit en copte.

(a) [hieroglyphs] *bꜣk·t* « servante » se dit en copte ⲃⲱⲕⲓ (B).

Cette structure paraît identique à celle du masculin [hieroglyphs] *bꜣk* « serviteur » augmentée de la désinence *-a·t* du féminin. En réalité, il s'agit de formations plus complexes, de **baꜣīk* (m.) et de **baꜣāk-a·t* (f.) = ⲃⲱⲕⲓ (B). Ce qui nous intéresse ici est le développement du groupe *baꜣā* qui a donné par la suite *bā* = ⲃⲱ et non, comme on pourrait penser, **ᵉbꜣā* = ⲉⲃⲱ. Dans ce cas il faut penser à un *amuïssement* de l'aleph entre deux voyelles pareilles, donc à *ba-āk-a·t* à la place de *baꜣāk-a·t.* Par la suite les deux voyelles se sont fondues ***en une seule.***

Toutefois nous ne pouvons pas affirmer qu'il s'agisse d'un développement commun à toute la langue égyptienne. Dans le cas de *Kꜣš-y* «Éthiopien» : ⲉϭⲱϣ le groupe *kaꜣā* n'a pas donné **kā* avec amuïssement de l'aleph, mais *ᵉkꜣā* : ⲉϭⲱϣ. Vu le fait que ⲃⲱⲕⲓ (B) est attesté uniquement dans le *Nord* et que ⲉϭⲱϣ est primitivement un mot du *Sud,* on serait tenté d'attribuer l'amuïssement de l'aleph à la langue du Nord et son maintien à celle du Sud. Cette interprétation vaut certainement pour les deux cas en question, mais il semble prudent de ne pas généraliser. En effet, nous avons encore les cas de ⲙⲟⲩⲕⲓ (B) *mꜣq·t* « échelle », ⲧⲱⲃⲉ nom d'un mois copte, litt. « l'offrande », ⲉⲓⲱⲧⲉ « rosée » provenant de **mēꜣāq-a·t, *ᶜaꜣāb-a·t, *yaꜣād-a·t* ou sim.

(b) La forme *sḏf3-sn* « ils rempliront de nourriture ».

Dans le P. Westcar il est question des rois de la Ve dynastie qui *qd-sn* « construiront » des temples, *sḏf3-y-sn* « rempliront de nourriture » les autels, qui « feront verdir » *s-w3ḏ-sn* les tables d'offrandes et *s-ʿ3y-sn* « augmenteront » les sacrifices ou sim. Dans ces cas nous nous trouvons en présence de la forme dite *seḏmóf*, c'est-à-dire d'une forme qui exprime le futur. Cette forme était caractérisée en égyptien par un élément *-ā-* inséré entre le verbe et la désinence pronominale.

Nous avons donc *qd-sn, s-w3ḏ-sn, s-ʿ3y-sn,* mais *s-ḏf3-y-sn* avec insertion de *-y-*. Ces formes se terminaient apparemment par *(...)*d-ā-sun,* *(...)*ḏ-ā-sun,* *(...)*y-ā-sun* et *(...)*a3-ā-sun.* Dans le dernier cas le groupe *-a3-ā-sun* a été remplacé par *-ay-ā-sun.* Dans cet exemple il n'y avait ni maintien de l'aleph, ni amuïssement, mais *insertion d'une semi-voyelle intermédiaire* facilitant le passage entre les deux *a*.

Remarque A : La forme verbale se composait apparemment du nom verbal *sadfa3* et de l'élément *-ā*.

Remarque B : Il y avait plusieurs possibilités pour le groupe *-a3-a* : (i) maintien de l'aleph, (ii) amuïssement de l'aleph, (iii) développement d'un *y* intercalaire.

(c) Dans le même texte nous avons *wb3·t* « servante » (11, 19) à côté de la graphie *wb3-ỉỉ·t* (= phon. *wb3-y·t* ou sim.). Le mot n'étant pas attesté en copte, nous n'en connaissons pas la structure. Il est pourtant probable qu'il s'agisse d'une forme courante, soit du participe actif *wab3-a·t,* soit du nom d'agent *wabbā3a·t* (*wabbāy-a·t*). D'après nos connaissances, *wab3-a·t* a peu de chances d'aboutir à *waby-a·t,* du moins nous ne connaissons aucun exemple sûr de ce développement. En revanche le passage de *wabbā3-a·t* à *wabbāy-a·t* (ou sim.) est *tout à fait probable* et on peut même comparer le remplacement des formes telles que *ḥabs-āw-a·t* par *ḥabs-āy-a·t*.

11. LA COMBINAISON *aꜣ* + *i* :

Nous examinerons 4 cas, tous attestés en copte.

(a) *ḥꜣ·t* « début » : ϩⲏ, ⲉϩⲏ, ⲉϩⲓⲏ.

Les variantes que l'on retrouve également dans d'autres dialectes montrent que la transcription *ḥꜣ·t* est défectueuse. Il est proposé de la remplacer par **ḥꜣy·t* = approximativement **ḥaꜣīy-a·t,* origine commune de **ḥ(a)ꜣīy-a·t,* *^e^*ḥꜣīyet* et *^e^*ḥyīyet.* provenant de *ḥaꜣīya.t.*

Remarque A : Nous ne possédons aucune preuve formelle en ce qui concerne la première voyelle de **ḥaꜣīy-a·t.* On pourrait aussi penser à **ḥiꜣīy-a·t* ou *ḥuꜣīy-a·t,* mais la forme *saḏīm-a·t* est bien attestée comme nom abstrait.

Remarque B : La diversité des développements du groupe *aꜣī* est due à différents *développements locaux.* La dialectologie copte nous aidera un jour à fixer les aires de ces développements.

(b) *bꜣk* « serviteur » : ⲃⲱⲕ (B), pl. ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ (B), ⲃⲁⲓⲁⲓⲕ (S°), hapax.

Dans l'ancienne langue, les formes étaient parfaitement régulières : sg. *^a^*bắꜣīk-u,* pl. *^a^*baꜣīk-ū* avec déplacement de l'accent. Il y avait très probablement amuïssement de l'aleph dans les deux cas : *^a^*bā́yik* et *^a^*bayík-ū.* Le singulier a donné ⲃⲱⲕ (B) issu de **bāyĕk,* le pluriel devrait aboutir à *^e^*byēk,* dont la seule variante ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ a survécu en (B). ⲃⲁⲓⲁⲓⲕ (S) est une forme aberrante.

(c) Les mots *ḏꜣḏꜣ* « tête » et *rꜣ* « bouche ».

Il y a *ḏꜣḏꜣ* « tête » : ϫⲱϫ et *ḏꜣḏꜣ-y* « ma tête » : ϫⲱⲓ. On aimerait reconstruire **ḏaꜣḏaꜣ* (phon. *ğaꜣğaꜣ*) mais le copte (ϫⲱϫ) s'accorde mal avec cette reconstruction. Nous savons que les noms des parties du corps se construisent bien souvent avec les suffixes possessifs. **Ḏaꜣḏáꜣ-u-k(a)* « ta tête » a bien pu aboutir à **ḏāḏáꜣ-u-k(a)* et cette forme a pu être reprise à l'état absolu :

**ḏāḏa*ꜣu*,* sans ꜣ à la première syllabe. Un cas similaire est *sdꜣdꜣ* « trembler » = ⲥⲧⲱⲧ, sans à la syllabe tonique. D'après l'égyptien on s'attend à **sadaꜣdaꜣ*.

(d) Les noms ⲥϧⲟⲩⲓ (B) « maître » et ⲥⲃⲟⲩⲓ (B) « élève ».

Les formes doivent remonter à *ᵃ*zaḫāꜣ-ī(y)* « celui qui écrit » et *ᵃ*sabāꜣ-ī(y)* « celui qui apprend » de noms verbaux **zaḫāꜣ* (abandonné dans la langue au profit de **zaḫīꜣ* = ⲥϧⲁⲓ (B) et *ᵃ*sabāꜣ* « apprendre ». Dans les deux cas on constate l'amuissement de l'aleph. Les formes coptes dérivent de **zaḫāy-ī*, **sabāy-ī*, etc. La voyelle tonique du copte est, dans ces deux cas, ⲟⲩ (= phon. *ū*) et non ⲱ (= phon. *ō*).

12. La combinaison *aꜣ* + *u* :

Deux cas : le groupe *aꜣ* avec la terminaison du pluriel et avec celle de la 3ᵉ personne du pluriel.

(a) 𓉻 ꜥꜣ « grand » : -ⲟ, pl. -ⲱⲟⲩ.

D'après le copte, il paraît que nous avons affaire à un nom du type *ꜥaꜣ* : -ⲟ (m.) et 𓉻 *ꜥāꜣ-a·t* : ⲱ (f.) dont le pluriel était primitivement *ꜥāꜣ-ū*. Cette dernière forme a dû passer à **āw-ū*, puis à **āw* : ⲱⲟⲩ.

Il y a plusieurs noms qui forment leur pluriel de cette manière : ⲉⲓⲉⲣⲟ « fleuve, rivière », ⲣ̄ⲣⲟ « roi » etc. Toutefois l'adjectif *ꜥaꜣ* « grand » provient d'un verbe **ꜥaꜣāy* « grandir » (conservé dans ⲛⲁⲁ⸗ et ⲗⲓⲗⲓ) comportant 3 radicales. Il s'agit donc en principe d'un participe *ᵃ*ꜥāꜣiy* « grand, étant grand » qui a donné, avec la terminaison nominale *-u* une forme réduite **ꜥaꜣ(y)-u* dont le *y* a été absorbé devant l'*u* final. Cette radicale *y* s'est conservée dans plusieurs dialectes, par ex. en -ⲁⲓ (A) : ⲉⲓⲉⲣⲁⲓ « fleuves », ⲣ̄ⲣⲁⲓ « rois ».

Remarque A : 𓂋 « bouche » se transcrit d'après le *Wörterbuch : rꜣ* en raison des formes coptes : sg. **raꜣ* donne ⲣⲟ, pl. *rāꜣ-ū* aboutit à **rāw-u* et, enfin, à ⲣⲱⲟⲩ. Il est surprenant que la deuxième radicale n'apparaisse jamais dans l'écriture.

Nous conservons cependant la transcription *r*ꜣ parce qu'elle correspond aux données du copte, mais nous n'excluons pas la possibilité d'une autre dérivation.

Remarque B : Le copte ⲣⲱⲟⲩ signifie deux choses : (i) le pluriel « bouches » et (ii) le singulier « leur bouche », tous deux remontant à *r*ꜣ-*w*. En réalité nous nous trouvons en présence de *deux formes* distinctes : (i) **ra*ꜣ-*ū* pour le pluriel, puis **rāw-u* etc. et (ii) **ra*ꜣ-*u-ū* pour le *singulier* muni du *suffixe pronominal* lequel aurait dû aboutir à **ro*ꜣ*w* par **ra*ꜣ*w-ū*. Les autres formes à suffixes pronominaux sont parfaitement régulières, par ex. ⲣⲱϥ « sa bouche » provient de *ᵃ*ra*ꜣ-*u-fi* ou sim.

(b) Aussi ϫⲱⲟⲩ « leur tête » est une forme « refaite ».

En principe on s'attend pour l'ancienne langue à **ḏa*ꜣ*ḏa*ꜣ-*u-ū* en supposant que le suffixe -*ū* « leur » ait déjà existé à cette époque-là. Or, cette forme aurait dû aboutir à *(*ḏa*ꜣ)*ḏō*ꜣ*w* issu de *ᵃ*ḏa*ꜣ*ḏa*ꜣ-*u-ū*. Cette forme a dû être éliminée pour des raisons d'uniformité. Ce qui signifie en copte « leur tête » (ϫⲱⲟⲩ) est en réalité le *pluriel du nom*.

34. CORRESPONDANCES VOCALIQUES ENTRE L'ÉGYPTIEN ET LE SÉMITIQUE.

La comparaison linguistique a permis d'établir des correspondances entre les voyelles de l'ancien égyptien et celles du sémitique. Ces concordances, pour l'instant encore peu nombreuses, permettent d'affirmer (1) que l'égyptien possédait, à l'instar du sémitique, *un système vocalique de trois qualités* (*a, i, u*) et de deux quantités (voyelles brèves et longues), et (2) que la nature (= la qualité et la quantité) des voyelles égyptiennes *correspondait exactement* à celle des *formes sémitiques corollaires*. Si les formes coptes accusent des *modifications* par rapport à l'ancien système commun, il s'agit de développements *propres à la langue égyptienne* et non de changements opposant l'égyptien et le sémitique.

Les exemples suivants qui ne constituent qu'un *choix* de cas considérés comme sûrs concernent dans la plupart des cas la morphologie de la langue et non des mots isolés. Ce choix a été dicté par le souci d'exclure, dans la mesure du possible, des rapprochements arbitraires ou reposant sur des coïncidences. Pour ne pas alourdir outre mesure l'exposé, nous ne citons, en principe, qu'un seul exemple pour chaque cas examiné.

1. VOYELLES BRÈVES.

(a) VOYELLE *a* :

1. Terminaison du féminin *-a·t* (forme normale) : arabe *malik-a·t* « reine », copte ⲙⲉⲥⲓⲱϯ (B) « matrice » issu de **misy-a·t-ī·t,* litt. « celle de la naissance » ou sim.

2. Nom verbal de la forme *faʿl* : arabe *qaṭf* « fait de cueillir », *mawt* « fait de mourir, mort », copte ⲕⲱⲧϥ « cueillir » issu de **qādĕf* (ancienne forme **qadf*), ⲙⲟⲩ « mourir » issu de **māwĕt* (ancienne forme **mawt*).

3. Nom d'agent *qattāl* : arabe *ṭabbāx* « cuisinier », *ḥammāl* « porteur », copte ⲥⲁⲛⲟⲩⲟ « peureux » issu de **sannāḏa-w,* avec *a* bref à la 1re syllabe atone.

4. Préfixe causatif *sa-* : accadien *u-ša-dgil* « il fit voir » (*ša,* prononcé *sa* en assyrien), copte ⲥⲟⲟⲩⲧⲛ̄ « ériger, redresser » issu de **sa-dwan* (avec métathèse **sa-wdan*).

5. Nom verbal des noms quadrilitères : arabe *zalzal-a·t* « tremblement (de terre) », copte ⲟⲩⲟⲥⲧⲛ̄ « élargir » issu de **wasṭan.* La 2e voyelle est conservée dans ⲟⲩⲉⲥⲑⲱⲛϥ (B) issu de **wasṭān-ef* ou sim.

6. Nom verbal emphatique : arabe moderne *ʿaddīd* « fait de pleurer un mort » (Karnak) : ⲧⲉⲗⲏⲗ « jubiler », aussi ⲧⲁⲗⲏⲗ, issu de **ṭallīla-w.*

7. Nom *karm* : arabe *karm* « vigne, verger », copte sg. ϭⲱⲙ « jardin, vigne » issu de **kāʾem* (anciennes formes **kaʾm, *karm*), pl. ϭⲟⲟⲙ issu de **kaʾm-ū* (ancienne forme **karm-ū*).

(b) Voyelle *i* :

1. Pronom de la 3ᵉ personne du singulier : arabe *hiya* « elle », accadien nom. *ši*, acc. *ši-a-ti* (assyrien : prononcé *si*, *si-a-ti*), en égyptien **siya*, écrit 𓋴𓇌 (ancien pronom), voyelle *i* certaine en raison de la valeur *si* = 𓋴𓇌 de l'orthographe syllabique (Albright, p. 55). Aussi 𓋴𓏏 *s·t* « cela » (pronom neutre), copte ⲥⲉ « oui » (comp. *oc* issu du lat. *hoc*), provenant de **si*(*y-a*)·*t*.

2. Nom verbal *ʿmꜣ* « savoir » : ⲉⲓⲙⲉ (S) provenant de *ʿilm*, comp. arabe *ʿilm* « savoir, science ».

(c) Voyelle *u* :

1. Pronom de la 3ᵉ personne du singulier : arabe *huwa* « lui », accadien nom. *šū*, acc. *šu-a-ti* (assyrien : prononcé *su*, *su-a-ti*), en égyptien **suwa*, écrit 𓇓𓅱 (ancien pronom), voyelle *u* certaine en raison de la valeur *su* = 𓇓𓅱 dans l'orthographe syllabique (Albright, p. 56).

2. Pronom suffixe de la 2ᵉ personne du pluriel, accadien *-kunū* « vous » (m.) : égyptien 𓏏𓈖𓏥 *ṯn*, copte ⲑⲏⲛⲟⲩ (B), ⲧⲏⲛⲟⲩ (A) issus de **ṯunū*, issu de **kunū*. Aussi en berbère *k̠unw-i* « vous » (m.), forme kabyle.

3. Nom *lubb* « cœur » : accadien *libbu*, arabe *libb*, *lubb*, hébreu *lēḇ* « cœur », *libb-ī* « mon cœur » : vieux copte ⲩⲃ⸗ϥ « son cœur » (à lui), ⲩⲃ⸗ⲥ « son cœur » (à elle), provenant de 𓄣𓆑 *ib-f*, 𓄣𓋴 *ib-s*, **iōb-* issu de **iubb-* ou de **iubb-*.

2. VOYELLES LONGUES.

(a) Voyelle *ā* :

1. Nom d'agent *qattāl* : arabe *ṭabbāx* « cuisinier », *ḥammāl* « porteur », copte ϩⲁⲕⲟ (S), ϫⲭⲱ (B) « sorcier » issus de *ᵃ*ḥakkāꜣu*, *ᵃ*ḥakkāꜣaw*, ⲥⲁⲛⲟⲩⲟ « peureux », issu de **sannāḏa-w* (même forme nominale que l'arabe *xawwāf* « peureux »).

2. Participe actif *qātil* : arabe *wālid* « père (= qui a engendré) », *kātib* « écrivain, qui écrit, écrivant », copte ⲟⲩⲱⲧ « vert » issu de **wāꜣiḏ* (ce serait en sémitique **wāriq*), ⲟⲩⲟⲟⲧⲉ « légumes » (anglais populaire « greens ») issu de **waꜣḏ-a·t*, provenant du participe féminin **wāꜣiḏ-a·t* « verdoyante ».

3. Nom verbal *qatāl* : arabe *salām* « salut », *ḥarām* « ce qui est défendu », copte ⲟⲩⲟⲡ « être pur » issu de **waʿāb*, ⲛ̄ϣⲟⲧ « devenir fort, dur » de **naxāt*. Devant suffixes : ⲥⲃⲟⲩⲓ « élève » issu de **sabāꜣ-īy*, ⲥϧⲟⲩⲓ (B) « maître » issu de **zaẖāꜣ-īy*, pluriels : ⲙ̄ⲕⲁϩ « chagrin, souffrance », issu de **ᵃmaqāḥ-u*, pl. ⲙ̄ⲕⲁⲩϩ issu de **maqāḥ-ū*.

4. Féminin « interne » *qatāl-a·t* : arabe *mayyit* « mort » provenant de **mawīt* puis **mayīt*, f. *mawāt* (ꜣ*arḍ mawāt* « terre morte, qui ne produit rien »), copte ⲛⲟⲩⲧⲉ « dieu » issu de **naṯīr*, comp. pl. ⲛ̄ⲧⲏⲣ issu de **naṯīr-ū* contre f. ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ « déesse » issu de **naṯār-a·t*.

5. Forme fréquentative du verbe : amharique *laqāqĕm* « ramasse (par ci et par là) », comp. copte ⲥⲱϣⲛ̄ « lis » issu de **zašāšan* (participe) ou sim. et ⲉⲛⲟⲩⲛⲅ « conyza » (nom de plante) issu de **ianānik* (participe) ou sim.

6. Nom masc. arabe *māꜣ* « eau », pl. *miyāh*, squelette *m-w-y* : copte ⲙⲟⲟⲩ « eau » issu de **ᵃmāw-u*, comp. verbe *mwy* « être humide » (𓈗𓏲𓇌, var. 𓈗𓇌𓈗 Pap. Ed. Smith 376).

(b) VOYELLE *ī* :

1. Voyelle des noms de relation *-īy* : arabe *ʿarab-īy-u-n* ou *ʿarab-iyy-u-n* « arabe », copte dans ϩⲧⲏϥ « son cœur » issu de **(ḥꜣ·t)-īy-ĕf* ou sim.

2. Terminaison de l'impératif de la 2ᵉ personne du singulier : arabe *taʿāla* « viens » (m.), mais *taʿālī* « viens » (f.), en copte ⲁⲙⲟⲩ (m.) « viens » (issu de - - - *ā*), ⲁⲙⲏ (f.) « viens » (issu de * - - - *ī*).
Remarque : ⲙⲟ (m.) « prends » et ⲙⲉ (f.) (B) montrent une distribution similaire des voyelles (**-a* m. et **-i* f.), mais la structure des formes n'est pas évidente (prob. **mn* avec chute de l'*n* final).

3. Participe passif : arabe *qatīl* « tué, assassiné », copte ⲟⲩϣⲁⲡ « emprunt » issu de *wašīb* « rendu », c'est-à-dire « ce qui doit être restitué », comp. ⲟⲩⲱϣⲃ̄ « répondre » (*wšb*).

4. Nom déverbal *qatīl*, prob. dérivé de verbes de la forme *qatīl*, arabe *mayyit* « mort » mis pour **mawīt*, **mayīt*, du verbe *māt* (type **mawit*), copte ⲛⲟⲩⲧⲉ « dieu » issu de **naṯīr*, comp. pl. ⲉⲛⲧⲏⲣ issu de **naṯīr-ū*.

5. La voyelle *ī* du participe actif de verbes ult. *y*, par ex. arabe *māšī* « allant » (type **māšiy*), égyptien **māsiy* « qui a engendré » par ex. dans le nom de Ramsès (*Rᶜ msy-sw* « C'est le Soleil qui l'a engendré »), transcription cunéiforme ᵐ*Ri-a-ma-še-ša* (KM 18 = Ramsès II), où le groupe **masē-* provient de **māsiy-* devant le suffixe pronominal.

6. Nom verbal emphatique : arabe moderne *qattīl*, par ex. *ᶜaddīd* « fait de pleurer un mort » (Karnak) = copte ⲧⲉⲗⲏⲗ (aussi ⲧⲁⲗⲏⲗ) « jubiler », issu de **ṯallīla-w* ou sim.

(c) VOYELLE *ū* :

1. Terminaison du pluriel *-ū* : arabe *fāris-ū-na* « chevaliers » (nom.) issu de **fāris-ū-u-na* nom, terminaison du nombre *-ū*, terminaison du nominatif, *-u*, élément terminal *-na*, comp. W. Vycichl, « Die Deklination des Arabischen », *Rivista degli Studi Orientali* 28, 1953, 71-73. En copte ⲥⲛⲁⲩ « deux » issu de **siny-ū-āyi* ou sim., restructuré **sini-ww-āyi*.

2. Noms abstraits en *-ūt* (**-ū-y·t*), pl. *-u-yy-ōt* (hébreu), copte noms collectifs en -ⲏ (**u-yy-ĕt*), pl. -ⲟⲟⲩⲉ (**-uy-wu·t*), comp. p. 75. Hébreu *malkūt* « royauté », copte ⲣⲙ̄ⲉⲓⲏ « larme », pl. ⲣⲙ̄ⲉⲓⲟⲟⲩⲉ (W. Vycichl, *ZÄS* 98, 1973, 195-200).

3. Forme *qatūl* : arabe *rasūl* « prophète », litt. « envoyé » (*rasal*, *yarsul* « envoyer »), copte ⲕⲓⲧⲉ « kité, poids de 9,1 gr » issu de **qayūd-a·t*, pl. ⲕⲉⲓⲁϯ (L, coll.).

4. Participe passif de verbes quadrilitères ou du type *qattal* : éthiopien *fĕṣṣūm* « terminé », copte ⲃⲉⲣⲃⲓⲣ (B) « lance », litt. « jeté, ce qu'on jette » issu de **barbūra-w*, comp. arabe *marmi-n*).

5. Participe passif de verbes quadrilitères : hébreu *ʾăsafsūf* « ramassis », copte ϣⲧⲣ̄ⲧⲣ « dérangé » issu de **xatartūra-w* ou sim.

Le nombre total des correspondances vocaliques constatées s'élève à 12 + 17 = 29 cas qui se répartissent sur l'ensemble des 6 possibilités du système vocalique :

qualité :	voyelles brèves :	voyelles longues :
a	7	6
i	2	6
u	3	5
	—	—
	12	17

35. CORRESPONDANCES VOCALIQUES ENTRE L'ÉGYPTIEN ET LE BERBÈRE.

La comparaison linguistique entre l'égyptien et le berbère est encore à ses débuts. Nous disposons de ce fait de *très peu de matériel.* On verra que les cas traités se situent au niveau du chamito-sémitique et qu'aucun terme ne fait partie d'emprunts qui auraient pu se faire à l'époque historique. Les exemples (b) 3 et 7 appartiennent au fond préchamitique.

Le système vocalique du berbère est caractérisé dans la plupart des cas par un ensemble de 3 voyelles pleines (*a, i, u*) auxquelles s'ajoute une voyelle centrale et furtive, comparable à l'*e* muet du français.

À l'île de Djerba il y a des voyelles *longues et brèves.* Au Sud, chez les Touaregs et à Ghadames des *systèmes vocaliques plus riches* ont été conservés, également avec distinction des *longues et des brèves.* Il a paru utile de faire appel dans certains cas à des correspondances sémitiques. Les étymologies sont groupées en 3 séries, selon les voyelles primitives (*a, i, u*).

(a) SÉRIE *a*.

1. *i-damm-ĕn* pl. « sang » : hébreu *dām*, arabe *dam*, en arabe moderne *damm* (radicales *d-m-w*).

2. Terminaison *-ath* du féminin : (noms de lieu de l'époque romaine : *Molochath, Chylemath, Darath*) : égyptien **-a·t* et sém. *-a·t* comme terminaison du féminin. Les dialectes berbères modernes n'ont conservé que le *·t* (chelha : *tafruxt* « jeune fille »).

3. *ssa* « sept » (chilha) : égyptien **safxaw*, arabe *sabʿa*.

4. *ttam* « huit » (chilha) : égyptien forme **xamānaw* (forme différente), arabe *ṯamāni-n*.

5. Forme nominale *a-qĕttāl* (nom d'agent), par ex. *anĕbbāl* « fossoyeur », en égyptien **ḥakkāꜣ* « sorcier », arabe *saḥḥār* « sorcier » (forme *qattāl*).

6. Forme nominale *a-qtal* (nom verbal), par ex. *a-lday* « le fait de tirer », en égyptien **naxāt* « être fort », arabe *salām* « salut, être en bonne santé » (forme *qatāl*).

7. Forme verbale *kāssĕn* « détester » (touareg), forme d'habitude correspondant à **saḏḏam* de l'égyptien et à *qattal* du sémitique.

8. Forme verbale fréquentative *fĕrurĕd* « brouter par-ci, par-là » (touareg), comp. les formes nominales égyptiennes *zššn, ynnk* etc. et en amharique *laqāqĕm* « ramasse par-ci, par-là » (impératif).

9. Verbes intransitifs du type *bukĕḍ* « être aveugle » (chelha) correspondant aux verbes du type *sāfar* « voyager » (arabe).

10. Pluriels internes : *agadir* « forteresse », pl. *igudar* (chelha), ce qui correspond aux pluriels brisés du type *madrasa* « école », pl. *madāris* (arabe) avec insertion de *ā* = berbère *u*.

(b) SÉRIE *i*.

1. *sin* « deux » (chelha), égyptien *sn-wy*, f. *sn·t-y*, arabe *iṯn*[*y*]*-ā-ni*, f. *ṯin·t-ā-ni* « deux » (radicales *ṯ-n-y*).

2. *ésin* « dent » (touareg), *isin* (Djebel Nefousa) : arabe *sinn* (f.) « dent ».

3. *iġĕs* « os » (kabyle), *eġĕs* (touareg), *ixs* (chelha) : égyptien **qis*(*y*) : « os ». La modification du préfixe (normalement *a-*) peut aussi provenir de la fin du mot (radicales *q-s-y*).

4. Terminaison du nom de relation : *admĕr* « poitrine », pl. *idmarĕn* (chilha), mais pl. *idĕmr-ā-n* « poitrail » (pl.) où le *-īy* apparaît en position accentuée, égyptien *ḥ3·t-y-f* « son cœur » : ϩⲧⲏϥ, en arabe *-īy*.

5. *tézĕfrit* « soufre » (touareg), accadien *kuprītu*, arabe *kibrīt*.

6. *tĕẓẓa* « neuf, 9 » (chelha), arabe *tisʿa*.

7. *a-ḇēna* « datte » (ghadamsi) : égyptien *bny* : ⲃⲛ̄ⲛⲉ « datte ».

(c) SÉRIE *u*.

1. *ḵunwi* « vous » (m.) (kabyle) : égyptien *ṯn* : ⲧⲏⲛⲟⲩ, accadien *-kunū*. La forme berbère comporte un suffixe *-i*.

2. *-ġ* « je, moi » (terminaison de la 1re personne du singulier dans la conjugaison) provenant de **q*(*u*), comp. égyptien [hiéroglyphes] « je » et accadien *-ku*.

3. *ta-ẓul·t* « koheul », accadien *guḫl-u-m*, arabe *kuḥl*, hébreu *kóḥal*.

4. Participe passif **qatūl* : *ugmim* « bouffée, gorgée » de *gumm* « prendre une bouffée, gorgée », *ukris* « ballot, paquet » de *kĕrs* ou *krĕs* « nouer », etc. (métaphonie du préfixe *a-* et passage de *ū* à *ī*), comp. égyptien *qyd·t* « kité » : **qayūd-a·t*, arabe *rasūl* « envoyé, prophète ».

Les étymologies de la série *a* ne comportent que 10 cas se rapportant à l'égyptien, celles de la série *i* 7 cas et celles de la série *u* 3 cas.

Pour le développement phonétique on comparera mon article sur l'*assimilation vocalique* (« Der Umlaut in der Berbersprachen », *WZKM* 52, 1953, 27-35) et sur les *discriminantes du nom* (« L'article défini du berbère », *Mémorial André Basset*. Paris 1957, 137-146).

Il a paru nécessaire d'inclure le berbère dans les comparaisons pour attirer l'attention sur l'état précaire dans lequel se trouvent nos connaissances dans ce domaine. Personne ne conteste les similitudes qui existent entre le berbère et l'égyptien sur le *plan morphologique*, mais le *vocabulaire commun* de ces deux groupes chamitiques est jusqu'à présent très peu connu.

36. LA STRUCTURE SYLLABIQUE DE L'ÉGYPTIEN.

HISTORIQUE DU PROBLÈME.

D'après les études de K. Sethe sur la vocalisation de l'égyptien (*Das Verbum*, 3 vols. Leipzig 1899-1902, ensuite « Die Vokalisation des Ägyptischen », *ZDMG* 77, 1923, 145-207) chaque mot égyptien comportait, depuis l'Ancien Empire, *une seule voyelle accentuée*. Toutes les autres voyelles étaient *atones* et ne comportaient, en principe, qu'une *voyelle furtive semblable au e muet du français*. Cette façon de voir les choses repose en partie sur la loi trouvée pour la première fois par G. Steindorff (*Koptische Grammatik*, Leipzig 1904, § 41) qui avait en outre reconnu que la *quantité des voyelles accentuées* dépendait de la *structure de la syllabe* : (1) la voyelle était *longue* en *syllabe ouverte*, (2) *brève* en *syllabe fermée*.

Pour l'époque, les découvertes de Sethe et de Steindorff constituaient un progrès certain. Il était désormais possible de « reconstruire » les formes égyptiennes des mots en combinant les *consonnes égyptiennes* avec les *voyelles coptes* : *nṯr* « dieu » : ⲛⲟⲩⲧⲉ était donc *nūt^{e}r*, *nṯr·t* « déesse » : ⲛ̄ⲧⲱⲣⲉ *^{e}nṯōr^{e}t*. Des mots comme *nb* « maître, seigneur » : ⲛⲏⲃ (B) et *ḏnḥ* « aile » : ⲧⲛ̄ϩ devaient comporter une autre consonne finale et nous savons aujourd'hui que la structure de ces mots remonte effectivement à **nībaw* et **ḏunḥ-ū* (pl.), ce qui correspond

schématiquement à **ḏunḥuw*. Sethe alla encore plus loin. Dans son étude sur la vocalisation que nous venons de citer, il essaya de reconstituer les *formes préhistoriques*. « Dieu » était alors **nāṯara* et « déesse » **naṯārata* (p. 202).

Cette abondance de voyelles à timbre *a* et l'absence d'arguments solides incitaient à la prudence, mais il était bien entendu qu'il s'agissait dans ce cas, non de reconstructions fermement établies, mais de *simples tentatives*.

L'emploi de la reconstruction de mots égyptiens à l'aide des consonnes égyptiennes et des voyelles coptes ou grecques a permis de mieux connaître le *mécanisme de la morphologie* de la langue, d'établir les *catégories des formes* avec une plus grande précision, d'étudier le comportement des *consonnes dites « faibles »* et de formuler les *lois de l'accentuation*.

ÉTUDE DE VOYELLES FINALES.

Selon les théories de Sethe *tous les mots* se terminant par une consonne plus *y* (comme syllabe atone) devraient se terminer *de la même manière*, soit par zéro, soit par *-ĕ* atone. En réalité le maintien et la chute de la voyelle finale obéissent à des lois plus nuancées. Nous allons ici examiner différents cas :

(a) *-y* comme terminaison de la *1re personne du singulier* :

r3-y « ma bouche » : ⲣⲱⲓ, à prononcer *rōy*, sans voyelle finale;
ẖ·t-y « mon ventre » : ϩⲏⲧ (B ϧⲏⲧ);
rd-y « mon pied » : ⲣⲁⲧ.

(b) *-y* comme terminaison des noms de relation :

ḥ3·t-y « cœur » : ϩⲏⲧ;
xft-y « ennemi » : ϣⲁϥⲧ, aussi ϣⲁϥⲧⲉ;
mḥ·t-y « septentrional » : ⲙϩⲓⲧ;
rxt-y « blanchisseur » : ⲣⲁϩⲧ;
wᶜ·t-y « unique » : ⲟⲩⲱⲧ;
ymn·t-y « occidental » : ⲉⲙⲛ̄ⲧ.

(c) *-y* dans les terminaisons du duel *-w-y* (m.) et *-·t-y* (f.) :

m. *pḥ-w-y* « partie arrière » : ⲡⲁϩⲟⲩ;
sp·t-w-y « lèvres » : ⲥⲡⲟⲧⲟⲩ;
sn-w-y « deux » : ⲥⲛⲁⲩ;
f. *sn·t-y* « deux » : ⲥⲛ̄ⲧⲉ;
wʿr·t-y « jambes » : ⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ;
š[n]·t-y « deux cents » : ϣⲏⲧ (m.).

(d) *-y* comme dernière radicale de noms verbaux :

mꜣwy « penser » : ⲙⲉⲉⲩⲉ;
msḏy « haïr » : ⲙⲟⲥⲧⲉ;
s-ṯny « conseiller » : ϣⲟϫⲛⲉ.

On voit que les formes groupées sous (a) et (b) ne comportent *pas de voyelle finale*. Ce sont les cas se terminant par *-ī(y)* et *-ī*. En revanche, les duels et noms verbaux (c) se terminent par *-e*, probablement parce que la dernière syllabe se terminait par **-ay*. Ce fait ressort de l'état pronominal: ⲙⲉⲥⲧⲱ⸗ de **masdāy-* et ϫⲛⲟⲩ⸗ de **saṯnāy-*. Nous ne connaissons pas l'état pronominal de ⲙⲉⲉⲩⲉ et dans ce cas il est possible qu'il s'agisse d'un féminin **mꜣw·t*. Les formes du duel sont particulièrement intéressantes.

Les noms masculins comme ⲡⲁϩⲟⲩ, ⲥⲡⲟⲧⲟⲩ, ⲥⲛⲁⲩ ont absorbé leur terminaison (par ex. ⲡⲁϩⲟⲩ pour **paḥwĕ*, peut-être **paḥu* ou sim.), tandis que les féminins l'ont gardée *sans exception* : *sn·t-y* «deux» se dit ⲥⲛ̄ⲧⲉ (S), ⲥⲛⲟⲩϯ (B).

Le cas de ψχέντ «pschent, les deux couronnes réunies» de la Rosettana doit être interprété comme *pꜣ sxm·t-y* (ancien duel, puis masculin singulier), prononcé **sxémte* dont la finale n'a pas été notée en grec.

Il ressort de cette comparaison que les terminaisons *-ī* et *-ī(y)* ont *complètement disparu* en copte, tandis que *-āyi* et *-ay* survivent sous la forme -ⲉ. La raison de ce traitement différent réside dans la *qualité des voyelles* : *a* est la voyelle la plus *ouverte* et *i* est une voyelle *fermée* (au même titre que *u*). Par conséquent la « masse » vocalique de *a* était *plus grande* que celle de *i* et c'est la raison pour laquelle *-āyi* et *-ay* ont mieux résisté à l'usure du temps que *-ī* et *-īy* (W. Vycichl, «Zur Reduktion unbetonter Vokale im Ägyptischen», *JNES* 23, 1964, 280-284).

Le maintien de voyelles ouvertes et la réduction à zéro de voyelles fermées peuvent être observés dans de nombreuses langues. En arménien *gin* « femme » forme un génitif *gənóč, čur* « eau » fait *čərí,* mais *mart* « homme » a *martú.* Aussi *e* et *o* sont considérés comme voyelles *ouvertes* : *tserkᶜ* « main » gén. *tserkᶜi* et *vodkᶜ* « pied », gén. *vodkᶜi* (prononciation de l'arménien occidental, Istamboul).

En éthiopien (gueʿez) la voyelle finale de *qatála* « il a tué » s'est *maintenue,* également celle de l'accusatif : *sayfa* « gladium » (acc.). Les voyelles brèves *i* et *u* ont disparu : *sayf* « épée » correspond à l'arabe *sayfi* (gen.) et *sayfu* (nom.).

En français l'*a* final de mots latins s'est maintenu comme *-e* : *bona(m) = bonne, amica(m) = amie, lupa(m) = louve.* Les formes masculines correspondent à *bonu(m), amicu(m), lupu(m)* et ne comportent pas de voyelle finale : *bon, ami, loup.* On pourra objecter que les formes *grande(m), forte(m)* qui sont du genre commun forment un féminin en *-e* : *grand, fort* (m.) et *grande, forte* (f.). Ceci est une évolution *secondaire.* L'ancienne langue emploie *grand* et *fort* pour les *deux genres : Rochefort* ou *Roquefort, grand-mère* et *Ville-la-Grand.*

RÉDUCTIONS DE SYLLABES PRÉTONIQUES

(a) Réduction en *i* d'ancien *ē*.

Il s'agit du groupe néo-égyptien **ay* passé à **ē* en syllabe atone et apparaissant en copte sous la forme de *i.* Ce développement se situe à une *époque ultérieure* du passage de **ay* à *a.*

1. ⲧⲁⲣⲓ- préfixe de la 1re personne du singulier du futur IV comportant l'ancien subjonctif **yar[y]-á-y* « que je fasse ».

2. ⲧⲣⲓ préfixe de la 1re personne du singulier de l'infinitif causatif comportant, fortement réduit, l'ancien subjonctif **yar[y]á-y* « que je fasse » (même forme que l'exemple précédent).

3. ⲡⲉⲓⲑⲱⲙ (A) m. nom. loc. « Pithom » issu de *Pr Tmw* « Maison d'Atoum », hébreu (*Pīṯōm*) פִּתֹם ou sim. Dans ce cas *Pī* semble provenir de *Py* (vocalisé **Pay*), forme réduite du mot 𓉐 *pr* : -ⲡⲱⲣ « maison ». Le dieu s'appelait *Tmw* ou *Ytmw* = ⲁⲑⲱⲙ (B) n. pr. m. Le nom de la ville semble dériver de **Pay-Tām,* puis **Pē-Tām.*

Il y avait donc deux formes : *ⲧⲱⲙ et *ⲉⲧⲱⲙ, comp. ϣⲱⲧ (SB) et ⲉϣⲱⲧ (SB) « commerçant » de *šd-w et de *išd-w.

Dans d'autres cas, la diphtongue *aw* était à l'origine du même développement : ⲥⲟⲟⲩⲧⲛ̄ « redresser » provient de **sawdan* (avec métathèse pour **sadwan*). L'état pronominal de ce verbe est ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ⸗ issu de **sawdan-*, puis **sōdan* et **sodān-*. Sous certaines conditions la diphtongue pouvait même disparaître : *dy·t mwt-ā* « faire mourir » ou « tuer » a abouti à ⲑⲉⲙⲑⲟ (B) avec un développement **t-mawt-ā*, **t-mōt-ā*, **t-mot-ā* et **t-mt-ṓ*.

Aussi le groupe ^{e}*w* pouvait se réduire : *wdḥ* « fruit » : ⲟⲩⲧⲁϩ provenant de **wadāḥ*, passe en fayoumique à ⲉⲧⲁϩ (F) (pour **utáḥ*).

(b) Réduction en *u* d'ancien *ō*.

Il s'agit d'un développement assez rarement attesté. Le néo-égyptien *ō*, développé vers 1000 avant J.-C. à partir d'un ancien *ā*, se trouve réduit à *u* bref en syllabe atone :

1. L'exemple le mieux connu est le cas de Ὑκσῶς « Hyksos » interprété par Josèphe (*Contra Apionem* I, 82) comme composé de ὑκ, terme de la *langue sacrée* signifiant « rois », et σῶς, mot de la *langue populaire* signifiant « bergers ». Josèphe a pensé à *ḥqꜣ* « chef, prince » (participe actif **ḥāqiꜣ*, à l'époque tardive **ḥōq*) et à *šꜣs* « berger » (également participe actif *šāꜣis*, pl. **šāꜣis-ū*, puis **šaꜣs-u*, en copte ϣⲱⲥ, pl. ϣⲟⲟⲥ). Nous savons aujourd'hui que le terme provient du titre *ḥqꜣ xꜣs·t* « chef de terre étrangère », ce qui nous donne la vocalisation de *xꜣs·t* comme °*xaꜣās-a.t*, *^{e}*šꜣōs*^{e}*t*. Mais ce qui nous intéresse ici est le premier élément ὑκ (avec *u* bref comme première partie d'un composé), donc **ḥuq* issu d'une forme **ḥōq*^{e}*ꜣ*, ancien **ḥāqiꜣ*.

2. ⲡⲟⲩ- (S) « ton » (possesseur féminin) : *pꜣyy-ṯ* issu de **pāy-e·t* (Amarna), puis **pōy-e·t* (vers 1000 avant J.-C.), etc. Le bohaïrique a ⲡⲉ- (B).

3. ⲡⲟⲩⲣⲟ (B) « le roi » d'où ⲟⲩⲣⲟ (B) « roi » issu de **pōr* « maison » (comp. ϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ « toit », litt. « tête de maison ») et ⲟ « grand ». Il s'agit donc d'une

construction différente de l'hébreu פַּרְעֹה (*parʿō*) issu de 𓉐 *par* ou *pār* « maison » et 𓉻 **ʿaꜣ* « grand ».

4. ϩⲧⲟⲩⲣⲉⲩⲉ (A) pl. « chevaux » composé de *ḥtōr-* (état pronominal de *ḥtr* « cheval », comp. ϩⲧⲱⲱⲣ « chevaux », ϩⲧⲱⲣⲉ « jument ») et *-ewwe* (= ⲟⲟⲩⲉ en sahidique).

37. LES CHANGEMENTS DE LA SYLLABE.

1. L'ÉCLATEMENT DE LA SYLLABE.

Les noms dont la structure syllabique correspond à la forme **qatl* en sémitique se retrouvent en copte avec la forme **qōtᵉl*. Ainsi l'arabe *qaṭf* « fait de cueillir, cueillette » possède en copte la forme ⲕⲱⲧϥ (*qōtᵉf*). Quelle est la forme originale? Est-ce *l'arabe* qui s'en est éloigné ou l'égyptien avec le copte? Ou est-ce que les deux formes remontent à *une origine commune*?

Avant d'entrer dans l'étude de la forme *qatl* en arabe et *qōtᵉl* en copte, il est déjà possible d'affirmer que *qōtᵉl* a dû être prononcé **qātᵉl* ou sim. à l'époque de Tell el-Amarna. Si *Ōn* « Héliopolis » remonte à *Āna* et *Ḥōr* « Horus » à *Ḥāra*, il est parfaitement légitime de s'attendre à **qātᵉl* pour tout mot présentant en copte la forme *qōtᵉl*.

Le raisonnement qui nous a conduit à une forme **qādᵉf* pour l'époque de Tell el-Amarna a considérablement simplifié le problème : il s'agit désormais de trouver le développement séparant *qaṭf* et **qādᵉf*. Nous faisons appel à un autre mot, l'arabe *karm* « vigne » et le copte ϭⲱⲙ « vigne », lequel correspond à une structure **kōꜣᵉm* ou, pour l'époque de Tell el-Amarna, à **kāꜣᵉm*. Le pluriel correspondant ϭⲟⲟⲙ dont la structure est **koꜣmᵉw* ou, pour l'époque de Tell el-Amarna, **kaꜣmu*. On voit que c'est le pluriel qui présente une structure semblable à celle de l'arabe (**kaꜣm* : *karm*) et la forme **kaꜣm* a de grandes chances d'être le prototype de **kāꜣᵉm*. Cette supposition se trouve confirmée par le fait que *r* devant *m* a été remplacé par *aleph*. Il s'agit là d'une loi phonétique bien établie pour la langue ancienne.

Nous nous trouvons donc pour le cas de *karm*: ϭⲱⲙ devant les faits suivants: (a) en sémitique il n'y a pas de doute que la forme *karm-* (avec terminaisons vocaliques) est ancienne: arabe *karm-u*, hébreu *käräm*, mais *karm-ō* « sa vigne », araméen *karm-ā* etc.; (b) en ce qui concerne l'égyptien *kꜣm* « vigne », il est probable que cette forme remonte à **kaꜣm*, avec *aleph* devant consonne, à la place de *karm*. Au pluriel **ᵃkarm-ū*, la structure primitive s'est conservée jusqu'à l'époque copte.

Résumons : tous les changements intervenus ont eu lieu *du côté égyptien*. Il s'agit, par ordre chronologique, (a) du passage de *r* en *aleph* devant *m*, (b) du changement de la structure syllabique : **kaꜣm* passe à **kāꜣᵉm* ou sim. au singulier et (c) après l'époque de Tell el-Amarna *ā* passe à *ō* et conserve ce timbre jusqu'à l'époque copte.

On peut se poser la question pourquoi ce changement de la structure a eu lieu. Il semble que cet événement a un rapport avec *la chute des voyelles finales*. Une forme **kaꜣm-u* a pu être facile à prononcer pour un Égyptien de l'Ancien Empire, mais la forme réduite **kaꜣm* posait des problèmes à une population qui n'avait pas l'habitude de mots se terminant par 2 consonnes.

Au Nord de l'Irak, dans la langue parlée, il y a des formes comme *báḥar* « mer », *ḍiḥik* « rire », *ḥúkum* « ordre » pour *baḥr*, *ḍiḥk*, *ḥukm*. Dans ces cas la voyelle auxiliaire présente *le même timbre* que celle de la 1ère syllabe. En hébreu le cas se présente différemment : un ancien *karm* « vigne » donne *käräm*, *sifr* « livre » donne *sefär* et *ḥudš* « mois » donne *ḥodäš*, mais avec les suffixes pronominaux l'ancienne structure réapparaît : *karm-ī* « ma vigne », *sifr-ī* « mon livre », *ḥodš-ī* « mon mois ». Dans ces cas la voyelle auxiliaire est un *e* ouvert (ici transcrit *ä*) et la première voyelle n'exerce en principe aucune influence sur sa qualité. En revanche certaines consonnes (*h*, *ḥ*, ʿ) ont une préférence pour le timbre *a* (par ex. *raʿab* « faim » et non **räʿäb*).

La voyelle auxiliaire insérée pour faciliter la prononciation de mots à deux consonnes finales peut (a) être teintée par la voyelle précédente comme dans les mots de l'arabe irakien, (b) constituer une voyelle unique, indépendante du timbre de la première voyelle, ou (c) dans certains cas être influencée par la nature des consonnes environnantes. Ajoutons pour plus de précision que le timbre *ä* de l'hébreu est conditionné dans tous les cas par le fait que les noms proviennent en règle générale, non du nominatif (**karm-u*), mais du génitif

(**karm-i*). Les formes *käräm, sefär, ḥodäš* ne remontent donc pas directement à *karm, sifr* et *ḥudš*, mais à *karm*(*i*), *sifr*(*i*), *ḥudš*(*i*), dont la dernière consonne (*m, r, š*) avait gardé une *prononciation légèrement palatalisée* favorisant le choix de *ä* comme voyelle auxiliaire.

2. LA RÉDUCTION DE LA VOYELLE ACCENTUÉE.

En comparant des noms verbaux de verbes intransitifs de l'arabe et du copte, on s'aperçoit que les formes, sans être identiques, présentent certaines analogies. Du verbe *salim, yaslam* « être en bonne santé » on forme un nom verbal *salām* « salut ». Nous ne connaissons pas exactement la vocalisation des verbes intransitifs de l'égyptien, mais le nom verbal du verbe *n-x-t* « être fort » est en copte ⲛ̄ϣⲟⲧ. Si nous tâchons de ramener *nšot* à une forme plus ancienne, nous pouvons procéder à deux modifications : (a) à la place de *š* nous écrivons *x* comme en égyptien, (b) à la place de la voyelle *o* nous insérons *a*. Ceci nous donne un prototype **ᵉnxat*. Le choix de *a* doit d'ailleurs être justifié, car nous savons que *o* peut dériver également d'un ancien *u*. Or, nous connaissons un nom propre m. Νεχούτης correspondant à une forme **N*ꜣ *nxt-f* « Il est fort » où le groupe -εχούτ- correspond à **ᵉnxūt-ᵉf* « sa vigueur » c'est-à-dire au nom verbal de notre verbe muni du pronom suffixe de la 3ᵉ personne du singulier. Étant donné que ου = *ū* est une voyelle de la « série *a* » et non de la « série *u* » de l'ancienne langue, la reconstitution du nom verbal comme **ᵉnxát* est parfaitement justifiée.

Les verbes intransitifs ne présentent jamais de *i* prothétique devant leur nom verbal. En d'autres termes, le groupe initial *ᵉnx-* que nous venons de reconstruire n'existait pas dans l'ancienne langue et il y avait une voyelle entre les 1ʳᵉ et 2ᵉ radicales. Il est proposé d'y insérer *a* (**naxát*), vu le fait que cette voyelle figure dans les noms verbaux d'autres langues sémitiques : accadien *kašādu* « arriver, conquérir », hébreu *šālōm* « être sain et sauf, salut », arabe *salām*. En hébreu et en accadien la forme *qatāl* (dont dérive *šālōm*) sert à la fois de nom verbal des verbes *transitifs* et des verbes *intransitifs*, tandis que l'arabe préfère pour les verbes transitifs *qatl* et pour les intransitifs *qatāl*. La forme *qatāl* comme nom verbal existe aussi en berbère : touareg *a-dabar* « retenir » et « être retenu », pl. *i-dĕbār-ĕn, a-fanaẓ* « diminuer » et « être diminué », pl. *i-fĕnāẓ-ĕn*.

Si nous reconstruisons le nom verbal p. ex. °*naxát* pour une période assez ancienne (Ancien Empire), nous arrivons à une forme assez proche des noms verbaux arabes du type *qatāl*. La seule différence est la quantité de la dernière consonne : *brève* en égyptien et *longue* en arabe et accadien. Il est certain que la quantité de la forme égyptienne est conditionnée par la *loi syllabique* de Steindorff : à un certain moment, les voyelles longues d'une *syllabe fermée* furent *réduites*. Le temps exact de cette réduction coïncida avec la chute des voyelles finales. Une forme comme ″*naxātu* ne présentait aucune difficulté articulatoire, tandis que *naxāt* sans terminaison vocalique était senti comme imprononçable dans le cadre des nouvelles lois phonétiques.

3. CONCLUSION.

En examinant deux phénomènes en apparence contraires, *l'éclatement* des syllabes se terminant par *deux consonnes* et la réduction des syllabes se terminant par *une seule consonne* précédée d'une voyelle longue, nous arrivons à la conclusion qu'ils étaient, tous deux, *conditionnés par le même fait*, la chute des voyelles finales.

Il y avait donc, certainement déjà à l'Ancien Empire, des courants annonçant le moyen-égyptien : la chute des voyelles brèves à la fin des mots était primitivement un *phénomène pausal*. En fin de phrase, la fin du mot était prononcée avec moins d'insistance et les *voyelles brèves*, chuchotées ou assourdies, *finirent par tomber*. Le résultat fut l'apparition de nouvelles structures (**kaꜣm*, **qadf*, **naxāt*) remaniées immédiatement selon l'usage articulatoire en vigueur.

Deux questions se posent : (a) à quelle date précise cet événement a-t-il eu lieu ? et (b) de quel endroit ce remaniement est-il parti ? Il n'est pas possible pour l'instant de répondre à ces deux questions avec suffisamment de précision parce que les textes qui constituent notre principale source d'information étaient rédigés par des scribes savants dans la langue officielle. Les nombreuses variantes des formes ainsi que les discours des ouvriers mettent bien en lumière les différences dialectales de l'Ancien Empire, mais restent muets au sujet de la chute des voyelles finales et de la restructuration syllabique.

Cette « première réduction » de la langue égyptienne a dû débuter dans l'Ancien Empire, probablement déjà sous la IVe dynastie, et s'étendre lentement,

probablement de la capitale, sur l'ensemble du pays : processus lent, irrégulier, entraînant une sorte de « bilinguisme » pendant plusieurs siècles. La coexistence de formes « anciennes » et « récentes » rendait possible le passage des unes et des autres dans le parler opposé permettant des accentuations et des traitements de consonnes finales en dehors des lois propres à chaque « couche ».

En dehors de la « première réduction » que nous venons de décrire, l'égyptien a connu une « deuxième réduction » à une date ultérieure : la perte de la terminaison *-ī* de la 1re personne du singulier, la perte de la terminaison du nom de relation *-īy,* la perte de la terminaison du pluriel *-ū,* mais maintien de la terminaison *-a* du féminin sous forme de -ⲉ ou de -ⲓ (BF). Aussi les noms sémitiques du Nouvel Empire perdent leur *-i* du singulier (**xabīri* « ami » : **xabīr*).

38. LES MUTATIONS VOCALIQUES.

Il ne semble pas que l'égyptien ait subi de *mutations de la qualité vocalique* depuis les temps les plus reculés jusqu'au Nouvel Empire. Cette stabilité est bien connue dans d'autres domaines. Les mutations du latin, du bas-latin et de l'italien sont insignifiantes et la stabilité des timbres vocaliques des langues bantoues est exemplaire.

Des changements interviennent dans la langue égyptienne entre l'époque de Tell el-Amarna (transcriptions cunéiformes du moyen-babylonien vers 1350 avant J.-C.) et l'époque assyrienne (vers 750 avant J.-C.).

Si le nom du dieu 𓅃 *Ḥr*(*w*) s'écrit en moyen-babylonien *ilu Xa-a-ra,* le même dieu est désigné à l'époque assyrienne par *ilu Xu-u-ru.* C'est Sethe qui a pris ces transcriptions à la lettre pour construire un développement de *a* à *u* (= français *ou*) et revenir, en ligne brisée, à l'état du copte où le dieu s'appelle ϩⲱⲣ (*Hōr*). En réalité l'écriture cunéiforme *n'avait pas d'autre possibilité* pour exprimer le son de la voyelle *ō* que les syllabes comportant la voyelle *u* et *ilu Xu-u-ru* doit être interprété comme **ilu Xo-o-ro* (= *Ḥōr* pour l'époque assyrienne).

Ce passage de *ā* en *ō* est *bien attesté.* Il se situe, comme nous venons de le dire, entre 1350 et 750 avant J.-C. c'est-à-dire approximativement *vers l'année 1000* avant le début de notre ère.

(a) LE PASSAGE DE *ā* À *ō* (VERS 1000 AVANT J.-C.).

Ce passage a eu lieu entre l'époque de Tell el-Amarna (vers 1350 avant J.-C.) et le temps des transcriptions assyriennes (vers 750 avant J.-C.). La quantité est souvent négligée dans la transcription :

1. *ilu* *A-ma-na* (KM 7 = Vergote, *Gr.* 84) « Amoun » : [*m* *U-n*]*a-mu-nu* (KM 36 = Vergote, *Gr.* 100) « Wen-Amon » n. pr. m. : ⲁⲙⲟⲩⲛ;

2. *ālu ki* *A-na* (KM 8 = Vergote, *Gr.* 84) « Héliopolis » : *ālu* *U-nu* (KM 36 = Vergote, *Gr.* 100) : hébreu אֹן *Ōn*, LXX Ὢν, ⲱⲛ « On »;

3. *ilu* *Xa-a-ra* (KM 10 = Vergote, *Gr.* 85, aussi dans le n. pr. m. *Ḫaramašši*) : *m* *Xu-u-ru* (KM 29 = Vergote, *Gr.* 86, nom d'un scribe) « Horus » : ϩⲱⲣ;

4. *m* *Pa-xa-am-na-ta* (KM 15 = Vergote, *Gr.* 92) titre sacerdotal « serviteur de dieu, prêtre » : *ālu* *Zab-nu-ti* « Samannoud », n. loc., litt. le « Veau du Dieu » (KM 36 = Vergote, *Gr.* 101), donc *na-ta* : *nu-ti* « dieu » : ⲛⲟⲩⲧⲉ.
Dans cet exemple, le groupe *-na-ta* du moyen-babylonien était certainement *atone*, mais ce qui compte pour nous est le timbre de la voyelle principale. ϩⲟⲛⲧ est le « prêtre païen » (SB).

5. *mātu* *Kā-ši* n. loc. (KM 11 = Vergote, *Gr.* 87) : *mātu* *Ku-u-su*, *mātu* *Ku-u-si* (KM 30 = Vergote, *Gr.* 88) le pays de « Couch », hébreu כּוּשׁ (*Kūš*), LXX Χοῦς, grec ΚΑΣΟΥ (gén. de *ΚΑΣΟΣ), inscription d'Ezana.
La graphie ΚΑΣΟΥ (gén.) se trouve chez Enno Littmann, « Äthiopische Inschriften » (*Miscellanea Academica Berolinensia*, Berlin 1950, p. 97-127, n° 1). Dans les textes égyptiens [hiéroglyphes] *K3š* n'apparaît qu'au Moyen Empire (Sethe, *Ächtungstexte*, p. 33). Le rapprochement de la forme grecque avec les formes de l'égyptien et de l'hébreu est fait dans mon étude sur « Le pays de Kouch dans une inscription éthiopienne » (*Annales d'Ethiopie*, 2, Paris 1937, 177-179).

Pour (1) *ilu* *A-ma-na* et (4) *-na-ta* on devrait s'attendre en copte à **Amōn* et **nōte*. C'est en raison de l'action des nasales (*m* et *n*) que *ō* est passé à *ū*. Le

même cas se présente dans *-na-pa* « bon, beau » et copte ⲛⲟⲩϥⲉ (au lieu de **nōfe*). « huit » ϣⲙⲟⲩⲛ provient de *xaman* à l'époque amarnéenne (Smith and Gadd, *JEA* 11, 1925, 232).

Aussi *ilu An-xa-ra* (KM 10 = Vergote, *Grammaire* I a, p. 85-6) = [hieroglyphs] *'Iny Ḥr·t* « Celui qui a amené la (déesse) lointaine », Onouris, ⲡⲁ-ⲛϩⲟⲩⲣⲉ n. pr. m. Dans ce cas la présence de *ḥ* n'a pas empêché l'action de la nasale.

Remarque A : Il est curieux de constater la finale *-a* dans *-xa-ra* la « Lointaine ». Il s'agit bien d'un *participe* et on s'attend à une vocalisation **ḥāri·t*. Un cas analogue est la transcription de *Nfr·t-yry* = *f Na-ap-te-ra* (KM 14) où [hieroglyphs] comporte le nom de relation *yr-y* = ⲏⲣ, **iīr-īy* ou sim. dont la 2[e] voyelle est assurée par le pluriel ⲉⲣⲏⲩ = *yr-y-w*. Dans les deux cas il s'agit de noms féminins.

Remarque B : Le passage de *ā* à *ō* ne s'est pas produit dans toute la vallée du Nil. En Nubie l'ancienne forme *Amān* ou sim. s'est maintenue, comp. la transcription assyrienne *mTaš-ṭa-ma-ni-e* (KM 36 lu *Ur-d(ṭ)a-ma-ni-e*), **Talṭ-amane* (25[e] dynastie) « Tanoutamon » (avec *š* pour *l* devant *t*).

Quand les transcriptions du moyen-babylonien font défaut, il est souvent possible de reconstituer des formes à partir des transcriptions assyriennes : *mXar-ti-bu-u* (KM 28 = Vergote, *Gr.* 85) n. pr. m. « Horus de l'Arbre » contient *-bu-u* = [hieroglyphs] *b3·t* : ⲃⲱ (f.) « arbre, buisson ». À l'époque de Tell el-Amarna la forme a dû être prononcée **bā*, prob. **bā3-a·t* ou **bā3i·t*. Il n'est pas possible d'extrapoler cette forme jusqu'à l'Ancien Empire car nous ne savons pas s'il n'y avait pas de gémination (par ex. **ba33-a·t* ou sim.). Une forme en *-a·t* est plus probable parce que le nom avait gardé le *genre féminin.*

Le nom de lieu *ālu Na-at-xu-u* (KM 31) qui revient à deux villes du Delta correspond à *N3y t3 Ḥw·t* « Ceux du Château (de Ramsès III) » d'après Gardiner (*Onomastica* II, 146-148) et J. Yoyotte (*Revue d'Assyriologie* 46, 1962, 213). Pour l'époque de Tell el-Amarna nous pouvons reconstruire [hieroglyphs] = *Ḥāwi·t·* ce qui correspond également à la forme du copte *ḥō* dans ⲛⲉⲃⲱ (O) « Nephthys » : [hieroglyphs] *Nb·t Ḥw·t* « Maîtresse de Maison ». Nous ne pouvons pas aller plus loin car *ḥw·t* « maison » peut remonter à un participe actif (**ḥāwi·t* pour **ḥāwiy-a·t* « celle qui entoure »), comp. *ḥawīye* « piccolo cortile » dans l'arabe du Yémen

(Ettore Rossi, *L'arabo parlato a Ṣanʿā'*. Roma 1939, p. 158), ou à une forme *ᵃḥāwī·t*.

Le nom propre *ᵐPa-aq-ru-ru* (KM 31 = Vergote, *Gr.* 92) signifie « la Grenouille » et correspond à [hieroglyphs] *qrr* (*Wb.* V, 61, 5-6). Cette graphie est lue *q(ˇ)-ra-ra* par Albright (*Vocalization*, p. 48). On peut comparer arabe *qirr* « grenouille », araméen *yaqrūr-ā*, en berbère kabyle *amqĕrqur*, en tout cas, des formes *sans* radicale *w* (comme en orthographe syllabique). La transcription *ᵐPa-aq-ru-ru* peut aussi être lue *ᵐPa-ak-ru-ru* car il n'y a qu'un signe pour *ag*, *-ak*, *-aq* dans le syllabaire accadien. Le copte ⲕⲣⲟⲩⲣ (S), ⲭⲣⲟⲩⲣ (B) correspond en grec à Κροῦρ n. pr. m. avec une variante Πακρεῦρις, probablement avec formation d'une diphtongue, développement local.

En copte on devrait s'attendre à **krōr*. Il semble pourtant que le groupe *-ōr* y avait été remplacé par *-ūr* : ϩⲃⲟⲩⲣ Crum 656 b; ϭⲃⲟⲩⲣ L 656 b, ⲥⲓⲟⲩⲣ 371 a; ⲕⲟⲩⲣ BL 114 b, 115 a; ⲥⲕⲟⲩⲣⲕⲟⲩⲣ 330 a; ⲉⲕⲟⲩⲣ 619 b : ⲧⲕⲟⲩⲣ M 406 b; ⲙⲟⲩⲣ 180 a; ⲥⲙⲟⲩⲣ B 339 b; ⳉⲟⲩⲣ 121 b; ⲭⲣⲟⲩⲣ B 705 b; ⲃⲁⲥⲟⲩⲣ B 44 b; ⲃⲁϣⲟⲩⲣ 47 b; ϣⲁⲩⲟⲩⲣ 611 a; ϩϥⲟⲩⲣ B 741 a, ⲛϩⲟⲩⲣ B 245 a; ϭⲟⲩⲣ B 827 b (R. Kasser, *Compléments*, p. VIII). Le groupe *-ōr* est pourtant attesté dans ϩⲱⲣ « Horus » et surtout dans des qualitatifs, par ex. ϣⲧⲣ̄ⲧⲱⲣ « être dérangé » et sim.

(b) LE PASSAGE DE *a* À *o* (MUTATION TARDIVE LIMITÉE À TROIS DIALECTES COPTES : (SBP).

1. *ᵐ A-ma-an-ap-pa* = *'Imn m ip(y)·t* « Amoun est à Opet » n. pr. m. (KM 7 = Vergote, *Gr.* 84). « Opet » est le harem du dieu : [hieroglyphs] ou [hieroglyphs] *ip(y)·t*, aujourd'hui Louxor, avec chute de *m* comme dans la forme grecque Ἀμένωφις attestée une fois (Vergote); en copte dans le nom du mois ⲡⲁⲟⲡⲉ « Celui [de la fête] du harem »;

2. *ᵐ Xa-ra-ma-áš-ši* n. pr. (KM 10 = Vergote, *Gr.* 85) comportant le pseudo-participe **masy-ay* ou sim. : ⲙⲟⲥⲉ;

3. *ᵐ Mar-ni-ip-ta-ax* (KUB III 38 = Vergote, *Gr.* 89) nom du successeur de Ramsès II (Merneptah) : *Mry ny-Ptḥ* (aussi comme n. pr. m. *PN*, I 156, 22)

comportant le nom de Ptah, comp. peut-être hébreu מֵי־נֶפְתּוֹחַ nom. loc. issu de **May-nī-Ptāḥ-i* (gén. sémitique);

4. [ālu] *Pi-šap[1]-tu* (KM 33 = Vergote, *Gr.* 95) nom. loc. = *Pr Spdw* la « Maison de Sopdu », identifié avec l'actuel *Ṣafṭ el Ḥennā* dans le Delta oriental (J. Yoyotte, *Revue d'Assyriologie* 46, 1952, 214);

5. *ša-ap-xa* « sept » (Smith and Gadd, p. 232 = Vergote, *Gr.* 98) = *sfxw :* ⲥⲁϣϥ : ici *a* s'est conservé;

6. *xa-am-tu-um* « trois » (Smith and Gadd, p. 232 = Vergote, *Gr.* 85) = *xmtw :* ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ; la terminaison *-m* est accadienne;

7. [m] *U-ṣi-xa-an-ša* n. pr. m. (KM 36 = Vergote, *Gr.* 100) = prob. *Wḏ3 Xnzw* comportant le nom du dieu 𓇳𓈖𓋴𓀭 *Xnzw*, en copte dans le nom du mois de ⲡⲁ-ϣⲟⲛⲥ « Celui de [la fête de] Khons »;

8. [m] *Šu-ta-xa-ap-ša-ap* n. pr. m. (nom d'un fils de Ramsès II) = *Stẖ ḥr xpš-f* « Seth est avec son cimeterre » (Ranke, K VIII = Vergote, *Gr.* 99) où le dernier élément est l'état pronominal de ϣⲱⲡϣ̄ : **xapš-ef* « son bras »;

9. [ālu] *Ši-ia-a-u-tu* n. loc. « Assiout » (KM 35 = Vergote, *Gr.* 99) transcription assyrienne de *Z3[y]-w·t-y* : ⲥⲓⲟⲟⲩⲧ.

10. [m] *A-ma-an-xa-at-pi* (KM 8 = Vergote, *Gr.* 84) n. pr. m. « Amoun est content » = *'Imn ḥtp-y* avec le pseudo-participe ϩⲟⲧⲡ̄ dans le nom du mois ⲡⲁⲣⲙ̄ϩⲟⲧⲡ̄ = *P3[n] 'Imn ḥtp-y* « Celui d'Amenhotp ».

Dans le cas de [m] *Pa-xa-am-na-ta* (KM 15 = Vergote, *Gr.* 92) n. pr. m. « le Serviteur du dieu, le Prêtre », *προφήτης*, *xa-am-na-ta* correspond à ϩⲟⲛⲧ « prêtre (païen) ».

À l'époque de Tell el-Amarna le mot était certainement accentué sur la *première* syllabe, mais le deuxième élément (*-na-ta*) n'était pas encore réduit à *-nt* comme en copte.

(c) LE MAINTIEN D'ANCIEN *a* EN SYLLABE ATONE.

Les transcriptions cunéiformes sont des approximations. Nous ne savons pas toujours ce que représente une voyelle dans une transcription cunéiforme en syllabe atone. Dans le cas de la voyelle *a* nous avons pourtant la certitude qu'il s'agissait d'un véritable *a* quand le copte présente également un *a* atone dans des circonstances analogues.

En revanche, ^{m} *Ma-an-ti-an-me-xe-e* n. pr. m. (KM 30 = Vergote, *Gr.* 88-9) corrigé en ^{m} *Ma-an-ti-me-xe-e* « Month est devant » = *Mnṯw m ḥꜣ·t* se retrouve en grec dans Μεντεμμῆς = **Ment-em[ḥ]ē-s* et Μοντομμῆς **Mnt-m-[ḥ]ē-s* avec réduction de la voyelle prétonique. Dans ce cas il est probable que le groupe *Ma-an-ti* représente réellement **Mant* ou sim., mais nous ne savons pas *quand* la réduction de *a* avait commencé.

Les exemples suivants présentent un *a* en syllabe atone :

1. ^{m} *Xa-ra-ma-aš-ši* n. pr. m. (KM 10 = Vergote, *Gr.* 85) = *Ḥr msy-y* « Horus est né » avec *Xa-ra* = *Xar* en position atone, comp. *Ḥr[m]* *ꜣx[y]·t* « Horus est à l'Horizon » : Ἅρμαχις (Nom du Sphinx), *Ḥr zꜣ 'Is·t* « Horus, fils d'Isis » : Ἁρτιῆσις; *Ḥr nḏ yt[y]-f* « Horus qui prend soin de son père » : Ἁρενδότης.

2. ^{m} *Na-ax-tù-xa-ap-pi-iꜣ* n. pr. m. (KM 39 = Vergote, *Gr.* 89), transcription néo-babylonienne = **Nxt Ḥpy(w)* « Apis est puissant » (nom non attesté) avec *naxt-* comme forme verbale.

3. ^{m} *Wa-áš-mu-a-ri-a* n. pr. m. (KM 19 = Vergote, *Gr.* 100), nom d'intronisation de Ramsès II. Vergote traduit *Wsr mꜣʿ·t Rʿ* par « Rē est riche en ordre cosmique » et considère le groupe *wa-aš* comme l'état construit de l'adjectif *wsr*. Il semble en effet que ce groupe corresponde à **wāsii* (ancienne forme **wāsir*) «puissant». En copte on s'attend à *ⲟⲩⲱⲥⲉ. La forme Οὐσιμαρής chez Manéthon montre une forte réduction qui n'est pas copte (Waddell, p. 236). Οὐωσιμαρής (Waddell, p. 220) montre l'adjectif à l'état absolu (*wsr* «puissant» = *ⲟⲩⲱⲥⲓ en bohaïrique) qui semble correspondre à la forme ancienne. Le même nom se trouve dans ^{m} *Wa-aš-mu-a-ri-a-na-ax-ta* (KUB III, 66, vs. 14 = Vergote, *Gr.* 100-101).

La désinence des noms féminins s'écrit en transcription cunéiforme *-a* :

1. *m A-ma-an-ap-pa* = *'Imn-[m]-ip(y)·t* « Amoun est à Opet » (KM 7 = Vergote, *Gr.* 84) où [hieroglyphs] *ip(y)·t* = [πα]ωπε;

2. *m An-xa-ra* = *'Iny-Ḥr·t* « Celui qui est allé chercher la (déesse) lointaine » ÄZ 56 p. 71 = Vergote, *Gr.* 84) où *xa-ra* correspond au participe **ḥārī·t* la « lointaine »;

3. *ālu Xa-at-xa-ri-ba* et *ālu Xa-at-xa-ri-bi* n. loc. = *Ḥ·t ḥry ib.[t]* « Château du milieu » (KM 28 = Vergote, *Gr.* 86), probablement *Ḥt ḥry ib.t.*

4. *m Ix-ri-pi-ta* (KM 20 = Vergote, *Gr.* 86) = *ḥry pḏ·t* « chef de la troupe des archers (litt. de l'arc) » où [hieroglyphs] *pḏ·t* = *pi-ta* : πιτε, prob. **piḏḏ-a·t,* comp. (8). Plus tard *°piḏḏ-a.t* est passé à **pīd-a.t.*

5. *na-am-ša* nom d'un récipient = *nms·t* (KM 13 = Vergote, *Gr.* 90);

6. *sal Nap-te-ra* n. pr. f. = *Nfr·t iry,* nom de la reine Néfertari, épouse royale de Ramsès II (KM 14 = Vergote, *Gr.* 90). La lecture *Nattera* n'est pas certaine selon Edel, mais cette question ne nous intéresse pas pour l'instant. En tout cas *-era* correspond au nom. ηρε, litt. « amie » (le féminin de ηρ « ami » (B) trouvé par R. Kasser dans le P. Bodmer III). Comme le montre la forme ερηγ, plus rarement αρηγ, litt. « amis », le féminin doit remonter à **iīrī·t* et la transcription cunéiforme *ne doit pas être prise à la lettre;*

7. *m Ni-ib-mu-a-ri-ia* n. pr. m. = *Nb m3ʿ·t Rʿ,* nom d'intronisation d'Amenhotep III « Rê est le maître de la justice (ou vérité) » (KM 14 = Vergote, *Gr.* 91) avec le groupe *mu-a* = με « vérité »;

8. *pi-ṭa-ti-u* = *pḏ·t-y-w* « archers » (KM 16-7 = Vergote, *Gr.* 95) avec de nombreuses variantes : *piṭati* (4 lettres), *piṭati* (40 lettres), *piṭatiu* (1 fois), *piṭate* ou *pittate* (11 lettres), *piṭatu* (4 lettres), *piṭatu* (5 lettres), *piṭata* (3 lettres), apparemment le pluriel du nom de relation **piḏḏ-at-y-u.* La voyelle de la *terminaison du féminin* est hors de doute;

9. *ra-ax-ta* = prob. *rhd·t*, nom d'un récipient (KM 24 = Vergote, *Gr.* 96), comp. [hieroglyphs] « chaudron »;

10. *m A-mu-nu-ta-pu-na-ax-ti* = *'Imn tꜣy-f nxt·t* « Amoun est sa force » (KM 38 = Vergote, *Gr.* 84) où *na-ax-ti* = *nxt·t* « force », prob. **naxt-a·t* avec *-a* final; ici *naxti* dans un n.pr.m.

11. *ub-da* (KM 26 = Vergote, *Gr.* 100), identifié par Th. O. Lambdin, « Egyptian Words in Tell El-Amarna Letter N° 14 », *Orientalia* 22, 1953, 362-9, avec *ʿfḏ·t* = **ʿufḏ-a·t* « boîte, caisse ».

Dans ces 10 cas, la terminaison du féminin est *-a*, sauf dans un seul exemple (n° 10 *naxti* « force »). Dans deux cas (n° 2 *xara* « lointaine » et n° 6 *era* « y » ou sim.) *-a* est écrit pour *-i*. La transcription des terminaisons est donc *moins sûre* que celle des voyelles *accentuées.*

(d) HISTORIQUE DU PROBLÈME.

C'est H. Ranke qui a, en 1910, interprété correctement les transcriptions assyriennes (KM 72). Il savait que le syllabaire ne possédait pas de signes comportant la voyelle *o*. La transcription par la voyelle *u* était donc le *seul moyen possible.* En comparant les transcriptions moyen-babyloniennes *Amāna, Āna, Xāra, Kāši, nāta* (vers 1350 avant J.-C.) avec les assyriennes *Amūnu, Ūnu, Xūru, Kūsi, nūti* (vers 750 avant J.-C.), il avait bien constaté que le développement de *a* à *o* avait été achevé *au 8e siècle* avant notre ère. En ce qui concerne le passage conditionné par les nasales (*Amūn* au lieu d'*Amōn*), il constate que les transcriptions ne donnent *aucune indication* au sujet de la date à laquelle il s'était produit.

Plus tard, en 1923, K. Sethe reprend le sujet et y voit *deux développements :* (1) d'abord un passage de *ā* à *ū* (par l'intermédiaire d'un *ō*) accompli à l'époque assyrienne et (2) ensuite un développement *dans le sens inverse,* à savoir de *ū* à *ō* qui correspond à *l'état du copte.* Il voit une confirmation de sa thèse dans la transcription grecque de noms de lieux, de mois et de personnes : Τέντυρα « Dendera », Ἄβυδος « Abydos », Ἀθῦρ « Hathor », Τυβί « Tybi », Παῦνί « Payni », Νέφθυς « Nephthys », Πεκῦσις « Pekysis », Πάτουμος « Patoumos »,

Νεχοῦθις « Nekhouthis » (sic), formes auxquelles correspondent en copte ⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲉ, ⲉⲃⲱⲧ, ϩⲁⲑⲱⲣ, ⲧⲱⲃⲉ, ⲡⲁⲱⲛⲉ, ⲛⲉⲃⲑⲱ, ⲡⲉϭⲱϣ, ⲡⲉⲓⲑⲱⲙ, **^{e}nšōt^{e}f*. Une autre confirmation est pour Sethe le développement parallèle de *ī* à *ē* : Ἄθριβις « Athribis », Ἐπεῖφι « Epiphi », Μεσωρί « Mesore », Ἶσις « Isis » où le copte présente les formes ⲁⲑⲣⲏⲡⲉ, ⲉⲡⲏⲡ, ⲙⲉⲥⲱⲣⲏ, ⲏⲥⲉ, (*Vokalisation,* 164-168).

Mais Sethe fait *erreur*. Les anciennes transcriptions grecques emploient (1) ι pour *ī* et *ē* fermés, (2) ῦ pour *ū* et *ō* fermés. Plus tard, à la suite d'une transformation du vocalisme grec, ⲏ et ⲱ ne transcrivent plus les voyelles ouvertes, mais les *nuances fermées ẹ̄* et *ọ̄ comme en copte.* Nous pouvons *déterminer la date* où ce changement s'est produit. C'est Hérodote en parlant d'Hécatée (vers 550 avant J.-C.) qui cite les paroles des prêtres de Thèbes qui lui avaient montré une généalogie représentée par 345 colosses où chaque statue correspondait à un πίρωμις (II, 143). Or, nous ne savons pas comment Hécatée avait transcrit le mot (*πίρυμις ou πίρωμις), mais en tout cas Hérodote (vers 450 avant J.-C.) transcrit le mot avec oméga = ⲡⲓⲣⲱⲙⲓ (B).

Par la suite, les deux systèmes de transcription coexistent encore pendant des siècles. C'est ainsi que le nom d'*Isis* n'a jamais été remplacé par une forme correspondant au copte ⲏⲥⲉ. Le premier roi d'Égypte Μῖν (Hérodote II, 99) figure chez Manéthon (280 avant J.-C.) comme Μήνης.-Ψεναςῦχις = *P3 šry* [*n*] *ʿš3 yx·t* « le Fils d'Ashokhi » (*PN,* I, 118, 12) contient le mot *pyr* *yx·t* « chose » = **iōx^{e}t* ou sim. Le nom du lac Μοῖρις (par erreur attribué à un roi, Hérodote II, 65 : Μοίριος λίμνη) doit être lu *Mu-wēr,* la « grande Eau » (copte ⲙⲟⲩ- et ⲟⲩⲏⲣ). Aussi le nom du dieu *Wp w3-w·t,* « l'Ouvreur des chemins » transcrit *-ophoïs* contient le pluriel *w3*[*y*]*-w·t* = **^{e}w3ēw^{e}t.*

(e) LA TERMINAISON DU PSEUDO-PARTICIPE.

Dans ce cas, les graphies sont extrêmement variées :

1. *^{m} A-ma-an-ma-ša* = *'Imn msy-y* « Amoun est né » (KM 8 = Vergote, *Gr.* 84), où *ma-ša* correspond en copte à ⲙⲟⲥⲉ;

2. *^{m} Xa-a-ra-ma-áš-ši* = *Ḥr msy-y* « Horus est né » (KM 10 = Vergote, *Gr.* 85), où *ma-aš-ši* est ⲙⲟⲥⲉ;

3. ^{m} *I-ri-ia-ma-aš-ša* = *'Iry msy-y* « un ami est né » (EA 130 selon Albright = Vergote, *Gr.* 87), avec *ma-aš-ša* = ⲙⲟⲥⲉ;

4. ^{m} *Ri-a-ma-aš-ši* = *Rʿ msy-y* « Re est né », nom cité par Edel dans des textes encore inédits de BK (Vergote, *Gr.* 97) où *ma-aš-ši* = ⲙⲟⲥⲉ;

5. ^{m} *Ta-ax-ma-aš-ši* = *Ptḥ msy-y* « Ptah est né » (KM 18 = Vergote, *Gr.* 99) où *ma-aš-ši* = ⲙⲟⲥⲉ;

6. ^{m} *Ri-wa-aš-ša* = prob. *Rʿ wsr-y* « Re est puissant » (nom d'un prince de Taʿannek d'après Albright = phon. **Rewassa,* 15e siècle avant J.-C.) où *wa-aš-ša* = pseudo-participe de *wsy* : **wasy-ay* ou **wass-ay,* comp. copte ϣⲟⲟⲡ « est devenu » de *xpr* · *xpy,* issu de **xapy-ey* ou sim.

Dans tous les cas, il s'agit de verbes ult. *y*. La gémination de la 2e consonne est indiquée dans 5 cas, avec la seule exception de ^{m} *A-ma-an-ma-ša* (n° 1). Dans 3 cas, la voyelle finale est *-a,* dans les 3 autres cas, elle est *-i. Aucun cas* ne présente une terminaison *-u* correspondant à la forme *sḏm-w*. Les pseudo-participes du Nouvel Empire et des périodes suivantes dérivent par conséquent de la forme *sḏm-y* et non de *sḏm-w.*

Un cas particulier est (7) ^{m} *Xa-pi-me-in-na* = *Ḥpy(w) mn-y* « Apis demeure (pseudo-participe) » (KM 38 = Vergote, *Gr.* 85). Le pseudo-participe correspond à ⲙⲏⲛ qu'on retrouve dans Συκμῆνις « Sobk demeure » et Θοτμῆνις « Thot demeure» (Vergote). Il s'agit non d'un véritable *ē* (issu de *ī*), mais d'un essai de transcrire la voyelle *ȫ* (= *eu* français) provenant d'un ancien *u* bref.

(f) LE GROUPE ⲟⲟ (S).

1. *tꜣ* « terre, pays » s'écrit *ta* dans la transcription assyrienne *Ni-ib-ta-wa* = *Nb tꜣ-wy* « Maître des deux Terres » (KUB III, 28, 1 et 66 vs. 1 = Vergote, *Gr.* 91). C'est donc le duel *tꜣ-wy* avec l'issue *a-* comme dans *Mi-in-pa-ax-ta-ri-ia* n. pr. m. = *Mn pḥ·t-y R',* nom d'intronisation de Ramsès Ier (KM 13 = Vergote, *Gr.* 89) où *pa-ax-ta* = *pḥ·t-y* = ⲡⲁϩⲧⲉ « force ».

2. Le singulier se trouve dans *mātu Pa-tu-ri-si* = *P3 t3 rsy* « le Pays méridional » (KM 31 = Vergote, *Gr.* 93), c'est-à-dire la Haute Égypte, hébreu פַּתְרוֹס *Patrōs* (pour **Patōrēs*), LXX Παθουρής. Cette transcription date cependant de l'époque assyrienne, mais la forme n'est pas *ta* (comp. *ta-wa*, n° 1), mais *tu*. La voyelle du mot remonte à un ancien *a*, ce qui est également prouvé par les formes du pluriel, sg. ⲧⲱ, pl. ⲧⲟⲟⲩ (= phon. *tōw* provenant d'un ancien **tā3-ū*, **tāw-ū*) en vieux-copte. **Ta3* était donc passé à **to3*.

3. *ni-im-sa-xu* « les crocodiles » = *n3 mzḥ-w* (Th. O. Lambdin, « Another Cuneiform Transcription of Egyptian *msḥ* 'Crocodile' », *JNES* 12, 1953, 284-285) : ⲙ̄ⲥⲟⲟϩ, forme trouvée dans les inventaires de Qaṭna, antérieurs à 1370 avant J.-C. (J. Bottéro, *Revue d'Assyriologie* 43, 1949, 16 et 148). C'est une transcription moyen-babylonienne : **ni-msax-u* ou **ni-msa3x-u*.

4. *na-am-su-xa* « les crocodiles » cité par Edel, *Vokalisation* 35, dans une liste de présents offerts entre 1243-1207 ou 1071-1054 par un roi égyptien à un roi assyrien (Budge-King, *Annals of the Kings of Assyria* I, 1902, p. 128). Edel y a reconnu le pluriel de ⲙ̄ⲥⲁϩ *mzḥ* « crocodile », en copte ⲛⲉⲙ̄ⲥⲟⲟϩ = *n3 mzh-(y)-w* transcription plus récente que *ni-im-sa-xu* (= **nĕ-msu3x-u*).

La transcription cunéiforme se trouve dans les « Annales de Tiglatpilésar », *ASAE* 43, 1943, 346. Albright cite ce cas pour prouver le passage de *a* à *o* vers 1100 avant J.-C. (*Vocalization of the Syllabic Orthography*, New Haven 1934, p. 15).

Pour le sens, voici le commentaire de Lambdin : « The Egyptian crocodile amulet, which seems to be indicated here, is not uncommon in the period of these inventories, though dated exemples are relatively few. But, in view of the jackal, vulture, and falcon figurines which Bottéro mentions as illustrative of Egyptian influence at Qatna, it would not be at all unusual to find one enumerated here. Since both archaeological and philological evidence places the Qatna inventories prior to 1370 B.C., our reading *nim-sa-ḫu* represents the pronounciation of Eg. *n3 msḥ(w)* before the vowel shift of ca. 1100 B.C. »

Edel consacre à la forme ⲙⲥⲟⲟϩ tout un chapitre de son étude sur la « Vokalisation des Neuägyptischen » (*MIO* 2, 1954, p. 30-43, notamment 36-37). Il y expose que l'aleph de la forme copte n'était pas une consonne radicale, mais

remontait à un *y* comme le montre la graphie [hiéroglyphes] *msḥy-w* (E.W. Budge, *Le livre des Morts*, p. 284, 1). Edel dérive *-y-w* d'un pluriel « double » en *-w-w* et explique ce développement par le « passage connu de *w* en *y* ». Nous voyons en ⲙ̄ⲥⲟⲟϩ un *pluriel analogique* à l'instar des emprunts sémitiques du Nouvel Empire.

Nous avons donc 4 transcriptions de 2 mots renfermant le groupe *aꜣ* : dans 2 cas ce groupe est transcrit *a*, dans les deux autres *u*, évidemment non **ū*, mais correspondant au groupe ⲟⲟ du copte. Les graphies *tawa* et *msaxu* reproduisent **taꜣwa* et **msaḥu* (ou **msaꜣḥu*), tandis que *turisi* et *msuḥa* correspondent à **toꜣrēs*(*i*) et **msoꜣḥ*(*u*) ou sim.

Le passage de *a* à *o* se situe en général à une époque plus tardive, en tout cas *bien avant les transcriptions grecques*. Dans les deux cas en question, le groupe que nous transcrivons *aꜣ* passe à *oꜣ* environ 1000 ans avant les autres cas du sahidique et du bohaïrique. Ceci incite à penser que le groupe « *aꜣ* » avait acquis une valeur de voyelle longue à l'instar de *ā* et était passé vers 1000 avant J.-C. non à *ō* (comme *ā*), mais à ⲟⲟ, voyelle « longue et brisée ».

La forme *Paturisi* (= phon. *Patoꜣrēs* ou sim.) comporte un article *pa-* difficile à expliquer. Pourtant la graphie semble être correcte vu la transcription de la LXX (Παθουρής) qu'on pourrait interpréter comme « Celui du Pays méridional » et non « le Pays méridional ».

L'élément *-tu-* représente dans ce composé une forme *-toꜣ-* correspondant à ⲧⲟ en copte. Il s'agit d'une liaison étroite de *toꜣ* avec *rēs* « méridional » comme dans le cas des mots du type ⲙⲉ « vérité », ⲟ « être (fait) », etc. devant ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ, par ex. ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ ⲟⲟ ⲡⲉ ⲛⲟⲉ ⲛⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ *Deut.* 28, 62 (pour ⲟ ⲡⲉ); ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲉⲩϩⲃⲏⲩⲉ ϩⲉⲛⲙⲉⲉ ⲛⲉ *Deut.* 32, 4 (pour ⲙⲉ ⲛⲉ), dans E.W. Budge, *Coptic Biblical Texts*. Cette particularité ne se retrouve que dans quelques textes anciens. La transcription assyrienne en témoigne (*tu* pour ⲧⲟⲟ-), l'hébraïque (consonnes *ptrws*) reproduit peut-être **Pa-tu-rōs* ou sim.

(g) LE PASSAGE DE *ī* À *ē* EN NÉO-ÉGYPTIEN.

L'écriture cunéiforme possède trois séries complètes pour les syllabes à voyelles *a*, *i*, *u*, mais un nombre limité de syllabes comportant la voyelle *e*. C'est pourquoi les scribes emploient les syllabes à voyelle *i* à la place de celles à

voyelle *e*. C'est ainsi qu'il convient d'interpréter les nombreuses formes composées avec l'élément *Ri-a* « soleil » comme si elles comportaient une graphie *Re-a* (Edel, « Zur Vokalisation des Neuägyptischen », *MIO* 2, 1954, p. 30-43, notamment 31, note 5 : « la transcription *Re-a* a été choisie à la place de *Ri-a* en raison de la vocalisation copte ⲣⲏ »).

1. *Na-ap-te-ra* = *Nfr·t iry* (KM 14 = Vergote, *Gr.* 90) avec *-era* = ⲏⲣ, n. pr. f.

2. *m Ni-im-ma-xe-e* (KM 24 = Vergote, *Gr.* 91) = *Nb mḥy·t* « Seigneur du vent du nord » (attesté *PN*, I, 185, 7), rapprochement établi par Albright (« Cuneiform Material for Egyptian Prosopography », *JNES* 5, 1946, p. 7-25, notamment 17, n° 37). Polotsky a reconnu ⲙ̄ϩⲏ (L) « souffle » comme correspondance copte de cette forme (*JEA* 25, 1939, 113). La signification de ⲙ̄ϩⲏ (L) avait déjà été établie par Allberry (*Manichaean Psalm Book*, p. 37).

3. *m Wa-aš-mu-a-ri-a* = *Wsr mꜣꜥ·t Rꜥ*, nom d'intronisation de Ramsès II (KM 19 = Vergote, *Gr.* 100) « Re est puissant par la justice » ou « Re est riche en ordre cosmique » (Vergote), avec *ri-a* (= phon. *re-a*), comp. copte ⲣⲏ « soleil ».

4. *m Ri-a-ma-še-ša* = *Rꜥ msy-sw* « C'est Re qui l'a engendré » (KM 18 = Vergote, *Gr.* 96-7) où *ma-še-ša* (= phon. *masēsa* ou sim.) représente le participe actif *māsiy* (comme on dit en arabe *wālid* « celui qui a engendré » pour *ꜣab* « père », comme terme plus choisi). Devant le suffixe *-sa* (= [hieroglyphs] *sw*, prob. prononcé *-su* malgré la transcription) le participe était accentué sur la 2e syllabe : *māsē-* issu de *māsiy-* ou *māsī-*.

5. *Na-ꜣa-e-si* = *Nꜣ ꜥꜣ ꞽIs·t* « Isis est grande » (KM 39 = Vergote, *Gr.* 89), comp. ⲏⲥⲉ (O) « Isis ». N.pr.m. en *e-si* (non *e-sa*).

6. *m Na-ax-ti-xu-ru-an-še-ni* = *Nxt Ḥr nꜣ šn-w* « Horus des Arbres est puissant » (KM 30 = Vergote, *Gr.* 89) où *-še-ni* = ϣⲏⲛ « arbre ».

7. ᵐ *Pa-at-ni-ip-te-e-mu* = *P3 dy Nfr-tm* « Celui que Nefertem a donné » (KM 40 = Vergote, *Gr.* 93) comp. grec Νεφθῆμις comme nom du dieu. Une transcription grecque de type ancien est Πετενεφθῖμις « Celui que Nefertem a donné » (ι = ē fermé).

8. ᵐᵃᵗᵘ *Pa-tu-ri-si* = « Le Pays du Sud », *P3 t3 rsy* (KM 31 = Vergote, *Gr.* 93), avec *-ri-si* (= phon. *rēsi* ou *sōsi*) : ⲣⲏⲥ « Sud, méridional ».

Les exemples (1), (2), (3) et (4) datent de l'époque moyen-babylonienne. Dans tous les cas la voyelle *ē* ne fait pas de doute, sauf pour (3) et des cas similaires où *ri-a* est interprété comme *re-a* « soleil » à cause du copte ⲣⲏ.

Ceci signifie que le passage de *ī* à *ē* était *accompli* à l'époque moyen-babylonienne, quand *a* était encore prononcé *ā*. Les deux passages, de *ā* à *ō* et de *ī* à *ē* n'étaient donc *pas contemporains*.

(h) LE PASSAGE DE *i* BREF À *ī* LONG.

Si la provenance de ⲏ = *ē* d'un ancien *ī* est assurée par l'étymologie (par ex. *-īy* des noms de relation dans *ḥ3·t-y-f* : ϩⲧⲏϥ, dans *māsiy* = *māsī* = hébreu רעמסס *Raʿamsēs*), nous manquons de données pour le passage de *i* à *ī*. Le seul exemple ⲥⲓϥⲉ « poix » provenant de **sīfet* (ancienne forme **zift-u*, comp. l'arabe *zift*) ne possède pas de prototype égyptien attesté (G. Farina, 1923). Les transcriptions cunéiformes ne nous fournissent que quatre exemples sûrs :

1. ᵐ *Bu-kur-ni-ni-ip* = *B3k n rn-f* « Serviteur de son Nom » (KM 27 = Vergote, *Gr.* 85). Le nom doit être corrigé en **Bu-ku-un-ri-ni-ip* = [hiéroglyphes], comp. le nom royal Βόκχορις de la XXIVᵉ dynastie.

2. *ṭi-u* « cinq » = *dyw* : ⲧⲟⲩ (Smith and Gadd, p. 232 = Vergote, *Gr.* 100).

3. *pi-si-id* « neuf, 9 » = *psḏ(w)* : ⲯⲓⲧ (Smith and Gadd, p. 232 = Vergote, *Gr.* 95) ;

4. ᵐ *Bu-uk-ku-na-an-ni-pi* = *B3k n n3 nf·t* le « Serviteur des Vents » comme n. pr. (KM 27 = Vergote, *Gr.* 85). Ranke lit *b3k n nīf* (sg.), Vergote *b3k n n3 nfy* (pl.). En tout cas il s'agit de ⲛⲓϥⲉ « souffle » issu de **nīfi·t* (nom verbal).

(i) LE DÉVELOPPEMENT DE *i* BREF.

1. *ālu Me-im-pi* (Assurb. I, 60), *ālu Mi-im-pi* (III Rawl. 29, n° 2, 21) = *Mn nfr* « Memphis » (KM 30 = Vergote, *Gr.* 89), *Me-im-bi* néo-bab. (KM 30 = Vergote, *Gr.* 89) : ⲙⲛ̄ϥⲉ et variantes.

2. *ālu Ni-ʾi* « Thèbes » (KM 31), litt. 𓊖 *nw.t* ou sim. « ville » contient apparemment une voyelle de la série *i*, comp. ⲛⲉ (O), ⲛⲏ (S), n.pr.m. Πάνης *pʾ ny nw.t* « Celui de la ville » ou « le Thébain ». En hébreu la forme est נא *Nōʾ*. Vergote (Grammaire 1b, p. 91) reconstruit **Nu*(*ywat*), ce qui expliquerait hébreu *Nōʾ* de **Nuʾʾ*. Edel lit la transcription *Ne-e:* c'est probablement *Nō̈* (Neue Deutungen, p. 15-20). Il ne s'agit donc pas d'une voyelle de la série *i*. Les radicales sont à revoir.

3. *ālu Pu-ši-ru* (Assurb. I, 100) = *Pr Ws-ir·t* « Maison d'Osiris » (MK 33 = Vergote, *Gr.* 96) : ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲉ (S), ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ (B) On peut comparer le grec Βούσιρις (Hérodote). La terminaison *-i* a été prise comme marque du génitif en assyrien et remplacée par *-u*. La véritable prononciation a dû être **Pusīri* où l'on dégage *Usīri* comme nom de dieu *Ws-ir·t*. L'élément *-īri* = « œil » et correspond au nom verbal **iīri·t* (squelette *i-r-y*).

4. *pu-us-bi-ʾu* « la porte » = *pʾ sbʾ* (Smith and Gadd, 237 = Vergote, *Gr.* 96): ⲥⲃⲉ = 𓋴𓃀*𓅡𓉐.

5. *m Pu-ṭu-beš³-ti* (Assurb. I, 96) = *Pʾ dy Bʾs·t·t* « Celui que Bastet a donné » (KM 33 = Vergote, *Gr.* 96), grec Πετουβέστις, Πετοβάστις, Πετουβάστις, aussi *m Pa-aṭ⁴-u-as-tù* (KM 40) avec *-u* comme signe d'un nominatif accadien. Le nom de la déesse survit en copte dans les noms de lieu ⲧⲟⲩⲣⲟⲩⲃⲉⲥϯ (Krall, Rainer, p. 72), ⲧⲙⲟⲩⲓⲟⲩⲃⲉⲥϯ (Crum, *Cat. Brit. Mus.*, n° 529, 3) et ⲡⲟⲩⲃⲁⲥϯ (B) = *Pr Bʾs·t·t* la « Maison de Bastet ». La forme **Bʾis·t-ī·t* signifie « Celle de **Baʾis-a·t* » ou sim. Une voyelle prothétique s'écrit *o* (Πετοβάστις, Ὀβεστερταῖς, Ὀβοστορτάϊς, etc.

Résumons : *i* en syllabe fermée s'est transformé en *e* à l'époque assyrienne. Le passage à *a* s'est effectué plus tard en sahidique et en bohaïrique (par ex. ⲡⲟⲩⲃⲁⲥϯ). La même vocalisation se retrouve chez Hérodote (Βούβαστις) et

l'hébreu פִּי־בֶסֶת *Pī-bèseṯ* remonte à **Pū-Basti*. Cette dernière forme (*Pū-*), considérée comme un nominatif (« Bouche de Bastu »), a été reprise dans la langue comme génitif (**Pī-Basti*) avec éclatement du dernier élément (בֶסֶת־). Dans $^{\bar{a}lu}$ *Me-im-pi* « Memphis » nous avons une forme verbale *min-* « rester, demeurer ». La même forme se retrouve dans le n. pr. m. ^{m} *Mi-in-mu-a-ri-a* (Winckler, *OLZ,* 1906, 629) = *Mn mꜣʿ·t Rʿ* « La Vérité du Soleil demeure » ou sim. comme prénom de Séthos Ier, aussi dans ^{m} *Mi-in-pa-xi-ri-ta-ri-a* (Winckler, *OLZ,* 1906, 630), à corriger en ^{m} *Mi-in-pa-ax-ta-ri-a* = *Mn pḥ·t-y Rʿ* « La force de Rê demeure ». Cette forme verbale attestée à trois reprises ressemble au nom verbal °*mīn* reconstruit pour les verbes bilittères.

(j) LE DÉVELOPPEMENT DE *u* (BREF OU LONG).

Le nombre réduit des transcriptions ne permet pas de classement historique. Les 6 exemples ci-après donnent quand même une image des tendances.

1. *ku-i-ix-ku* = (Harris I, 15 a, 12.14) récipient en pierre (KM 11 = Vergote, *Gr.* 87). Plus tard nom du 4e mois de l'année égyptienne : ⲕⲓⲁϩⲕ (S), ⲭⲟⲓⲁⲕ (B), avec de nombreuses variantes.

2. ^{m} *Ni-ib-mu-a-ri-a* et var. = *Nb mꜣʿ·t Rʿ* « Rê est le maître de la justice (ou : vérité) », nom d'intronisation d'Aménophis III (KM 14 = Vergote, *Gr.* 91). *mꜣʿ·t* « justice, vérité » = ⲙⲉ (S), ⲙⲉⲓ (B).

3. *mu-ṭu* « dix » (Smith and Gadd, 232 = Vergote, *Gr.* 89) : ∩ *mḏw* = ⲙⲏⲧ.

4. ^{m} *Šu-ta-xa-ap-ša-ap* = *Stḫ* (*ḥr*) *xpš-f* « Seth est (sur) son cimeterre » (*ZÄS* 56, 1923, p. 132-138, notamment 135) où le nom du dieu (*Stḫ* ou *Sty*) est transcrit *Šu-ta* (ou *Šu-ta-x*) : ⲥⲏⲑ, grec Σῆθ.

5. $^{\bar{a}lu}$ *Xi-ku-up-ta-ax* = *Ḥ·t kꜣ Ptḥ* « Maison de l'Esprit de Ptah » comme nom sacré de Memphis, comp. Αἴγυπτος « Égypte » (KM 10).

6. *za-ab-na-ku-u* = *ṯb n kꜣ* nom d'un récipient mentionné parmi des vases en pierre (KM 20 = Vergote, *Gr.* 101).

Nous ne connaissons pas exactement la structure du mot [hiéroglyphe] « esprit ». Une ancienne graphie est [hiéroglyphe] *k3y*, par ex. [hiéroglyphe] *k3y-f* « son esprit » (*ASAE* 43, 1943, 505). Albright a établi que [hiéroglyphe] servait en orthographe syllabique à écrire la syllabe *ku* (*Syllabic Orthography*, p. 60). Ranke qui établit avec raison les équations [hiéroglyphe] = ⲕⲓ(ⲗⲍⲕ) (S) et = ϫⲟⲓ(ⲁⲕ) (B) cite encore les transcriptions grecques Κο- dans Κονοῦφις = *K3 nfr* et χε dans les noms royaux Μενχερής et Νεφερχερής (KM 60).

Edel pense que [hiéroglyphe] se prononçait primitivement **ka3* (*MIO* 2, 1954, 35). À l'époque de Tell el-Amarna, le groupe *-a3* était déjà passé à *o3* et cette prononciation explique la transcription cunéiforme. La forme ⲕⲁⲓⲁⲕ (A) lui sert de preuve que la forme originale du composé était **ka3-ḥr-ka3*.

D'après Fecht (*Wortakzent*, § 176-8) le mot appartient aux *composés anciens* (bien qu'il ne date que du Nouvel Empire). Il suppose que le groupe *-ḥi-* « sur » ait subi une métathèse (*ko3iḥko3*, ensuite *koyiḥko*), opinion apparemment acceptée par Vergote (*Gr.* 87).

En réalité, le mot [hiéroglyphe] « esprit » comportait bien une voyelle *u*. Ceci ressort (a) de son emploi comme syllabe *ku* dans l'orthographe syllabique et (b) du maintien du son *k* en copte : ⲕⲓⲁϩⲕ (S), ϫⲟⲓⲁⲕ (B). Nous savons que le groupe *ka* a subi une palatalisation :

(1) [hiéroglyphes] « char » issu de néo-égyptien *mrkbt* = sém. **markab·t-i* (gén.), comp. hébreu מרכבה *merkāḇā* : ⲃⲣϭⲟⲟⲩⲧ (S);

(2) ϭⲗⲓⲗ « offrande, holocauste » issu de *kalīl-i* (gén.), comp. hébreu כָּלִיל *kālīl;*

(3) ϭⲱⲙ « vigne » et « pied de vigne » issu de **kā3em*, comp. arabe *karm*, etc.

En revanche, le groupe *ku* ne palatalise pas la vélaire :

(1) ⲕⲉⲛⲧⲉ̀ (B) « figue », comp. bedja *kunte;*

(2) ϫⲟⲩⲡⲉⲣ (B) « henné » provenant de **kupr-i* (gén.), emprunt du Nouvel Empire; une forme plus ancienne s'est conservée en nubien moderne, *kofrē*, différent de ϫⲟⲩⲡⲉⲣ (B).

En somme, les faits égyptiens rappellent ceux de la langue française : chat (*catus*), chien (*canis*), char (*carrus*), chose (*causa*), chanter (*cantare*), mais cou (*collum*), coude (*cubitus*), couleur (*color*), courir (*currere*).

Contrairement aux affirmations de Fecht ⲕⲓⲁϩⲕ (S) et ⲭⲟⲓⲁⲕ (B) sont bien accentués sur la première syllabe. Ce n'est pas seulement l'aspiration de ⲭⲟⲓⲁⲕ (B) qui en témoigne, mais aussi la *conservation de la voyelle pleine* dans les deux formes.

La transcription *-mu-a* « justice, vérité » permet de reconstruire un nom verbal *muꜣᶜ-a·t* dont la voyelle principale a dû passer par *ö* pour donner les formes coptes : ⲙⲉ (S), ⲙⲏⲓ (B). Le verbe correspondant est 𓌳𓐙 *mꜣᶜ* (a) « guider », (b) « envoyer », (c) « étendre ». C'est un verbe *transitif* dont le parfait a dû être vocalisé dans un passé lointain **maꜣaᶜ*, comme *rasal* « envoyer » en arabe. Mais il y a aussi une forme *intransitive* : *mꜣᶜ* (a) « être vrai », (b) « être juste », (c) « être fidèle, loyal », notions qui se laissent ramener à une conception primitive « être droit, étendu », forme qu'on aimerait vocaliser selon les principes du sémitique **maꜣuᶜ* ou sim. Le nom verbal en serait, en arabe, une forme comme **muꜣᶜ* (comp. *ḥazun* « être triste », *ḥuzn* « tristesse ») et **muꜣᶜ-a·t* peut être interprété « une chose qui est droite », puis comme nom abstrait « justice » et « vérité » (littéralement : « droiture ») et, enfin, comme personnification, « déesse de la justice et de la vérité ».

(k) LE DÉVELOPPEMENT DU GROUPE *-iy*.

Voici 3 qualificatifs coptes se terminant par *-īt* :

(1) ⲁⲛⲓⲧ (L) « être beau » **ᶜani(ya).t-ᵉy*;

(2) ϣⲡⲓⲧ (F) « être honteux, timide » : **šapi(ya).t-ᵉy*;

(3) ϣⲟⲩⲓⲧ (S) « être vide » : **šawi(ya).t-ᵉy*.

Il s'agit de qualitatifs de verbes de qualité (type *saḏim*) dont la 3ᵉ consonne était *y*. L'ancien parfait en a dû être *ᶜaniya·t, šapiya·t, šawiya·t*. Ce sont au moins les formes qu'on peut reconstruire d'après l'arabe. La terminaison *-ᵉy* que nous

ne pouvons reconstituer a dû s'ajouter à ces formes. Comme résultat nous avons en copte les 3 formes en *-īt*.

Nous savons que dans d'autres cas le groupe *-iy* plus consonne a donné *ē* : **māsiy-su* ou sim. dans *Ramsēs*, **ꜣiytef* dans Κνῆφ, **saniyw-ū* « frères » : ϲⲛⲏⲩ. On se demande pourquoi nous n'avons pas de formes en *-ēt*. Certainement le développement *n'était pas le même* et on peut penser qu'une forme comme **ʿaniyatᵉy* soit passée directement à **ʿanitᵉy*.

(l) L'ASSIMILATION VOCALIQUE RÉGRESSIVE (*umlaut*).

E. Edel attire notre attention sur les graphies du participe passif en égyptien (*Grammatik*, § 639, γ, note). La forme que l'on peut reconstruire à l'instar de formes sémitiques comme *marīy* « aimé » s'écrit de manière différente :

mry « aimé » *Urk.* I, 225, 8;

mry-k « aimé de toi » PT 625 d T;

ỉmr-f « aimé de lui » CT I 45 a;

ỉmr-f « aimé de lui » également CT I 45 a.

Ce sont les formes à préfixe *ỉ-* qui sont révélatrices. Sous certaines conditions le participe s'écrit avec un préfixe *ỉ-* comme aussi le pronom *nt-sn* « ils, elles » est noté dans les textes des Pyramides *ỉnt-sn* (Edel, *Grammatik*, § 173). En revanche, le *participe actif* de verbes trilitères ne prend *jamais* ce « préfixe ».

Il semble que la voyelle atone d'une syllabe ouverte ait pu disparaître, par ex. **ntāsunu* « ils, elles » au lieu de **nitāsunu*. Cette forme *ntāsunu* a pu se prononcer **ỉintāsunu* = . Cette interprétation s'inspire d'analogies en arabe égyptien. À Louqsor on peut dire *kitāb* « livre » et (après voyelle) *ktāb*, par ex. *da ktāb* « c'est un livre », mais un mot comme *ḥarām* « péché » avec *a* en première syllabe garde sa voyelle : *da ḥarām* « c'est un péché ».

L'assimilation que nous venons de décrire a laissé peu de traces en copte parce que les voyelles qu'elle affectait ont disparu par la suite, au moins dans la plupart des cas. Si nous avons en copte ⲥⲁⲛⲟⲩⲟ « peureux » issu de *sannāḏaw et ϭⲉⲣⲏϭ « chasseur » issu de *garrīgīy (ou sim.), le *timbre* de la première syllabe dépend certainement de celui de la *voyelle accentuée.*

Il est bien entendu que toute apparition d'un *y* prothétique ne doit pas être interprétée comme l'indice d'une assimilation vocalique (*umlaut*). Il peut s'agir :

(1) d'un *véritable préfixe* (néo-égyptien [hiéroglyphes] comme préfixe des impératifs, en copte ⲁ, par ex. dans ⲁϫⲓ⸗ⲥ « dis-le »);

(2) d'un *support d'une voyelle d'appui* pour faciliter la prononciation d'une *géminée,* par ex. dans *y-qd-w* « maçon » : ⲉⲕⲱⲧ pour *ịaqqādaw ou *ịiqqādaw (variantes locales);

(3) dans des textes de l'Ancien Empire comme *indication d'une voyelle auxiliaire* facilitant la prononciation de deux consonnes consécutives (le cas de *int-sn* « eux, elles » pour **nitā-sunu,* puis **ịintā-sunu*).

39. LES VOYELLES «BRISÉES».

Le copte possède des voyelles « brisées » écrites par deux lettres : brèves ⲁⲁ, ⲉⲉ, ⲟⲟ et longues ⲏⲏ, ⲱⲱ. Seule l'akhmimique possède ⲉⲓⲉⲓ, ⲟⲩⲟⲩ (A) qui correspondent à ⲏⲏ, ⲱⲱ (S).

Le bohaïrique ne possède pas de voyelles « brisées ». Ceci est certainement un état de choses *secondaire.* Primitivement ce dialecte a dû posséder ces voyelles : (1) la structure syllabique des mots s'explique par leur présence par ex. ⲥⲁⲛϣ (B) « nourrir » issu de *saʿnax;* (2) leur présence a empêché des assimilations, par ex. ϩⲟⲟⲩ (B) « jour » issu de *haꜣwaw* avec ꜣ (issu de *r*), car *hawaw* aurait donné *hōw* ou sim. (P. Lacau « Notes de phonétique et d'étymologie égyptiennes ». I. Étymologie de ϩⲟⲟⲩ (S) *'dies'* », *RT* 24, 1902, 201-6).

Deux questions se posent : (1) quelle est l'origine des voyelles « brisées » et (2) comment les prononçait-on? Nous possédons suffisamment d'éléments pour

répondre à la première question et certaines indications pour fixer la prononciation dans les grandes lignes.

L'ORIGINE DES VOYELLES « BRISÉES »

D'après les recherches effectuées une voyelle « brisée » est développée dans les cas suivants :

(i) avant une consonne faible (ꜣ, *i*, ˁ) en position préconsonantique;
(ii) comme compensation d'une géminée secondaire;
(iii) après une voyelle longue devant *ˁayin* et voyelle;
(iv) par analogie;
(v) après *aleph* en fin de syllabe accentuée devant les particules proclitiques ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ.

Nous examinons les différents cas :

(i) après ꜣ, ˁ, *i* devant consonne :

1. avec *aleph* : ϭⲟⲟⲙ « vignes » : **kaꜣm-ū;* ϣⲟⲟⲥ « bergers » : **šaꜣs-ū;* ⲥⲉⲉⲣ « levain » : sém. *suꜣr-i* (gén.). Dans ces cas **kaꜣm-ū* dérive de **karm-ū*, comp. arabe *karm* « vigne ». En égyptien seule la forme avec *aleph* (*kꜣm*) est attestée.

2. avec *aleph* issu de *r* égyptien : ⲕⲉⲉⲥⲉ (AL) « enterrement » : **qiꜣs-a·t*, de **qirs-a·t;* ϩⲟⲟⲩ « jour » : **haꜣwaw*, de **harwaw;* ⲧⲟⲟⲧϥ̄ « sa main »; **ḏaꜣtĕf*, de **ḏartef* ou sim. *R* devant consonne se maintient dans les réduplications : ϣⲟⲣϣⲣ̄ « détruire ». À partir du Nouvel Empire *r* peut figurer en fin de syllabe (en orthographe syllabique [hiéroglyphe]). Une des premières formes à *r* préconsonantique est ϣⲟⲣⲡ « premier » issu de **xarpaw* (forme reconstituée).

3. avec *i* issu de [hiéroglyphe] *y* devant consonne : ⲥⲟⲟϥ « est sali » de **salfay* ou sim. de ⲥⲱϣϥ « salir », ancien *sif*.

(ii) comme compensation d'une géminée secondaire :

1. ⲟⲩⲟⲟϩⲉ « scorpion » : **wahʿ-a·t*, puis **waḥḥ-a·t; ⲥⲟⲟϩⲉ* « établir, fixer » : **saʿḥaʿ*, puis **saḥḥaʿ*. **Waḥḥ-a·t*, **saḥḥaʿ* ont dû passer à **waꜣḥa·t*,* *saꜣḥaʿ*, car le développement de *a* à *o* n'a pas lieu devant *ḥ*.

2. groupe *dy* : [hiéroglyphes] « son pied » : ⲣⲉⲉⲧϥ (A), issu de **ridyef* ou sim., en passant par **riddef*, **riꜣdef*.

3. groupe *ḏḥ* : ⲛⲁⲁϫⲉ « dent » : *naḏḥ-a·t*, puis **naḏḏ-a·t* et **naꜣḏ-a·t*.

4. groupe *nʿ* : ⲙⲟⲟⲛⲉ « nourrice » : **manʿa·t* ou sim., puis **manna·t*, enfin **maꜣn-a·t*.

5. groupe *nt* : ⲥⲁⲁⲧ⸗ϥ « passer par (...) » : **sintef*, puis **sittef*, enfin **siꜣtef* ou sim.

6. groupe *ry* : ⲣⲓⲣ « porc » : *rīrĕy*, ⲣⲁⲁⲣⲉ « truie » ou sim. : **riry-a·t*, puis **rirr-a·t*, **riꜣr-a·t*.

7. groupe *sḏ* : ⲙⲁⲁϫⲉ « oreille » : **misḏi(r)*, puis **miḏḏi(ʿ)*, enfin **miꜣḏi(ʿ)*.

8. groupe *šy* : ⲉϭⲟⲟϣⲉ « Éthiopienne » : **kaꜣáš-y-a·t*, puis **kaꜣašš-a·t*, enfin **kaꜣáꜣš-a·t* (ou plus exactement **kaꜣáꜣš-e·t*).

9. groupe *tr* : ⲉⲓⲟⲟⲣ « canal, cours d'eau » : **yátraw*, puis **yárraw*, enfin **yaꜣraw; ⲙⲉⲉⲣⲉ* « midi » : **mítr-a·t*, puis **mírr-a·t*, enfin **míꜣra·t*.

10. groupe *ty* (très fréquent) : ⲉⲓⲁⲁⲧ⸗ϥ « son œil » (en général ⲉⲓⲁⲧ⸗ϥ) : **yírtef*, **yíttef*, enfin **yíꜣtef; ϩⲁⲗⲁⲁⲁⲧⲉ* « oiseaux » : *ḥallíty-u*, puis **ḥallítt-u*, enfin **ḥalíꜣt-u* (en général ϩⲁⲗⲁⲁⲧⲉ); ϣⲡⲓⲉⲉⲧⲉ f. « pudique » : **šapyíty-a·t*, puis **šapyítt-a·t*, enfin **šapiꜣt-a·t*.

11. groupe *ww* : ⲙⲁⲁⲩ « mère » issu de **mawwi(y)·t* (*m-w-y*), d'où **maꜣwi(y)·t*. Il semble bien que le développement de la diphtongue *aw* ait produit la géminée en contact avec le *w* radical. D'ailleurs les

formes coptes à voyelle simple n'ont pas de voyelle brisée : ⲙⲱ, ⲙⲟ (A).

(iii) après voyelle longue devant *ʿayin* et voyelle :

1. ϩⲱⲱ⸗ϥ « lui-même, lui aussi » : **ḥāʿ-ū-f* ou sim.

2. ⲥⲁϩⲱⲱ⸗ϥ « l'établir, le fixer » : **saʿḥāʿ-e-f* ou sim., puis *saḥḥāʿef* ou sim.

(iv) par analogie (transfert de la voyelle « brisée » d'une syllabe fermée à une syllabe ouverte où elle n'avait pas raison d'être) :

1. ⲃⲱⲱⲛ « mauvais » : *bāïn* (ce qui aurait dû aboutir à **bōn*) en raison du féminin *bain-a·t* : ⲃⲟⲟⲛⲉ; ⲡⲱⲱⲣⲉ « rêver » à cause de **patr-e-f*, **parref*, **paꜣref;* ⲕⲱⲱⲥ « enterrer » en raison de **qaꜣsef* « l'enterrer »; ⲧⲏⲏⲃⲉ « doigt » : *ḏubaʿ* ou sim. en raison de l'état pronominal **ḏöbʿef*, **ḏöbbef*, puis *ḏöꜣbef* ou sim.; ⲡⲱⲱⲛⲉ « renverser » d'après ⲡⲟⲟⲛ⸗ϥ « le renverser » : **panʿef*, puis **pannef*, **paꜣnef*.
Note : ⲱϩⲉ « se mettre debout » : [hieroglyph] *ʿḥʿ* n'a pas d'état pronominal comme verbe intransitif et c'est pour cette raison que le verbe ne comporte pas de voyelle « brisée ». Le qualitatif ⲁϩⲉ « être debout » est une formation secondaire d'après le nom verbal. Certains textes écrivent d'ailleurs constamment ⲁⲁϩⲉ pour **ʿaḥʿey* (Budge, *Miscellaneous Coptic Texts*). Aussi ⲙⲏⲏϣⲉ « armée, foule » doit provenir d'une forme (état pronominal, pluriel) où les deux consonnes *šʿ* étaient en contact : **mešʿef*, puis **meššef* et enfin **meꜣšef*.

2. La provenance d'une voyelle « brisée » n'est pas toujours facile à constater : *gꜣb·t* « feuille » : ϭⲱⲱⲃⲉ (aussi ϭⲱⲃⲉ) ne peut dériver de **gaꜣb-a·t* (ce qui aurait donné *ϭⲟⲟⲃⲉ), mais uniquement de **gaꜣāb-a·t*. La « bonne » forme est ϭⲱⲃⲉ (SAL), attestée en 3 dialectes. Aussi ⲉⲧⲃⲏⲏⲧ⸗ϥ « à cause de lui » et ϩⲓⲱⲱ⸗ϥ (S), ϩⲓⲱⲧ⸗ϥ (B) « sur lui » présentent des formes difficiles à interpréter. On peut se demander si ⲏⲏ et ⲱⲱ ne correspondent pas à des groupes *ẹ̄ꜣ* (avec *e* fermé) et *ọ̄ꜣ* (avec *o* fermé).

Si ϭⲓⲛⲟⲩⲱⲙ « nourriture » fait au pluriel ϭⲓⲛⲟⲩⲟⲟⲙ (NT), il s'agit évidemment d'une formation analogique, car ⲟⲩⲱⲙ vient de *wnm* « manger ».

(v) après *aleph* en fin de syllabe accentuée devant les particules enclitiques ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ (d'après Polotsky, voir p. 235) :

Certains textes anciens comme le *Deutéronome* publié par E.W. Budge (*Coptic Biblical Texts in the Dialect of Upper Egypt*. London 1913) les mots se terminant par ⲁ, ⲉ, ⲟ montrent une voyelle « brisée » devant les enclitiques ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ : ⲟⲩⲁⲁ ⲡⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ «Dieu est Un seul» *Dt* 6, 4; ⲡⲉⲧⲃⲏⲕ ⲉϫⲛ̄ ⲧⲡⲉⲉ ⲡⲉ «qui marche sur le ciel» *Dt* 33, 26; ⲛⲉϥϩⲃⲏⲩⲉ ϩⲉⲛⲙⲉⲉ ⲛⲉ « ses œuvres sont véritables » *Dt* 32, 4; ⲛⲉⲛⲟⲟ ⲡⲉ ⲛ̄ϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄ⲫⲁⲣⲁⲱ «nous étions les esclaves de Pharaon» *Dt* 6, 21; ⲉϫⲉⲛ ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ ⲟⲟ ⲡⲉ « pour que vous soyez (comme les étoiles du ciel) » *Dt* 28, 62. Il faut penser que ces mots se terminaient par une consonne faible (non écrite) : *waꜣ, peꜣ, meꜣ, oꜣ*, etc. De ⲟⲩⲛⲧⲉ « tu (f.) as » on forme ⲟⲩⲛ̄ⲧⲉⲉϥ « tu (f.) l'as » : l'ancienne prononciation était donc **wantiꜣ* pour **wantit* (**wan mdi-ṯ* ou sim.). Le redoublement est rare après voyelle longue : ⲧⲛ̄ⲛⲁⲙⲟⲩⲟⲩ ⲡⲉ « nous allons mourir » *Dt* 2, 25, ⲣⲱⲱ ⲡⲉ *Pistis Sophia* 17, 9.

Aussi ϫⲟⲟ⸗ⲥ « le dire » de 𓆓 *ḏd* : ϫⲱ provient de **ḏaꜣ-s*, *ḏaꜣ* étant l'état pronominal de **ḏāꜣ* « dire ».

Les voyelles atones ne sont jamais redoublées. Les voyelles accentuées ont dû se terminer par un *aleph* conservé uniquement devant les particules enclitiques.

Aussi les particules ϩⲏⲏⲡⲉ, ϩⲏⲏⲧⲉ, ϩⲏⲏⲛⲉ, « le voici, la voici, les voici » semblent provenir de ϩⲏ (prononcé **hēꜣ*) et les particules enclitiques ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ (anciens démonstratifs).

Pour la prononciation des voyelles « brisées » nous avons deux indications. La première, la correspondance en hébreu de **yaꜣru* « fleuve » יְאֹר montre que les Sémites considéraient le groupe correspondant au copte ⲟⲟ comme la succession d'une voyelle et d'un *aleph*. La forme יְאֹר doit être lue **yōr*, comme

rōš « tête » provient de **raʾš* (comp. arabe *raʾs*). Le *shewa* ne signifie pas qu'il y avait une voyelle (ə), mais *absence de voyelle.*

Dans certains groupes de textes on rencontre des voyelles « brisées » *constamment* à la place des voyelles simples des textes classiques (par ex. le *Nouveau Testament*) :

ⲁⲁϩⲉ « être debout »;	ⲙⲙⲏⲏⲛⲉ « chaque jour »;
ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ « pères »;	ⲟⲩⲏⲏϩ « se trouver »;
ⲙⲉⲣⲁⲁⲧⲉ « amis »;	ⲟⲩⲏⲏⲩ « être loin »;
ⲉⲙⲁⲁⲧⲉ « beaucoup, très »;	ⲟⲩⲉⲣⲏⲏⲧⲉ « jambes »;
ⲙⲏⲏⲧⲉ « milieu »;	ϣⲡⲏⲏⲣⲉ « miracle ».

Pour « ils ont » il y a ⲟⲩⲛⲧⲁⲁⲩ et ⲟⲩⲛ̄ⲧⲁⲩ. Dans les autres cas les graphies à voyelle redoublée sont constantes. Dans de nombreux cas elles sont *historiquement justifiées,* si bien qu'elles constituent les formes *normales* : ⲁⲁϩⲉ provient de **ʿaḥʿey* ou sim.; ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ de **yaty-ū;* ⲙⲉⲣⲁⲁⲧⲉ de **mirri·t-y-ū;* ⲟⲩⲏⲏϩ du verbe *wꜣḥ* « poser, mettre » a gardé la consonne médiane; ⲟⲩⲏⲏⲩ du verbe *wꜣy* « être lointain » a également gardé l'*aleph.* — Il ne reste que ⲙⲏⲏⲛⲉ, ⲙⲏⲏⲧⲉ (*mty·t*?), ⲟⲩⲉⲣⲏⲏⲧⲉ où la voyelle brisée ne peut provenir de l'ancien *ʿayin* et ϣⲡⲏⲏⲣⲉ provenant de **xapīr-a·t.* Dans ces derniers cas il ne peut s'agir que d'*analogies.* On trouvera ces formes *passim* chez E.W. Budge, *Miscellaneous Coptic Texts,* London 1915.

40. LES DIPHTONGUES.

En dehors des diphtongues provenant d'une voyelle et d'une consonne faible (*w* ou *y*) il y a en copte en plus les diphtongues *ai* (*ay*) et *au* (*aw*) provenant de *ē* et de *ō* sous certaines conditions. Nous sommes assez bien renseignés sur ces diphtongues des séries *i* et *a,* mais nous manquons de données pour la diphtongue de la série *u.*

(a) SÉRIE *a*.

(i) La diphtongue *au* (*aw*) au féminin s'oppose à *ū* :

1. Ἀμοῦν « Amoun » et sa partenaire Ἀμαῦνι « Amauni »;
2. Νοῦν « Noun » et sa partenaire Ναῦνι « Nauni »;
3. Κολλοῦθος « Kollouthos » n. pr. m. et Κολλαῦθις « Kollauthis » n. pr. f. (Fornaboschi 168, Preisigke 178);
4. ⲕⲟⲩⲣ (B) « sourd » m. et ⲕⲁⲩⲣⲓ (B) « sourde »;
5. ϭⲁⲙⲟⲩⲗ (S) « chameau » m. et ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲉ (S) « chamelle » f., comp. ϫⲁⲙⲟⲩⲗ (B) m. et ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ (B) f.

Pour les noms des dieux primordiaux comp. K. Sethe, *Amun und die acht Urgötter von Hermopolis, SBPAW,* Berlin 1928. Il y a également les paires *Ḥḥ* et *Ḥḥ·t* ainsi que *Kk* et *Kk·t* dont les noms étaient probablement **Ḥūḥ* et **Ḥauḥi*, **Kūk* et **Kauki*.

(ii) La diphtongue *au* (*aw*) apparaît au pluriel :

1. ⲗⲑⲁϩ (B) « fardeau, charge », pl. ⲗⲑⲁⲩϩ;
2. ⲙ̄ⲕⲁϩ « douleur », pl. ⲙ̄ⲕⲁⲩϩ;
3. ⲥⲛⲁϩ « chaîne, lien », pl. ⲥⲛⲁⲩϩ;
4. ⲟⲩⲧⲁϩ « fruit », pl. ⲟⲩⲧⲁⲩϩ;
5. ϫⲛⲁϩ « bras, avant-bras », pl. ϫⲛⲁⲩϩ;
6. ϭⲁⲗⲟϭ « pied », pl. ϭⲁⲗⲁⲩϭ.

Les exemples (1) - (5) remontent à une forme °*sa*ḏ*ām*, n° (6) à °*sa*ḏḏ*ām* (nom d'agent).

Le nom propre Ἀτπαχναῦμις *Ḥtp Ḫnm.t* « la déesse Khnaumi » soit contente » (PN I 426,27) comporte également une diphtongue, mais ce nom ne se trouve ni chez Preisigke, ni chez Foraboschi. ⲕⲉⲗⲃⲗⲩⲗⲉ (S) n.pr.f. dérive du sémitique **Kalb-ān-a.t* « Petite chienne » (assimilation à distance *l---n* : *l---l*).

(b) SÉRIE *i*.

(i) La diphtongue *ai* (*ay*) au féminin s'oppose à *ē* :

1. ⲃⲏϭ « faucon » et le dieu « *Bēć* », comp. Πβῆκις n. pr. m., Τβαῖκις et Τβαῖχις n. pr. f.

2. ϣⲃⲏⲣ « ami » et ΤΧΕΝΤΧΒΑΙΡΙΣ n. pr. f. « les trois amies ». Cette forme se trouve chez Spiegelberg, *Ägyptische und griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der römischen Kaiserzeit*, Leipzig 1901 : n° 456 ΨΕΝΤΧΕΝΤΧΒΑΙΡΙΣ = *pꜣ š(ry) xmt xbr·t* lit. « le Fils des trois (déesses) amies », n° 403 ΤΧΕΝΤΒΑΙΡΙΟΣ (sic : graphie défectueuse sans Χ), n° 403 a ΤΧΕΝΤΧΒΕΡΙΣ = *tꜣ xmt(·t) xbr·t* (où l'on doit lire **xbēri-s* avec *ē* long). Le démotique traduit bien « les trois amies » (die drei Freundinnen, Genossinnen). — La même publication contient également n° 311 ΤΒΑΙΚΙΣ ϹΕΝΨΕΝΒΑΙΚΙΟΣ avec ΒΑΙΚΙ = *t* plus *ⲃⲁⲓϭⲉ.

(ii) La diphtongue *ai* (*ay*) apparaît au pluriel comme variante de *ē* :

1. ⲛ̄ⲧⲁⲓⲣ « dieux » à côté de ⲉⲛⲧⲏⲣ;

2. ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ (B) « serviteurs » issu de **baꜣīk-ū;*

3. ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (B) « mers »;

4. ⲧⲁⲓⲟⲩ « cinquante » avec la terminaison **-īy-ū;*

5. ⲡⲥ̄ⲧⲁⲓⲟⲩ « quatre-vingt-dix », avec **-īy-ū;*

6. ⲥⲉⲃⲟⲁⲓⲟⲩ (B) « murs » issu de **sabt-īy-ū*, ensuite **sabt-īw-ū*.

(iii) La diphtongue *ai* remplace *ē* issu du groupe *iꜣ*:

1. dans la série des démonstratifs : ⲡⲁⲓ « celui-ci », ⲧⲁⲓ « celle-ci », ⲛⲁⲓ « ceux-ci » provenant de **piꜣ, *tiꜣ, *niꜣ;*

2. dans le nom verbal des verbes ult. *aleph:* ⲥⲕⲁⲓ « labourer », ⲥϩⲁⲓ « écrire », ⲟⲩϫⲁⲓ « être sain et sauf » etc. provenant de *°sakīꜣ, °zaḫīꜣ, °waḏīꜣ* etc. (formation tardive). Les formes coptes remontent à **skiꜣ, *sḫiꜣ, *wḏiꜣ* etc.

3. dans ⲕⲁⲉⲓⲥⲉ « enterrement » issu de **qiꜣs-a·t* (pour **qirs-a·t*) à côté de ⲕⲉⲉⲥⲉ, etc.

Les formes à diphtongue proviennent apparemment d'une aire déterminée du Nord du pays (par ex. ⲉⲑⲁⲩϣ (B) « Éthiopiens » du singulier ⲉⲑⲱϣ au lieu du sahidique ⲉϭⲟⲟϣ).

Nous ne possédons pas de données suffisantes pour décrire le développement des diphtongues de la série *u.*

Nous retenons cependant que les diphtongues des séries *a* et *i* proviennent toutes de voyelles *primitivement longues.* On s'attend donc pour la série *u* également qu'elles correspondent à la voyelle longue, en copte ⲓ = ancien **ǖ* (= *u* français). La graphie (très rare, mais bien attestée) de ⲟⲓⲣⲡ « vin » pour ⲏⲣⲡ ne serait donc pas la diphtongue correspondant à ⲁⲓ et à ⲁⲩ des autres séries, mais uniquement une manière d'indiquer une prononciation particulière de ⲏ, à savoir *ȫ* (= *eu* français).

41. L'*E* MUET ET LA VOYELLE ZÉRO DE L'ÉGYPTIEN.

Il paraît indiqué d'avancer quelques précisions au sujet des termes d'*e muet* et de *voyelle zéro,* car tous les auteurs ne les utilisent pas dans le même sens. C'est surtout le cas avec l'*e muet* par lequel on désigne (1) une *voyelle bien perceptible* et toujours prononcée, comme au Midi de la France, (2) une voyelle,

tantôt prononcée, tantôt omise, selon les sujets parlants et les circonstances, (3) chez certains sujets parlants *l'absence de voyelle.* De plus, dans les cas où la voyelle est prononcée, il y a toute une gamme de *timbres* et de *durées.*

Cette mise au point a paru nécessaire pour préciser la nature d'un phénomène semblable de l'égyptien tardif et du copte. Nous nous servons à cet effet des termes (1) *voyelle centrale,* (2) *voyelle furtive,* (3) *voyelle ultrabrève* et (4) *voyelle zéro :*

(1) une *voyelle centrale* est réalisée avec la partie centrale du dos de la langue rapprochée du milieu de la voûte palatine. Le timbre est variable : le *e* de *menu,* la voyelle de l'anglais *first,* du roumain *cînta,* de l'arménien *bəzdig* ou du ы du russe.

(2) une *voyelle furtive* (terme emprunté à la phonétique hébraïque : פַּתָּח s'insère entre une voyelle longue (*ē,ī,ō,ū*) et ʿ,h,ḥ à la fin du mot (P. Joüon, Grammaire de l'hébreu biblique, Rome 1923, § 21 c). — En hébreu « Dieu » se dit אֱלֹהַּ *'Ēlōăḥ* (au lieu d'* *'Ēlōh,* comp. arabe *'Ilāh*), le temple à terrasses d'Hatchepsout à Thèbes s'appelle *ed-Dēr el-baḥări* « le Couvent septentrional » à Gourna même, mais *ed-Dēr el-baḥri* à Louxor.

(3) La durée d'une *voyelle ultra-brève* se situe entre celle de la voyelle zéro et celle d'une voyelle brève. C'est l'*e muet* de la Comédie Française.

(4) La *voyelle zéro* est l'absence d'une voyelle.

C'est William H. Worrell qui a établi de façon claire la prononciation des sonores (ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ) muni du trait supralinéaire en copte : ϩⲃ̄ⲃⲉ, ⲥⲙ̄ⲙⲉ, ⲕⲛ̄ⲛⲉ, ⲕⲗ̄ⲗⲉ, ϩⲣ̄ⲣⲉ se prononçaient *hb̲b̲e, smme, knne, klle, hrre* sans aucune voyelle (dans le sens courant du terme). Worrell retrace le développement phonétique de ces formes comme suit : *semꜣet, semmet, smmet, smme* (*Coptic Sounds,* Ann Arbor, University of Michigan 1934, p. 11). La dérivation est presque correcte. Nous savons aujourd'hui que ⲥⲙⲙⲉ appartient à la racine *s-m-y* du sémitique (arabe *sammā* « appeler », *ism* « nom »; berbère *ism* « nom », pl. *ismawĕn,* bedja *ū-sim* « le nom » etc.) et il est proposé de la dériver de **simy-a·t* au lieu de **semꜣet.* Les sonores se comportent en syllabe accentuée comme de véritables voyelles. La seule différence est le degré d'aperture.

Des syllabes « sans véritable voyelle » existent également, (et surtout) en position atone : ϩⲱⲧⲃ̄, ⲧⲗ̄ⲧⲗ̄, ⲥⲱⲧⲙ̄, ⲥⲟϭⲛ̄, ϣⲧⲟⲣⲧⲣ̄ qu'on prononcera *hōtb̲, tltl, sōtm, soćn, štortr* (p. 14). Dans tous ces cas il y a 2 ou 3 syllabes et on pourrait recourir à une graphie plus explicite pour faire ressortir la prononciation (*hō:tb̲, tl:tl, sō:tm, soć:n, š:tor:tr*). Dans ces cas ⲥⲟϭⲛ̄ et ϣⲧⲟⲣⲧⲣ̄ correspondent à leurs anciennes formes **sag:nin* (ou sim.) et **xa:tar:tar.*

Nous retenons donc le fait que les sonores que nous venons de citer peuvent figurer aussi bien en *syllabe accentuée* qu'en *syllabe atone.* En revanche, les *autres consonnes* ne peuvent constituer de syllabes qu'en *syllabe atone* : ⲕ̄ⲛⲁⲩ, ⲛϥ̄ϩⲉ, ⲥ̄ⲛⲁⲉⲓ (*k:náw, nf:hé, s:na:í*). Ces faits ont été bien exposés par W.H. Worrell (p. 15) et surtout par H.J. Polotsky (« Zur koptischen Lautlehre II. Zum Murmelvokal », *ZÄS* 69, 1933, 125-129). Il arrive que la structure syllabique de mots à voyelle zéro change et c'est ainsi que certaines formes développent une voyelle auxiliaire : ⲥⲟⲗⲉⲡϥ pour *solpf,* ⲧⲟⲙⲉⲥϥ pour *tomsf,* ⲧⲟⲣⲉⲡϥ pour *torpf,* ⲟⲃⲉϣϥ pour *obšf,* ⲟⲗⲉⲕⲕ pour *olkk,* c'est-à-dire quand la 2e consonne est sonore et la 3e sourde (Polotsky, p. 126). C'est ainsi que s'explique la forme ⲥⲁⲣⲉⲝ « chair » : *σάρξ.*

Devant *ḥ* comme 3e radicale la voyelle auxiliaire est teintée : p. ex., ⲥⲟⲟⲩⲁϩⲥ pour *sowḥs,* ⲟⲩⲟⲛⲁϩϥ pour *wonḥf* (Polotsky, p. 127). Un ⲉ secondaire se développe fréquemment devant les sonores : ⲣ̄ⲙⲟⲛⲧ nom. loc. « Armant », écrit fréquemment ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ.

Le bohaïrique n'admet des sonores comme éléments syllabiques qu'*au début* du mot : ⲙ̀ⲕⲁϩ « douleur » (à côté de ⲉⲙⲕⲁϩ), mais avec l'article ⲡⲉⲙⲕⲁϩ « la douleur », ⲁⲧⲉⲙⲕⲁϩ « sans douleur » (A. Mallon, *Grammaire,* § 20). En syllabe médiane on insère ⲉ : ⲧⲉⲛϩ (B) « aile » pour ⲧⲛ̄ϩ (S), en finale on a ⲟⲩⲱϩⲉⲙ (B) « répéter » pour ⲟⲩⲱϩⲙ̄ (S). Cette insertion n'a pas lieu en dernière syllabe devant des sourdes : ⲁⲩⲙⲁϩϥ « il l'a rempli », ⲁϥⲫⲁϭϥ « il l'a fendu » (Mallon, § 30).

En grec les sonores syllabiques sont transcrites à l'aide de la voyelle *omicron :* Μονθομῆς « Month est en avant » (pour *Mnt-m-ḥē*), Προμρῆς n. pr. m. « l'Homme du Sud » (pour *ⲡⲣⲙ̄ⲣⲏⲥ), Σιόνσιος transcription de *zȝ ny-sw·t* « prince, fils de roi », Πετονοῦρις « Celui que donne Onouris » (pour **P-et-n-ḥūre,* avec une forme correspondant à [ⲡⲁ]ⲛϩⲟⲩⲣⲉ), Ὀσορθών n. pr. m. le roi Osorkon, ég. *Wsrkn* (pour **Wsrćōn* ou sim.), Θοτορτάϊς n. pr. m. « Thot qui l'a donné » (pour

Thwt-r-dai-s). En revanche les formes Ἀρενδώτης « Horus qui prend soin de son père », *Ḥr nḏ yty-f* (pour **Ḥar-end-yot-f*), Σεβέννυτος nom. loc. [hieroglyphs] *Ṯb nṯr* (pour *Ćeb-en-nūti*, avec [hieroglyph] *n* du génitif) ressemblent aux formes du bohaïrique.

L'absence de voyelle peut être prouvée dans trois cas : ϩⲱⲟⲩⲉ (L) « eux-mêmes, elles-mêmes » contre ϩⲱⲟⲩ (S) et ⲥⲟⲉⲓϣ (L) « nourrir » à côté de ⲥⲁⲛϣ (L) et correspondant à ⲥⲁⲁⲛϣ (S). La forme ϩⲱⲟⲩⲉ (L) correspond à un ancien **ḥōʿw* où *w* est le descendant de la terminaison nominale (*-u*) « comprimé » entre le nom (*ḥōʿ* « membre ») et le suffixe (**-ū* en théorie, **ⁿ-u*) de la 3ᵉ personne du pluriel. À vrai dire on devrait s'attendre à **ⁿ ḥaʿw-u*, mais nous savons que les noms comportant un suffixe des 2ᵉ et 3ᵉ personnes du pluriel *n'ont pas ajusté* leur forme syllabique aux normes de la langue. C'est ainsi que nous avons ⲣⲱⲟⲩ « bouches, portes » pour **rāꜣū, *rāwū*, ce qui est parfaitement régulier, mais la même forme signifie également « leur bouche, leur porte » où l'on s'attendrait à *ⲣⲟⲟⲩ, c'est-à-dire **raꜣ-w-ū* (reconstruction théorique) avec *a* bref. Or cette forme a développé en lycopolitain (subakhmimique) une voyelle d'appui : ϩⲱⲟⲩⲉ comme d'autres formes de ce dialecte dont la dernière consonne était une sonore : ïⲱⲣⲙⲉ « regarder »; ⲛⲟⲩϩⲙⲉ « sauver »; ⲥⲱⲧⲙⲉ « entendre »; ⲥⲁⲩⲛⲉ « savoir »; ⲥⲁⲩⲧⲛⲉ « redresser »; ⲟⲩⲁïⲛⲉ « lumière »; ⲱⲗⲙⲉ « embrasser », etc. Dans le cas de ϩⲱⲟⲩⲉ le suffixe était bien *-w* et non *-u*, car il se comporte comme *-m* et *-n*, etc. après consonne.

Un autre cas est constitué par ⲥⲟⲉⲓϣ (L) « nourrir » à côté de ⲥⲟⲛϣ (L), pour ⲥⲁⲁⲛϣ̄ (S) issu de **saʿnax* « faire vivre ». Si *n* et *x* n'avaient été en contact direct, le passage de *n* à *y* n'aurait jamais pu se produire. Nous gardons néanmoins la formule **saʿnᵉx* symbolisant la *structure* du mot car elle montre la forme intermédiaire entre **ᵃsaʿnax* et le copte ⲥⲁⲁⲛϣ (phon. *saʿnš*). On pourrait invoquer contre l'explication donnée le fait que ⲥⲟⲉⲓϣ (L) se trouve dans le même texte à côté de ⲥⲟⲛϣ (L). Mais le manuscrit (W.C. Till, *Das Evangelium nach Philippos*, Berlin 1936) *fourmille de formes doubles* : ⲃⲟⲗ et ⲃⲁⲗ « dehors », ⲕⲉ- « autre » et ϭⲉ-; ⲕⲁⲁⲥ « os » et ⲕⲉⲉⲥ; ⲥⲙⲟⲛⲧ « établi » et ⲥⲙⲙⲟⲛⲧ; ⲧⲁϩⲥ « être oint » et ⲧⲟϩⲥ; ⲟⲩⲟⲃϣ « être blanc » et ⲟⲩⲁⲃϣ. De plus ⲟ y remplace fréquemment le ⲁ du sahidique normal : ⲁⲛⲟϣ « serment » (pour ⲁⲛⲁϣ), ⲣⲟϩⲧⲉ « chaudron » (pour ⲣⲁϩⲧⲉ), ⲥⲁⲟⲟⲧⲉ « faute » (pour ⲥⲁⲁⲁⲧⲉ).

Et voici un troisième argument : ⲙⲟⲩⲛ̄ⲅ « fabriquer » (pour *ⲙⲟⲩⲛⲕ̄ : *mnq*), ⲛ̄ⲅⲥⲱⲧⲙ̄ « et tu entends » (pour *ⲛ̄ⲕⲥⲱⲧⲙ̄), ⲁⲛ̄ⲅ- « moi » (pour ⲁⲛⲕ̄-) présentent

la *sonorisation* de la vélaire. Or, si l'on part de formes du type *mūn^{e}q*, etc., il n'y a pas de *contact direct* entre la nasale et la vélaire et la sonorisation *n'a pas lieu*. Il faut donc penser que la prononciation était **mū:nk, *nk:sō:tm, *a:nk* avec *contact direct* entre *n* et *k*. Nous gardons néanmoins les formes du type *mūn^{e}q*, non pour la prononciation du copte, mais pour l'établissement de structures parfois difficiles à déceler.

Il ressort des tableaux verbaux que la voyelle *i* peut « disparaître » devant une sonore : ⲥⲙⲓⲛⲉ « établir » fait à l'état pronominal ⲥⲙⲛ̄ⲧ⸗. Ceci n'arrive jamais en syllabe accentuée avec *a*. Aussi *u* peut « disparaître » comme le montre ϩⲟⲗⲡⲉ (S) « nombril » (hapax) à côté de la forme plus usuelle ϩⲗ̄ⲡⲉ (S), toutes deux issues de **ḫulp-a·t*. Aussi ϩⲙ̄ϫ « vinaigre » provient d'après B.H. Stricker de **ḥumḏ* (comp. hébreu חֹמֶץ *ḥómeṣ*, voir p. 101). Dans ⲧⲏⲛϩ « aile », pl. ⲧⲛ̄ϩ (ég. *ḏnḥ*) il semble bien que la voyelle était *u*, car le groupe *ḏi* semble se conserver comme ϫ en copte, tandis que *ḏu* passe à ⲧ.

Nous retenons donc les faits suivants : l'égyptien de l'époque tardive et le copte (S) ont connu des *syllabes sans voyelles* dans le sens courant de ce terme. En *syllabe accentuée* seules des sonores pouvaient y figurer. En *syllabe atone* toutes les consonnes pouvaient, seules ou avec d'autres, constituer une syllabe. Une voyelle furtive s'insère souvent devant *ḥ* et même devant *ʿayin* : ⲧⲱⲃⲁϩ (S) « prier », ⲧⲏⲃⲁ (P) « doigt » provenant de *dbḥ* et de *ḏbʿ*. Souvent une voyelle brève et peut-être ultrabrève s'insère devant une consonne syllabique : ⲙⲓⲥⲧ⸗ϥ (O) « l'enfanter » = ⲙⲁⲥⲧ⸗ϥ̄ (S). Le *timbre* des voyelles développées ultérieurement est mal connu et n'était certainement pas le même dans toutes les parties du pays. Il faut certainement compter avec des voyelles centrales. Dans certains cas il y avait un flottement et même des mots grecs apparaissent dans plusieurs textes avec des *sonores syllabiques* (ⲛ̄ⲧⲟⲗⲏ « commandement » : ἐντολή).

42. L'ORTHOGRAPHE SYLLABIQUE.

Par le terme d'« orthographe syllabique » on désigne un système d'écriture utilisant, non des signes simples, mais des *groupes d'hiéroglyphes* pour la notation de *mots d'origine étrangère* (surtout de noms de lieux et de personnes) et parfois aussi de mots égyptiens. C'est Champollion qui parvint le premier à lire

correctement des noms de lieux écrits dans cette orthographe : « Magédo » : מגדו, « Baithhôron » : ביתחרן, « Mahanaïm » : מחנים (*Grammaire*, p. 160). Par la suite A. Erman distingua bien ce système d'écriture des *graphies tardives* des noms de souverains de l'époque gréco-romaine (« Über den Werth der in den altägyptischen Texten vorkommenden semitischen Fremdwörter », *ZÄS* 14, 1876, 38-42).

Ensuite ce fut J.H. Bondi, élève de Theodor Nöldecke et excellent connaisseur de langues sémitiques, utilisant le système de transcription de Richard Lepsius, qui arriva à la conclusion que cette orthographe *ne pouvait exprimer les voyelles* de mots sémitiques, mais uniquement certaines nuances des consonnes, comme les prononciations palatalisée et non palatalisée (*Dem hebräisch-phönizischen Sprachzweige angehörige Lehnwörter in hieroglyphischen und hieratischen Texten*, Leipzig 1886).

Le système de cette écriture fut présenté pour la première fois par W. Max Müller qui y vit une adaptation au syllabaire cunéiforme. Les combinaisons des consonnes avec *aleph* étaient censées représenter des syllabes se terminant par *a* (*ma, ra, ta*), tandis que celles avec *y* et *w* correspondaient aux syllabes se terminant par *i* (*mi, ti, pi*) et *u* (*bu, tu, su*). Il modifia également la valeur de certains groupes, par ex. *bi* à la place de *ba* et *ra* à la place de *ru* (*Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, Leipzig, 1893).

Mais Sethe était opposé à l'idée que les hiéroglyphes pouvaient servir à l'expression de syllabes (*Das ägyptische Verbum*, 1899, notamment § 66 et § 76). Selon lui, les consonnes faibles (ꜣ, *y w*) avaient *perdu leur valeur primitive* (*Entwertung*). Cet avis fut également partagé par A. Erman : les consonnes faibles (ꜣ, *y*, *w*), initialement employées à l'instar des *matres lectionis* de langues sémitiques avaient été employées de bonne heure de manière *anarchique* (*Grammatik* [3], Leipzig 1911, § 89).

Dans la 2[e] édition de sa grammaire néo-égyptienne (entièrement remaniée) Erman consacre un chapitre à la notation des voyelles (*Neuägyptische Grammatik*[2]. Leipzig 1933, § 32 - § 38). Il cite des exemples en faveur de la valeur *i* du signe \\, par ex. « qui ? » ; « herbe » ; *Kyrgypꜣ* n. pr. f. Gilukhepa (*ZÄS* 18, 82), *Dydwn* (צידון) « Sidon » ; , *Qꜣrqꜣmyš* n. loc. « Gargamiš », *dydy* « fleur » (ציץ) ; *ryry* « porc » = ריר. Mais tous les \\ ne signifient pas *i* : *isdydy*

« trembler » : ⲥⲧⲱⲧ et [hieroglyphs] *dydy* « pot » (דוד *dūd*). Le groupe [hieroglyphs] *nō* semble contenir [hieroglyphs] *yw* = *ō* par ex. [hieroglyphs] « lyre » (hébreu כִּנּוֹר *kinnōr*), [hieroglyphs] n. loc. (hébreu אונו *ꜣŌnō*), [hieroglyphs] n. loc. le pays de *Nuxaše*.

Ensuite B. Gunn proposa de voir dans la graphie *ỉsdydy* (20ᵉ dynastie) non la vocalisation copte, mais la forme du *piʿel* (Albright, *Vocalization*, p. 14, note 56). Une vocalisation **ᵉsdiꜣdiꜣ* serait en effet pensable pour un verbe intransitif (comp. ⲕⲁⲥⲕⲥ « danser » : **kiskis*).

Max Burchardt avait cependant constaté que les groupes d'hiéroglyphes employés pour la notation de mots et de noms propres étrangers étaient pratiquement *toujours les mêmes* dans chaque cas. Il y avait donc un *certain système*. En outre il reconnut l'emploi *en fin de syllabe* des groupes [hieroglyphs] *-n* et [hieroglyphs] *-r*. Son recueil comprend plus de 900 mots et noms propres (*Die altkanaanäischen Fremd-worte und Eigennamen im Ägyptischen*, I : Leipzig 1909, II : Leipzig 1910).

En 1912 W. Max Müller présenta sa découverte des valeurs syllabiques comme *l'influence du syllabaire cunéiforme* (*Die Spuren der babylonischen Weltschrift in Ägypten. MVAG* 17, 3. Leipzig 1912). Il fit remonter cette influence à *l'époque des Pyramides*.

En 1926 Sethe publia les *textes de proscription de princes, de pays et d'objets étrangers* figurant sur des tessons (*Die Ächtung feindlicher Fürsten, Völker und Dinge auf altägyptischen Tongefässcherben des Mittleren Reiches. APAW*, Phil.-hist. Klasse, Berlin 1926, 5) qu'il plaça vers la fin de la 11ᵉ dynastie. D'après P. Montet (*Syria* 8, 216-233) et Meščerskij (*Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de l'URSS B*, 1929, p. 253-7) ces textes ne datent que du début de la 13ᵉ dynastie, tandis que Albright (Syllabic Orthography, p. 7) se joint à l'avis de Sethe. Ces textes contiennent un grand nombre de noms propres, par ex. *'Iwꜣṯ = Ullaza; Yʿnq* = יענק; *ʿꜣm* = עי avec mimation; *Ṯbꜣnw = Zabulon, Xꜣwbꜣḥ = Xālu-bariḥ; ʿmmwitꜣ = ʿAmmu-(y)atar; ʿmmwykn = ʿAmmu-yakūn; 'Iꜣhbw = Arḥābu; Yꜣm(w)t = Yarmūt; Mꜣkꜣm = Malkī-ilum; Kmꜣm = Kamarum; Ypʿnw = Yapʿānu; ʿꜣqtm = ʿIrqatum; 'Isqꜣnw = Asqalānu; M(w)tiꜣ = Mutī-ilu; ꜣwšꜣmm = Urušalimum* (*Yĕrūšaláyim*, Jérusalem); *Yqꜣʿmw = Yaqir-ʿammu; 'Iꜣhnw* = Alhānu; *Ymiꜣw* ימואל. D'autres inscriptions présentent les graphies *Skmm = Sakmum, Xbdd* et *Xbddm = Xabadadu(m)* (*JPOS* 8, 226 et 234), *'Ihnm*

= peut-être *Ahlum, 'Ibšꜣ* = *Abī-šar, Ypšmwꜣb* = *Yapā-šemu-abi, 'Ibšmw* = *Abi-šemu* (E. Peet, *Inscriptions of Sinai,* N° 163 et *JPOS* 8, 232 et 255). Dans ces exemples on voit que tous les *r* et *l* sont transcrits en égyptien par *aleph.* En revanche la voyelle *a* n'est *jamais* transcrite par cette consonne. Il est curieux de constater que ces textes étaient, d'après l'avis de Sethe, au moins en partie rédigés en orthographe syllabique. D'après nous, il s'agit d'une transcription purement consonantique.

L'étude principale sur l'orthographe syllabique est due à William Foxwell Albright (*The Vocalization of the Egyptian Syllabic Orthography. American Oriental Series,* 6. American Oriental Society, New Haven, Connecticut 1934). C'est là que l'auteur établit dans un premier tableau les valeurs de 74 syllabes du type *consonne plus voyelle* et, dans un deuxième tableau, 13 exemples de *l'orthographe syllabique archaïque* (avant la 18ᵉ dynastie) et 14 exemples de la période « décadente » (après 1150 ap. J.-C.).

Albright attire notre attention sur le fait que les noms de pays et de divinités qui étaient connus des Égyptiens avant le milieu de la 12ᵉ dynastie se trouvent écrits en orthographe « normale » : *Bbr* = *Babilu* « Babylon »; *Xt* = *Xatti* « Khatti »; *Sngr* = *Šanḡar* « Sinear »; *Rṯnw* « Palestine » (et la Syrie); *Rmnn* = *Labnānu,* « Liban »; *Qdš* = *Qidšu* nom d'une ville; *Ršp* = *Rašap,* un dieu; *ʿnt* = *ʿAnat,* déesse; *ʿstrt* = *ʿAštrt* « Astarte », *Bʿr* = *Baʿal.* En revanche les noms propres qui n'apparaissent qu'au Nouvel Empire sont notés en *orthographe syllabique : Amurru* le « pays de l'Ouest », *Xurru* « Syrie », *Naharēn, Mitanni,* etc.

Albright pense que les débuts de l'orthographe syllabique remontent à *l'époque des Hyksos* quand les rapports avec l'Asie étaient particulièrement étroits. Sous Aménophis III le système opère avec *la plus grande précision* et cet état continue jusqu'au temps de Ramsès II. Voici quelques transcriptions d'après le système d'Albright : *Pì-da-sa* = *Pitassa, Pu-tu-xi-pa* = *Puduxepa; Má-sa* = *Masa, Qa-ra-qí-ša* = *Karakiša; Qa-ar-qa-mi-ša* = *Gargamiš; Ru-ka* = *Lugga; Qi-ḏu-wa-d(a)-na* = *Kizzuwadna; Ḏi-pá-ra-an-da* = *Zippalanda; Xi-sa-sa-pa* = *Xissasxapa; Sa-ri-su* = *Sarissa; Sa-xi-pi-na* = *Saxbina; X(a)-r-pá-an-ta-r-ya-sa* = *Xapantaliyas.*

Un texte cunéiforme du 10ᵉ siècle citant une source plus ancienne du temps de Tiglathphileser I (1109-1082), énumère les cadeaux d'un roi d'Égypte. Parmi ceux-ci figure un *nam-su-xu* de la rivière, animal de la grande mer ou du grand

lac. Albright a bien reconnu le pluriel de *msḥ* « crocodile » : ⲙⲥⲁϩ, à savoir ⲛⲉⲙⲥⲟⲟϩ « les crocodiles »; dans ce cas le groupe ⲟⲟ existait déjà vers 1100.

Note : ⲙⲥⲁϩ doit son ⲁ à la présence de l'*ḥ* final. Le mot a pu être vocalisé **m˘zaḥ* ou **m˘zuḥ*. Dans le premier cas le groupe que nous transcrivons **aꜣ* est passé à ⲟⲟ en copte, dans le deuxième (**mzuꜣḥ-ū*) on s'attendrait à *ⲙⲥⲱⲱϩ, comp. p. 312 et 314). Cette notation est précieuse à cause de sa valeur chronologique (Albright, *Vocalization*, p. 15).

L'orthographe syllabique ne sert que dans des cas exceptionnels à la notation de mots égyptiens. C'est pourquoi nous en donnons un bref aperçu. C'est ainsi que possède les valeurs *ma, mi, mu.* *n* est lu *na,* est *ni* et ou *nu.* Albright écrit dans le premier cas *nu* et dans le deuxième *nú.* Enfin ou est (*a*)*n,* (*i*)*n,* (*u*)*n.* *tꜣ* « terre » se lit *ta,* *kꜣ* « esprit » *ku* et *tꜣ* « pain » *ti.* Ce sont des ***mots à une syllabe*** employés dans une écriture phonétique. Mais l'égyptien ne possédait pas assez de mots du type *consonne plus voyelle* et c'est là que les scribes eurent recours à des combinaisons, par ex. *ky* pour *ki* ou *ṯw* = *ṯu.* On voit que l'exposé d'Albright marque un progrès certain, mais le grand nombre de *signes à plusieurs valeurs* (= *ḏa, ḏi, ḏu* et certainement aussi *ḏ* sans voyelle) ainsi que de flagrantes inexactitudes incitent à la prudence.

La réaction ne se fit pas longtemps attendre. W.T. Edgerton passa en revue les lectures manifestement erronées provenant de l'application des valeurs syllabiques d'Albright et rejeta à peu près tout le système (« Egyptian Phonetic Writing from its Invention to the Close of the Nineteenth Dynasty », *JAOS* 60, 1940, 473-506). Mais Elmar Edel rétablit le juste milieu : *certaines* valeurs du syllabaire d'Albright sont effectivement erronées. C'est ainsi que le groupe *r* ne signifie pas nécessairement *ra* ou *la,* car dans le seul traité hittite Edel trouve 4 cas où ce groupe a la valeur de *li.* Aussi ou *ty* ne signifie pas toujours *ta.* D'autres valeurs sont au contraire sûres, comme par exemple le groupe (« pain ») = *ti.* L'écriture syllabique est donc un système de *groupes hiéroglyphiques signifiant dans certains cas des consonnes, dans d'autres des syllabes* (« Neues Material zur Beurteilung der syllabischen Orthographie des Ägyptischen », *JNES* 8, 1949, 44-47).

Ensuite, W.F. Albright et T.O. Lambdin défendirent la valeur de l'écriture syllabique, notamment avec des exemples provenant de la liste syro-palestinienne de Thoutmosis III (« New Material for the Egyptian Syllabic Orthography », *JNES* 2, 1957, 113-127). William A. Ward rappela que l'écriture par groupes était déjà connue à l'Ancien Empire. Ce même système était également employé pour la notation de *mots égyptiens* (*JNES* 16, 1957, 198-203).

D'après ce qui précède, l'orthographe syllabique ne doit pas être citée comme *preuve formelle* pour la prononciation d'un mot dans le sens que lui donnent W. Max Müller ou W.F. Albright. Les notations sont sûres quand elles comportent des éléments qui sont eux-mêmes des mots égyptiens. — Dans ce contexte il paraît indiqué de relever un fait jamais évoqué auparavant, la *terminaison* des mots canaanéens passés en égyptien. D'après notre explication des *nomina ségolata* de l'hébreu et des *pluriels coptes* des noms d'emprunt, il paraît que dans la plupart des cas la terminaison de ces mots était *-i*, au pluriel *-īyu* (*-īwu*) après deux consonnes ou *-y-u* après une seule. Or, cette terminaison ne se trouve *jamais écrite au singulier*, mais *toujours au pluriel* comp. p. 317 :

(1) *i-bi-r* « étalon », pl. *i-bi-r-yu*, comp. hébreu אַבִּיר *ꜣabbīr* « fort, brave, puissant » (Burchardt 20);

(2) *b-r* « bateau », pl. *b-r-yu*, prob. mot égyptien : (Burchardt 348);

(3) *b-r* nom d'un poisson, « bouri », pl. *b-r-yu* (Burchardt 349);

(4) *xnr* « harnachement », pl. *x-n-r-yu* (Burchardt 727);

(5) *š-ba-d* « bâton », pl. *š-b-d(i)-yu* (Burchardt 842);

(6) *ku-r* « espèce de navire », pl. *ku-r-yu* (Burchardt 997).

Le témoignage du copte ϣⲃⲱⲧ(B) « bâton », pl. ϣⲃⲟϯ(B) est *décisif* : ces formes remontent selon toute apparence à **šabād-i* (gén.), pl. **šabady-u*. Le pluriel aurait donné *ϣⲃⲟⲟⲧ (S) comme *msḥ-y-w* « crocodiles » a abouti à ⲙⲥⲟⲟϩ (S). Hébreu *šebeṭ* est une autre forme nominale.

43. LA PHONÉTIQUE DES CONSONNES.

Pour l'ensemble de la question on consultera G. Lefebvre, *Grammaire de l'égyptien classique*[2] (*Bibliothèque d'étude*, XII, Le Caire 1945) et J. Vergote, *Phonétique historique de l'égyptien* (*Bibliothèque du Muséon*, XIX, Louvain 1945).

Les pages suivantes sont consacrées à des problèmes ayant un rapport avec la vocalisation : (1) la prononciation de 𓇋 *y;* (2) l'amuïssement de 𓂋 *r;* (3) l'aspiration de ⲫ, ⲑ, ⲭ, ϭ en bohaïrique; (4) le passage de *n* à *y;* (5) la métathèse et (6) l'insertion d'une nasale, etc.

1. LA PRONONCIATION DE 𓇋 *y*.

ⲓⲟⲙ (B), pl. ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (B) « mer » et « bassin de pressoir » remonte apparemment à **yamm-i* en néo-égyptien (emprunt sémitique, comp. hébreu *yām*, pl. *yammīm*, arabe *yamm* « mer »). Le pluriel ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ provient certainement de **yamm-i*, forme qui avait l'apparence d'un nom de relation en *-i*. La question qui se pose est si ⲓⲟⲙ remonte à **yam-i* (avec simplification de la géminée) ou à **yamm-i* (avec maintien de la géminée).

Dans le premier cas ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ remonterait schématiquement à **^{e}imīw^{e}w* (au lieu de **^{e}imīy^{e}w*), dans le deuxième à **iammīw^{e}w* (au lieu de **iammīy^{e}w*). La question est de savoir *à quelle date* la gémination a été simplifiée. Il est fort probable que cette simplification se situe à une époque *plus* récente, car, dans le cas contraire, *yamm-i* serait passé à **yām-i* et nous aurions en copte **yōm*. D'autre part, ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ semble être une formation *plutôt* récente à juger d'après son aspect phonétique et c'est pour cette raison que nous retenons la formule *iammīw-ū* (variante de **iammīy-ū*).

Nous avons donc en syllabe accentuée *y* (ⲓⲟⲙ) et en syllabe atone *i* (ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ), distribution qui concorde avec les données du cas ϭⲟⲉⲓⲗⲉ de l'alinéa suivant.

ϭⲟⲉⲓⲗⲉ (1) « séjourner, habiter (à l'étranger) », (2) « mettre en gage, déposer (un objet) » a certainement un rapport avec l'hébreu *gālā*, *yigle* « émigrer »,

gālūṯ « exil ». Les nombreuses variantes de ce verbe rendent difficile l'établissement de la forme primitive. Crum a réuni un grand nombre de variantes considérées appartenir à deux verbes différents : (i) « dwell at, visit » et (ii) « deposit, assign, entrust » (*Dictionary*, p. 807-8). Les formes régulières de ce verbe se présentent comme suit :

(1) ϭⲟⲉⲓⲗⲉ, ϭⲁⲗⲉ-, ϭⲁⲗⲱⲱ⸗ : ϭⲁⲗⲱⲟⲩ, ϭⲁⲗⲏⲩ (S);

(2) ϫⲱⲓⲗⲓ, ϫⲁⲗⲉ-, ϫⲁⲗⲱ⸗ : ϫⲁⲗⲏⲟⲩⲧ (B).

Il s'agit apparemment d'une racine **gaylay*, au moins d'après les formes coptes. En syllabe tonique (ϭⲟⲉⲓⲗⲉ, ϫⲱⲓⲗⲓ) *y* s'est *maintenu*, en syllabe atone *y* est passé à *i* et a conféré la nuance *a* à la voyelle (ϭⲁⲗⲉ-, ϫⲁⲗⲉ- etc.).

Les qualitatifs en *-ēw* semblent être *secondaires*. ϭⲁⲗⲱⲟⲩ (S) correspond à **gail*[*y*]*āw-ey*, forme régulière, avec absorption du *y*.

Le développement de 𓇋 *y* n'a pas été le même dans toute l'Égypte. En ne considérant que les syllabes atones, on constate que *y* passe à *i* dans de nombreux cas où il confère une *nuance ouverte* (*a*) à la *voyelle prothétique*. Dans d'autres cas *y* semble avoir passé à *aleph* et le copte présente alors la voyelle atone *e* :

« dehors » : ⲁⲃⲁⲗ (A) : ⲉⲃⲟⲗ (S);
« prix » : ⲁⲥⲟⲩ (S), ⲉⲥⲟⲩ (AL);
« raisin » : ⲁⲗⲟⲗⲓ (B) : ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ (S);
« occidental » : ⲉⲙⲛ̄ⲧ (S) : ⲁⲙⲛ̄ⲧ (S, rare);
« compagnons » : ⲉⲣⲏⲩ (S) : ⲁⲣⲏⲩ (S, rare);
« gage » : ⲉⲟⲩⲱ (S) : ⲁⲟⲩⲱ (B);
« lait » : ⲉⲣⲱⲧⲉ (S) : ⲁⲣⲱϯ (F).

Il n'est pas notre intention de dresser un tableau complet des correspondances ou de signaler toutes les variantes. Il ressort néanmoins des formes que l'ancien 𓇋 a abouti (1) à *i* conférant une *nuance ouverte* à la voyelle auxiliaire, (2) à ꜣ *n'affectant pas* le timbre de la voyelle auxiliaire. De plus, (3) 𓇋 a pu *se maintenir* comme *y*.

Résumons : dans les 2 cas étudiés, il semble bien que la consonne 𓇋 *y*

— se soit *maintenue* en syllabe accentuée (ⲉⲓⲟⲙ, ϭⲟⲉⲓⲗⲉ), et
— qu'elle se soit transformée en *i* en syllabe atone (ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ ϭⲁⲗⲱ⸗).

Il s'agit là de relations bien établies, mais il paraît hasardeux de généraliser ces conclusions. Il paraît pourtant *parfaitement possible* que des mots à 1re radicale *y* (𓇋𓂋𓏏 *yrṯ·t* « lait », 𓇋𓏠𓈖 *Ymnw* « Amoun », etc.) aient été prononcés avec *y*, donc **yarāṯ·-a·t*, **Yammāna-w*, etc.

La variante *i* que nous avons définie comme « un *y* qui avait perdu sa mouillure » était une *spirante sonore conférant le timbre a à des voyelles non accentuées.* Les formes coptes nous montrent cependant que cette faculté *n'existait pas dans tous les cas* : nous distinguons i_1 (voyelle conférant le timbre *a*) et i_2 (voyelle *ne conférant pas le timbre a*) : ⲁⲣⲁϥ est donc ${}^{e}i_1$*raf* (A), mais ⲉⲣⲟϥ est ${}^{e}i_2$*rof* (SB) : 𓇋 *y* avait donc 3 prononciations différentes : (1) i_1, (2) i_2, (3) i_3 = *y*.

2. L'AMUÏSSEMENT DE 𓂋 *r*.

L'amuïssement de *r* à la fin des mots est bien connu (Lefebvre, *Grammaire,* § 37) : l'ancien a𓅓𓂋 *mr* « comme » s'écrit déjà à l'Ancien Empire 𓅓𓇋 *mi*. Quand *r* se trouvait à la fin d'un nom, l'amuïssement a dû se produire *après* la chute de la voyelle finale. Pour une forme comme °*nāfir-u* (ou sim.) « beau, bon » nous arrivons donc à la chronologie suivante : (1) °*nāfir-u* (ou sim.), (2) **nafru*, (3) **nāfir*, ce qui donne en copte (4) ⲛⲟⲩϥⲉ = *nūfe* de **nāfii*.

Il est intéressant de constater que ce groupe *-ir* n'aboutit pas à zéro comme c'est le cas dans le participe **gābiy* « faible » : ϭⲱⲃ.

La persistance du *i* résultant d'un ancien *r* n'a pas de rapport avec la forme nominale :

(1) forme *sadm* : **xapr* « devenir », puis **xāpir*, **xāpii* : ϣⲱⲡⲉ;

(2) forme *sādim* : **nāfir* « bon, beau », puis **nāfii* : ⲛⲟⲩϥⲉ;

(3) forme *sadīm* : **naṭīr* « dieu », puis **nāṭii* : ⲛⲟⲩⲧⲉ.

En vérité nous ne savons pas comment les formes reconstituées (*xāpii, *nāfii, *nātīī) étaient *réellement* prononcées. De toute manière les terminaisons -*iī* et -*īī* étaient *différentes* de celles de *gābiy «faible» (participe comme *nāfir*) et de *yamintīy «occidental», en copte ϭⲱⲃ et ⲉⲙⲛ̄ⲧ. Il s'agissait probablement de *gābiy.*

Dans de nombreux cas, la finale a été reconstituée : *wrr* « devenir grand, grandir » (jamais écrit *wry*) a *gardé* sa finale grâce à d'autres formes où *r* figurait en position protégée. Nous pouvons reconstruire cette forme avec une très grande probabilité comme étant °*warār,* *ⁿ*warár* et en copte *ⲟⲩⲣⲟⲣ.

Dans le cas de **xarxar* « détruire » : ϣⲟⲣϣⲣ̄ et de **xirxir* ou **xurxur* « ronfler » : ϩⲣ̄ϩⲣ̄ il s'agit de *l'effet de réduplication.*

Il arrive qu'une seule forme aboutisse à plusieurs réalisations :

(1) ϩⲧⲟ « cheval » remonte à °*ḥatār,* *ᵐ*ḥatáꜣ* « attelage »;

(2) bedja *hatāy* « cheval », pl. *hatáy* provient d'un dialecte égyptien du Sud qui possédait une forme **ḥatāy* ou sim. correspondant à la graphie ⁿ *ḥt(r)y* « cheval »;

(3) ϩⲧⲟⲣ « nécessité », forme « refaite » doit également provenir de °*ḥatār,* ᵐ*ḥatár* (comp. *ḥtr* « taxe, impôt », aussi *ḥty*).

La forme *ḥtꜣ* (vocalisée ᵐ*ḥatáꜣ*) n'est *jamais notée* comme telle dans les textes. La même remarque vaut pour *mtr* « être présent, présence » : ⲙⲧⲟ dont on connaît la graphie *mti.* Le cas de *ḥr* « face, figure » et *ḥr-f* « sur lui » souvent cité dans ce contexte s'explique par le passage à *aleph* du *r* devant la consonne. La structure **ḥaryaw* est passée à **ḥaꜣ(y)aw,* ce qui a donné ϩⲟ. Devant un nom, en position atone, **ḥaꜣyaw* a dû aboutir à **ḥay*(...) avec perte de l'*aleph,* forme qui a abouti à ϩⲓ- « sur ».

Si *r* passe à la fin d'un mot à *ī,* il arrive aussi que la nouvelle forme serve de base à d'autres formations :

(1) le qualificatif ϣⲟⲟⲡ « est devenu, est » dérive de **xapiey* (par **xappey,* **xaꜣpey*) et non directement du verbe *xpr* « devenir » dont le qualitatif « régulier » serait *ϣⲟⲡⲣ̄ issu de **xaprey;*

(2) ϩⲉⲛⲉⲉⲧⲉ (f.) « monastère » dérive d'après les dictionnaires de *ḥ·t nṯr,* mais dans ce cas on s'attendrait à *ϩⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ou comme ancien composé à *ϩⲁⲛⲧ ou sim. Peut-être il y a un rapport avec sém. *ḥānūt* « magasin ».

(3) le qualitatif ϩⲕⲟⲉⲓⲧ « a faim » provient de *ḥqi* (*ḥqr*). Une ancienne forme survit dans ϩⲕⲉⲉⲧ (AL), prob. **ḥaquì·t-ey,* puis **ḥaqöꜣ·t-ey.*

(4) ⲟⲩⲟⲉⲓϣ « temps » semble avoir un rapport avec *wrš* « passer le temps, la journée, veiller ». Dans ce cas nous ne savons pas comment le passage de *r* à *y* s'est produit. Un *waršaw* ou sim. aurait abouti à **waꜣšaw* : *ⲟⲩⲟⲟϣ. On peut se poser la question si ⲟⲩⲟⲉⲓϣ ne remonte pas à une autre forme égyptienne, perdue en copte : *wìšw* ou sim.

Le cas de ⲕⲁⲉⲓⲥⲉ « enterrement » provenant de *qrs·t* est différent. Il s'agit d'une forme **qirs-a·t* et **qirs-a·t* est passé à *qiꜣs-a·t* où le groupe *iꜣ* est passé à *ē* (**qēs-a·t*). Ce passage a pu s'effectuer déjà à un stade antérieur (**qeꜣs-a·t*). Le développement d'une diphtongue (ⲕⲁⲉⲓⲥⲉ) est tout à fait régulier. La forme ⲕⲉⲉⲥⲉ (AL) a gardé sa voyelle « brisée ».

Toutes les graphies avec *r* ne sont pas forcément anciennes. Ce fait a été remarqué pour la première fois par W. Max Müller (« The False *r* in Archaic Egyptian Orthography », *RT* 31, 1909, 182-201). Sa démonstration ne fut pas acceptée par l'École de Berlin, sans doute parce que tous les cas n'étaient pas sûrs. C'est ainsi que le mot désignant la « datte » est bien *bny* et non *bnr* ou *bnry :* (1) en berbère elle s'appelle *a-ḇēna* (dialecte de Ghadamès), sans *r,* (2) d'anciennes graphies omettent le *r : bnyw* est le « vin de dattes ».

Wolfgang Schenkel a établi que seules les graphies avec *y* se trouvent dans les anciens textes, par ex. *bny·t* « palmier-dattier » (PT 875 b). Les graphies les plus anciennes avec *r* ne datent que de la 12ᵉ dynastie, d'un temps où le *r* d'autres mots était déjà passé à *y* (*mꜣy* « pauvre » de *mꜣr, dꜣy* « frapper » de *dꜣr, sꜣy* « indigent » de *sꜣr*, *zwy* « boire » de *zwr*) (« Die Wurzel *bnj* 'süss' », *MDAIK* 22, 1965, 115).

3. L'ASPIRATION DE ⲫ, ⲑ, ⲭ, ϭ EN BOHAÏRIQUE.

Le bohaïrique est le seul dialecte copte connu faisant une distinction entre les occlusives simples ⲡ, ⲧ, ⲕ, ϫ, (*p, t, k, č*) et les occlusives aspirées ⲫ, ⲑ, ⲭ, ϭ (p^h, t^h, k^h, $č^h$). Les consonnes aspirées se trouvent en bohaïrique dans *deux cas* :

(1) dérivant d'un ancien *p, t, k, ṯ* (= phon. *č*) *devant une voyelle accentuée,* par ex. ⲫⲓⲛ « souris » (*pn*), ⲑⲁϥ « salive » (*tf*), ⲭⲏⲙⲓ « Égypte » (*Km·t*), ϭⲓ « prendre » (*ṯ3y*, infinitif *ṯ3·t*);

(2) devant les sonores ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ et les 2 semi-voyelles ⲓ *y* et ⲟⲩ *w* (donc *b, l, m, n, r, y, w*), par ex. ⲫⲃⲱⲟⲩ nom. loc. *Fāw* = ⲡⲃⲟⲟⲩ (S), ⲫⲓⲱⲧ (B) « le père » = ⲡⲉⲓⲱⲧ (S), ⲫⲣⲏ (B) le « soleil » = ⲡⲣⲏ (S), ⲭⲛⲁⲩ « gerbe » = ⲕⲛⲁⲁⲩ (S), ⲑⲟⲩⲓ (B) « l'une » = ⲧⲟⲩⲉⲓ (S), ϭⲛⲁⲩ (B) « aire à battre » = ϫⲛⲁⲁⲩ (S).

Dans le premier cas (1) le bohaïrique ne fait que *continuer la prononciation* des anciennes consonnes qui comportaient une légère aspiration (p^h, t^h, k^h et $č^h$) comme c'est le cas en sémitique et en berbère. Cette aspiration n'est maintenue en bohaïrique qu'en position « forte », c'est-à-dire *devant la voyelle accentuée.* Dans les autres cas on prononce les occlusives sans aspiration : ⲱⲡ (B) « compter » = ancien *ip.*

Dans le deuxième cas (2) l'aspiration *secondaire* s'est introduite devant les fricatives sonores, à savoir ⲃ (= *b* comme dans l'espagnol *hablar*), ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ, et les deux semi-voyelles ⲓ = *y* et ⲟⲩ = *w*. C'est là, devant ces 7 consonnes, que s'est conservée une *prononciation particulière* des occlusives en fin de syllabe, à savoir la *prononciation aspirée.*

De nombreuses langues ne tolèrent pas des occlusives sonores (ou même des occlusives tout court) en fin de syllabe. C'est ainsi que des personnes de langue allemande ont tendance à prononcer les mots « monde » et « orage » comme « *monte* » (phon. *mont*) et « *orach* » (phon. *oraš*). En russe on écrit обед (*obed*) « dîner » et нож (*nož*) « couteau », mais on prononce *ob^{y}et* et *noš*. En turc on écrit et prononce *kitap* « livre », mais *kitab-* devant un suffixe vocalique. En

français *quand* et *grand* se prononcent en liaison avec *t* final, par ex. *un grand homme*, témoignage d'une loi de fin de syllabe du français du Moyen Âge. L'écriture cunéiforme ne connaît qu'un seul signe pour les syllabes se terminant par une occlusive, par ex. *ud* = *ut* = *uṭ*.

Une loi analogue a dû exister en égyptien : en fin de syllabe seules les occlusives sourdes et aspirées c'est-à-dire p^h,t^h,k^h,$č^h$ étaient admises. L'écriture nous *cache* cette règle et ce n'est que par le bohaïrique que nous pouvons la saisir. C'est ainsi que nous avons ⲑⲣⲟϣⲣϣ (B) « devenir rouge » pour **dršrš*, comp. l'ancien *dšr* « rouge », ⲭⲣⲟ (B) « rive », dém. *qr*, ϭⲛⲟⲛ (B) « devenir mou, doux » de *gnn*, pour **ğnon*, contre le qualitatif ϫⲏⲛ (B). En règle générale, cette loi entre en vigueur dans les groupes non précédés d'une syllabe à voyelle pleine : ⲭⲛⲁⲩ (B) « gerbe » : *qny-w* (pl.) issu de *^{e}k^h*-naꜣw*, comp. ⲕⲛⲁⲁⲩ (S), mais on dit ⲧⲉⲕⲙⲁⲩ (B) « ta mère » parce que le ⲕ n'est pas en contact permanent avec ⲙⲁⲩ. ⲧⲟⲩⲓⲟ (B) « éloigner » issu de *d(y·t) wꜣy* « faire que s'éloigne ... » ne comporte pas d'aspiration parce qu'il n'y avait pas de contact entre *t* et *w* : **d* ^{e}*wy-ó*, prononcé probablement **d-uy-ó*.

La loi de fin de syllabe du bohaïrique devrait être formulée comme suit : une occlusive ou affriquée (*d*, *g*, *ğ*, *p*, *t*, *k*, *q*, et *č*) se prononce avec aspiration (ⲫ, ⲑ, ⲭ, ϭ) devant les fricatives sonores ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ, ainsi que ⲓ = *y* et ⲟⲩ = *w*.

L'observation de cette loi dépend beaucoup des textes. Bien souvent des noms propres provenant *d'autres dialectes* conservent leur graphie primitive dans des textes traduits en bohaïrique. D'autre part, des mots à deux consonnes identiques échappent souvent à la règle comme dans ⲁⲫⲱⲫ (B) « géant ». On dit couramment ⲧⲉⲕⲙⲁⲩ « ta mère », mais ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ « saint ».

Nous ne savons pas dans quelle mesure les mots grecs suivaient cette règle. Des graphies telles que ⲑⲣⲓⲁⲥ (B) « Trinité » et ⲁⲣⲭⲏⲙⲁⲛⲑⲣⲓⲧⲏⲥ (B) « archimandrite » sont *aujourd'hui* encore prononcées comme *triyās* et *aršimantrīdās*. Ils trahissent une prononciation t^h*riyās* et *aršimant*^{h}*rīdās* conservée aujourd'hui chez des Coptes en Haute Égypte (Zainiya Qibli). Dans les mots grecs ⲧ est en général prononcé *ṭ*.

Il semble que la loi d'aspiration des occlusives existait primitivement dans *tous les cas* en fin de syllabe. L'aspiration s'est *conservée* dans quelques cas bien définis : devant les 7 sonores (sauf après ⲡⲉⲕ-,ⲧⲉⲕ-,ⲛⲉⲕ- et les préfixes ⲕ —, ⲁⲕ —,

ⲛⲧⲉⲕ-, etc. Nous possédons pourtant un cas certainement ancien où la sonore fait défaut :

ϭⲟ (B) « envoyer » issu de *d(y·t) š[m]-á* (« faire marcher »).

Dans ces conditions particulières la langue a conservé l'aspiration de *$*t^h$š-á*. En revanche la loi ne joue pas dans le cas de ϫⲣⲟϫ (B) « semence » (ég. *grg*), dérogation due au deuxième ϫ du mot.

4. LE PASSAGE DE *N* À Y.

Ce passage se produit en égyptien devant *s* et *š*. Nous connaissons ce développement dans des patois de la Suisse alémanique, par ex. *fayštr* « fenêtre » pour *fenštr*, allemand « Fenster » à Zurich. En égyptien nous disposons actuellement de 4 cas sûrs :

(1) ⲛⲟⲉⲓϣ « rate » : [hiéroglyphes] *nnšm* (donc *noyš* pour **nonšem* ou sim.).

(2) ⲡⲣⲁⲉⲓϣ « maison des écrits » à côté de ⲡⲣⲁⲛϣ : [hiéroglyphes] *prʿnx* ou plus exactement *pr-ʿnx-w*. La traduction traditionnelle « maison de vie » serait en copte **pr-ōnh*. Le deuxième élément ⲁⲛϣ doit avoir un rapport avec [hiéroglyphes] *ʿnx* « document », probablement un document « maintenu par une ficelle » comme le montre l'hiéroglyphe [hiéroglyphe]. Pour *ʿnx*, mot signifiant « lier » comp. aussi [hiéroglyphes] *ʿnx* « courroie de sandale », [hiéroglyphes] *ʿnx* « prisonnier », [hiéroglyphes] *ʿnx t3-wy* « Lie-les-Deux-Pays » comme surnom de Memphis et [hiéroglyphes] *ʿnx* « guirlande, bouquet » : ⲁⲛⲏϣ.

(3) ⲥⲟⲉⲓϣ « nourir » à côté de ⲥⲟⲛϣ, variantes (L°) de ⲥⲁⲁⲛϣ litt. « faire vivre, nourrir » : [hiéroglyphes] *sʿnx*.

(4) ϩⲛⲏⲥ nom. loc. « Héracléopolis » : [hiéroglyphes] *Ḥ·t nn ny-sw·t* « Maison du Prince », transcription assyrienne *ālu Xi-ni-in-ši* (KM 29). D'après la forme assyrienne on s'attendrait à **Hnins*. ϩⲛⲏⲥ provient de **Ḥniys*, **Ḥnīs* ou sim. avec *ī* long, lequel a dû exister déjà à l'époque de Tell el-Amarna dans la forme **Ḥnēs*.

Ces 4 cas dont seul *un* (ⲛⲟⲉⲓϣ) apparaît dans tous les dialectes constituent les débris d'un ancien dialecte local que l'on situera peut-être dans la région d'Héracléopolis en raison de la forme locale du nom de cette ville.

La forme ⲥⲟⲉⲓϣ est définie comme « incorporeal being accompanying man, double (?) », Crum, *Dictionary*, p. 374 b.

5. L'INFLUENCE DE 𓉔 *h*.

En règle générale, 𓉔 *h* n'exerce pas d'influence sur les voyelles voisines. Il y a pourtant 3 cas dans lesquels elle modifie le timbre vocalique :

(1) ⲛⲉϩⲥⲉ « se réveiller » : [hiéroglyphes] *nhzy* « se réveiller »;

(2) ⲛⲉϩⲡⲉ « se lamenter » : [hiéroglyphes] *nhp* « se lamenter »;

(3) ⲧⲉϩⲛⲉ « front » : [hiéroglyphes] *dhn·t* « front ».

Dans ces trois cas on attendrait normalement une voyelle *a* provenant de *i*, par ex. **dahn-a·t* provenant de **dihn-a·t*. C'est en présence du *h* que le développement s'est arrêté au stade de la voyelle ⲉ. Nous avons un cas semblable où *aleph* a retardé le développement : ⲕⲉⲉⲥ pl. « os » issu de **qiꜣs-ū* (ancienne forme **qisy-ū*, puis **qiss-ū*).

Dans les langues européennes qui possèdent la consonne *h*, l'articulation buccale de celle-ci est identique à celle de la voyelle voisine. Tel n'est pas le cas en hébreu où *h* a gardé un caractère plus indépendant. C'est ainsi que la particule d'interrogation **ha* (en arabe *ha-l*) ne passe pas à **hĕ* devant le mot qu'elle précède, mais à *hă* et « haut » se dit גָּבֹהַּ *gāḇōăh* avec une voyelle furtive *ă* au lieu de **gāḇōh*.

6. LA MÉTATHÈSE.

En comparant les métathèses de l'égyptien et du copte avec celles du latin et du français, on arrive, même sans statistique, à la conclusion que celles de l'égyptien et du copte sont *de loin plus nombreuses* que ces dernières. Cette impression,

d'ailleurs vérifiable au moyen du « *Verbum* » de Sethe qui a dressé des listes de toutes les métathèses connues à son époque, s'explique aisément si l'on compare *la durée d'évolution* connue des deux langues.

Dans une étude consacrée essentiellement à la vocalisation de l'égyptien, il ne semble pas nécessaire de répéter toute la documentation recueillie par Sethe. Pourtant certains faits méritent notre attention :

(a) cas fréquents de métathèses :

1. ⲟⲩⲱϣⲥ « élargir » de *wsx;*
2. ϣⲥ̄ⲛⲉ « événement » de *sxn·t;*
3. ⲗⲁⲧⲡ « radis » du sém. **lipt-i* (hébreu לֶפֶת *lèfeṯ*, arabe *lift);*
4. ϫⲁⲧⲡ « poix » de *ⁿǧipti* du sém. *zipt-i* (hébreu זֶפֶת *zèfeṯ*, arabe *zift).*

(b) traitement du groupe *r — m* ou *l — m :*

1. arabe *ʿilm* « savoir, science » : égyptien **ʿmꜣ* « savoir » : ⲉⲓⲙⲉ;
2. arabe *ḥumar* « asphalte » : ⲁⲙⲣⲏϩⲉ « asphalte » (*mrḥ·t);*
3. arabe *milḥ* « sel » : ϩⲙⲟⲩ « sel » (de *ḥmꜣ-);*
4. cananéen **rumḥ-i* (gén.) « lance » : ⲙⲉⲣⲉϩ « lance »;
5. syriaque : *ramš-ā* « soir » : égyptien *mšr-w* « soir »;
6. arabe *raym* « abondance, tas, tombeau » : égyptien *mr* « pyramide », c'est-à-dire un « tas » et « tombeau » gigantesque;
7. arabe *rām, yarūm* « désirer, aimer » : égyptien *mry* « aimer ».
8. arabe *rāma·t* « étang, lac » : égyptien *mr* « lac, canal ».

(c) métathèses coptes :

1. *dy.t mqḥ-ā* « attrister » : ⲙⲕⲁϩ (S) subst: ⲟⲙⲕⲟ (S);
2. *s-ḥry* « maudire »: ⲥⲁϩⲟⲩ (S): ⲥⲁⲩϩⲉ (S°);
3. *s-ḥry* « balayer, nettoyer »: ⲥⲱϩⲣ (S): ⲥⲱⲣϩ (B);
4. *zy·t ḥym·t* « femme »: ⲥϩⲓⲙⲉ (S): ϩⲥⲓⲙⲉ (O).

Remarque A. ⲣⲙϩⲛⲉϩ « timon » = « lance de bœuf » a conservé l'ancien ordre des consonnes.

Remarque B. ⲣⲟⲙⲥⲓⲛ (B) = μυρσίνη présente une métathèse dans le sens contraire.

7. INSERTION D'UNE NASALE.

Le cas le plus fréquent est l'insertion d'une nasale (*n*) dans la syllabe *mĕt* (atone), formatif des *noms abstraits* : ⲙⲛ̄ⲧ- (*md·t* « chose »), par ex. dans ⲙⲛ̄ⲧⲥⲟⲛ « fraternité » (comme titre, style épistolographique), ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ « témoin » (*mtr-yy*), ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ « trois » (*xmtw*), ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ « bronze, cuivre » (*ḥmt-*), mais ϣⲟⲙⲧⲉ « trois » (f.). En bohaïrique nous avons les formes ⲙⲉⲧ-, ⲙⲉⲑⲣⲉ, ϣⲟⲙⲧ, ϩⲟⲙⲧ (B).

Vieux-copte ⲛ̄ⲧⲉⲣ ϩⲟⲟⲩⲛⲧ (O) « dieux mâles » par opposition à ⲛ̄ⲧⲉⲣ ϩⲥⲓⲙⲉ (O) « déesses femmes » se trouve dans le Papyrus magique de Paris (A. Erman, « Die ägyptischen Beschwörungen des grossen Pariser Zauberpapyrus », *ZÄS* 21, 1883, 89-109). La forme ϩⲟⲟⲩⲛⲧ au lieu de ϩⲟⲟⲩⲧ « mâle » rappelle ⲙⲟⲩⲛⲧⲉ (A) « appeler » et ⲛⲟⲩⲛⲧⲉ (A) « dieu » pour ⲙⲟⲩⲧⲉ (S) et ⲛⲟⲩⲧⲉ (S).

D'autres cas sont ⲥⲙⲁⲙⲁⲁⲛⲧ « béni » pour ⲥⲙⲁⲙⲁⲁⲧ (**samaʿmaʿtey*); ⲁⲡⲟⲕⲁⲗⲩⲙⲯⲓⲥ « apocalypse » (Budge, *Miscellanea*, 573), ابو غلمسيس *abū ġalamsīs* pour ἀποκάλυψις; ⲭⲣⲩⲥⲟⲗⲓⲛⲑⲟⲥ « chrysolithe » (*Miscellanea*, 271); ⲥⲟⲟⲩⲛⲧⲛ « aplanir » (Epiphanius II, n° 462) pour ⲥⲟⲟⲩⲧⲛ et ⲡⲁⲙⲫⲗⲁⲕⲱⲛⲓⲁ (B) « Paphlagonie » (Zoëga 99) pour Παφλαγονία. On trouve même, assez fréquemment, le féminin ϣⲟⲙⲛ̄ⲧⲉ « trois » (f.) d'après le masculin ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ, bien que cette forme remonte à **xamta·t*.

De ⲥⲟⲟⲩⲛ « savoir » il existe une forme ⲥⲟⲩⲱⲛ (une fois écrite ⲥⲉⲟⲩⲱⲛ) pour laquelle on trouve aussi ⲥⲛⲟⲩⲱⲛ, issu de **sewwōn* ou sim.

Ces insertions nous révèlent parfois des particularités de l'ancienne prononciation.

(1) Dans le cas de ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ « trois », ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ « cuivre, bronze », la deuxième partie du mot (*-mt*) a dû être prononcée *autrement* que par exemple dans l'arabe *samt* « chemin » ou l'allemand *samt* « ensemble avec » articulés *en une seule syllabe*.

En égyptien **xamto, *ḥamto,* mots à *deux* syllabes, sont bien passés à *xamt, ḥamt,* mais en gardant leur structure syllabique primitive (**xam-to, *ḥam-to*). En d'autres termes la deuxième syllabe (*to* dans les deux cas) a été réduite à *t,* consonne constituant désormais *une syllabe à elle seule.*

Pour marquer la division syllabique on peut écrire *xam:t, ḥam:t* avec les deux points pour indiquer la *limite.* Cette distribution syllabique rendait moins étroit le contact entre *m* et *t* qu'il n'était en arabe ou en allemand où ces deux sons font partie d'une seule syllabe.

Le passage de la première syllabe (*xam, ḥam*) à la deuxième (*t*) s'effectuait en continuant l'articulation nasale (*m*) transformée en *n* devant la dentale *t.* C'est donc ainsi que s'insère un *n parasite* dans la syllabe atone.

(2) Mais tous les cas ne sont pas identiques. Le mot ⲧⲱⲙ̄ⲛ̄ⲧ « rencontrer » provenant de *dmḏ* « réunir » a développé le *n* parasite dans une ancienne syllabe « pleine ». Nous partons de **dāmad* (localement **dāmid*), forme éclatée du nom verbal *damḏ* et constituée par *deux syllabes.*

Les conditions pour l'insertion d'un *n* parasite étaient réunies au moment où la voyelle de la syllabe atone avait été réduite à zéro. Dans ce cas *m* et *d* (*t*) appartenaient bien à la même syllabe, mais ils étaient séparés par le vide (« zéro ») créé par la disparition de la voyelle atone.

Ce « vide » était constitué en sahidique par la persistance de l'articulation nasale s'approchant de *n* devant l'occlusion dentale. En bohaïrique l'articulation nasale ne persistait pas et la dernière syllabe passait à *m˘t* (syllabe à voyelle zéro), puis à ⲙⲉⲧ.

(3) Il est fort possible que le *n* parasitaire fit son apparition dans d'autres cas. Dans ⲥⲟⲟⲩⲛⲧⲛ̄ « aplanir » il est probable que la nasalisation du groupe ⲧⲛ̄ (*tn*) ait provoqué l'insertion de l'*n.* Il n'est pas toujours facile à décider si les formes à nasalisation parasite doivent leur existence à des raisons phonétiques ou à l'analogie.

(4) Dans le cas de ⲥⲛⲟⲩⲱⲛ « savoir » le groupe *-nw-* remplace une gémination (indiquée une fois par la graphie ⲥⲉⲟⲩⲱⲛ = *sewwōn*). Un autre cas est peut-être ϭⲛϭⲱⲣ « talent » provenant d'un sémitique **kikkār-i* (gén.), comp.

hébreu כִּכָּר. Mais il est également possible que **kinkar-i* ait déjà existé en sémitique.

Le remplacement d'une géminée (*xx*) par un groupe nasal (*nx*) est un fait courant dans de nombreuses langues. En turc *mušamba* (phon.) « toile cirée » provient de l'arabe *mušammaʿ*. En bedja *adanbil* « je ramasse », *adangi* « je retourne » remontent à **adabbil*, et à **adaggi* (O. Rössler). En zénaga, dialecte berbère de la Mauritanie, on dit *nĕnta* « lui » à la place de *nĕtta*.

44. L'ACCENT.

GRAF SCHACK ZU SCHACKENBURG : *Les effets de l'accent dynamique* (1883).

Le nom de l'ancien dieu 𓅃 *Ḥr* « Horus » est conservé en copte sous la forme de ϩⲱⲣ (*Ḥōr*) avec une voyelle *longue et accentuée.* Il existe également dans le nom propre Ἁρσιῆσις « Horus fils d'Isis » comme *Har* (*Ḥar*) avec une voyelle *brève et atone.*

Dans une étude : « 𓅃 Ḥōr, Status constructus Ḥăr », Graf Schack zu Schackenburg put démontrer que cet état de choses existait *déjà au septième siècle avant notre ère.* En effet, les deux formes du nom divin se trouvent déjà en transcription cunéiforme à *l'époque assyrienne* (première campagne d'Assourbanipal : 667 avant J.-C.).

Nous y avons les noms propres *ᵐPi-ša-an-xu-ru* (*Assourb.* I, 92) = « le Fils d'Horus » (*Pꜣ šry n Ḥr*) où *-xu-ru* correspond au copte ϩⲱⲣ et *ᵐxar-ši-ia-e-šu* (*Assourb.* I, 98) « Horus fils d'Isis » (*Ḥr zꜣ 'Is·t*). Dans le premier cas *-xuru* correspond à *Ḥōr,* dans le deuxième *Har-* transcrit un *xar-* atone. L'écriture cunéiforme ne possède pas de signes pour exprimer des syllabes à voyelle *o;* le groupe *-xuru* correspond par conséquent à *Ḥōru* ou sim. *Ḥr zꜣ 'Is·t* = Ἁρσιῆσις.

* * *

ADOLF ERMAN : *Les formes atones de la langue égyptienne* (1883).

Dans un bref exposé Erman définit le rôle de *l'accent dynamique* de l'égyptien (« Die tonlosen Formen der ägyptischen Sprache », *ZÄS* 21, 1883, 37-40). Il

part d'un principe que l'allemand partage avec l'égyptien, la tendance de *grouper deux ou plusieurs mots.* Au lieu de « Wo seid ihr gewesen? » (4 unités) on a, dans la langue parlée, seulement deux : « Woseidihrge wesen? » et à la place de « Er besucht die Vorlesungen » (4 unités) on n'entend que trois : « Erbesucht die Vorlesungen ». Dans certains cas, un mot peut perdre sa voyelle : dans la phrase « Wenn du zu mir kommst, werde ich es dir geben » l'avant-dernier groupe s'articule (à Berlin) « werdichsder » avec *werd* pour *werde* et *s* pour *es.*

Cette tendance de réunir deux ou plusieurs mots en *groupes dominés par un seul accent dynamique* existe également en égyptien. Erman examine la nature des groupes de mots susceptibles de se réunir en un seul groupe et arrive à distinguer 10 cas différents :

(1) le nom suivi d'un complément nominal : ϩⲟⲩⲙⲓⲥⲉ « anniversaire » litt. « jour » (ϩⲟⲟⲩ) de « naissance » (ⲙⲓⲥⲉ). Dans ce cas ϩⲟⲩ- (la forme brève) remplace la forme pleine ϩⲟⲟⲩ « jour » (phon. *hoꜣw*);

(2) le nom suivi d'un adjectif : ⲉⲓⲉⲣⲟ « Nil » provenant de ⲉⲓⲟⲟⲣ « cours d'eau, rivière » et ⲟ « grand ». — Dans ce composé, ⲉⲓⲉⲣ- est une forme réduite de ⲉⲓⲟⲟⲣ;

(3) le nom suivi d'une apposition : ⲟⲩⲥⲉⲣⲟⲩⲉⲛⲁⲃⲣⲉ « Osiris Onnophris » pour ⲟⲩⲥⲓⲣⲉ « Osiris » et ⲟⲩⲉⲛⲁⲃⲣⲉ « Onnophris »;

(4) la dizaine et l'unité : ⲙⲛ̄ⲧⲟⲩⲉ « onze » composé de ⲙⲏⲧ « dix » (ⲙⲛ̄ⲧ est mis par assimilation progressive pour *ⲙⲧ̄-) et ⲟⲩⲉ forme particulière du nom de nombre ⲟⲩⲁ « un »;

(5) la préposition et le nom : ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ « à cette heure » = ϩⲟⲩⲛ mis pour l'ancien *m ḫnw* « dans, litt. à l'intérieur (ϩⲟⲩⲛ) » et ⲧⲉ-ⲟⲩⲛⲟⲩ « cette heure »;

(6) la particule du génitif (ancien *nty*) : ϩⲛ̄ⲟⲩⲡⲛ̄ⲁ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ « dans l'esprit de Dieu » où la forme atone ⲛ̄ⲧⲉ « de » figure à la place de ⲛ̄ⲧⲁ⸗, par ex. ⲛ̄ⲧⲁϥ « chez lui »;

(7) le pronom proclitique : ⲁⲛⲅ̄-ⲟⲩϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ « je suis un petit enfant » où ⲁⲛⲅ̄, atone, remplace la forme pleine ⲁⲛⲟⲕ;

(8) dans certains cas le verbe et son sujet: ⲡⲉϫⲉ-ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ « mon père a dit » avec ⲡⲉϫⲉ, forme atone, contre ⲡⲉϫⲁϥ (*pečáf*) « il a dit »;

(9) le verbe transitif suivi de son régime direct : ⲁϥⲛⲉϫⲇⲁⲓⲙⲟⲛⲓⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ « il exorcisa des esprits » où ⲛⲉϫ- provient de ⲛⲟⲩϫⲉ « jeter (dehors) » et de ⲉⲃⲟⲗ;

(10) tous les autres préfixes comme (a) les préfixes nominaux par ex. ⲙⲛ̄ⲧ-, ϭⲓⲛ̄- comme formatif des noms abstraits, (b) les articles définis et indéfinis, (c) l'adjectif démonstratif (ⲡⲉⲓ- etc.), (d) les négations (ⲛ̄, ⲧⲙ̄ etc.), (e) tous les verbes auxiliaires, c'est-à-dire tous les préfixes de la conjugaison.

Pour l'époque, l'exposé d'Erman était un pas décisif vers une meilleure compréhension des faits linguistiques et comme document il conserve toute sa valeur. La conclusion d'Erman se résume comme suit : « On voit que la relation syntaxique des mots réunis ne joue aucun rôle : il peut s'agir d'un régime direct, d'un complément nominal au génitif, d'une apposition ».

Les groupes de mots

Dans certains cas il est possible de constater le groupement de deux ou de plusieurs mots comme unités sémantiques dans l'ancienne langue.

(a) groupe nominal inséparable :

1. *tꜣ ḥḏ-sn* « leur pain blanc » (1 *Siut* 225) : *tꜣ ḥḏ* « pain blanc » est considéré comme *unité* à laquelle s'ajoutent les pronoms suffixes, non *tꜣ-sn ḥḏ*, mais *tꜣ ḥḏ-sn* comme on dit en allemand « Weissbrot » (Erman, *Grammatik*[4], § 222);

2. *nb ꜥnḫ pn* « ce cercueil (litt. «maître de vie»)», Couyat-Montet, *Hammamat*, n° 192, 19;

3. *imy-rꜣ mšꜥ wr* « le grand commandant de troupe », *Beni Hassan* I, 8, exemple particulièrement probant parce que nous savons que le groupe *imy-rꜣ mš* survit en copte comme ⲗⲉⲙⲏⲏϣⲉ (λεμεῖσα).

(b) constructions comportant la particule de comparaison *ἰs* :

1. *ἰs·t-y Ws-ἰr.t ἰs* « comme le remplaçant d'Osiris », PT 1406 N;

2. *ἰs·t-y ἰs Ws-ἰr.t* « comme le remplaçant d'Osiris », PT 752, b.

Dans le premier cas le groupe génitival est considéré comme *unité tonique* et *ἰs* est *suffixé,* dans le deuxième cas le groupe génitival est scindé en deux par l'intercalation de la particule *ἰs* « comme » (Edel, *Grammatik,* § 323).

(c) insertion de *pw* « c'est » dans un groupe nominal :

dȝng pw ibȝ-w nṯr « c'est un pygmée des danses divines (litt. du dieu) » PT 1189 a P : le groupe *dȝng ibȝ-w nṯr* « le pygmée des danses de dieu » qui devrait logiquement former un enchaînement continu est interrompu par le pronom démonstratif *pw* « celui-ci (est) » ou mieux « c'est ». La construction ressemble à celle de (b, 2) où l'unité génitivale est également scindée en deux. Il ne faut pas invoquer ici l'exemple de constructions *arabes* où l'on trouve, dans l'ancienne poésie, des constructions semblables avec l'intercalation d'une exclamation (*wallāhi* « par Dieu ! »).

En arabe, la *terminaison du génitif* indique suffisamment la relation syntaxique, tandis qu'en égyptien le génitif s'exprimait, à notre connaissance, par la seule position de la *differentia specifica* et, au moins d'après le copte, par la réunion des noms en question en un *seul groupe inséparable* comportant un seul accent principal. Or, d'après les cas (b, 2) et (c) cette unité inséparable *n'était pas réalisée* et le sens de la phrase était probablement exprimé par l'intonation.

* * *

G. Steindorff : *Koptische Grammatik*[2] (1904).

Steindorff distingue dans sa grammaire (§ 134) deux séries de noms composés, une, très fréquente, dont le premier élément se présente sous une forme fortement réduite, et l'autre dont il ne donne que 4 exemples et dont le deuxième élément a subi des altérations :

(1) ⲙⲛ̄ϥⲉ « Memphis » : *Mn nfr* (sans traduction);

(2) ϩⲟⲛⲧ (B) « prêtre » (païen) : *ḥm nṯr* « serviteur de dieu »;

(3) ϩⲉⲛⲉⲉⲧⲉ « monastère » : *ḥ·t nṯr* « maison de dieu », à peine correct.

(4) ⲥⲟⲛⲧⲉ « encens » : *sṯy nṯr* « parfum de dieu », incorrect.

En réalité le cas de ⲙⲛ̄ⲛⲉ est beaucoup plus complexe car il s'agit d'une abréviation pour *Mn nfr Ppy*. De ϩⲟⲛⲧ nous possédons la transcription cunéiforme *mPa-xa-am-na-ta* (KM 15) du Nouvel Empire. La deuxième partie de ϩⲉⲛⲉⲉⲧⲉ est difficile à concilier avec ⲛⲟⲩⲧⲉ « dieu » et dérive d'un autre mot.

Le dernier exemple, ⲥⲟⲛⲧⲉ, *n'est pas un mot composé* dans le sens proposé par Steindorff (*sṯy nṯr*), mais provient de *snṯr* (participe actif **sanṯir* ou sim.).

Bien qu'il n'y ait qu'*un seul exemple* à retenir, le mot désignant le « prêtre » païen, la découverte de noms composés à deuxième élément réduit fut d'une portée considérable. On finit par découvrir, en copte et en égyptien, de nombreux composés accentués sur la première partie de l'ensemble, à l'opposé de l'accentuation habituelle. Nous reviendrons à cette question à la page 245.

* * *

K. Sethe : *Les noms composés accentués sur le premier élément* (1923).

Dans son étude sur la vocalisation de l'égyptien (*ZDMG* 76, 1922) Sethe consacre un chapitre aux noms composés portant l'accent, *non sur la deuxième partie* (p. ex. ⲡⲣ̄ⲣⲟ « roi », litt. « grande maison » = *pr ꜥ3*), mais sur la *première*. Il les considère comme témoins d'une période très ancienne de la langue égyptienne :

(1) ϩⲟⲛⲧ « prophète » : *ḥm nṯr* « serviteur de dieu »;

(2) ⲥⲟⲛⲧⲉ « encens » : *sṯy nṯr* « parfum de dieu »;

(3) ⲙⲛϥⲉ « Memphis » : *Mn nfr-w* « demeurant en beauté »;

(4) *-wetu* « mer » : *w3ḏ wr* « la Grande Verte » (dans *ḥry šy w3ḏ wr* transcrit Ῥισιγέτου);

(5) ⲛⲓⲙ « qui? » : provenant de *in m* « de la part de qui ? », mais orthographié *ⁿny m* « celui de quoi? »;

(6) ⲙⲁϩⲧ « entrailles » : *imy ẖ·t* « ce qui est dans le ventre »;

(7) *hrēt : ⲣⲉⲧ (O) « survivant » : *ḥry t3* « sur terre »;

(8) -ⲛⲏⲥ « roi » : *ny-sw·t* « roi de la Haute Égypte » dans le nom de lieu ϩⲛⲏⲥ « Héracléopolis »;

(9) Μνῆυις « Mnevis », nom du taureau sacré d'Héliopolis » : *mr-wr;*

(10) ⲣⲁⲥⲧⲉ « demain » : *r s3 dw3* « après le matin » (Gardiner);

(11) ⲙⲁⲕϩ « nuque » : *mk ḥr* « protecteur de l'arrière (de la tête) »;

(12) ⲭⲟⲓⲁⲕ « khoïak, nom d'un mois copte » : *k3 ḥr k3* « esprit sur esprit » ou sim.

Observation : Aussi l'accentuation de l'arabe moderne est *loin d'être uniforme.* Au Caire on dit *madrása* « école », *yiktíbu* « ils écrivent », à Louxor *mádrasa, yíktibu.* Dans la vallée du Nil l'accent tombe sur le nom (*el-kálb* « le chien »), chez les bédouins sur l'article (*él-ćelib*). En Égypte on entend *el-ʿénab* « le raisin », en Tunisie *l-aʿnáb.* Chez les ʿAbābda (région de Louxor) j'ai entendu *bêtî* « ma maison, ma tente » avec *deux accents* contre *bêti* chez les sédentaires.

La mosquée de Marrakech, al-Kutubīya, se prononce en général *l-Kutūbiya* au Maroc. De même, « école secondaire » s'y dit *madrasa ṭanáwiya* et non, comme dans les autres pays arabes orientaux *madrasa ṭanawíya* (M. Ridwan Collins, *Sefrou*). Au Yémen, beaucoup de mots peuvent être accentués *de deux manières* : à Ṣanʿā3 *máṭar* et *maṭár* « pluie », *yúrgud* et *yurgúd* « il dort » (Ettore Rossi, *L'arabo parlato à Sanʿā3.* Roma 1939). D'autres formes aberrantes sont *ráǧǧāl* « homme », *fíʿilt* « je l'ai fait », *Manṣúrīyeh* nom d'une ville de la côte (W. Diem, *Skizzen jemenitischer Dialekte,* Beirut 1973, p. 10-12).

45. ÉTUDES PHONÉTIQUES.

1. LA NASALISATION.

Les consonnes *m* et *n,* toutes deux *nasales,* sont suivies dans la presque totalité des cas de la voyelle ⲟⲩ (*ū*) au lieu de ⲱ (*ō*) : on dit bien ⲙⲟⲩⲛ (S) « demeurer », mais ϩⲱⲛ (S) « ordonner ».

On ne peut pas parler d'une *action directe* de ces deux nasales, mais il est certain qu'il existe dans de nombreuses langues une relation entre les *consonnes nasales*, la *nasalisation de voyelles* et le *passage* de *a* nasalisé à *o* et même à *u* :

— en provençal la terminaison *-am* de l'accusatif des noms féminins est passée à *-o*, par ex. *blanco* « blanche » (bas latin *blancam*), *terro* « terre » (*terram*), *vaco* « vache » (*vaccam*);
— en romanche (Suisse, Grisons), dans le dialecte surselvin, le groupe *an* passe à *on : onn* « an » (lat. *annum*), *speronza* « espoir » (ital. *speranza*), *olma* « âme » (lat. *anima*, puis *anma*, *onma*, avec dissimilation *olma*);
— dans les langues slaves *-am*, terminaison de l'accusatif des noms féminins apparaît sous une *forme nasalisée* ou comme *-u*, par ex. russe *ruk-u* « main » (acc.) pour **ramk-am*, comp. lithuanien *ramka-;*
— en persan moderne on prononce le groupe *ān* comme *ūn : nūn* « pain » (écrit : *nān*), *mūndan* « rester » (*māndan*), *mi-dūnam* « je sais » (*mī-dānam*), etc.

Exemples coptes

Les exemples ci-après sont constitués uniquement de verbes présentant la voyelle ⲟⲩ à la place de la vocalisation « normale » avec ⲱ :

ⲙⲟⲩⲕϩ (S) « affliger » (*mqḥ*)
ⲙⲟⲩⲗϩ (S) « saler » (*mlḥ*)
ⲙⲟⲩⲛ (S) « demeurer » (*mn*)
ⲙⲟⲩⲛⲕ (S) « former » (*mnq*)
ⲙⲟⲩⲣϣ (S) « regarder autour » (**mrx*)
ⲙⲟⲩⲧⲉ (S) « appeler » (*mdw*)
ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ (S) « tuer » (*mwt*)
ⲙⲟⲩϣⲧ (S) « parcourir » (*mšd*)
ⲙⲟⲩϩ (S) « remplir » (*mḥ*)
ⲙⲟⲩϫⲕ (S) « mélanger » (**mḏg*)
ⲛⲟⲩⲃⲧ (S) « tisser, tresser » (*nbd*)
ⲛⲟⲩⲕⲉⲣ (B) « piquer, égratigner » (*nqr*)
ⲛⲟⲩⲧ (S) « moudre » (*nḏ*)
ⲛⲟⲩⲧⲙ (S) « être agréable » (*nḏm*)
ⲛⲟⲩⲧϥ (S) « délier, etc. » (*ntf*)
ⲛⲟⲩⲟⲩϩ (S) « retourner » (*nwḥ*)
ⲛⲟⲩϣⲡ (S) « souffler, troubler » (*nšp*)
ⲛⲟⲩϩⲃ (S) « atteler » (*nḥb*)
ⲛⲟⲩϫⲉ (S) « jeter » (*nḏr*)
ⲛⲟⲩϫⲕ (S) « asperger » (*nḏq*)

On dit ⲛϩⲟⲩⲣ (B) « trembler, s'effrayer » et non *ⲛϩⲱⲣ (B) : *ḥ* n'empêche pas le passage de ⲱ à ⲟⲩ. Aussi ⲛⲟⲩϫ (S) « faux, mensonger » provient de ⲛ + *ⲱϫ.

On dit ⲚⲞⲨϨⲘ (S) « sauver » (*nḥm*), mais ⲚⲞϨⲈⲘ (B) : effet de *ḥ*, comp. ⲚⲞϨ (B). Les exceptions sont rarissimes : ⲢⲀⲘⲞⲨⲚ (S) à côté de ⲢⲀⲘⲰⲚ (S) « montant de la porte » : *rmn* « soutien, colonne » : **rammānaw*.

Les verbes causatifs en -ⲟ ont une forme en *-ōtn :* ⲦⲀⲘⲰⲦⲚ (S) « vous informer ». On dit aussi ⲘⲘⲰⲦⲚ (S) « vous » (acc.) et ⲚⲰⲦⲈⲚ (B) « à vous » (dat.) au lieu de **nēten*, comp. ⲚⲎⲦⲚ̄ (S).

La solution de l'énigme nous provient d'Afrique, du vaï, langue soudanaise parlée dans la partie occidentale du Libéria et dans une petite partie de la République voisine de Sierra Leone. Le vaï est classé, comme le bambara, malinké, soninké, etc., parmi les langues mandé, plus précisément parmi les langues mandé-tan, d'après la désignation de « dix » (*tan*), par opposition au groupe mandé-fou qui emploie un autre mot pour « dix » (*fou*) (Dietrich Westermann and M.A. Bryan, *Languages of West-Africa. Handbook of African Languages.* Part II. Oxford University Press 1952, p. 42-45).

Nous devons une excellente introduction phonétique à August Klingenheben (« Vai-Texte », *Zeitschrift für Eingeborenensprachen*, Hambourg 1925-1926, XVI, p. 58-138). Nous y apprenons que toute voyelle placée immédiatement après une nasale est prononcée *nasalisée*. Il s'agit bien de nasales et non de groupes nasaux. Dans cette langue il y a non moins de 8 nasales :

m : labiale;	*ṅ :* vélaire;
n : dentale;	*h̃ : h* nasalisé;
ń : palatale;	*ỹ : y* nasalisé;
ṃ : labio-vélaire;	*w̃ : w* nasalisé.

Deṅ « enfant » + *e* (article défini) se dit donc *deṅẽ*. *Mõ* « homme » se prononce avec l'article défini *mõẽ*. *Nĩ* « être beau » donne avec le suffixe *ya* le nom *nĩyã* « beauté » et *nẽẽ* « langue » s'oppose à *nẽẽẽ* « la langue ». L'influence nasalisatrice cesse quand un nouveau mot commence. La syllabe *ya*, expression du datif, est considérée en vaï comme mot indépendant. On dit donc *nĩĩyẽ-ya* « au bœuf » avec prononciation orale (= non nasale) du dernier élément.

La nasalisation étant *automatique* après consonnes nasales est donc *omise* dans ces cas dans l'orthographe de la langue.

Nous savons donc que le phénomène de la *post-nasalisation* existe. Elle a certainement existé en *égyptien,* mais nous n'en avons trouvé aucune trace, ni en sémitique, ni dans les langues chamitiques.

Il semble donc que *nāfir* « bon » était prononcé à une certaine époque *nãfir* et la voyelle nasalisée a rejoint les *ā* du type °*ḫānaw* « intérieur ». La nasalisation n'était certainement pas limitée à la voyelle *ā* : il y avait *toutes* les voyelles qui pouvaient être prononcées nasalisées. Ce phénomène était, bien sûr, plus perceptible quand la voyelle était *longue.* Nous ne possédons aucun indice quant aux syllabes brèves ou atones. Nous pensons que la nasalisation était dans ces cas plus faible ou peut-être même inexistante. En copte, seule la voyelle *ā* du néo-égyptien porte la marque de la nasalisation, car *ā,* la voyelle la plus ouverte, révèle les influences externes plus que les autres voyelles. W.H.T. Gardiner indique pour l'arabe du Caire 2 prononciations pour chaque voyelle, mais 4 pour la voyelle *a* (brève et longue simple, brève et longue emphatique) (*Egyptian Colloquial Arabic,* Cambridge 1917, p. 6). Aussi les autres voyelles (*e, i, o, u*) possèdent ces 4 « prononciations », mais celles-ci y sont moins marquées, au moins pour l'oreille européenne.

Nous ne savons pas si la post-nasalisation provient du *fonds préchamitique* de la langue ou s'il s'agit d'une *innovation.* En tout cas elle ne se manifeste qu'en copte par *son effet secondaire,* le passage de *ō* (ⲱ) à *ū* (ⲟⲩ). Pourtant, la Nubie a gardé les anciennes formes à *a.* C'est ainsi que le nom du roi *Tnt-'Imn* « Talt-Amane » a gardé l'ancienne forme du nom du dieu, comp. la transcription cunéiforme assyrienne m*Taš-ta-ma-ni-e* (KM 36 : m*Ur-ṭa-ma-ni-e* avec *Ur* pour *Tal*). C'était vers 665 avant J.-C. (Jürgen von Beckerath, *Abriss der Geschichte des alten Ägypten,* Munich et Vienne 1971, p. 67). *Tal* signifie dans ce cas un *l* sourd (*Taλ*).

Le passage de *ā* à *ō* s'était effectué en Égypte beaucoup plus tôt, comp. le nom du prince *B'k n rn-f* « Serviteur de son Nom » (époque d'Assurbanipal) s'écrit m*Bu-kur-ni-ni-ip* (KM 27), c'est-à-dire ⲃⲱⲕ ⲛⲣⲓⲛϥ en copte. Aussi le nom d'Ergamenes (Ἐργαμένης), roi de Méroé (vers 320 avant J.-C.) comporte une forme *Amene,* différente de ⲁⲙⲟⲩⲛ (SB). Le nom s'écrit en égyptien *'Irq Imn* (F.Ll. Griffith, *Meroitic Inscriptions,* Part II, Archaeological Survey of Egypt, London 1917, p. 23). On prononçait donc **Amēn* à Méroé et **Amōn* en Égypte.

2. UN CAS DE DISSIMILATION NASALE.

La séquence *m---m* est remplacée par *n---m* dans le cas suivant :

pyr *mnm·t* « lit » (*Bett*),

n *nnm·t* « bière » (*Bahre*).

Il s'agit dans les deux cas d'un dérivé du verbe *nm* « dormir » correspondant à l'arabe *nām, yanām : nōm* « dormir », *manāma·t* « endroit pour dormir ».

Il faut lire *nm,* comp. ϩι-ⲛⲏⲃ (S), ϩι-ⲛⲓⲙ (B) « dormir » et non *nmʿ* comme l'indiquent les dictionnaires. Le groupe signifie tout simplement *m* et *l'absence* de formes *à voyelle brisée* en copte montre clairement *qu'il n'y avait pas de ʿayin* dans le mot égyptien.

Dans le cas en question on prononçait certainement **manām-a·t* comme en arabe et **nanām-a·t.* Ce nom de lieu contient le thème *-nām* de l'inaccompli (arabe *yanām* « il dort ») provenant, non de **ya-nwam,* mais de **ya-nawam* ou sim.

Les deux noms verbaux coptes, -ⲛⲏⲃ (S) et -ⲛⲓⲙ (B) dérivent de **nmy :* °*nimyaw, nibyaw,* puis °*niybaw* = **nībaw* = ⲛⲏⲃ (S) et °*nímyaw,* puis °*nímaw* (absorption de *w*), **nīmaw* ou sim. = ⲛⲓⲙ (B). Le préfixe provient d'un verbe auxiliaire, probablement *ḥwy* « battre ».

En Égypte une *manāma* est une construction en forme de champignon de la hauteur d'un homme : en bas un grenier cylindrique, surmonté en haut d'une plateforme avec balustrade où l'on dort en été à la belle étoile quand il fait trop chaud à la maison.

3. LA DISPARITION DE VOYELLES LONGUES.

Les voyelles longues (*ā, ī, ē, ō, ū*) d'une syllabe atone sont réduites à *ĕ* ou à *zéro* :

mʿḥʿ·t « tombeau » : ⲙϩⲁⲁⲩ (S);

**dy·t mwt-ā-f* « faire qu'il se tue » : ⲑⲉⲙⲟⲟ=ϥ (B);

syrw « prince » : ⲥⲓⲟⲩⲣ (S) « eunuque ».

Il est évident que *mʿḥʿ·t* « tombeau » ne peut pas passer directement à ⲙϩⲁⲁⲩ (S). Il faut partir de la variante [hiér.] *miḥʿ·t* (= phon. **maiḥāʿa·t*) ou plutôt de *mēḥāʿa·t* pour arriver à **meḥāʿa·t* et à ⲙϩⲁⲁⲩ (S). La diphtongue ⲁⲩ (*au*) est régulière.

Le groupe *mwt-ā-f* peut être reconstitué comme **mawt-ā-fi* ou sim. Cette forme a dû passer à *mōt-ā-fi,* puis à *mot-ā-fi* pour aboutir à *mt-á-f :* (ⲟⲉ)ⲙⲑⲟ⸗ϥ (B).

Les graphies révélatrices du mot *syrw* « prince » sont : ᵐ [hiér.] *srw* (sg.), ᵖʸʳ [hiér.] *sry* (distribution symétrique des signes) = **syr,* ᵗ [hiér.] *syyr* (= phon. *syr*) (*WB.* IV, 188, 3 - 189, 9 : *Vornehmer, Fürst*). Il s'agit de **sayyāraw,* **sēyāraw,* **seyāraw :* ⲥⲓⲟⲩⲣ (S). Aussi ⲥⲟⲩⲱⲛ⸗ϥ (S) à côté de ⲥⲉⲟⲩⲱⲛ⸗ϥ (S) « le savoir, *eum cognoscere* » provient de **sawwān⸗,* puis **sōwān⸗,* **sowān⸗* et **swān⸗.*

En égyptien [hiér.] *Rʿ msy-sw* « Rê l'a engendré », en transcription moyen-babylonienne ᵐ*Ri-a-ma-še-ša* (KM 18) « Ramsès II » (1290-1224 av. J.-C.). Il faut lire ᵐ*Re-a-ma-še-ša,* comp. רַעְמְסֵס *Raʿamsēs,* LXX Ῥαμεσση n. loc. (*Ex.* 1, 12). Participe actif **māsiy* « celui qui a engendré », comp. arabe *wālid,* même forme et même sens, désignation respectueuse du père, et *sw* « le » (acc.) : **māsiy-su* = **māsī-su,* puis **māsē-sa* ou sim. Au début du mot, *Rēʿ* se trouve réduit à *Raʿ* (avec *a* bref) en hébreu et à (*Ra-*) en grec.

4. VOYELLES BRISÉES EN VIEUX SAHIDIQUE DEVANT ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ.

Dans l'orthographe de vieux textes sahidiques les voyelles finales qui portent l'accent sont doublées devant la copule ⲡⲉ, ⲧⲉ, ⲛⲉ, (S), par ex. ⲙⲉ (S) « vérité », mais ⲟⲩⲙⲉⲉ ⲧⲉ « c'est vrai », litt. « c'est une vérité » (H.J. Polotsky, « Compte rendu de W. Till, Koptische Grammatik », *OLZ* LII, 1957 : 231, et « Zu den koptischen literarischen Texten aus Balaizah », *Orientalia* XXVI, 1957, 347-349).

D'après Polotsky, *l'occlusion glottale* (*der harte Absatz*) de la fin du mot, ***non indiqué*** dans la graphie normale, se trouve devant la copule enclitique ***au milieu d'un complexe*** et s'écrit comme ***voyelle brisée.*** Il ne s'agit pas uniquement de mots à une seule syllabe, car aussi ⲟⲩⲛⲧⲉ (S) « tu (f.) as » s'écrit ⲟⲩⲛⲧⲉⲉϥ (S) « tu (f.) l'as » (= phon. *wntéʾf*), *OLZ* LII, 1957, 232.

Ce phénomène prouve que le sahidique de ces textes ne prononçait pas de voyelle (*e* muet) dans ⲟⲩⲛⲧⲉⲉϥ (S), mais *wn-teꜣf* (2 syllabes) et non **wĕnteꜣĕf* (3 syllabes).

Polotsky donne plusieurs exemples, dont voici un extrait :

ⲙⲉ (S) « vérité » : ⲟⲩⲙⲉⲉ ⲧⲉ *Jean* 5, 30;
ⲙⲟⲩ (S) « mourir » : ⲧⲛ̄ⲛⲁⲙⲟⲩⲟⲩ ⲡⲉ *Deut.* 5, 25;
ⲛⲁ (S) « pitié » : ϩⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲁ ⲡⲉ *Sir.* 44, 11;
ⲟ (S) « être, être fait » : ⲛⲉⲕⲟⲟ ⲡⲉ *Deut.* 16, 12;
ⲟⲩⲁ (S) « un, seul » : ⲟⲩⲁⲁ ⲡⲉ *Deut.* 6, 4;
ⲣⲱ (S) « aussi » ou sim. : ⲣⲱⲱ ⲡⲉ *Pistis Sophia* 17, 9;
ϣⲛⲁ (S) « débauché » : ⲟⲩϣⲛⲁⲁ ⲧⲉ *Prov.* 7, 11 (Worrell).

Les citations du *Deutéronome* se réfèrent au manuscrit de Budge, l'évangile de Jean est cité d'après Horner et Thompson (*The Sahidic Version of the Acts, etc.* Appendice).

Ces exemples montrent que la voyelle finale de ⲙⲉ (S) « vérité » (**mŏꜣʿe·t*), ⲛⲁ (S) « pitié » (°*niʿya·t*, puis **naʿle·t*) était effectivement tombée, aussi celle de ⲙⲟⲩ (S) « mourir » (**mōwet*, reconstruction schématique, puis **mūwe* et **mū*). Dans ce dernier cas il n'y a jamais eu de ꜣ (*aleph*) ou de ʿ*ayin*.

Ces voyelles brisées *ne sont pas toujours notées*. Polotsky cite le cas de ⲟⲩⲁ ⲛⲉ *Sir.* 6, 6 (Lagarde) et ⲟⲩ « quoi ? » (*für* ⲟⲩ « *was* » *gilt die Regel nicht : Orientalia* 26, 1957, 348, note 3).

5. FORMES ABERRANTES.

Il arrive qu'une forme présente un phonème excédentaire qui ne se justifie pas d'après les règles du développement phonétique :

ⲁⲙⲁⲓⲟⲩⲓ (B°) « mers » (sg. ⲓⲟⲙ) est mis pour ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (B), comp. ⲥⲉⲃⲑⲁⲓⲟⲩ (B) « murs » (sg. ⲥⲟⲃⲧ);

ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ (S°) « pères » pour ⲉⲓⲟⲧⲉ (S), provenant de **yaty-ū* : le *y* est représenté par la voyelle « brisée » et par le -ⲉ final;

ϣⲁϥⲧⲉ (S°) « pêcheur » pour ϣⲁϥⲧ (S), nom de relation comme *mḥ·t-y* « septentrional » : ⲙ̄ϩⲓⲧ (S) *sans* -ⲉ;

ⲥⲟⲟⲛⲉ (S°) « brigand » pour ⲥⲟⲛⲉ (S), de **zanyaw :* comp. ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ (S°); le mot signifie littéralement le « vagabond »;

ϩⲁⲗⲁⲁⲧⲉ (S°) « oiseaux » pour ϩⲁⲗⲁⲧⲉ (S), issu de **ḥaly-ỉ·t-y-ū,* comp. ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ (S°).

ⲉⲓⲙⲙⲉ (S°) est une combinaison de ⲉⲓⲙⲉ (S) et d'une forme ⲙⲙⲉ (AL) « savoir »; ⲥⲟⲟϣϣⲉ (S°) « champs » est mis pour ⲥⲟⲟϣⲉ (S) = **saxwe·t,* comme ϩⲓⲟⲟⲙⲉ (S) « femmes » remplace **ḥayumwe·t.*

6. MOTS SE TERMINANT PAR ⲟⲩⲣ : ⲃⲁⲥⲟⲩⲣ, ⲕⲟⲩⲣ, etc.

En feuilletant un dictionnaire copte on est frappé par le nombre de mots se terminant par -ⲟⲩⲣ à la place de -ⲱⲣ, par ex. :

ⲃⲁⲥⲟⲩⲣ	(B)	« antimoine »	ⲧⲕⲟⲩⲣ	(F°)	« se dépêcher »
ⲕⲟⲩⲣ	(S)	« sourd »	ϣϭⲟⲩⲣ	(S)	« bague »
ⲕⲣⲟⲩⲣ	(S)	« grenouille »	ϩⲃⲟⲩⲣ	(S)	« main gauche »
ⲥⲓⲟⲩⲣ	(S)	« eunuque »	ϭⲃⲟⲩⲣ	(S)	« main gauche »
ⲥⲕⲟⲩⲣ	(S)	« bail »	ϭⲟⲩⲣ	(B)	« fumée »

On trouvera une énumération complète de ces mots dans le dictionnaire rétrograde des mots coptes actuellement en préparation (R. Kasser, *Compléments au Dictionnaire Copte de Crum,* Le Caire 1964, p. VIII).

En effet, on peut se demander pourquoi on a ⲧⲕⲟⲩⲣ (F°) « se dépêcher » et ⲛϩⲟⲩⲣ (B) « s'effrayer, trembler » avec -ⲟⲩⲣ, mais ⲥⲃⲱϩ (L) « prier » et ϭⲣⲱϩ (S) « manquer », verbes formés d'après le même modèle.

La préférence qu'accorde le copte au groupe -ⲟⲩⲣ au détriment de -ⲱⲣ *ne s'explique pas* par l'influence de la consonne *r :* en effet, l'articulation de cette liquide ne comporte *aucun élément labial* pouvant motiver le passage de ⲱ (*ō*) à ⲟⲩ (*ū*).

Pour trouver la raison de cette particularité de la langue, il faut remonter au moins au *néo-égyptien* quand tous ces mots se terminaient par *-ār*. À cette époque-là la voyelle précédant le *r* était prononcée d'une *manière particulière,* différente de l'*ā* normal.

Pour représenter dans l'écriture ces deux nuances de la lettre *ā*, nous écrivons pour le *ā* long normal la lettre *ā* en italique, tandis que la voyelle *ā* qui a subi l'influence d'un *r* suivant est distinguée par la lettre ā en romain. Il y avait donc, à un stade antérieur de la langue des formes du type *tak*ā*raw*, *nah*ā*raw* et aussi du type *sabāḥaw*, *garāḥaw*.

Nous examinons par la suite plusieurs cas dans lesquels la consonne *r* exerce une influence sur la voyelle précédente.

— En hébreu *r* a la particularité qu'il n'est jamais prononcé comme *géminée*. Nous parlons ici de l'hébreu *massorétique*. On dit donc *biqqeš* « il a demandé », mais *bēreḵ* « il a béni » comme on dit *quddaš* « il a été sanctifié », mais *bōraḵ* « il a été béni ». Les formes *bēreḵ* et *bōraḵ* sont mises pour **birrek* et **burrak*.

— En araméen aussi *r* a une préférence pour la voyelle *a*. On y dit *mallel* « il a parlé », *qabbel* « il a reçu », *šammeš* « il a servi », mais *gabbar* « il a animé, encouragé », *ḥassar* « il a fait manquer », *šaddar* « il a envoyé ». Ces dernières formes sont mises pour **gabber*, **ḥasser*, **šadder*.

— En anglais *a* se prononce dans la plupart des cas comme *ä*, voyelle située entre *a* et *è*. Dans la combinaison *ar* on prononce un *ā* pur suivi d'un *r* réduit : *had* « avait » est *häd*, *lad* « garçon » est *läd*, mais *hard* « dur » se prononce *hā*^{r}*d* et *lard* « saindoux » est *lā*^{r}*d*.

— En français les deux sons de la voyelle *a* sont représentés indifféremment par *a* dans l'écriture. Il y a cependant une nette différence entre le *a* de *carte*, *dame*, *plat* (plus ouvert) et celui de *gras*, *pas*, *vase* (plus fermé). Maurice Grammont cite les formes *ārb* « herbe » et *tār* « terre » en Franche-Comté (Damprichard). Le *r* qui change un *e* en *a* est un *r* dit dental, en réalité *alvéolaire :* la pointe de la langue est *relevée contre les alvéoles*. Mais aussi le contraire peut se produire: on prononce en Corse *berb*, en Lorraine septentrionale *bèrb* pour « barbe ». Il s'agit dans ces cas d'un autre *r*, un *r* articulé avec la pointe de la langue *en bas*, l'articulation ayant lieu soit entre le dos de la langue et la voûte palatine, soit entre le dos et la luette. Dans le premier cas on parle du *r* parisien actuel, dans le deuxième du *r* grasseyé (*Traité de Phonétique*, Paris 1933, p. 217).

— En égyptien aussi nous devons compter avec plusieurs articulations de *r*. Il y avait probablement une sorte de *r* qui exerçait une influence sur le *a* précédent,

le rendant plus fermé (= un peu moins ouvert) que le *ā* normal et ceci explique que ces voyelles étaient assimilées à la voyelle *ā* que nous avons trouvée dans [hiéroglyphes] *ḫnw* « intérieur », en copte ϩⲟⲩⲛ (S), ϧⲟⲩⲛ (B), **ḫānaw*.

Un nombre restreint de mots a gardé la finale -ⲱⲣ : il s'agit de quelques verbes : ⲧⲱⲣ (S) « s'unir », ⲥⲱⲣ (S) « distribuer », ϣⲱⲣ (S) « fermer », du mot ϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ (S) « toit » comportant le mot [hiéroglyphe] *pr* « maison » = ⲡⲱⲣ et du nom d'un dieu, ϩⲱⲣ (S) « Horus ».

Pour les verbes on peut invoquer le jeu de l'analogie, argument qui ne joue pas dans le cas de la nasalisation (ⲙⲟⲩⲛ au lieu de *ⲙⲱⲛ). Restent ⲡⲱⲣ (S) « maison » et ϩⲱⲣ (SB), nom du dieu, mots attestés depuis les temps les plus reculés de l'histoire. À ceci s'ajoutent les qualitatifs, par ex. ϣⲣϣⲱⲣ (S) « est renversé ».

Le cas le plus étonnant est sans doute celui du nom du dieu. Il se peut que celui-ci était *originaire* d'une région dans laquelle *r* n'exerçait pas d'influence sur *ā*. La même remarque vaut pour la désignation de la « maison », ⲡⲱⲣ (S) et ⲫⲱⲣ (B).

Dans le cas de ⲙⲟⲩⲣ (S) « lier, attacher », le passage de *ō* à *ū* (ⲟⲩ) est certainement dû à la *nasale*. Nous avons vu que les noms verbaux se terminent dans plusieurs cas par -ⲱⲣ (S), p. ex. ⲥⲱⲣ (S) « étendre » etc.

7. OMICRON FINAL, VOYELLE LONGUE.

Les verbes causatifs du type ⲧⲁⲗⲟ (S) « monter » (*trans.*), ⲧⲁⲙⲟ (S) « informer », ⲧⲟⲩⲉⲓⲟ (S) « éloigner » dérivent de formations composites **dy·t ʿl(y)-ā*, **dy·t ʿm(y)-ā*, **dy·t wꜣy-ā* « faire qu'(il) monte, qu'(il) sache, qu'(il) s'en aille » ou sim. Le formatif du subjonctif était *ā*, mais non un *a* simple, mais un *a* long et accentué. Ces verbes sont à prononcer : *talô̱, tamô̱, tuyô̱*. Dans tous ces cas il s'agit d'une voyelle *ouverte* que nous représentons par *ô̱*, longue et accentuée, ce qui est indiqué par le *circonflexe*.

En revanche, les formes ⲧⲁⲗⲟ⸗ϥ (S) « le monter », ⲧⲁⲙⲟ⸗ϥ (S) « l'informer », ⲧⲟⲩⲉⲓⲟ⸗ϥ (S) « l'éloigner » sont à prononcer *taló̱f, tamó̱f, tuyó̱f*, avec *o̱* ouvert, *bref* (en syllabe fermée) et *accentué*.

Nous possédons une *preuve irréfutable* de la quantité de la désinence -ⲟ (*ô̱* ouvert, mais long). La forme réduite de la marque du subjonctif est ⲟⲩ = *u*, comp. ⲧⲟⲩⲛⲟⲩ-ⲉⲓⲁⲧ⸗ (S) « informer », litt. « faire que l'œil (de quelqu'un) s'ouvre » (**dy·t wn-ā yr·t=*) : **t wen-ō yat=*. Un ⲟ bref n'est jamais réduit à ⲟⲩ, mais à ⲉ. Till en donne deux exemples :

ⲧⲥⲟ (S) « faire boire » : ⲁⲩ-ⲧⲥⲉ⸗ϥ-ϩⲙⲝ (S) « ils le *firent boire* du vinaigre »;
ⲧⲙⲙⲟ (S) « faire manger » : ⲧⲣⲉⲩ-ⲧⲙⲙⲉ⸗ϥ-ⲟⲉⲓⲕ (S) « pour qu'ils lui *donnent* du pain *à manger* ».

Comp. Walter Till, *Koptische Grammatik*, Leipzig 1955, § 276. La forme atone de ⲧⲥⲟ⸗ϥ (S) est donc ⲧⲥⲉ⸗ϥ (S), celle de ⲧⲙⲙⲟ⸗ϥ (S) est ⲧⲙⲙⲉ⸗ϥ (S).

Il y a peut-être encore d'autres cas dans lesquels -ⲟ final doit être prononcé -*ô̱* et non -*o̱* :

ⲁⲓⲟ, ϩⲁⲓⲟ (S) interjection « oui, en vérité » ou sim.;
ⲛⲛⲟ (S) adverbe « non, cela ne doit pas se faire », d'après Erman 𓈖𓇋𓅱 *nn iw* (*Neuägyptische Grammatik*, § 503);
ⲙⲟ (S) vb. « prends » (impératif), prob. 𓅓 *m*, 𓅓 *m*, 𓅓 *m*, « prends » (Edel, *Grammatik*, § 611).

Le féminin correspondant en est ⲙⲉ (S) « prends, toi, femme », prob. *mê̱* ou *mǟ*, avec *e* ouvert, long et accentué.

Aussi ⲁⲙⲟⲩ (S) « viens » (m.) et ⲁⲙⲏ (S) « viens » (f.) se terminent *par des voyelles*. Dans ces cas aussi les voyelles sont longues, ce qui correspond à la règle, mais il s'agit de -*ū* (ancien -*ā*) et de -*ē* (ancien -*ī*). Nous ne savons pas pourquoi ces deux paires d'impératifs n'ont pas les mêmes voyelles au masculin et au féminin.

8. LES ACTA PAULI.

Un examen des Acta Pauli rédigés en dialecte lycopolitain fournit les précisions suivantes (Carl Schmidt, *Acta Pauli*, Leipzig 1905) :

— Les formes à *voyelles longues* présentent toujours la terminaison -ⲉ : ⲁⲛⲏϩⲉ (L) « éternité », ⲏⲡⲉ (L) « nombre » (52, 9).

— Les mots se terminant par *-y* et un suffixe (*-aw* ou *-ū*) présentent un ι final : ⲥⲁⲛⲓ (L) « brigand, voleur » (31, 15), ⲉⲓⲁϯ (L) « parents » (33, 19) : **zanyaw, *yaty-ū.*

— En revanche *y* se maintient fréquemment devant le *-a·t* du féminin : ⲙⲁⲉⲓⲉ (L) « aimer » (6, 13), ⲙⲉⲉⲧⲉ (L) « obtenir » (12, 5), ⲡⲣⲣⲉⲓⲉ (L) « briller » (27, 23), ⲥⲁⲁⲁⲧⲉ (L) « chute » (37, 27), ϩⲁϯⲉ (L) « peur » (15, 8). Dans ⲙⲉⲉⲧⲉ (L) et ⲥⲁⲁⲁⲧⲉ (L) l'ancien *y* est représenté par la *voyelle brisée.*

— Les anciennes formes en *-i·t* ont -ⲉ : ⲉⲓⲣⲉ (L) « faire » (20, 19), ⲣⲓⲙⲉ (L) « pleurer » (12, 3), ⲉⲙⲛ̄ⲧⲉ (L) « au-delà, enfer » (37, 8).

On n'observe *aucune trace* du *y* dans ⲛⲟⲩⲉ (L) « être sur le point de faire quelque chose » (21, 23), verbe à *voyelle longue,* ⲉϣⲱⲡⲉ (L) « si » (8, 6) comportant l'ancien *xpr,* puis *xpi,* ⲛⲁⲉ (L) « avoir pitié » (29, 1) : **niʿyi·t.*

Tous ces exemples nous montrent que les terminaisons -ⲉ et -ι d'une partie des textes lycopolitains *ne reflètent nullement un état archaïque* de la langue. Si la voyelle ι apparaît en finale, il s'agit d'une nuance vocalique due à un ancien *y.*

La distribution des voyelles finales

Il n'est pas nécessaire d'invoquer le traitement différent des voyelles finales pour expliquer la répartition de -ι (BF) et de -ⲉ (autres dialectes) en copte., p. ex. ⲛⲟⲩϥⲉ (S) « bon » mais ⲛⲟⲩϥⲓ (B).

Abdelghany A. Khalafallah décrit le dialecte de son village natal (ʿEzbet el-Būṣa, Haute Égypte) où les noms féminins se terminent par *-a* ou par *-i* (*A Descriptive Grammar of Ṣaʿi:di Egyptian Colloquial Arabic,* La Haye-Paris 1969). On dit *ḥitti* « pièce », *fākhi* « fruit », mais *waṣfa* « prescription », *suḥba* « amitié », donc *-i* après consonne « légère », *-a* après consonne emphatique ou emphatisée. L'auteur marque l'emphase des *voyelles,* non celle des consonnes.

Il est probable que certaines consonnes avaient aussi en égyptien une préférence pour la voyelle *-a* et d'autres pour *-i,* un état qui a pu aboutir à un *nivellement* dans un sens ou dans l'autre.

9. UNE PARTICULARITÉ DU FAYOUMIQUE.

En fayoumique ⲉ (F) remplace ⲁ (S) devant certaines consonnes :

(1) devant *ʿayin :* ⲧⲃⲉ (F) pour ⲧⲃⲁ (S) « myriade » = *ḏbʿ;*
(2) devant *ḥ :* ⲃⲉϩⲥⲓ (F) pour ⲃⲁϩⲥⲉ (S) « génisse » = *bḥz·t;*
(3) devant *x :* ⲟⲩⲃⲉϣ (F) pour ⲟⲩⲃⲁϣ (S) « blanchir » (intr.) = *wbx;*
(4) devant *ẖ :* ⲡⲉϩⲗⲓ (F) pour ⲡⲁϩⲣⲉ (S) « médicament » = *pẖr·t.*

La règle a été formulée par W. Till (*Koptische Chrestomathie für den fayumischen Dialekt,* Wien 1930, p. 2).

Il est cependant bien entendu que ces correspondances *ne révèlent rien* de l'ancienne vocalisation des formes. La voyelle de ⲧⲃⲁ (S) est due à la présence du *ʿayin.* ⲃⲁϩⲥⲉ (S) semble provenir d'une forme participiale **baḥz-a·t.* ⲟⲩⲃⲁϣ (S) est un nom verbal, *°wabāx, *wabáx.* Aussi ⲡⲁϩⲣⲉ (S) semble être une forme participiale **paẖr-a·t.*

10. LA VOYELLE ⲟⲩ EN COPTE.

Dans certains mots coptes on trouve une voyelle ⲟⲩ *non conditionnée* par une nasale (*m-* ou *n-*) ou par *r* en finale. Classement provisoire :

(a) *mots à une syllabe :*

(1) ⲕⲟⲩⲓ (S) « petit »; ⲟⲩⲥ (S) « chauve »; ⲕⲣⲟⲩϫ (S) « biscuit »; ϩⲟⲩⲛ (S) « intérieur »; etc.

(b) *mots à deux syllabes :*

(2) ⲗⲁⲕⲟⲩ (B°) « fruit de sycomore, figue de sycomore »; ⲃⲁⲗⲕⲟⲩ (B) « cruche »; ϩⲁⲕⲟⲩ (S) « faucille »; ⲗⲓⲗⲟⲩ (S) « enfant »;

(3) ⲉⲉⲓⲟⲩⲗ (S) « cerf »; ϩⲁⲗⲗⲟⲩⲥ (S) « toile d'araignée »; ϩⲁⲛⲧⲟⲩⲥ (O), ⲁⲛⲑⲟⲩⲥ (B) « lézard », etc.

(4) ⲣⲟⲩϩⲉ (S) « soir »; ϣⲟⲩϣⲧ ou ϣⲱϣⲧ (S) « fenêtre, niche »; ⲥⲟⲩⲣⲉ (S) « épine »; ⲕⲟⲩⲛ⸗ϥ (S) « son giron »;

(5) ⲥⲧⲁϫⲟⲩⲗ (S) « araignée »; ⲕⲟⲩⲛϫⲟⲩ (S) « récipient »;

(6) ⲥⲁⲗⲟⲩⲕⲓ (B) « pétrocéphale »; ϫⲁⲣⲟⲩⲕⲓ (B) « lézard »; ϣⲁϥⲟⲩⲣⲓ (B) nom d'un poisson, etc.

(c) *mot à 3 syllabes :*

(7) ⲕⲉⲗⲕⲟⲩⲗⲉ (S) « abcès, etc. ».

La voyelle (ⲟⲩ) de ces mots provient apparemment d'un ancien *ā :* il y a ⲗⲁⲕⲟⲩ (B) et ⲉⲗⲕⲱ (S); ϣⲟⲩϣⲧ (S) et ϣⲱϣⲧ (A); ⲗⲓⲗⲟⲩ (S) forme un pluriel ⲗⲓⲗⲟⲟⲩⲉ (S), etc. Mais ⲃⲁϣⲟⲩϣ (S) « rue » provient de **bāšūš-i* (gén.), ⲕⲟⲩⲡⲣ (S) « henné » de **kupr-i* (gén.) comme mots d'emprunt d'origine sémitique. Dans le cas de ⲉⲉⲓⲟⲩⲗ (S) « cerf » il n'y a pas de doute que ⲟⲩ remonte à ancien *ā,* comp. hébreu אַיָּל *ȝayyāl.*

Il y avait donc en égyptien une voyelle *ā* (*a* long) qui apparaît en copte comme ⲱ et encore une autre, également *ā* (*a* long) qui apparaît comme ⲟⲩ. Dans plusieurs cas la frontière n'est pas très nettement marquée, mais *en général* il y a des mots qui n'ont que ⲱ et d'autres qui n'ont que ⲟⲩ.

Les participes actifs ont en général ⲱ : ⲃⲱⲱⲛ (S) « mauvais », ⲟⲩⲱⲃϣ (S) « blanc », ϣⲱⲥ (S) « berger ». Il y a cependant ⲟⲩⲥ (S) « chauve » et ⲕⲟⲩⲓ (S) « petit ». Les exemples sous (b) font l'impression de mots de patois. Il n'y a que peu d'exemples d'un verbe du type ⲥⲱⲧⲙ (S) « entendre ».

Cette dernière constatation nous fait penser que ⲱ provient de *°a* bref et ⲟⲩ de *°ā* long. La voyelle ⲱ doit sa quantité à la loi syllabique (voyelle longue en syllabe ouverte), tandis que ⲟⲩ provient d'un *ā primitivement* long. Certains participes comme ⲟⲩⲥ (S) et ⲕⲟⲩⲓ (S) formés de squelettes ult. *w* ou *y* ont gardé leur *ā* plus « sombre » primitif, probablement parce que la voyelle longue s'y trouvait à la dernière syllabe.

Toutefois, un examen des exemples cités montre qu'on doit compter avec des influences dialectales pour résoudre les contradictions apparentes. C'est ainsi que ϫⲱⲃ (B) « faible », du verbe [hiéroglyphes] *gby* « être faible » possède deux formes

féminines provenant de deux aires différentes : ϫⲟⲃⲓ (B) constitue la forme « normale », tandis que ϫⲟⲩⲃⲓ (B) provient d'une aire locale :

ϫⲟⲃⲓ (B) : °*gābiy-a·t,* puis **gaby-a·t;*
ϫⲟⲩⲃⲓ (B) : °*gābiy-a·t,* puis **gābiy·t* = **gābī·t.*

La forme masculine était **gābiy.*

Il ne faut pas demander pourquoi on dit ⲥⲱⲛⲓ (B) « sœur » et non *ⲥⲟⲩⲛⲓ (B) : cette forme a certainement existé localement (**sānī·t*), mais nous n'en avons pas de preuve écrite.

11. L'ALTERNANCE ⲁ : ⲏ.

Cette alternance est assez fréquente en copte. Les exemples ci-après ne constituent qu'un choix :

(1)	ⲕⲗⲁⲗ	« collier »	:	ⲕⲗⲏⲗ.	(6)	ϣⲉⲗⲧⲁⲙ	« moutarde »	:	ϣⲉⲗⲧⲏⲙ.
(2)	ⲛⲁⲡ	« maître »	:	ⲛⲏⲃ (B).	(7)	ϩⲁⲗⲁⲕ	« anneau »	:	ϩⲁⲗⲏⲕ.
(3)	ⲣⲁⲧ⸗	« pied »	:	ⲣⲏⲧ⸗.	(8)	ϩⲁⲧ	« argent »	:	ϩⲏⲧ.
(4)	ⲥⲁⲧ	« queue »	:	ⲥⲏⲧ.	(9)	ϩⲁⲩϭⲁⲗ	« ancre »	:	ϩⲁⲩϭⲏⲗ.
(5)	ⲧⲁϥ	« salive »	:	ⲑⲏϥ (B).	(10)	ϩϫⲁⲛ (O)	« poireau »	:	ϣϫⲏⲛ.

Tous les cas ne sont pas pareils. Il peut s'agir d'anciennes différences dialectales (2). Il y a certainement des formes à métathèse, par ex. **ridy=es* « son pied » : ⲣⲁⲧ⸗ⲥ et *riyd-ĕs* = *rīd=ĕs :* ⲣⲏⲧ⸗ⲥ (3). Une autre possibilité est l'opposition entre le *singulier* et le *pluriel* (syllabe *fermée :* syllabe *ouverte*).

D'autre part, nous avons :

(1) ϩⲁⲕⲟ (S) « magicien » : ⲁⲭⲱ (B);
(2) ⲉⲙⲁϣⲟ (S) « beaucoup » : ⲉⲙⲁϣⲱ (B);
(3) ⲣⲟ (S) « oie » : *ⲣⲱ (B).

En réalité *ⲣⲱ (B) n'est pas attesté, mais la forme a pu exister car nous possédons la graphie *rꜣw* (*TPC* I, p. 96) : **rāꜣaw.*

12. LES « ANCIENS COMPOSÉS ».

G. Steindorff mentionne dans sa grammaire copte 4 noms composés dont la *deuxième* partie apparaît sous une forme extrêmement réduite : ⲙⲛ̄ϥⲉ (S) « Memphis » : *Mn nfr* et ϩⲟⲛⲧ (B) « prêtre » : *ḥn nṯr* (mieux : *ḥm nṯr*). Normalement on devrait s'attendre à des formes se terminant par ⲛⲟⲩϥⲉ « bon » (*nfr*) et ⲛⲟⲩⲧⲉ « dieu » (*nṯr*). C'est donc exactement *le contraire* de ce qu'on trouve normalement, par ex. ⲙⲁⲓ-ⲛⲟⲩⲧⲉ (S) « aimant Dieu, pieux » où le *deuxième* élément est intact. Les deux autres exemples, ϩⲉⲛⲉⲉⲧⲉ (S) « monastère » et ⲥϯⲛⲟⲩϥⲉ (S) « encens » sont aujourd'hui interprétés différemment (G. Steindorff, *Koptische Grammatik*, Berlin 1904, § 134).

K. Sethe revient à ces formes dans une étude sur la vocalisation de l'égyptien en portant le nombre de ces composés irréguliers à *une douzaine* (« Die Vokalisation des Ägyptischen », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 77, 1923, 145-207). Il y précise qu'il s'agissait de *composés très anciens*, provenant d'une époque dans laquelle *l'accent frappait* non le deuxième élément d'un composé, mais *le premier*, par ex. *wétu* (transcription) « mer » provenant de *wꜣḏ wr* « la Grande Verte » (p. 191). Dans ce cas, le deuxième élément, *wr* « grand » n'est pas prononcé *wēr* (ⲟⲩⲏⲣ), mais *-wĕ*, forme atone. Nous citons encore *ret* (transcription) « survivant » : *ḥr-y tꜣ* « qui est *sur la terre* » (à peu près **ḥrē-taꜣ*), *nēs* « roi de la Basse Égypte » dans le toponyme *Ḥnēs : Ḥ·t nn ni-sw·t* et Μνῆυις, nom du taureau sacré de Memphis : *Mr wr*. Ceci porte le nombre des composés irréguliers sûrs à six. Les autres composés présentés par Sethe ne résistent pas à un examen critique.

W. Czermak a consacré tout un livre à l'accentuation du copte. Il y souligne *l'ancienneté* des composés accentués sur le *premier* élément et divise tout le vocabulaire copte en *deux parties :*

(a) les mots accentués sur la *dernière syllabe* ou, en d'autres termes, d'après lui, les mots du copte « normal »;

(b) les mots accentués sur la *première* syllabe, environ la *moitié* du vocabulaire, provenant d'une époque qui se situe « avant l'ancien égyptien » (sic).

Czermak va plus loin que Sethe : il considère comme pré-coptes aussi tous les mots simples qui portent l'accent sur la première syllabe : ⲛⲟⲙⲧⲉ (S) « force »,

ⲣⲁϩⲧⲉ « chaudron », ⲕⲁⲙⲧⲉ (S) une « mesure » d'huile, ⲙⲟⲥⲧⲉ (S) « haïr », etc. (*Der Rhythmus der koptischen Sprache.* Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, Wien 1931. Band 213, Abhandlung 2). Ce travail n'apporte *aucune preuve* en faveur des affirmations souvent surprenantes qu'il comporte. Nous examinons ci-après plusieurs points qui méritent d'être relevés.

§ 91 : ϩⲁⲕⲟ (S) « magicien » = ϩⲓⲕ (S) « magie » + ⲟ (S) « grand » : ce composé *n'a pu signifier* que « grande magie » et non « magicien »; de plus, *il ne semble pas* que ϩⲁⲕ- puisse provenir de ϩⲓⲕ; aussi ⲥⲁϫⲟ (S) « maître » est dérivé de ⲥⲁϩ (S) « scribe » + ⲟ (S) « grand » : on ne voit pas comment ⲥⲁϩ + ⲟ a pu aboutir à *sakho.*

§ 93 : Czermak compare ⲡⲓⲃⲱⲕ (B) « le serviteur » et ϯⲃⲱⲕ (B) « je vais » : cette forme *n'existe pas,* il faudrait bien dire ϯⲃⲏⲕ (B) (*conjugaison du présent I*).

§ 96 : nous sommes *en désaccord* avec Czermak en ce qui concerne *l'accentuation des mots grecs : δαίμων* « démon », *βίος* « vie », *ἄρχων* « archonte » sont accentués sur la *première syllabe.* Czermak accentue ⲇⲉⲙⲱ́ⲛ, ⲃⲓⲟ́ⲥ, ⲁⲣⲭⲱ́ⲛ *sur la deuxième,* sans donner d'explication. On ne voit pas du tout pourquoi ces mots auraient dû *changer d'accentuation.* D'ailleurs ⲁⲣⲭⲱⲛ survit en arabe sous la forme de *úrxun,* pl. *arāxna* (note personnelle).

§ 100 : Czermak met l'accent sur la *deuxième syllabe* de ⲭⲟⲓⲁ́ϩⲕ (B) « 4ᵉ mois de l'année copte » : (1) ⲭ bohaïrique indique que le mot était accentué sur la *première* syllabe, (2) ⲟ *ne peut pas* se trouver en syllabe *atone.* En revanche, ⲡⲉ́ⲙϫⲉ (B) n. loc. « Oxyrrhynchos » et ⲡⲉ́ⲧⲡⲉϩ (S) n. loc. *Atfīḥ* sont accentués sur la *première* syllabe. Si tel était le cas, on s'attendrait à *ⲫⲉⲙϫⲓ (B). De plus, il y a la forme ⲡⲙ̄ϫⲏ (S) citée par Czermak lui-même laquelle contredit formellement son affirmation. Pour ⲡⲉⲧⲡⲉϩ (B), à lire *Petpāḥ,* la forme arabe أطفيح *Aṭfīḥ,* également citée par Czermak, montre bien que le mot était accentué sur la *deuxième* syllabe. Aussi ⲕ̄ⲛ̄ⲧⲉ (S) « figue » *ne se prononçait pas* ⲕ̍ⲛ̄ⲧⲉ, comme Czermak l'affirme, mais ⲕ̄ⲛ̄ⲧⲉ́ (S), comp. ⲕⲉⲛⲧⲉ (B), phon. *kenté.* Un cas similaire est ⲙ̄ⲛ̄ⲧⲣⲉ (S), ⲙⲉⲑⲣⲉ (B) « témoin », d'après Czermak

accentué sur la *première* syllabe, d'après nous sur la *deuxième,* comp. ⲙⲛⲧⲣⲏ (F). De plus -ⲉ final est *toujours accentué* en bohaïrique.

§ 107 : Le suffixe -ⲧⲉ de ⲁⲙⲁϩⲧⲉ (S) « saisir », ⲉⲣⲏϩⲧⲉ (A) « garder », etc., est dérivé, d'après Sethe, de ⲧⲁⲓ (B) « ici ». Pourquoi aurait-on dit « saisir *ici,* garder *ici,* être en bonne santé *ici,* croître *ici* » ?

§ 108 : Czermak explique la provenance des formations se terminant par *-f* (m.) et *-s* (f.) : ⲙⲟⲧⲛⲉⲥ (S) « repos, guérison » correspond à ⲥⲙⲟⲧⲛ (S) « il est facile », ϩⲟⲣⲕϥ (S) « taciturne » à ϥϩⲟⲣⲕ (S) « il est tranquille ». L'élément commun aux deux constructions est « apparemment le qualitatif », mais Czermak ne dit pas par quel miracle les *préfixes* se sont transformés en *suffixes* et les *verbes* en *noms.*

Par la suite G. Fecht a repris le sujet et arrive à plus de 40 « anciens composés » (*Wortakzent und Silbenstruktur.* Ägyptologische Forschungen, Glückstadt, Hamburg, New York 1960).

Fecht exclut d'abord plusieurs noms considérés comme « anciens composés » par ses prédécesseurs : (1) ⲥⲟⲛⲧⲉ « encens » provenant de [hiéroglyphes] *sntr* « encens » et non de *sty nṯr* « parfum du dieu » selon Steindorff (*Grammatik*², § 134); (2) ϩⲉⲛⲉⲉⲧⲉ « couvent » portant l'accent sur l'*avant-dernière syllabe,* mais classé par Steindorff dans la même catégorie (§ 134); (3) ⲙⲁϩⲧ coll. « entrailles » issu de [hiéroglyphes] *mẖtw* (*WB.* II 135, 4-6) et non de [hiéroglyphes] *ymy ẖ·t;* (4) [hiéroglyphes] *ymy-rꜣ* « chef » dans ⲗⲉⲙⲏⲏϣⲉ « commandant de troupe » dont le *deuxième élément* était accentué (d'après Fecht **jˇmejláꜣ*); (5) ⲉⲓⲱⲣϩ̄ « voir » dérivé par Griffith de *yr·t Ḥrw* « œil d'Horus » (*Ryl.* III, 206), mais en réalité provenant de *yr + ḥ,* comp. *yr·t* « œil » et ⲉⲓⲱⲣⲙ̄ « regarder avec étonnement »; (6) ⲙⲁⲕϩ̄ « nuque, cou » dérivé par Sethe de [hiéroglyphes] *mkḥꜣ* « occiput » comme « protection de l'occiput » (*Vokalisation,* 191), omis par Fecht pour des raisons sémasiologiques; (7) ⲛⲟⲉⲓϣ « rate » provenant de [hiéroglyphes] *nnšm,* d'après Gunn (*Studies in Egyptian Syntax,* 92) un composé, cas comportant des difficultés d'interprétation (peut-être **ˇnnájšˇm* « qui ne marche pas » ou sim.); il est plus probable d'y voir un préfixe : **má-nšem,* puis **ma-yšem.*

Nous examinons 10 exemples mentionnés par Fecht dont le dernier élément est atone :

(1) *Mr wr* « Mnévis », taureau sacré de Memphis (*Wortakzent,* § 10) : Μνῆυις et Μνέυις, ne se termine pas par *-wēr* (ⲟⲩⲏⲣ).

(2) *wꜣḏ wr* « la Grande Verte », écrit une fois *Wꜣḏ w* (6ᵉ dynastie), composé attesté dès les textes des Pyramides et conservé dans *ῥισιγέτου* = *ḥry šy wꜣḏ wr* (Griffith, *Ryl.* III 301, note 2 c; Spiegelberg et Krall, *WZKM* 18, 1904, 117). Le groupe *γέτου* correspond à *wetu* = *Wꜣḏ wr* (*Wortakzent,* § 17).

(3) ⲡⲉⲧⲡⲏϩ n. loc. « *Atfīḥ* » issu de *Pr nb·t tpy yḥ-w* « Maison de la Maîtresse de *Tpy yḥw* » (*Wortakzent,* § 67), comp. Ἀθερνεβθφῆι « Hathor, maîtresse de *Tpy yḥ-w* » (Spiegelberg, *Archiv für Papyrusforschung* 7, 1923, 183). Dans ce groupe le pluriel *yḥ-w* « bœuf » est -ⲏϩ, tandis qu'en copte nous avons ⲉϩⲉ, pl. ⲉϩⲟⲟⲩ, ⲉϩⲉⲩ, etc.

(4) ⲉⲗⲟⲓϩ « chef des bœufs » = *ymy-rꜣ yḥ-w* (*Wortakzent,* § 70), en grec Πελαῖας n. pr. m. *Pꜣ ymy-rꜣ yḥ-w*. Le titre *ymy-rꜣ* seul est conservé en vieux copte comme ⲗⲟ (Griffith and Thompson, *The Magical Papyri of London and Leiden* I, 110). Dans ce cas c'est aussi le deuxième élément qui porte l'accent : ⲟⲓϩ (O) contre ⲉϩⲟⲟⲩ (S).

Le mot est attesté à deux reprises : (1) ⲗϩⲣⲟⲕ ⲉⲕⲡⲏⲧ ⲉⲕⲓⲏⲥ ⲡⲗϣⲱⲥ ⲡⲗⲉⲗⲟⲓϩ (O) « pourquoi t'enfuis-tu (si) vite, mon berger, mon bouvier ? » (Worrel, « Coptic Magic and Medical Texts », *Orientalia* 4, 1933, 22), (2) ⲡⲉⲗⲟⲓϩ (O) « le bouvier » (Satzinger, « The Old Coptic Papyrus Schmidt », *JARCE* 12, 1975, 39).

Dans ce cas le groupe -ⲟⲓϩ (O) correspond à -ⲏϩ (S) du mot précédent (diphthongue *oi* provenant de *ō̆*).

(5) ⲙⲛ̄ϥⲉ « Memphis » issu de XVIII *Mn nfr Pypy* primitivement le nom de la pyramide de Phiops Iᵉʳ et de la ville construite près d'elle (*Wortakzent,* § 81 : « bleibend an Schönheit ist Phiops I. »). Dans ce cas c'est le premier élément (*mn*) qui porte l'accent et non le deuxième (*nfr*).

(6) ⲟⲩⲁⲛⲟϥⲣⲉ n. pr. m. = *Wnn nfrw,* Ὄννωφρις, épithète d'Osiris, avec la variante Ὄμφις (Plutarque, *De Iside et de Osiride,* 42 : τὸ δ' ἕτερον

ὄνομα τοῦ θεοῦ, traduit par *εὐεργέτης* « bienfaiteur »). Dans ce cas *Ὄννωφρις* constitue la forme *normale* et *Ὄμφις* issu de **W˘nf˘r* le composé à accentuation irrégulière (*Wortakzent*, § 85).

(7) ϩⲁⲣⲉϩ « garder » issu d'après G. Fecht de *ḥry yḥw* « chef d'écurie » (*Wortakzent*, § 127) est à notre avis à éliminer.

(8) ϭⲣⲟⲟⲙⲡⲉ « colombe » issu de *gr* (*n*) *p·t* « oiseau du ciel » (*Wortakzent*, § 146), comp. *gry* « oiseaux » coll. La graphie *gr* (*n*) *p·t* ne représente peut-être qu'un *jeu de mots*, car la colombe n'est pas un « oiseau du ciel » comme l'aigle ou le faucon. Worrel avait même pensé d'y voir un mot d'emprunt, comp. lat. *columba* (W.H. Worrell, *Coptic Sounds*. Ann Arbor 1934, p. 67).

(9) ⲃⲁⲁⲙⲡⲉ « bouc, chèvre » : *bꜣ n p·t* « bélier du ciel » ou, comme Fecht traduit « bouc (sacré) du ciel » (§ 150), peut-être désignation générale d'un animal sacré, « bélier » ou « bouc ». Le mot a pu désigner d'abord *l'animal sacré* et par la suite *tous les animaux* du même genre : « âme céleste » = « bélier », puis « bouc ».

(10) *Km wr* nom du taureau sacré d'Athribis et du nome d'Athribis avec sa capitale. On écrit à la 12[e] dynastie *Km wy*, ce qui signifie que le deuxième élément n'était *pas prononcé* ⲟⲩⲏⲣ ou sim. comme en copte, mais *-wĕ* (forme atone). Fecht donne 4 graphies de la forme *Km wy*.

Nous éliminons de cette énumération l'étymologie de ϩⲁⲣⲉϩ (S) ou ϩⲁⲣⲏϩⲉ (S) « garder » comme dérivé de *ḥry iḥw* « chef d'écurie » dont il sera question plus tard. La graphie qui signifie certainement « oiseau du ciel » est *peut-être* l'invention d'un scribe. On peut comparer *Mwt* « Mouth », aussi « année ». La déesse était la « reine du ciel » : *ⲧⲉⲣⲱ ⲙⲡⲉ (S), ce qui rappelle *ⲧⲉⲣⲟⲙⲡⲉ (S) « l'année » selon l'explication ingénieuse d'E. Drioton (« Les protocoles d'Abydos », *Revue d'Égyptologie*, II, 1935, p. 18, n° 2 : = , cité par J. Vergote, « Traduction des Hiéroglyphica d'Horapollon », *Chronique d'Égypte*, XXXV, 1943, 58).

Le cas de *ḥmw·t-rꜣ* « incantation » : ϩⲙⲏⲣ (O) est *douteux*. Ce mot figure dans une énumération : ⲣⲙ ⲛⲓⲙ ⲡⲏ ⲛⲓⲙ ϩⲁⲙⲉⲩ ⲛⲓⲙ ϩⲙⲏⲣ ⲛⲓⲙ (A.H. Gardiner et W.E. Crum, « An Egyptian Text in Greek Characters », *Journal of*

Egyptian Archaeology, XXVIII, 1942, 2). D'après le contexte il s'agit d'une énumération *de catégories d'hommes : rmṯ, pꜥy·t, ḫnmm-w·t, ḥmr* ou sim. Même si l'on omet le ⲛⲓⲙ pourtant *écrit* après ϩⲙⲏⲣ (O), comme l'écrit Gardiner, on ne comprend pas très bien comment le mot peut signifier « incantation ». Si *ḥmw·t* est réellement un *nom abstrait,* il s'agit peut-être de **ḥamīw-a·t :* *ϩⲙⲏⲩⲉ (S) et on s'attend à *une forme à suffixe* 𓏏 *·t.* On voit que le cas est *loin d'être résolu.*

Un autre mot, 𓊹𓍛 *ḥm nṯr* « prêtre », littéralement « serviteur du dieu » : ϩⲟⲛⲧ (S) est conservé en transcription cunéiforme moyen-babylonienne : (1) ᵐ *Pa-ḫa-am-na-ta,* (2) ᵐ *Pa-ḫa-na-te :* 𓅮𓄿𓍛𓊹𓀀 *Pꜣ ḥm nṯr* n. pr. m. « le prêtre » (KM 15). C'est-à-dire qu'il y avait, encore au Nouvel Empire, une forme « normale » de ce composé, à savoir **ḥam-nāta* ou sim. correspondant à la forme « normale » du copte *ϩⲁⲙⲛⲟⲩⲧⲉ (S). En revanche, ᵐ *Pa-ḫa-na-te* peut bien correspondre à *p-hónt* comme **p-ḥán(n)ate* ou sim.

Nous retenons encore le n. loc. 𓉗𓇓𓈖𓈖𓀭𓏏𓊖 *Ḥ·t nn ny-sw·t* « la Maison du Prince » (= « du fils du Roi ») : ϩⲛⲏⲥ (S). La transcription cunéiforme est ᵃˡᵘ *Ḫi-ni-in-ši* (KM 29), hébreu חָנֵס *Ḥānēs,* arabe أهناس *Ahnās.* Fecht mentionne ce toponyme (§ 34). Les formes hébraïques et coptes s'expliquent par le passage de *-ins-* à *-iys-* = *-īs :* ⲏⲥ. Comp. hébreu *ꜣīš* « homme » : **ꜣinš,* arabe *ꜣins.*

Tous ces composés énumérés appartiennent, selon Steindorff, Sethe, Czermak et Fecht, au *stade plus ancien de la langue.* Or, nous savons qu'en sémitique l'accent frappe le *deuxième* élément d'un groupe : hébreu *dābār* « parole », *dĕbár ham-mèlek* « la parole du roi ». Le premier mot perd non seulement son accent, mais bien souvent aussi une partie de sa masse phonétique : *dĕbár* au lieu de *dābār,* forme pleine. On nous assure qu'il n'en est rien en arabe où les deux mots gardent la même forme qu'à l'état absolu : *madīna·t al-malik* « la ville du roi » (*madīna·t* « ville »). En réalité l'affaiblissement du premier élément *existe,* mais *n'est pas exprimé* dans l'écriture : l'accent qui frappe le mot *madīna·t* seul est *plus fort* que celui qui le frappe dans la combinaison *madīna·t al-malik.* Cette différence qui existe entre l'accentuation du *mot isolé* et du *mot suivi d'un génitif* ressort assez bien dans certains dialectes.

À Louxor on dit normalement *bēt* « maison », mais *rāẖet bat-abū-ha* « elle est allée à la *maison* de son père », avec *bat* au lieu de *bēt,* le complexe *bat-abū-ha* étant prononcé *comme un seul mot.* On dit aussi *ʿAbadálla* pour **ʿObēd Allah* n. pr. m. (Note personnelle, Louxor 1936). En berbère nous avons le même phénomène : en chelha on dit *iwi-s* « son fils » (*iwi-*), mais *u-Musa* « fils de Musa » où *iwi-* a été réduit à *u-*. Si le berbère à l'Ouest et le sémitique à l'Est accentuent la *deuxième* partie d'un composé, il est probable que l'égyptien le faisait également.

D'après ce qui précède, il ne semble pas que les composés qui portent l'accent sur le premier élément soient véritablement anciens :

— « Memphis » : ⲙⲛ̄ϥⲉ (S), nom de la capitale, dérive du nom de la pyramide de Phiops Ier (VIe dynastie) dont la pyramide se dressait tout à côté, à Saqqāra (F. Daumas, *La civilisation de l'Égypte pharaonique,* Paris 1965, p. 618). Phiops Ier appartient à la dernière dynastie de l'Ancien Empire. Il règne de 2268 à 2228 avant J.-C. (Jürgen von Beckerath, *Abriss der Geschichte des Alten Ägypten,* München und Wien 1971, p. 20 a).
— Aussi la graphie *Km wy* pour *Km wr* n'est attestée qu'à partir de la XIIe dynastie.
— En revanche, [hiéroglyphe] *Ḥw·t Ḥr* et [hiéroglyphe] *Nb·t Ḥw·t,* véritables composés anciens qui ont gardé le [hiéroglyphe] *·t* de la terminaison du féminin, sont accentués *normalement* sur le deuxième élément : ϩⲁⲑⲱⲣ (S) et ⲛⲉⲃⲑⲱ (O).
— Si [hiéroglyphes] *Wnn nfrw* « Onnophris » apparaît sous la forme de Ὄμφις chez Plutarque, il est nécessaire que (1) le nom ait *d'abord* perdu la terminaison représentée par *-w,* (2) que le *-r* final soit ensuite passé à *-ỉ,* ce qui ne se fait *jamais* quand [hiéroglyphe] *r* est protégé par le suffixe *-w :* nous arrivons là, comme on voit, à une époque relativement *tardive,* en tout cas, *postérieure à l'Ancien Empire.*
— Pour terminer, nous rappelons que les langues chamito-sémitiques mettent l'accent *toujours* sur le *deuxième* élément d'un composé nominal, la *differentia specifica* qui distingue le mot de base d'autres acceptions. Tel est le cas dans toutes les langues qui possèdent des composés nominaux. Pour le sémitique on peut citer *l'hébreu* et *l'araméen,* pour le berbère *tous les dialectes,* par ex. la chelha du Maroc où les noms de parenté préfixés sont fortement réduits.

Il semble que les composés accentués sur le premier élément proviennent tous du *nord du pays*. Ceci ressort du nom de « Memphis » et de son taureau sacré « Mnevis ». Il y a **Kémwey* ou sim. et *Risigetou*, nom de la « Grande Verte », la « mer » ou le « Delta inondé ». « Atfīḥ », en grec *Aphroditopolis*, en arabe *Ahnās* qui semble être *le point situé le plus au sud* de cette zone, à environ 120 km au sud du Caire.

On peut se demander s'il ne s'agit pas de mots de *l'égyptien du Delta* et de la partie adjacente de la Haute Égypte repris par un *dialecte du Sud* et transformés par la suite : *wā3íḏ-wŏr* « inondation du Delta » a pu passer comme *wa3iḏ-wör* dans le dialecte du Sud et aboutir « normalement » à **W3iḏ-wei* ou sim. = *γέτυ* en grec. Nous ne multiplions pas les exemples, mais insistons sur le fait que l'accentuation de langues ou de dialectes apparentés *peut varier :* en latin on dit *Itália*, en grec *Italía* (Ἰταλία), en tchèque *la première syllabe* porte l'accent, en polonais en général *l'avant-dernière*. En Égypte même, l'accent varie : au Caire on dit *madrása* « école », à Louxor *mádrasa*.

Aussi l'Égypte moderne se divise en zones dialectales : au Nord, c'est-à-dire à Alexandrie, au Caire et au Fayoum on prononce la lettre ق *qāf* comme *3āf* (قُلّة *3ulla* « carafe »). Au Sud, à Assiout, à Louxor, à Assouan on dit *gāf* (*gulla* « carafe »). Il y a encore une troisième zone, toute petite, l'oasis de Kharga où l'on dit *q'ull* « carafe », *ṭ'īn* « terre, argile » avec *q'* et *ṭ'* comme en éthiopien (note personnelle, Kharga 1936).

La frontière entre la zone *3āf* et la zone *gāf* se situe d'après Hans Alexander Winkler dans la région de *Biba*, petite ville située au sud de Beni Soueif, environ 146 km au sud du Caire (*Ägyptische Volkskunde*, Stuttgart 1936, p. 109).

Ahnās se trouve à 20 km de Beni Soueif. Si notre raisonnement est exact, la frontière entre les deux zones n'a guère changé au cours des millénaires.

3. R REMPLACÉ PAR ʿAYIN OU Y.

Nous disposons d'un nombre restreint de cas sûrs :

— [a] [hiéroglyphes] *ḥp*, [m] [hiéroglyphes] *ḥʿpy* 1. « Nil », 2. « inondation », pl. [m] [hiéroglyphes] *ḥʿpr-w*, aussi [n] [hiéroglyphes] *ḥʿpy-w; ḥp* = prob. **ḥypy;*

— AE [hiér.] *ꜥḥꜥ* « tas (de blé, de trésors) », pl. [hiér.] *ꜥḥr-w*, comp. ⲁϩⲟ (S), pl. ⲁϩⲱⲱⲣ (S). Le singulier semble provenir de °*ꜥaḥūꜣ*, puis **ꜥaḥúꜣ* (avec aleph, car **ꜥaḥúꜥ* aurait donné *ⲁϩⲁ). Forme primitive °*ꜥaḥūr* ou sim.

— ME [hiér.] *dḥr*, ME [hiér.] *ḏḥꜥ*, XIX [hiér.] *ḏḥrỉ* « peau d'animal, cuir », pl. [hiér.] *ḏḥr-w;*

— med [hiér.] **dḥꜥḥr·t* « nom d'une plante » (H. von Deines et H. Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Drogennamen. Grundriss der Medizin der alten Ägypter*, Band VI, Berlin 1959, p. 579), comp. [hiér.] *dḥꜥꜥ* nom d'une plante, XVIII [hiér.] *dḥꜥꜥ·t* un produit végétal ou sim.

— pyr [hiér.] *msḏr* « oreille » : ⲙⲁⲁϫⲉ (S), ⲙⲁϣϫ (B), ⲙⲁϣⲧⲁ (P), comp. n [hiér.] *msḏꜥ* (Černý, *Studies Crum*, p. 39), écrit *msḏrꜥ*, dém. *msḏ(ỉ)*, *msḏꜥ* « oreille » (Erichsen, *Glossar*, p. 180);

— [hiér.] *sqr* « frapper, terrasser » : ϣϭⲁ (S) « frapper, battre », etc., et ϣⲱⲱϭⲉ (S) « battre, marteler, former, percer, heurter », ϣⲟⲟϭ⸗ (S), ϣⲟⲕⲁ⸗ (P) pour *ϣⲟⲟⲕⲁ⸗ (-ⲁ à cause du ꜥayin), comp. dém. *šꜥkꜥ*. On prononçait donc **šqꜥ*.

14. DEUX ASSIMILATIONS À DISTANCE.

Il s'agit de 2 assimilations. Dans le premier cas, la séquence *ꜥ---ḥ* passe à *ỉ---ḥ*, dans le deuxième *ỉ---x* passe à *ꜥ---x*. Les deux phénomènes sont révélateurs pour la nature des phonèmes concernés.

Ces assimilations sont parfois difficiles à déceler. L'emploi de hiéroglyphes à deux ou *à plusieurs consonnes* cache bien souvent la réalité phonétique, comme dans le cas de [hiér.] *ꜥḥ* ou de [hiér.] *ꜥḥꜥ* où il faut parfois lire *ỉḥ* et *ỉḥꜥ* et, dans d'autres cas, les scribes pratiquent une orthographe *traditionnelle*, par ex. [hiér.] *mꜥḥꜥ·t* « tombeau » pour **mỉḥꜥ·t*.

(1) *ꜥ---ḥ* passe à *ỉ---ḥ :*

— pyr [hiér.] *ꜥḥ* « corde » : n [hiér.] *ỉḥ;*

— a [hiér.] *ꜥḥ* « palais » : n [hiér.] *ỉḥ;*

— a ʿḥꜣ « combattre » : m ỉḥꜣ;

— m mʿḥʿ·t « tombeau » : m mỉḥʿ·t;

— pyr mʿwḥ « rame » : ME mỉwḥ;

— AE snʿḥw « pêcheur à la ligne » : m snỉḥ(w);

— pyr sʿḥ « noblesse » : LM sỉḥ.

Il semble que les sons que nous transcrivons par ʿ et ỉ étaient des fricatives sonores : ʿ n'était pas mouillé, ỉ l'était. Dans ce cas ḥ comportait une *mouillure* dans l'ancienne langue, mouillure que le ḥ sémitique (arabe, hébreu) *ne possède pas*. En copte nous voyons que ϩ provenant de ḥ « teint » une voyelle ultrabrève, par ex. ⲧⲱⲃⲁϩ (S) pour ⲧⲱⲃϩ (S) « prier », ⲥⲛⲉⲩⲁϩ (F) pour ⲥⲛⲉⲩϩ (F) « liens, fers ».

Le son de l'ancien ḥ était donc *différent* de celui du ح ḥ arabe, au moins dans *une partie* d'Égypte. Nous notons d'autre part que ḥ « teint » aussi en accadien une voyelle voisine : *imēr-u* « âne » (arabe *ḥimār*), *pen·t-u* « charbon » (arabe *faḥm*). Il semble donc que ḥ était aussi en pré-accadien une consonne comportant une *mouillure*.

Les deux consonnes que nous transcrivons par ʿ et ỉ ne se distinguaient apparemment que *par la mouillure* ʿ n'était pas mouillé (grec moderne : γ dans γάλα), ỉ l'était (berlinois *eine gute Gans* « une bonne oie », écrit *eene jute Jans*).

(2) *ỉ---x* passe à *ʿ---x :*

Ce développement constitue le *pendant* de l'assimilation précitée. Dans ce cas c'est *x* qui déclenche le phénomène. *Nous le savons* parce qu'il s'agit dans deux cas d'un ỉ prothétique et non d'un ỉ radical qui aurait pu provenir de ʿ :

— pyr *xtm* « sceller » : pyr *ʿxtm* « ferme » (impératif mis pour **ỉxtm*), *Hymnen an das Diadem* 13,3, prob. **ʿixtim;*

— pyr *ỉxm-w sk* « étoiles circumpolaires » : n *ʿxm-w sk, JEA* 21, 1935, 5 : pour *ỉ-xm-w* (**iaxxām-ū*) « celles qui ne se couchent (*sk*) jamais » ;

— pyr [hieroglyphs] *ixm* « éteindre » : pyr [hieroglyphs] *ʿxm;*

— pyr [hieroglyphs] *ixm·t* « rivage » : m [hieroglyphs] *ʿxm·t;*

— pyr [hieroglyphs] *ixxw* « crépuscule » : m [hieroglyphs] *ʿxx(w);*

— ME [hieroglyphs] *minx·t* « pendentif » : ME [hieroglyphs] *mʿnx·t.*

Dans ces cas *i,* consonne comportant une mouillure, a *perdu* cette dernière sous l'influence du *x* suivant.

Ces exemples qu'on pourrait multiplier montrent que les *deux formes* peuvent *coexister* dans le même groupe de textes, par ex. *ixm* = *ʿxm* « éteindre » dans les Textes des Pyramides.

Certains cas sont assez rares : la graphie m [hieroglyphs] *iḥ3* « combattre » à la place de [hieroglyphs] *ʿḥ3* et [hieroglyphs] *iḥ3w·t-y* « jardinier » pour [hieroglyphs] *ʿḥw·t-y.*

Le cas de [hieroglyphs] *iʿḥ* « lune » est révélateur. En copte on pronounce ⲟⲟϩ (S), ⲓⲟϩ (B). C'est donc le bohaïrique (B) qui possède *l'ancienne forme : *yaʿḥaw,* puis **yaḥḥaw, *ya3ḥaw,* enfin ⲓⲟϩ (B). En revanche, **yaʿḥaw* a dû passer à **ʿaʿḥaw* ou sim., forme qui a abouti en fin de compte à **ʿa3ḥ(aw)* = ⲟⲟϩ (S).

15. Tableau comparatif : *consonne + y, consonne + w.*

Le développement des groupes *consonne + y* et *consonne + w* n'a pas été uniforme. Ceci est certainement dû à des différences locales. Le copte montre qu'il y avait bien souvent deux, voire plusieurs formes, l'une à côté de l'autre. Dans une certaine mesure la dialectologie copte permet la localisation des différentes tendances.

(a) *Développement du groupe : consonne + y.*

(1) maintien de *y* à sa place (cas rarissime) :
pry·t « sortir » : ⲡⲣⲓⲉ (S), etc. (= phon. *pr-ye*);

(2) maintien de *y* avec métathèse (*y* + consonne) :
ḥry·t « excréments » : ϩⲟⲉⲓⲣⲉ (S) « fumier » (= phon. *ḥoyre*);

(3) développement d'une voyelle :
yty-w « pères » : ⲉⲓⲟⲧⲉ (S). etc. (= phon. *yote*);

(4) développement d'une voyelle « brisée » :
xpy-y « est devenu » : ϣⲟⲟⲡ (S), qualificatif (= phon. *šoʾp*);

(5) double représentation : voyelle « brisée » et voyelle finale :
yty-w « pères » : ⲉⲓⲟⲟⲧⲉ (S°), etc. (= phon. *yoʾte*);

(6) développement d'une géminée (sonore) :
pry·t « sortir » : ⲡⲣⲣⲉ (S), etc. (= phon. *pr-re*);

(7) absorption de *y* sans développement de voyelle finale :
qs(y) « os » : ⲕⲁⲥ (S) provenant de °*qis*(*y*)-*u*, puis **qis;*

(8) coloration de la voyelle finale (-*i* au lieu de -*ye*) :
yty-w « pères » : ⲉⲓⲁϯ (L) dans certains textes.

(b) *Développement du groupe : consonne + w.*

(1) maintien de *w* à sa place :
rsw·t « rêve » : ⲣⲉⲥⲟⲩⲉ (L);

(2) maintien de *w* avec métathèse :
s-dwn « étendre » : ⲥⲟⲟⲩⲧⲛ (S) : **sadwan*, puis **sawdan;*

(3) disparition du *w* :
ršw·t « joie » : ⲣⲁϣⲉ (S);

(4) développement d'une voyelle « brisée » :
ḥym-w·t « femme » : ϩⲓⲟⲟⲙⲉ (S°), à côté de ϩⲓⲟⲙⲉ (S);

(5) double représentation : voyelle « brisée » et gémination :
sx-w·t « champs » : ⲥⲟⲟϣϣⲉ (S°), forme irrégulière;

(6) développement d'une géminée sonore :
apparemment non attesté;

(7) absorption de *w* sans développement de voyelle finale :
ḥmw-w « artisan » : ϩⲟⲙ (S) « cordonnier », pour **ḥamwa-w;*

(8) coloration de la voyelle finale :
rsw·t « rêve » : ⲣⲁⲥⲟⲩ (S) (= phon. *rasu*) au lieu de **raswe.*

Un seul exemple a été donné pour chaque cas, mais il n'en faut pas conclure que tous les développements soient également représentés.

Liste (a) : (1) autres graphies : ⲡⲣⲉⲓⲉ, ⲡⲣⲣⲓⲉ à côté de ⲡⲣⲓⲉ (S), la forme ⲡⲣⲣⲓⲉ (S) comporte une *double représentation :* la géminée et le maintien dans la finale *-ye;* (2) formation assez fréquente : ⲛⲟⲉⲓⲕ (S) « adultère » de **nakyaw;* ϫⲟⲉⲓⲥ (S) « seigneur » de **ṯazyaw;* aussi ⲣⲏⲧ⸗[ϥ] (S°) « pied » provenant de **ridy-u-f,* puis **riyd-u-f* (métathèse) = *rīd-uf;* ⲟⲉⲓⲕ (S) « pain », littéralement « ce qui entre, revenu » provenant de **ʿayqaw;* (3) forme très fréquente, comp. ⲥⲟⲟⲧⲉ (S) « flèche » : *saṯy-a·t;* (4) qualificatif dérivé de *xpy* et non de l'ancienne forme *xpr;* (5) aussi ϩⲁⲗⲁⲗⲁⲧⲉ (S°) « oiseaux » à côté de ϩⲁⲗⲁⲧⲉ (S); (6) aussi ⲕⲗⲗⲉ (S) « serrure » provenant de *qly·t* (néo-égyptien *qnry-w* = phon. *qly·t*); (7) mais pl. ⲕⲉⲉⲥ (S) « os » provenant de **qisy-ū,* comp. ϩⲁⲧ (S) 1. « blanc », 2. « argent » provenant de *°ḥiḏ(y)-u,* puis **ḥiḏ,* comp. ϩⲁⲁⲧ et ϩⲁⲁⲧⲉ (S), probablement *anciens pluriels;* (8) il y a, selon les textes, ⲉⲓⲁϯ (L) et ⲉⲓⲁⲧⲉ (L) : influence du *y* dans le premier cas (**yaty-ū*).

Liste (b) : (1) aussi ⲉⲓⲁϩⲟⲩⲉ (S) « champs » (pl.), ⲡⲏⲩⲉ (S) « cieux » (pl.), etc.; (2) comp. qual. ϩⲟⲩⲣⲱⲟⲩ (B) « est tranquille » probablement de *harw-āw-ey* (qualitatif « double » ou pl. avec métathèse : **hawr-āw-ey*).

16. Conservation de consonnes géminées.

La conservation d'anciennes géminées est exceptionnelle. Nous avons cependant quelques cas en copte :

(1) avec ⲃⲃ :

— ⲕⲃⲃⲉ (L) f. « fraîcheur » : pyr [hiéroglyphes] *qbb* « être frais », [hiéroglyphes] *qb·t* dans un nom de lieu (*WB.* V 24, 16).

(2) avec ⲗⲗ :

— ⲕⲉⲗⲗⲟϫ (B) « jeune animal, petit chien », comp. arabe *qalūṣ* 1. « jeune chamelle », 2. « autruche femelle », 3. « petit d'outarde », 4. « jeune fille » et, peut-être aussi *qalaṣ, yaqliṣ* « sauter ». La forme nominale n'est pas la même;

— ⲕⲗⲗⲗⲏⲣⲉ (S) nom d'un instrument agricole.

(3) avec ⲙⲙ :

— ϩⲙ̄ⲙⲉ (S) f. « chaleur, fièvre » : _*ẖmm_ « être chaud », _s-ẖmm_ « chauffer »; le verbe simple s'écrit _šmm_, _xmm_ = _ẖmm_, comp. ϩⲙⲟⲙ (S), rarement ϣⲙⲟⲙ (S). Comp. arabe _ḥamm, yaḥumm_ : _ḥamm_ « chauffer » (four, bain) et _ḥamm_ (_*ḥamim_), _yaḥamm : ḥamām_ « être très chaud, bouillant » (eau), _ḥumma·t_ « fièvre », comp. la forme sahidique;

— ⲑⲉⲙⲙⲟ (B), ⲧϩⲙ̄ⲙⲟ (L) « chauffer » : verbe causatif de _ẖmm_ « être chaud ».

— ⲥϯ-ⲕⲙⲙⲉ (S) « cumin noir » : littéralement « épice (parfum) », ⲥⲧⲟⲓ (S) + ⲕⲙⲙⲉ « noir » : ⲕⲙⲟⲙ (S) « devenir noir ».

17. LE GROUPE _TR_.

Ce groupe se maintient en position prétonique :

*ḥtr-i « jumeau » : ϩⲁⲧⲣⲉ (S) = _ḥatré;_
*mtr-i « témoin » : ⲙⲛⲧⲣⲉ (S) = _mntré_ [1].

Le mot désignant le « jumeau » n'est attesté que dans un n.pr.m. (_WB._ III, 199, 6). L'ancienne forme serait _*ḥtr-w_. L'ancienne scriptio plena du mot pour « témoin » est _mtr-w._

Après une voyelle tonique, le groupe _tr_ passe d'abord à _*rr,_ puis à _ꜣr :_ _itrw_ 1. « fleuve », 2. « bras de fleuve, canal » s'écrit à partir de la XVIIIe dynastie aussi _irw_ (_*yátraw : *yárraw_). Par la suite la gémination (_rr_) est remplacée par le groupe _ꜣr :_ ⲉⲓⲟⲟⲣ (S) = _yoꜣr._

mtr·t « midi » (= phon. _*mitr-a·t_) passe également à _*mirr-a·t_ (non attesté dans l'écriture) et à _miꜣra·t :_ ⲙⲉⲉⲣⲉ (S).

ptr « voir » survit en copte sous la forme de ⲡⲱⲱⲣⲉ (S) « rêver », litt. avoir une « vision » (arabe _ruꜣyā_) pendant le sommeil. De _*pátref_ « le voir », puis _*párref, *páꜣref_ on a formé un nouveau verbe ⲡⲱⲱⲣⲉ (S) « rêver ».

Le groupe _tr_ a été reconstitué dans ⲥⲱⲧⲣ « tordre » et « être oblique, incliné », qual. ⲥⲟⲧⲣ (S). Un cas similaire est ϩⲱⲧⲣ (S) 1. « unir, joindre », 2. « harmoniser, être d'accord », 3. « louer, se louer » (mieten, vermieten), qual. ϩⲟⲧⲣ (S).

(1) Ces mots étaient accentués sur la dernière syllabe, comp. ⲗⲟⲣⲉ (B), ⲙⲉⲟⲣⲉ (B). Seule la finale _atone_ passe à _-i_ (B).

TABLE DES MATIÈRES

La vocalisation da la langue égyptienne. La phonétique. T. Ier (Bibliothèque d'étude, t. XVI), est en vente sous la référence IF 701 A.

Au Caire : IFAO, 37, shareh Cheikh Aly Youssef (Mounira).
[B.P. Qasr El-Ayni n° 11562.] Tél. : (20.2) 3548.245

À Paris :

— DACF (Département administratif, commercial et financier de l'Imprimerie nationale), 27, rue de la Convention, 75732 Paris Cedex 15.
Tél. : /1/40 58 32 76

— Ventes directes et ventes libraires : 2, rue Paul-Hervieu, Paris 15e (métro Javel-André Citroën). Tél : /1/40 58 32 76

* Le DACF accepte les commandes pour tous pays.



Ministère de l'Éducation nationale, Paris. — Publication de l'Institut français d'archéologie orientale, février 1972.
Dépôt légal : décembre 1990; numéro d'éditeur et d'imprimeur $701^{A}/10^{72}$.

IF 701 A

ISBN 2-7247-0096-1 (éd. complète)
ISBN 2-7247-0097-X (T. Ier)
ISSN 0259-3823